E.b VI. 107

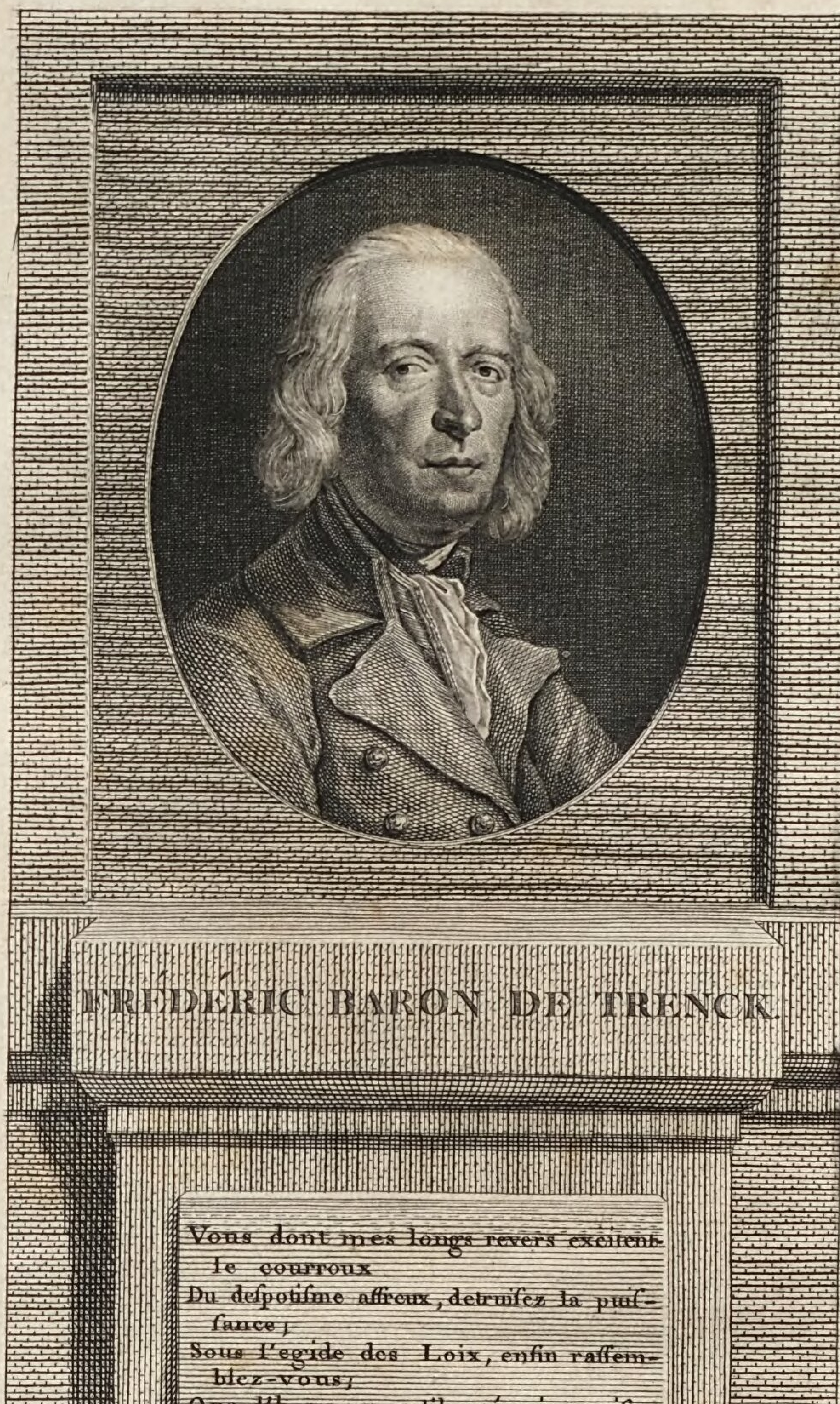
Eb VI. 107 - 109.
106.
Mem.
Bip.
0 29/1.

MÉMOIRES

DE FRÉDÉRIC,

BARON DE TRENCK.

TOME PREMIER.



Peint par Figer, Directeur de l'Académie de Vienne, et Gravé par F. Huot, en 1789.

MÉMOIRES
DE FRÉDÉRIC, BARON DE TRENCK,

*TRADUITS par lui-même ſur l'original Allemand, augmentés d'un tiers, & revus ſur la traduction, par M. de ***.*

Illi robur & æs triplex circà pectus erat.

TOME PREMIER.

BIBLIOTHECA BAMBERGENSIS

A STRASBOURG,
Chez JEAN GEORGE TREUTTEL, Libraire.
A PARIS,
Chez ONFROY, Libraire, rue St.-Victor.

1789.

Staats-
Bibliothek
Bamberg

AUX LECTEURS FRANÇAIS.

J'Ai écrit en allemand, l'Histoire de ma Vie; c'est-à-dire, celle de mes malheurs. On a voulu m'imiter ou me traduire, on m'a défiguré : néanmoins, la Nation Française, cette Nation si fière, si bienfaisante & si généreuse, s'est attendrie sur mon sort; elle a fait éclater tout l'intérêt qu'elle daignait prendre à ma destinée : je n'en ai pas été surpris, mais mon estime pour elle s'est augmentée, & mon cœur lui a juré une éternelle reconnaissance.

On ne me connaît pourtant pas. On ne sait qu'une partie de ce que je fus, de ce que je suis encore. Il faut me faire connaître, je le dois & mon honneur l'exige.

L'Ouvrage que le Baron de Bock a publié à Metz, n'est qu'un abrégé romanesque de mon Histoire : il est bien imprimé, voilà tout son mérite.

Celui qui a paru sous le nom de feu M. le Tourneur, est plus vrai, mais il n'est pas exact; il y a des lacunes nombreuses, des erreurs grossières, & les faits y sont tellement dénaturés, qu'ils en deviennent tout-à-la-fois ridicules & incroyables.

D'ailleurs le ſtyle de cette traduction, ſi c'en eſt une, eſt ſi éloigné de l'énergie qui fait peut-être tout le mérite de mon original, qu'on ne peut avoir qu'une très-faible idee de mes ſentimens & de mon caractère.

J'exiſte; me voici: je ſuis venu à Paris, pour dire aux incrédules que je ne ſuis point un perſonnage imaginaire, que mon Hiſtoire n'eſt pas un Roman. J'ai relevé les erreurs de ceux qui ont travaillé mes Mémoires, comme on travaillerait un ſupplément à la bibliothèque bleue. J'ai rétabli la vérité telle que je l'ai fait connaître ſous les cenſures & privilèges de Berlin & de Vienne, & je dis aux écrivains qui ont élevé des nuages ſur la réalité de mes malheurs: » C'eſt moi, c'eſt une victime in-» fortunée de l'impitoyable deſpotiſme, c'eſt Trenck, » en un mot, qui vous parle: oſez le démentir. »

Deux grands Royaumes ſont remplis des témoins que je puis invoquer en ma faveur. Les Souverains de ces deux Royaumes m'ont honoré d'un intérêt qui m'eſt auſſi cher que reſpectable. Je tiens de chacun d'eux une penſion qui ne me dédommage guères des pertes que j'ai eſſuyées, mais dont mon ame eſt encore fière. Qu'on me réponde: eſt-ce par le menſonge que je pouvais parvenir à mériter des graces auſſi diſtinguées, auſſi flatteuſes pour moi?

La franchise, l'indomptable fermeté de mon humeur loyale & chevaleresque, ont peut-être seules attiré sur ma tête les longues douleurs qui m'ont accablé. Pendant quarante années, j'ai supporté mes maux, je me suis montré supérieur à l'infortune; & quand l'âge & les malheurs ont blanchi mes cheveux, sans altérer la vigueur de mon ame, je serais assez lâche pour trahir la vérité! Les hommes ont quelquefois une étrange idée de leurs semblables!

Au reste, j'appelle de l'injustice de quelques particuliers au tribunal du Public de toutes les Nations libres, & le public Français n'est pas celui dans lequel j'ai le moins de confiance.

Mon Histoire paraît comme je l'ai publiée en Allemagne.

Je l'ai traduite moi-même; un Français a bien voulu consentir à revoir mon style, en conservant à mes idées leur originalité & leur forme; ainsi, je suis encore moi dans cette traduction, & je puis tout haut m'avouer pour ce que je suis. J'y rétablis tout ce qu'on a omis, tout ce qu'on a maladroitement altéré, ou plattement défiguré. J'y ajoute les découvertes que j'ai faites depuis peu à Berlin, pour l'éclaircissement de quelques-unes des causes de mon infortune, qui jusqu'ici ont dû paraître obscures,

& quelques autres détails importans. J'y joins encore un extrait rapide de la réponse que j'ai publiée en Allemagne contre d'insolens critiques, car partout il y en a de ce genre, & par-tout on devrait les traiter avec le même mépris.

Français de toutes les classes, vous pouvez tirer des avantages réels de la lecture de ces Mémoires. Ce n'est point à moi de vous les indiquer. Si vous savez en profiter, tous mes vœux seront remplis.

FRÉDÉRIC, BARON DE TRENCK.

DÉDICACE

A L'OMBRE DE FRÉDÉRIC L'UNIQUE, *ROI DE PRUSSE*, AUX CHAMPS ÉLISÉES.

CE livre, tout neuf en ſon genre, a été écrit pour les habitans de ce bas monde. Il ne devait pourtant voir le jour qu'au moment où l'Auteur n'ayant plus rien à démêler avec perſonne ſur ce tourbillon de pouſſière, aurait pu dire la vérité ſans ménagement comme ſans danger.

Mais j'exiſte trop long-tems..... Les hommes de ce ſiècle ſont avides de Romans. A l'avantage d'être vrais, mes Mémoires réuniſſent tout l'intérêt des ouvrages de ce genre. Voilà deux raiſons puiſſantes pour

qu'ils excitent la curiosité, pour qu'on s'empresse de se les procurer : Je les imprime.

D'ailleurs, on pourrait placer mon ouvrage à côté de ces écrits pieusement imposteurs, où l'on s'arroge le droit de tout dire avec assurance ; bien sûr qu'il n'existe plus de témoins oculaires qui puissent valablement répliquer aux récits qu'on ne craint pas de publier, malgré leur invraisemblance.

Je n'écris pas pour séduire les sots, pour me glorifier à leurs yeux de quelques avantures extraordinaires. Je ne suis ni Robinson, ni Don-Quichotte. J'écris pour ceux qui savent distinguer le vrai du faux, le noyau de l'écorce, & l'homme malheureux de l'avanturier ou du criminel.

Quarante-trois années se sont écoulées depuis que le sort implacable a commencé, au sein de ma patrie, à m'accabler de toutes ses rigueurs. C'est sous le règne de

VOTRE MAJESTÉ que le poids de mes maux s'eſt aggravé au point de me faire endurer toutes les douleurs réſervées ſeulement aux traîtres, aux ſcélérats, que leurs forfaits dévouent à l'infamie & à l'horreur des ſupplices. Honneurs mérités, fortune, patrimoine, liberté, une ſentence émanée du pouvoir arbitraire m'a tout enlevé, ſans que j'aie manqué à mon devoir, ſans que les loix aient prononcé ſur mes droits d'homme & de citoyen. Il était impoſſible qu'un tyran me fit eſſuyer de plus grandes pertes, ſans quoi j'aurais infailliblement perdu encore l'honneur avec la vie. Heureuſement ma conſtitution robuſte & giganteſque, la fermeté de mon ame, le ſentiment profond de mon innocence, m'ont fait réſiſter aux tourmens, & m'ont amené juſqu'à ce jour où il m'eſt enfin permis de me juſtifier aux yeux de l'univers éclairé.

Je ſuis arrivé à l'hiver de ma vie ; tout

ce qui me regarde ſeul peut m'être indifférent, car aucun monarque ſur la terre ne ſaurait me récompenſer ni me dédommager de tout ce qu'il m'a fallu ſouffrir. Je crois pourtant qu'on ne me blâmera point ſi je me donne la ſatisfaction bien légère de prouver ſans réplique par cette hiſtoire, que le grand Frédéric, que ce Prince qui s'eſt réellement montré digne de ce beau titre dans mille occaſions, n'a jamais agi en grand homme avec le faible Trenck.

En revanche, c'eſt moi qui lève actuellement la tête, qui oſe paraître avec un front ſerein devant le tribunal de mes contemporains, qui me ſoumets ſans inquiétude au jugement des ſages de ce ſiècle, pour leſquels VOTRE MAJESTÉ a tant prodigué d'honneurs; je provoque enfin l'arrêt qui prononcera entre vous & moi, lorſque le rideau de ce théâtre mondain ſera tombé pour tous deux.

Mais pour que la balance ſoit égale, ce n'eſt point à Magdebourg ni à Spandau que notre hiſtorien doit écrire, c'eſt à Londres ou à Philadelphie, loin des cenſures de Berlin & de Vienne.

Les anecdotes propres à conſommer entièrement le deſſein que mon ame médite, & qui ſeraient enfermées avec moi dans le tombeau, attendront leur ſort des ſituations où ſe trouvera ma famille, quand je ne ſerai plus.

Juſqu'ici, on m'a forcé au ſilence : mais on ne m'a ni protégé, ni dédommagé, ni promis de le faire. Puiſqu'il n'y a plus rien à eſpérer pour moi, certainement la crainte ne m'arrêtera pas. La crainte eſt une faibleſſe. C'eſt à l'école de VOTRE MAJESTÉ que j'ai appris à la mépriſer. De ma vie, je n'en ai connu que le nom. Entouré de mille bouches à feu, je n'en ai point éprouvé le ſentiment ; elle ne m'était pas moins étran-

gère, lorsque j'étais l'objet du courroux des rois.

En ma qualité de père de famille, & pour ne pas laisser à mes huit enfans le droit de me reprocher la perte de mes biens, tant en Prusse qu'en Hongrie, je dois donc leur laisser des preuves évidentes que je n'ai point dissipé leur patrimoine, & que si l'on m'a fait endurer les tourmens des criminels, je ne les ai jamais mérités.

Non, monarque, non, je ne les méritai jamais. Votre pouvoir a fait trembler l'Europe, a fait plier des Rois; vous m'avez persécuté, chargé de fers, enseveli dans des cachots; avez-vous pu me ravir ou même affaiblir mon honneur & ma vertu? Avez-vous ébranlé ma fermeté? Avez-vous pu me priver des connaissances que mes travaux m'ont fait acquérir? Ces connaissances ont fait ma consolation; elles ont nourri la fierté de mon ame;

dans l'obſcurité de mon ſouterrain, elles m'ont diſtrait de mes douleurs; elles m'ont cuiraſſé contre les traits de la calomnie, contre les fureurs, contre les préventions vindicatives du pouvoir abſolu.

Il eſt vraiſemblable qu'on lira encore cet ouvrage avec la réflexion de la ſenſibilité, lorſque les batailles & les victoires de la Siléſie, ſeront, avec les combats d'Arbelles, de Cannes & de Marathon, conſidérées comme des journées meurtrières, devenues indifférentes pour la poſtérité.

Je n'avais pas une armée à vous oppoſer, SIRE. VOTRE MAJESTÉ ſait que peut-être j'aurais ſu la conduire. Mais que j'imploraſſe vos bontés en humble ſuppliant, lorſque mes droits m'étaient connus, lorſque je frémiſſais du ſentiment de ma vaillance! Mon ame était trop fière & trop élevée pour me permettre de plier ainſi à contre-tems.

Cette grandeur d'ame que j'ai montrée dans toutes les occaſions, le Mogol & les Sultans pourraient la conſidérer comme un crime ; ſous votre ſcèptre glorieux, Seigneur, elle méritait admiration, récompenſe. Elle n'a éveillé ni l'une ni l'autre. Qui pourra jamais croire qu'une erreur publiquement reconnue pour telle, ait aveuglé, endurci le cœur d'un grand Roi, pendant l'eſpace de quarante-deux ans, & qu'elle l'aît conduit à être ouvertement injuſte, inexorable ! Eſt-ce donc un point de foi, dans les contrées ſoumiſes au chriſtianiſme, que les ſouverains ne peuvent jamais ſe tromper, qu'ils ſont inacceſſibles aux ſéductions de l'erreur ? Ou bien, étais-je, ſelon l'épitre de ſaint Paul aux Romains, ce vaſe prédeſtiné de toute éternité pour la colère & pour la vengeance d'un Dieu terrible ? Dans ce cas je ne ſuis pas chrétien ; j'embraſſe même l'athéiſme, s'il faut que je renonce aux idées nobles & ſublimes que mon intelligence a conçues de la juſtice ſuprême.

Le ſort implacable a tout fait ; c'eſt lui ſeul que j'accuſe. Lorſque mon jeune ſang bouillonnait dans mes veines ; lorſque le puiſſant accoutumé à voir ramper aux pieds de ſon trône les êtres avilis qui attendaient leur grace de ſa digeſtion, s'irritait de ma réſiſtance ; ma deſtinée ſeule m'a fait manquer le chemin qui m'aurait conduit au bonheur par le droit de ma vertu. Dans l'enchaînement de ma deſtinée, tout devait ſe rapporter d'une façon ſi ſingulière, ſi originale, que je ne puſſe jamais ceſſer de vous paraître dangereux & ſuſpect, & que VOTRE MAJESTÉ fût contrainte à ſe conduire avec moi de manière à perdre le nom de Roi pour mériter celui de tyran.

Toute eſpérance a été perdue pour moi, au moment où la politique de l'Etat ſembla exiger qu'on s'aſſurât du ſilence, de l'inaction, de l'impuiſſance d'un homme dont on connaiſſait la réſolution & la capacité ;

quand on ſentit que ſon intrépidité pourrait le rendre dangereux, s'il voulait profiter des occaſions toujours trop nombreuſes de ſe procurer une vengeance baſſe, mais aſſurée.

C'eſt dans cette énigme que ſe trouve le germe des maux qui ont rempli ma carrière. Mais que VOTRE MAJESTÉ a mal connu mon cœur ! Je vous aimai au fond de mon cachot comme le Dieu tutélaire des ſciences. Je vous honorai comme mon bienfaiteur, comme mon père, comme celui qui ne m'avait pas trouvé indigne d'être guidé par la main du maître.

C'eſt vous, SIRE, qui avez perfectionné mes talens. Je vous dois une grande partie des connaiſſances que j'ai acquiſes. C'eſt avec une extrême ardeur que je deſire avoir avec vous, au-delà du tombeau, un entretien où je puiſſe vous convaincre que vous avez mal jugé le plus fidèle de vos

partisans, de vos sujets, & que je pouvais tout supporter hors le malheur d'avoir *mérité* votre indignation. A cet égard, comme à bien d'autres, il m'était impossible de me satisfaire dans ce monde, vous aviez trop de raisons de m'éloigner de vous. Mais bientôt, dans le séjour où les Bélisaire & les Socrate raisonnent peut-être auprès de vous, sur les effets tantôt ridicules, tantôt tragiques que produisent les préjugés mondains, nous rirons ensemble des grandes & des petites folies de ce monde sublunaire.

Si pourtant, après la mort, il ne restait que le néant; si les principes de matière dont nous sommes formés & qui se développent par la croissance, allaient seuls se réunir, après leur dissolution, au grand tourbillon de la nature; nous ignorerions vous & moi ce que les hommes d'après nous penseront de notre renommée. En ce cas, SIRE, vous auriez trop travaillé &

moi trop ſouffert, pour des chimères auſſi mépriſables que vaines.

Lorſque la fleur eſt flétrie & couchée ſur la terre, que reſte-t il à l'imagination la plus vive, & des couleurs qui charmaient la vue, & des émanations odoriférantes qui parfumaient les airs ? Rien, que le ſouvenir qu'elle a été, & la triſte certitude qu'elle n'eſt plus.

Donc, avant de ceſſer d'être, avant que je quitte ce monde où je ne ſuis entré que pour connaître tous les malheurs, tous les tourmens, j'ai bien acquis le droit de nous faire connaître tels que nous fûmes en réalité ; vous qui avez paru dans le rôle d'un Monarque abſolu, moi qui ai rempli celui d'un vaſſal opprimé & ſans défenſe. Je veux prouver que ſur la ſcène où vous étiez placé, j'aurais dû me trouver, tant pour vous que pour moi, dans des ſituations plus brillantes que

celles où vous m'avez forcé d'être : c'eſt ma ſeule ambition ; on me la pardonnera ſans doute.

Voilà le ſeul but de cet ouvrage. C'eſt lui qui me fera raiſon des douleurs que votre indomptable courroux a réunies ſur ma tête, que j'ai ſupportées avec un courage ferme, inébranlable, philoſophique, & ſans le titre de Feld-maréchal.

Mon hiſtoire ſera toujours incompréhenſible pour ceux qui n'auront lu que votre panégyrique.

VOTRE MAJESTÉ m'a traité comme un citoyen perfide ; mais tous vos ſujets convaincus que j'étais un homme d'honneur, m'ont accordé les ſuffrages de leur ſenſibilité. Dans le fond de votre ame, vous avez été forcé de me rendre juſtice. A Vienne, il eſt vrai, des eſprits obſcurs & retrécis ont voulu me faire paſſer pour un

factieux, pour un traître ; heureusement ce sont aussi ceux-là qui racontent dans les endroits publics qu'en une seule campagne les impériaux peuvent réduire Constantinople & Berlin.

Pendant que l'imbécillité des uns excite toute ma pitié, que seul avec la vérité devenue mon égide, mon seul rempart, je me tiens armé contre la méchanceté des autres, la prévention ose m'imputer à forfait la vertu la plus sublime de l'homme.

Deux grands souverains ont fait entre eux le partage de mon bien pendant ma vie, sans savoir si je voulais, si je devais faire mon testament au profit du fisc. Pour revendiquer ce bien, je doute que mes enfans trouvent jamais des avocats & des juges. Lorsqu'un usurpateur se présente pour soutenir sa cause avec trois cents mille témoins armés, lorsque les intérêts des

cours président au commentaire des loix écrites, une partie qui marche isolée & à découvert peut craindre avec raison la partialité de la justice.

Si le contraire arrivait un jour, Dieu bon! Dieu juste & vengeur de l'opprimé! répands tes bénédictions sur celui qui aura connu & suivi l'équité! Que mes enfans le servent avec autant de reconnaissance & de zèle, que j'aurais eu de bonheur à servir mon maître, s'il eut daigné apprendre à me connaître! C'est moi qui leur ai inspiré dès leur plus tendre jeunesse, les principes de l'honneur, l'amour de leurs devoirs, & le sentiment du respect que tout homme se doit à soi-même. Si l'oreille des juges & des rois leur est fermée comme elle le fut pour moi, qu'ils sachent mépriser l'injustice, & qu'ils cherchent des ressources par-tout où il n'y a pas de honte à n'être qu'un homme vertueux.

En attendant je leur cède & leur trans-

porte tous mes droits. Je les leur donne comme le Pape accorde les évêchés, *in partibus infidelium*, à Jéricho, à Jérusalem & à Pékin.

Saint Paul dit que *la foi n'est pas le partage de tout le monde.* Je leur en souhaite beaucoup ; mais je doute qu'ils obtiennent jamais plus en réalité que les titulaires de ces évêchés imaginaires.

Au reste, mes avantures sont si extraordinaires, elles tiennent de si près au merveilleux, qu'elles exigent de moi la déclaration suivante.

Si jamais quelqu'un de mes lecteurs peut me prouver que je lui en aie imposé, je veux que mes contemporains & la postérité flétrissent ma mémoire du nom de calomniateur insensé ; que le préjugé qui s'attache à la lignée des criminels, rejaillisse de moi sur mes enfans, sur ces objets

si

ſi chers à mon cœur ; je veux enfin que le bourreau venge la ſociété que Trenck aurait abuſée, en ſéparant de ſon corps la main qui traça ces lignes.

C'eſt ſans craindre d'avoir à rougir que j'oſe me préſenter devant le tribunal de Dieu, des Rois, de mes contemporains éclairés, & leur dire : « Jugez-moi ſelon » mes œuvres ».

Celui qui voudra approfondir mes principes, qui ſentira qu'il y a quelque nobleſſe à ne point vouloir exiſter comme un vil complaiſant, qui connaîtra enfin ce qui conſtitue eſſentiellement l'honnête homme, le trouvera certainement dans ce livre, aſſez hardi pour être toujours blâmé par les êtres puſillanimes, par les fanatiques, & par les inſectes malfaiſans qui voltigent dans l'atmoſphère des cours.

Je ne cherche point à cacher mes fau-

tes. J'étais homme : pourquoi rougirais je de n'avoir pas été ange ? J'ai été vrai par-tout où j'ai eu l'occasion de parler de mes faiblesses :

Dans mes Poésies publiées en Allemagne, on trouve le passage suivant.

« Je suis exempt de crimes ; mais ma » jeunesse ne l'a pas été d'erreurs. Si un » esclave qui brise ses fers est coupable » d'un forfait, nul mortel au monde n'est » plus criminel que moi. Je n'ai d'ailleurs » aucun reproche à me faire ».

Oui, SIRE, mon honneur est vraiment irréprochable. Les témoins dont j'attends le suffrage existent encore, & j'ai la consolation de voir que ma patrie entière élève la voix en ma faveur.

Dans tous les coins de la terre où j'ai cherché un asyle, VOTRE MAJESTÉ m'a

poursuivi ; elle a voulu prouver par mon exemple combien est étendu le pouvoir des Rois. De mon côté j'aurais pu faire connaître ce que peut un homme de mon caractère, quand il a échappé au pouvoir qui cherchait à l'écraser : je ne l'ai pas fait ; je n'ai pas voulu le faire.

Il y a déja long-tems que mon pays me croyait au nombre des morts. Ma pierre sépulcrale sur laquelle est gravé mon nom, qui, pendant dix années entières, m'a vu braver la mort auprès d'elle, repose sans moi dans le cachot que j'ai habité à Magdebourg. Cependant un autre climat rend justice actuellement à votre prisonnier, & mon cadavre n'infectera point la patrie que j'aime, mais pour laquelle je suis déjà mort. Je ne serai ni Erostrate, ni votre Bélisaire. Ma vie & ma mort sont à moi. Je ne sacrifierai plus rien à la gloire d'aucun souverain de l'univers.

J'étais très-malade depuis quelque tems. Mon médecin me menaçait de la mort, quand les papiers publics ont annoncé la vôtre.

En toute hâte j'ai écrit cette Dédicace, pour procurer à cette histoire de ma vie un protecteur dans l'autre monde, moi qui n'en ai pas trouvé sur cette terre que j'habite encore, & qui est, dit-on, le meilleur des mondes possibles. J'ai pressé l'impression de mon livre, & lorsque le hasard fermait pour moi les portes du trépas, mon ouvrage était déja publié. Je vis, VOTRE MAJESTÉ n'est plus, & j'irai visiter le tombeau de celui qui m'avait enterré.

Ma justification, SIRE, ne peut donc plus parvenir à vous ! Peut-être l'auriez-vous permise ; peut-être auriez-vous désigné le tribunal où j'aurais pu demander justice ; peut-être l'honneur & la vérité

retranchés dans les bornes d'une défenſe légitime, auraient parlé à votre cœur, au moment où vous ceſſiez d'être Roi. Pour ma gloire & pour la vôtre, il eut encore été tems d'être juſte. Alors, dans le ſéjour des morts, vous n'auriez pas eu de raiſons pour éviter l'ombre du malheureux Trenck ; mais la mienne vous cherchera pour eſſayer encore de vous prouver que j'ai toujours été

De VOTRE MAJESTÉ, aujourd'hui ſans pouvoir,

Non pas le plus aveuglément ſoumis ; mais le plus fidèle SUJET.

AVANT-PROPOS.

J'AI peu de choſes à dire dans cet Avant-Propos. Mon livre parle avec ingénuité; il peut ſe paſſer de Prologue. Ce n'eſt point ici un Roman dont les ſituations ſont combinées; c'eſt une ſuite de faits exacts, vérifiés, atteſtés par mille témoins oculaires; c'eſt une narration naïve, où je parle avec courage devant les hommes juſtes & éclairés, comme auteur & comme acteur principal. Mes actions, mes malheurs, ma conſtance & ma fermeté, tout y eſt mis dans un jour, qui ne ſaurait être celui du menſonge. J'étais homme, & je doute que Socrate, ce Sage ſi fameux, eut conſervé ſon caractère dans une complication de maux auſſi étranges que ceux dont il m'a fallu gémir pendant 40 années; je doute qu'il eut encore été ce qu'eſt le vigoureux Trenck à 63 ans. La vanité ne conduit point ma plume; je ne veux pas exciter

l'admiration ; je veux éclairer par mon exemple. Je desire présenter les divers événemens de ma vie, de manière à éveiller la sensibilité de mes lecteurs. Je voudrais ne point offenser mes ennemis, je ne voudrais qu'adoucir leur haine, ou les convaincre de leur injustice. Si mon récit les fait rougir, je souhaite que ce ne soit point en public, & qu'ils puissent renoncer à l'horrible plaisir de persécuter la vertu. Loin de moi toute basse vengeance ! J'écris sur le bord de la tombe, & la sombre Hypocrisie ne flétrira point mes derniers jours. Je peins mes sentimens tels qu'ils sont dans mon cœur, tels que mes actions les ont prouvés. Je veux servir de modèle aux malheureux, instruire mes concitoyens, persuader aux souverains qu'ils ne sont pas infaillibles, aimer la vertu tant que je vivrai, & mourir comme j'aurai vécu.

Quelques événemens, source première de mes longs chagrins, resteront ensevelis

jusqu'à ma mort dans la nuit du silence. Dans l'abîme des maux où je me suis vu plongé, j'ai trouvé des consolateurs ; je ne veux pas que mon indiscrétion les afflige. Je dois encore respecter les deux cours où l'on m'a vu jouer un rôle, & où mes enfans sont établis.

Dieu me préserve enfin de jamais trahir mes bienfaiteurs pour le vain desir de parler avec des preuves plus énergiques ! Qu'il me garde d'insulter à la cendre de la noble & respectable amie qui a causé ma première chûte, & qui m'a entraîné dans un labyrinthe d'événemens jusqu'alors inouis.

Citoyens de Berlin ! vous qui soulagiez mes souffrances par les consolations de l'amitié, recevez ici les témoignages de la plus tendre, de la plus vive reconnaissance. Que ne m'est-il permis de montrer du doigt celui, celle qui a conservé mes

jours, qui m'a conduit jusqu'au moment où j'ai pu triompher.

Quand le lecteur trouvera ma narration contrainte, qu'il supplée par la vraisemblance, la vérité que je n'aurai pas voulu dire. Que l'on me reproche, si l'on veut, de n'être pas toujours vraisemblable, ou d'une discrétion hors de place, je préférerai de tels reproches au malheur de trahir la cause qui a rendu possibles toutes les entreprises que j'ai osées dans ma prison de Magdebourg, qui a engagé une grande partie de la garnison à seconder mes projets, qui m'a procuré de l'argent, des amis.... Silence éternel sur tout cela. J'ai dit tout ce que je pouvais dire dans ma position présente, sans me dissimuler qu'en me réservant la principale clef de mon histoire, j'en affaiblissais le mérite.

Le plus grand des Rois a été mon implacable ennemi. L'univers l'admire; je

partage cette admiration, en ſoupirant, parce qu'il n'a jamais voulu pardonner à celui qui ne l'avait point offenſé. Il n'eſt plus, ce Prince; je n'ai plus rien à craindre de lui...... Ma main eſt armée d'une plume & d'une épée.... Mais je jette un voile épais ſur le paſſé, un voile impénétrable. Dieu ſera le juge de celui que les préjugés & les ſouverains ont traité comme un jouet dévoué à leurs caprices.

Je ne parlerai point des premiers momens de mon enfance. La matière intéreſſante que j'ai à traiter eſt trop ample, pour que je conſacre des feuilles utiles à un inutile rempliſſage. J'ai déja trop peu d'eſpace pour les choſes eſſentielles que je dois raconter. Cinquante fois peut-être j'ai échappé à la mort dans des circonſtances dont la première aurait accablé tout autre que moi. Dans les momens où la vie m'était inſupportable, où je l'aurais quittée ſans regret, tout s'applaniſſait devant moi;

mais ſi la fortune ſemblait me favoriſer, c'était pour me réſerver aux douleurs, à toutes les angoiſſes de ma deſtinée. Le ciel éloigne tout honnête homme d'un rôle pareil au mien! Ma tâche eſt achevée, & ſi je ſuis encore ſur la ſcène, c'eſt pour y paraître avec les triſtes lauriers que j'ai cueillis. Le paſſé n'eſt plus qu'un ſonge pour moi. De tout ce que j'ai perdu, je ne regrette que mes années. Le vieillard dans ſon hiver n'a plus guères de beaux jours à eſpérer. J'en trouve pourtant quelques-uns en France, chez une Nation ſenſible & reſpectable, pour laquelle je n'ai rien fait, qui m'honore de ſes ſuffrages publics, & à laquelle je préſente l'hommage de cette traduction que j'ai voulu faire moi-même, afin de me faire connaître tout entier.

C'eſt un Allemand qui tranſlate ſon ouvrage original dans une langue étrangère; mais ſes idées ſont à lui, il en connaît la force mieux que le traducteur le plus

fidèle. La correction du ſtyle, les expreſſions locales, je tâcherai de les remplacer par mon énergie naturelle, & j'attends tout de la bonté complaiſante de la Nation pour laquelle j'écris.

Quant à ce qui regarde les faits contenus dans mon livre, ils ſont à l'abri de tout ſoupçon. En 1787, l'original allemand était imprimé à Vienne *avec la cenſure publique*, & à Berlin *avec privilège du Roi.* J'ajoute que les deux cours où j'ai joué un rôle me font encore aujourd'hui une penſion.

Je dis tout ſans ménagement. Si j'en impoſe ſur mon origine, ſur mes biens en Pruſſe & en Hongrie; ſi je ne marche pas la tête levée à Vienne comme à Berlin, on peut me démentir. Si je ſuis un Don-Quichotte, on peut me le prouver. Je ne viens point mendier des applaudiſſemens, j'ai l'ame trop fière pour deſcendre à ce

manège. Je veux paraître avec ma véritable physionomie. L'approbation secrette des sages de ce siècle ; voilà tout ce que j'ambitionne. Les occupations d'un bon citoyen, les soins d'un bon père, le repos d'un philosophe qui fuit le monde sans le mépriser ; voilà mes jouissances.

J'ai embrassé une manière de vivre qui me gêne ; mais c'est pour mes enfans, & ce souvenir en rend la pratique douce & consolante.

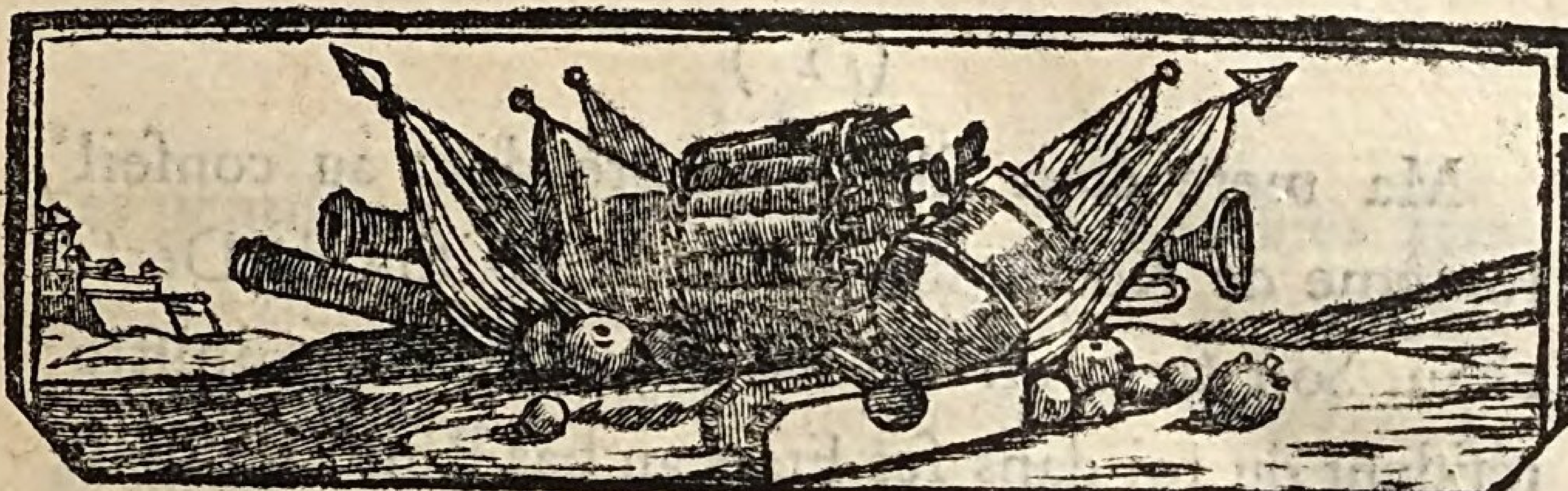
Je laisse à ces chers enfans pour héritage présent & réel, les amis de ma probité, des protecteurs dans tous les Etats de l'Europe, où mon histoire a ému la sensibilité publique.

Pour moi-même, je ne desire plus rien. S'il me plaisait de ne plus vouloir souffrir, je saurais bien cesser d'être. Si l'Être éternel récompense la vertu ; si au-delà du

tombeau, il reste encore quelque chose de l'homme, j'ai des droits à la couronne du martyre. Quant à la renommée que j'ai acquise, elle se perdra sans doute dans la postérité, & les siècles futurs rangeront cette étonnante histoire avec les romans du vieux tems.

Enfin, si j'ai encore des malheurs à essuyer, je ne les redoute point. Je marcherai avec un front serein au-devant des plus grands périls. Je braverai les insultes des petits, les persécutions des puissans. La mort même ne m'intimidera pas. Je l'ai vu de trop près pour ne la point connaître; ma conscience ne craint aucun juge, & je sais que je n'ai vécu que pour mourir.

MÉMOIRES



MÉMOIRES DE FRÉDÉRIC, BARON DE TRENCK.

MON destin m'a fait naître à Koënigsberg, en Prusse, le 16 février 1726. En l'année 1740 mon pere mourut dans la même ville. Il étoit général-major de la cavalerie prussienne, chevalier du mérite, gouverneur d'un cercle des Etats & seigneur héréditaire de Scharlack, Schakulack & Meicken, fiefs qui depuis des siècles appartenoient à sa famille. Il entra dans le tombeau avec dix-huit blessures reçues pour le service de sa patrie, & Frédéric le Grand voulut qu'il y fut accompagné de tous les honneurs qu'on accorde ordinairement à un Lieutenant-général.

Ma mere étoit fille d'un président au conseil suprême de Koënigsberg, de la maison de Derschau. Son frere est encore actuellement ministre résident du roi dans ses Etats au bas Rhin. Le maître général des postes à Berlin & les deux généraux du nom de Derschau, étoient ses cousins.

Ainsi, tant par mon pere que par ma mere, mes aïeux sont connus dans la chronique du royaume pour descendre des anciens chevaliers allemands qui s'emparerent de la Prusse, de la Courlande & de la Livonie : & il est sûr que la tige des Trenck sort du cercle de la Franconie.

Je suis trop au-dessus des préjugés vulgaires pour m'enorgueillir de ma naissance. Lorsque je pense que les preuves les plus authentiques des générations successives peuvent être démenties par la chasteté des femmes, je ris tout bas de voir des hommes, dénués de tout mérite personnel ; qui n'ont aucune idée de la véritable noblesse de l'ame, s'enfler comme des éponges à l'aspect de leur haute généalogie, & prétendre à une vénération particuliere, dont toute la base est appuyée sur un vieux préjugé.

Je regarde, avec plus de mépris encore, ces comtes,

ces gentilshommes, ces princes, ces nobles ſeigneurs qui, pour de l'argent ou par le crédit d'un bouffon de cour, ſortent inopinément de la fange, & oſent être fiers, quand ils n'ont dans le cœur ni la faculté ni le vouloir d'être utiles à leur patrie. Malheur aux pays où les armées ſont garnies d'un grand nombre de ces nobles. Qu'attendre de ceux qui, d'avance, ſont reconnus incapables de ſacrifier leur exiſtence à l'avantage de mériter leur nobleſſe ?

Celui qui voudra voir quels ſont ſur cet objet mes véritables ſentimens, peut ouvrir le troiſième volume de mes Ouvrages publiés à Vienne : *Traité de la vraie Nobleſſe.*

Je me ſuis cru obligé d'entrer dans ces courts détails ſur ma généalogie. Pluſieurs nobles de nouvelle date ont affecté de croire que j'étais indigne de marcher ſur la même ligne qu'eux. Ils ont voulu m'exclure d'une ſociété, où un juif de profeſſion a oſé prendre place entre les membres des Etats.

Ils ont porté l'audace juſqu'à dire que mes aïeux n'avaient ſervi que comme ſimples militaires,

& que jamais les Trenck n'avaient fait d'acquisition ni payé les taxes de noblesse à Vienne dans les formes légales. J'ai donc dû faire connoître ma généalogie. Néanmoins j'ai été forcé de faire à l'orgueil national le sacrifice du mien. Les erreurs de la vanité m'ont toujours paru dignes de pitié, & je me dis souvent avec Gellert :

„ Quel est ce grand qui s'approche de toi ?
„ Connaît-il le prix du vrai mérite ? Faisons-le un
„ moment sortir de sa place. Peut-être son appro-
„ bation te paraîtra-t-elle méprisable, peut-être
„ rougiras-tu d'avoir attiré ses regards. C'est le mé-
„ rite réel que le sage recherche. Insensé, si tu
„ n'es pas ce que tu veux paraître, tu es donc sans
„ honneur ? „

Cette espèce de grands me paraît ressembler à un petit prince du Mississipi qui, assis sur un tronc d'arbres dont il avoit fait son trône, & tyran de quelques centaines d'esclaves negres, disait à un négociant français : „ Ma gloire, ma majesté, „ ma grandeur font-elles beaucoup de bruit en „ France ? „ Au reste, & j'en rends graces au ciel, les idées qu'on peut prendre de ma noblesse, de ma valeur, de ma naissance, ne dépendent & ne dépendront jamais du cercle borné dans lequel

j'écris l'original de mon hiſtoire. Cette hiſtoire établie ſur des preuves multipliées, & d'accord avec la plus exacte vérité, fera juger aux vrais nobles de l'Europe s'il m'a jamais fallu, s'il me faudra jamais un diplôme ou une généalogie légaliſée, pour être admis au rang des perſonnes les plus diſtinguées de tout état où je voudrai fixer mon domicile.

L'univers eſt une ville libre pour le bon citoyen, qui ſeul eſt le vrai noble; & ma patrie eſt partout où je puis déployer la nobleſſe de mes actions comme de mes ſentimens.

En voilà aſſez pour le moment & pour toujours, ſur la nobleſſe héréditaire de ma naiſſance. Mon titre de pere me ſoumet à des devoirs que je remplis pour mes enfans avec d'autant plus de plaiſir, qu'ils ſont faits pour prouver que la gloire de leurs ancêtres & les récompenſes dues à mes travaux ſont un héritage digne de leur cœur. Qu'ils conſervent donc le nom de Trenck, comme légitimes héritiers des terres que l'on m'a confiſquées; peut-être pour revendiquer un jour tout ce qu'on m'a ravi, s'il ſe trouve un prince aſſez juſte pour ſe perſuader que je n'ai dû mes malheurs qu'à

l'envie, à l'avidité insatiable, à la vengeance des prêtres, & sans doute aussi à la destinée fatale qui m'a écarté de la vraie route où j'aurais trouvé le bonheur.

Mes enfans sont tous nés à Aix-la-Chapelle. C'est une ville impériale libre. Ainsi par-tout où ils voudront chercher de l'honneur & des ressources, ils ne seront vassaux d'aucun souverain : mais s'ils se présentoient dans les lieux où l'on voulût les écarter du premier rang, où l'on mesurât la valeur de l'homme à la faveur de la cour, où l'on pesât le mérite dans la balance de l'or, de la superstition ou de la bassesse, ils suivront certainement mon exemple, & feront retraite après avoir secoué avec indignation la poussière de leurs bottes. Je suis indifférent pour ce qui me regarde, sur-tout dans un pays où tout se regle par les caprices d'un juge qu'on répute infaillible. Je m'incline déja vers la tombe ; mais à ceux qui douteraient de l'ancienneté, de la réalité de ma noblesse, je puis la prouver par des titres juridiques, par la plume & par l'épée.

Je laisse à mes héritiers des droits inaltérables, mes justes prétentions sur mes terres en Hongrie,

ce Livre enfin qui, approuvé de la cenſure à Vienne, eſt pour eux une preuve invincible de ces droits qu'on a voulu juſqu'ici méconnaître. Leurs parens, leurs alliés du même ſang que moi, vivent tous en Pruſſe dans le rang des ſeigneurs. Les principes d'éducation qu'ils me doivent, m'autoriſent à croire que jamais ils ne porteront atteinte à la pureté de leur nom; que jamais ils ne ſeront aſſez lâches pour ramper, en attendant leur ſort de la digeſtion d'un maître abſolu; que mon hiſtoire enfin ſera pour eux une leçon qui ne quittera jamais leur penſée.

Pour la derniere fois en voilà aſſez, tant pour moi que pour ceux auxquels j'adreſſe ce récit des événemens de ma vie, comme le dernier chant du cygne expirant.

Je ne dirai rien des premières années de mon enfance; ce n'eſt pas un conte puérile que j'écris. Je dois tous mes ſoins aux faits, preſque merveilleux, que j'ai à raconter.

J'étais né avec un tempérament ſanguin & emporté. Beaucoup d'inclination à la légéreté, une fougue impétueuſe furent donc les premieres diſ-

positions naturelles que mon précepteur dût chercher à vaincre.

J'avais le cœur flexible, une disposition assez rare à combattre mes volontés. Tout ce qu'on voulait me cacher, une curiosité ardente me portait à le connaître. J'avais un esprit d'émulation très-remarquable, une infatigable activité, un desir ambitieux & même outré d'acquérir des connaissances. Mon pere, homme très-éclairé, crut qu'avec de tels ressorts il serait facile de faire de moi un bon citoyen, un homme utile à la patrie : il s'en occupa sérieusement. Je sortais à peine de la puberté, qu'il germa dans mon ame un caractère de présomption ou plutôt d'orgueil, dont la racine tenait aux sentimens de mon mérite intérieur, au desir d'être loué, en avançant avec rapidité dans mes études, & en surpassant en connaissances tous les jeunes gens de mon âge.

Un gouverneur, plein de sagesse qui me guida depuis ma sixieme année jusqu'à ma treizieme, voulut tourner à mon avantage mes dispositions naturelles ; il travailla sans relâche à modérer l'ardeur de mon tempérament, à transformer l'orgueil rebelle & irritable qu'il appercevait en moi

en un amour-propre modéré. L'étude conſtante des livres claſſiques, les encouragemens, les éloges donnés à propos, des momens de récréation ſagement diſtribués, en un mot tous les aiguillons qui peuvent animer un eſprit docile, firent de mes travaux un paſſe-tems aimable, de l'étude une douce accoutumance, & de l'éducation la plus gênante pour un eſprit turbulent, un fardeau preſqu'inſenſible.

C'eſt ainſi que mes talens furent directement conduits au but qu'on s'était propoſé. Un exercice continuel rendit ma mémoire ſi forte, qu'en moins d'une heure je pouvais apprendre par cœur tout un programme latin d'une feuille entiere. J'étais en état de raiſonner ſur tous les livres latins qu'il me fallait traduire en allemand, & retraduire enſuite dans leur langue originelle. Je faiſais la même opération ſur l'écriture-ſainte, de ſorte qu'aujourd'hui même il m'en reſte des chapitres entiers dans la mémoire.

Lorſqu'un jeune homme, avide de s'éclairer, trouve un inſtituteur doux, patient, inſtruit, d'un mérite réel, il fait des progrès d'autant plus rapides, que l'inſtituteur s'attache plus volontiers

à l'inſtruction d'un éleve qui ſçait ſe faire aimer. Lorſque ce jeune homme depuis ſix ans juſqu'à treize s'eſt livré tous les jours & ſans relâche à l'étude ; quand il eſt doué d'une conception facile, qu'il eſt bien organiſé ; lorſqu'à une intelligence curieuſe de ſe perfectionner il joint une mémoire étendue & ferme ; ſi ſon maître ſçait profiter également de ſes qualités & de ſes faibleſſes, & l'échauffer de maniere à ne point développer en lui le feu des premieres paſſions, alors il eſt très-poſſible que cet éleve puiſſe comme moi, à l'âge de treize ans, avoir épuiſé tous les élémens fondamentaux des écoles, & paſſer aux hautes ſciences des Univerſités. Je poſſédais parfaitement toute l'Hiſtoire. Elle était claſſée dans ma tête d'une maniere claire, méthodique, & ſes différentes combinaiſons étaient ſi bien gravées dans ma mémoire, que je ſuis encore en état de citer tous les grands hommes qui ont exiſté, tous les empereurs romains juſqu'aux petits ſouverains de la noble race Juive, & les ſiécles où chacun d'eux a vécu.

Je n'avais pas fait de moindres progrès dans la géographie, dans les ſciences mathématiques & dans le deſſin. Sans le ſecours de la carte je puis actuellement tracer ſur le papier la ſituation de

tous les pays du monde, avec leurs limites, leurs fleuves & leurs villes capitales. Mon pere, qui était un peu plus qu'économe, ne ménageait rien, quand il s'agissait de me faire apprendre quelque chose d'utile. La danse, l'équitation, la course, la natation, le manége, la musique, occupaient mes heures de récréation. Je n'ai jamais joui des plaisirs de la jeunesse comme on en jouit ordinairement; je n'ai même jamais connu le bonheur des premieres années de l'enfance. Si je paraissais peu disposé à l'étude, à l'application, on m'envoyait à la chasse, on me faisait courir à cheval. Par-là mes esprits languissans se ranimaient, mon ame reprenait avec joie ses facultés accoutumées; en peu de minutes je faisais ce qu'un autre n'aurait pas fait en plusieurs heures.

On ne bornait pas mes études à ces livres qui remplissent la tête, & qui font souvent des pédans au lieu de faire des hommes instruits; on fixait mon attention essentiellement sur le cœur, sur les mœurs, sur les principes vertueux qu'on doit inspirer à la jeunesse. Quant au catéchisme, mon gouverneur ne s'en occupait pas beaucoup. J'avais lu la bible avec trop de soin pour ne pas l'inquiéter par des objections, & il ne les réfutait gueres que

par un ſourire ou par le ſilence. En revanche il s'appliquait à me faire aimer la vertu, la modeſtie, la modération ; il m'inſtruiſait dans l'art de maîtriſer mes paſſions ; il cherchait à m'inſpirer la grandeur d'ame, la noble fierté qui fait ſoutenir les grands dangers, l'honneur, le patriotiſme, l'attachement aux devoirs du citoyen, la franchiſe, la probité, & tout cela ne m'a pas peu ſervi dans le cours de ma malheureuſe deſtinée.

Mes parens & mon gouverneur vivaient dans les principes du Luthéraniſme. On m'enſeigna donc à ne pas croire que l'homme pût faire une compenſation de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes œuvres, & qu'on pût en impoſer aux ſaints du paradis, comme on trompe les miniſtres d'un monarque de la terre. On m'apprit que l'on n'effaçait pas ſes crimes par quelques légeres aumônes, en faiſant prier pour les malheureuſes ames du purgatoire. On me détourna ſur-tout d'accorder une confiance irréfléchie, aveugle aux diſcours & aux pratiques ſuperſtitieuſes de l'hypocriſie & du fanatiſme. J'avais lu l'hiſtoire de l'Egliſe, je connaiſſais Rome, & je n'avais pas vu ſans indignation combien l'intolérance avait fait immoler de victimes ſur les autels d'un Dieu bon, juſte & miſéricordieux.

Mon gouverneur n'était pas non plus partisan de la légion cabalistique ; il ne croyait ni aux sorciers, ni aux revenans, ni aux possédés : aussi dans l'âge de maturité n'ai-je eu à combattre aucun de ces préjugés qui obscurcissent la raison, qui subjuguent tant de têtes, qui font enfin l'hypocrite méchant, le fanatique visionnaire, & qui, par un chemin tout opposé, conduisent quelquefois à l'athéisme.

Pour prix de tant de bienfaits, de tant de connaissances & de lumieres qu'il m'a communiquées, je souhaite à l'ombre de cet adorable instituteur une récompense éternelle : je n'ai pu m'acquitter pendant ma vie de celle que je lui devais. Je forme les mêmes vœux pour mon pere, dont la mémoire me sera toujours chere. Il y a quelque temps que je me suis trouvé en Prusse dans la voûte de son tombeau. J'ai versé des larmes sur ses cendres. Le souvenir de quarante-quatre années de ma vie perdues pour ma patrie, le morne silence qui régnait dans ce lieu de deuil, l'aspect du néant dont j'étais entouré, tout me fit desirer de dormir dans ce lieu de ce sommeil qui n'est plus agité par des songes fantastiques & douloureux.

Celui qui a pris une fois du goût pour les let-

tres, pour la philosophie, pour les connaissances qui aggrandissent l'esprit humain, & qui les a étudiées avec courage, ne trouve jamais rien d'insurmontable : mon expérience m'a convaincu de cette vérité. Dans mon cachot souterrein jamais l'ennui n'a été mon compagnon ; je sçavais discerner les vrais biens de ceux qui sont chimériques, supporter le mal avec intrépidité, & rester inébranlable contre tous les assauts de l'infortune & de la douleur.

„ Le ciel s'écroulerait sur moi, que ses ruines,
„ en m'accablant, me trouveraient encore exempt
„ de crainte. „

La raison pour laquelle on m'accordait peu d'heures de récréation, venait de la propension que l'on me connaissait à faire sans cesse des espiégleries. Ou je me travestissais en spectre pour épouvanter les servantes, ou je me battais avec mes camarades, ou bien je faisais des parties de chasse clandestines. Si l'on avait détourné quelques sucreries, quelques friandises, j'étais toujours l'auteur du larcin ; mais au milieu des soupçons je restais tranquille. Je m'étais exercé à la dissimulation, aux supercheries, & je me fis insensible-

ment une habitude de déguiser tellement la vérité, qu'il m'était facile de faire croire aux autres tout ce que je voulais. Cette habitude ne m'a pas été inutile. Contre le pouvoir arbitraire, l'art de dissimuler est toujours une ressource indispensable. Ma vivacité d'ailleurs était sans bornes, & je réunissais la force à l'adresse; cependant la douceur pouvait tout sur moi, tandis que la moindre rigueur révoltait toute mon ame. La base de mon éducation était donc fondée sur la passion de l'honneur, sur la louange ou sur le blâme : & comme une conception vive, un travail continuel m'avaient rendu plus sensé que tous les jeunes gens qui avaient pris le même chemin que moi; comme je me voyais loué par les uns, admiré par les autres, l'amour-propre que l'on avait modéré en moi redevint de l'orgueil. Je conçus du mépris pour les hommes, je m'armai d'un esprit de censure que je conserve encore aujourd'hui, qui m'a suscité beaucoup d'affaires fâcheuses, qui a donné à ma plume le ton satyrique & mordant que l'on remarque dans tous mes écrits, & qui m'a fait juger par ceux qui ne m'ont pas bien connu, comme un homme inquiet, turbulent, dangereux, dur, ennemi de la paix. Ce caractère ne me ressemble pourtant point.

Mon pere était un guerrier déterminé. Ses trois fils devaient avoir comme lui l'amour de l'honneur & de la gloire. Si l'un de nous insultait l'autre, il n'était pas permis de vuider la querelle en se prenant aux cheveux ; il fallait un cartel dans toutes les formes. On assignait un rendez-vous, on s'y trouvait avec des sabres de bois couverts de cuir, le vieillard était témoin du combat, il applaudissait le vainqueur, donnait une leçon au vaincu, & le tout se terminait par un accommodement à l'amiable. Mais de-là provenait aussi une inclination constante à chercher des affaires, dans le desir d'obtenir des applaudissemens à chaque victoire. Cette inclination a causé des chagrins à mes freres, elle m'a sur-tout placé dans des événemens qui n'ont pas peu contribué à mes malheurs.

Rien ne m'enflammait davantage que d'entendre louer un jeune homme devant moi. Je me croyais plus d'intelligence, plus d'instruction qu'à tous ceux qui m'approchaient, & cette préocupation me conduisait souvent à un combat. Cette bonne opinion de moi-même, jointe à l'habitude de conserver par-tout une espece de supériorité, avait tellement exalté mes idées, que dans toutes les

circonstances

circonſtances j'aimais mieux rompre que plier, & que tout homme qui avait commencé par me parler impérieuſement, devait être certain que je ne lui céderais jamais. J'attaquais, j'inſultais même quiconque paraiſſait préſomptueux. Adoleſcent ambitieux, je voulais déja me placer ſur la ligne des hommes illuſtres. Voilà les premieres cauſes de l'envie que j'ai excitée, de l'amas des perſécutions qui m'ont aſſailli, & que j'aurais pu détourner avec un peu de modération & de retenue. Mais lorſque j'avais engagé l'entrepriſe, l'orgueil était là pour me défendre de reculer. Pluſieurs eſſais de ce genre m'ont été avantageux. Le même ſentiment qui me portait à combattre ceux qui voulaient me paraître ſupérieurs, m'inſpirait de la bienveillance pour mes égaux. Il eſt réſulté de tout cela qu'avec un cœur très-ſenſible, naturellement porté à jouir du bonheur de faire le bien, facile à tous les ſacrifices, & incapable de bruſquer un inférieur, je m'élevais toujours comme une digue inébranlable contre tout ce qui voulait reſſembler au pouvoir abſolu. Mon étoile a voulu que j'euſſe toujours affaire à des perſonnes puiſſantes; & comme je n'avais jamais appris à céder, ni à tourner mon manteau ſelon le vent; comme mon précepteur, bon maître-d'école, mais

peu homme du monde, était trop épris de mes talens; comme il n'avait pas sçu modérer mes passions, ni m'apprendre comment il fallait me conduire dans un monde qu'il ne connaissait pas; comme enfin mon esprit précoce me faisait accorder une confiance trop étendue, on me livra de trop bonne heure à moi-même, lorsque j'arrivai à l'Université; j'ai donc abusé de l'opinion que j'avais de mes forces & de ma capacité. Jamais je n'ai pu suivre le cours du torrent. Ainsi lorsqu'en faisant tête aux méchans ou aux superbes, je croyais faire une action héroïque, j'armais l'envie contre moi sans le vouloir.

Je ne voulais accorder de préférence qu'à l'homme vertueux, ou à l'homme extraordinaire: je ne sçavais donc pas respecter ce qu'on appelle subordination. Ennemi né de tout pouvoir arbitraire, je ne voulais pas que ceux qui me commandaient me crussent capables de me soumettre au frein de la crainte. Comment d'ailleurs me soumettre à des gens que je voyais bien loin au-dessous de moi, en qui j'appercevais un cœur lâche & vil, & qui à mes yeux ne méritaient que le mépris? Je n'avais pas appris qu'il faut distinguer l'homme de son emploi. Par-tout je voulais trou-

ver la même droiture, la même loyauté, la même grandeur d'ame, tout dans la société devait être ordonné d'après mes livres de classes. Je commençais par blâmer, la raillerie ou la satyre suivait : de-là un monde d'ennemis qui m'observait avec finesse, lorsque je m'endormais sans défense en me reposant sur le sentiment intérieur de ma vertu, & toujours je finissais par être la victime de la jalousie ou de la vengeance furieuse.

Mon pere avait pris les plus nobles & les meilleurs soins pour faire de moi un homme heureux : trop d'indulgence d'un côté, quelques négligences de l'autre dans les principes fondamentaux de mon éducation, m'ont fait atteindre le but contraire.

Un républicain dont le cœur & la tête avaient été formés d'après les principes les plus exaltés de la liberté & du prix de l'espece humaine, pouvait-il, même avec des talens extraordinaires, parvenir aux grands emplois dans les états de Fréderic ! Quelle contradiction ! A quelle distance il fallait me mettre des principes sur lesquels mon pere avait posé le plan de mon éducation ! On m'avait inspiré l'enthousiasme propre aux ames

qui naissent & qui vivent dans le sein de la liberté ; on m'avait instruit à ne jamais me soumettre au frein de l'esclavage, à le mépriser, à me roidir contre ses coups, & c'étoit pour m'accoutumer à servir un pays gouverné par le pouvoir absolu ! Est-il étonnant que je n'aie jamais pu entendre siffler à mes oreilles le fouet de l'autorité, que je me sois comporté comme un rebelle, & que sous ce point on m'ait considéré comme un homme dangereux ?

Ce n'est gueres qu'après sa mort que tout réformateur peut espérer qu'on jouira du fruit de ses travaux. Ici-bas, les prisons, les maisons de force, la misere, voilà tout ce qu'il obtient. Certes ! je n'aurais jamais aspiré aux honneurs du martyr, si le livre de ma destinée eut été ouvert devant mes yeux, de maniere à me faire connaître en quoi pouvait consister mon bonheur sur la terre : mais sûrement le cours de ma vie offrira de grandes leçons, si l'on observe par mon exemple comment un jeune homme fougueux & entreprenant, dont le cœur est rempli des inclinations les plus nobles, dont l'éducation a réuni tous les avantages possibles, qui ne s'est adonné à aucun vice, qui s'est livré sans réserve à l'étude des scien-

tes utiles, de l'honneur, de la vertu, qui jamais ne s'eſt corrompu dans les mauvaiſes compagnies, qui de ſa vie n'a fait aucun excès de vin, qui a fui tous les jeux de haſard, qui n'a perdu aucun inſtant dans l'oiſiveté ou dans la débauche, qui par la ſeule impulſion de ſon goût a ſacrifié des milliers de nuits à l'étude, pour devenir un homme diſtingué, tant par ſon utilité que par ſa capacité.... peut, malgré tout cela, être précipité dans un dédale de malheurs tellement accumulés, qu'ils ſeraient encore trop cruels pour le plus atroce de tous les ſcélérats.

Ma narration ſera fidelle, je ne m'épargnerai dans aucune circonſtance : juſqu'ici je n'ai point ménagé le mal, quand j'ai été perſuadé que j'avais des reproches à me faire. Par ce moyen je ferai ſur la jeuneſſe ſans expérience, une impreſſion plus vive, & mes fautes tourneront à ſon avantage comme à ſon utilité. Tel eſt le but du tableau que je vais tracer juſqu'à la derniere ſcène du rôle que j'ai, grace au ciel, joué avec honneur dans la plus compliquée des tragédies.

Je l'ai déja dit, je n'ai point goûté les plaiſirs ordinaires de l'enfance, ni ceux de la jeuneſſe.

Sous différentes acceptions le travail m'occupait tout le long de chaque journée. Devenu homme, les obſtacles & les contradictions arrêterent tous mes pas. J'avais déja perdu l'habitude du ſommeil, parce que mon précepteur était un vieillard qui avait diſpoſé mon régime à la raiſon du ſien.

A l'âge de dix-huit ans, j'étais déja malheureux. Sans information, ſans cauſe motivée, un Monarque inflexible me faiſait gémir dans la priſon de Glatz, quand mon cœur ne me faiſait aucun reproche.

A l'âge viril, j'ai vu deux fois confiſquer tous mes biens. Depuis ma vingt-ſeptieme année juſqu'à la trente-ſeptieme, j'ai végété dans un ſouterrain à Magdebourg; attaché par des chaînes à une muraille comme une bête féroce, ſans avoir apperçu un rayon de la lumiere du jour. Depuis que j'ai obtenu ma liberté, j'ai eu continuellement à lutter contre les perſécutions, contre des vexations qui rempliront les trois volumes de ce récit, qui frapperont d'étonnement tout lecteur ſuſceptible de compaſſion & de ſenſibilité, qui enfin dévoueront d'autant plus ſûrement mes adverſaires à la honte publique, que les cenſeurs de Vienne & de Berlin m'ont autoriſé à me juſtifier ſans ménagement.

Je ſuis vieux à préſent : les langueurs de la caducité commenceront bientôt à ſe faire ſentir dans toutes les parties de ma conſtitution. Le feu de mon imagination s'éteint ; la vivacité de mon eſprit s'évanouit ; mon organiſation s'affaiſſe, & les forces qui ont ſoutenu mon courage cedent peu-à-peu leur place à la faibleſſe. Je commence à éprouver la fatigue des infirmités, & j'y puiſe un nouveau caractere de patience, qui juſqu'à préſent m'était bien inconnu. Bientôt mon lit ſera la priſon où il me faudra reſter, & s'il réſulte pour moi quelque gloire de ma poſition préſente, je m'apperçois que j'y ſuis moins ſenſible que je ne l'aurais été jadis. Mes enfans grandiſſent. Je me reproche d'avoir négligé leurs droits ſur mon ancien patrimoine, en écoutant une fierté trop opiniâtre, lorſqu'il était peut-être encore temps de fléchir la tête pour chercher le chemin qui m'aurait conduit vers la juſtice des ſouverains. Devant moi, je ne découvre que les ſoucis ; autour de moi, je ne vois que des ennemis implacables, des hypocrites vindicatifs, des uſurpateurs accrédités, qui uſent de mon bien comme s'ils en étaient les légitimes propriétaires. Derriere moi, il me ſemble appercevoir les rayons brillans de la renommée ; mais ils ne peuvent plus me rendre les

forces & une partie de l'ame que j'ai perdues. Comme le ſage, je ſens que j'ai aſſez vécu, & c'eſt après le repos que je ſoupire. Le repos, un homme de mon caractere ne peut l'eſpérer qu'après la mort. Heureux celui qui, convaincu de ces vérités, peut dire comme moi avec Séneque mourant,

» Si Dieu m'accordait la permiſſion de rétro-
» grader juſqu'au premier jour de ma naiſſance,
» & de vagir encore une fois dans le berceau,
» j'oſerais la refuſer. Je ne veux point reprendre
» la carriere de ma vie. Je ne me plains point de
» vivre. Je ne me repens pourtant pas d'avoir
» vécu, parce que j'ai quelques raiſons pour me
» perſuader que n'ai pas vécu envain. »

Ainſi parlait le payen Séneque. Moi, en qualité de chrétien & d'honnête homme, je puis me préſenter le front levé devant tous les monarques; après ma mort, je pourrai paraître devant mon Dieu, ſans crainte ni ſans honte, & j'oſe dès-à-préſent crier : » Seigneurs, traitez-moi ſelon mes
» œuvres; les preuves authentiques de ce que je
» ſuis, de ce que je fus, ſont conſignées dans
» ce livre incroyable encore, quoique la vérité
» en ſoit la baſe. »

Malgré moi, je me ſuis arrêté un peu trop long-tems au commencement de cette Hiſtoire ſur les années de mon enfance. Le lecteur curieux attend des faits neufs, originaux. Il était bien important que je m'appeſantiſſe ſur ces premiers momens de ma vie. Chez tous les hommes cet âge eſt digne de fixer l'obſervation, parce que c'eſt de lui & de l'éducation qu'on y a reçue, que découle ordinairement la deſtinée de l'avenir.

J'ai dévoilé mes premieres fautes, j'ai montré une ame ambitieuſe de gloire juſqu'à l'immodération, une tête toujours active, une préſomption vigoureuſe, une opinion exagérée de mon propre mérite. Que l'on joigne à cela le ſentiment intime des droits de l'homme dans l'état de la nature; tel j'étais en entrant dans le monde, & ce n'était pas ainſi qu'il falloit être pour parvenir aux grandes places dans un Etat courbé ſous le joug du deſpotiſme.

Les gens qui naiſſent comme je ſuis né, qui peuvent être fiers de quelqu'intelligence & de beaucoup de probité, ne doivent point s'attendre à être rapprochés du timon d'un tel navire. Ils doivent y être chargés de fers & enchaînés ſur des bancs immobiles pour y agiter des rames.

Que mon instituteur ne m'a-t-il donc enseigné l'art de l'hypocrite & du fourbe ? Que ne m'a-t il appris à ramper avec soumission devant les dieux de la terre, & des petits hommes qui abusent d'une partie de leur autorité ? Ah ! sans doute il y a long-temps que je serais Feld-maréchal, je jouirais encore paisiblement de mes vastes possessions en Hongrie, & d'obscurs cachots ne m'auraient pas vu couler dans l'inaction la plus belle partie de ma vie.

Il serait donc bien nécessaire que dans chaque espece de gouvernement on eut un plan déducation différent, un plan où les principes & les élémens seraient uniquement analogues au but où tend la puissance législative. Combien de parens peuvent se tromper dans le choix d'un précepteur pour leurs enfans, dans les projets presque toujours chimériques qu'ils imaginent pour leur bonheur ? Quelle est importante la mission d'un instituteur, puisque c'est elle qui fixe pour l'avenir la félicité ou l'infortune des éleves qui lui sont confiés !

Par exemple, si dans un Etat despotique, un jeune homme est réellement né avec des talens

propres au ſervice de la patrie; ſi ſon ame l'entraîne vers le goût des choſes extraordinaires; ſi elle le porte à l'héroïſme de la vertu; ſi ſon intelligence éclairée par l'éducation l'enhardit à braver les préjugés; ſi la franchiſe & la juſtice ſont les ſeuls mobiles de ſes actions: certes! cet homme ne parviendra jamais au poſte d'un grand viſir. Il ne ſera ni référendaire, ni ſecrétaire du cabinet, ni miniſtre d'Etat; on le traitera de viſionnaire, de tête turbulente, d'homme dangereux; il ſera mépriſé, déteſté, perſécuté, banni peut-être avec ignominie, ou au moins on ſe fera un devoir de le retenir dans une éternelle inaction.

Dans des gouvernemens ſemblables, les prêtres ſont les meilleurs, les plus sûrs inſtituteurs, les plus utiles, tant aux univerſités que dans le tribunal de la pénitence. Mais en verra-t-on jamais ſortir un grand-homme, un Marcellus, un Newton, un Leibnitz, un Voltaire? Cicéron y ſera muet, Caton voudra la mort, & Socrate ſera forcé de boire la coupe empoiſonnée.

Lorſqu'un jeune homme d'un génie heureux

ſera élevé ſous la direction d'un moine ; qui nourrira ſon ame ſeulement avec le catéchiſme ; une grammaire, des livres claſſiques & un chapelet, il s'enſuivra qu'à l'âge de la maturité, il ne connaîtra rien de ce qui eſt noble & utile, qu'il ſuivra en aveugle le torrent de ſes paſſions, qu'il ſera inhabile à tout ; au lieu qu'en abuſant de ſes premiers principes, il deviendra un négociant d'indulgences, un mauvais prêtre, ou un fripon qui ſe dira bon chrétien.

Quand la baſe de l'éducation eſt poſée ſur une ſoumiſſion aveugle & illimitée, quand le ſceptre du deſpotiſme s'appuye ſur le ſceptre de la théocratie, tout homme d'un tempérament comme le mien ne doit eſpérer qu'un ſort pareil à celui qui m'a pourſuivi ; on le notera comme un factieux, & l'on aiguiſera d'avance le couteau qui devra l'immoler ſur l'autel où l'on égorge comme des victimes, ceux qui veulent faire reſpecter la vertu & les droits impreſcriptibles de l'humanité.

A ce que j'ai dit de mon éducation, qui certainement fut de la meilleure eſpece, je dois ajouter l'anecdote ſuivante.

La vivacité de l'esprit & un tempérament fougueux entraînent toujours après eux des excès & de grandes fautes. Si un instituteur n'a pas assez de lumieres & de sagesse pour les diriger vers une fin utile, il ne fait qu'un travail dangereux; il force la nature, & il manque nécessairement le but qu'il s'étoit proposé. Celui qui d'un homme sanguin & bouillant voudra faire un grand économe, un trésorier public, un gardien de serrail, sera sans doute la dupe de ses vues & la premiere cause du malheur de son éleve.

Mon défaut capital était celui de la libéralité; je la portais jusqu'à l'extravagance, & j'ouvrais indiscrettement mon cœur au premier venu. Je m'oubliais moi-même, & je donnais plus que je ne pouvais donner. Peut-être l'orgueil était-il la source de cette générosité : mais non, j'éprouvais réellement du bonheur à être bienfaisant, & mon inclination me portait à jouir avec ivresse du plaisir que je donnais aux autres. Je me fiais toujours avec trop d'abandon à mes propres facultés; il s'ensuivit qu'en répandant des bienfaits, je me donnai le renom d'un dissipateur. Je ne pouvais rien refuser à l'homme qui me paraissait

indigent. Pourquoi ? parce que dans mon enfance on ne s'était point appliqué à me faire connaître la valeur de l'argent, ni les inconvéniens de l'indigence, & encore parce qu'à la fleur de l'âge la nature m'avait si bien partagé de ses dons, que je ne manquais jamais de ressources ni d'occasions favorables pour m'en procurer.

On trouvera le reste dans le fil de cette histoire ; je le reprends pour ne le plus quitter.

En l'année 1739, dans ma treizieme année ; mon pere trouva bon de me placer dans l'université de Koënigsberg. On me confia aux soins du célébre professeur Kowalewsky, qui avoit déjà formé plusieurs éleves, dont l'Etat avait employé utilement les services. Je me trouvai dans sa maison avec quatorze autres jeunes gens des premieres familles du royaume. Il y régnait une contrainte, un ordre, une habitude de l'application qui nous plaisait d'autant moins, que ce pédant était toujours triste & morne. Placé dans l'université entre trois mille étudians, j'étais le plus jeune de tous, & j'étais plus instruit qu'un académiste de 24 ans. Tout le monde admirait ma capacité, parce qu'en effet il est presque

ſans exemple de voir un enfant de 13 ans s'aſſeoir parmi les immatriculés, fréquenter les colléges juridiques, & occuper une place ſur les premiers bancs des écoles. Ma paſſion pour l'étude s'en augmenta, malheureuſement mon orgueil s'augmenta comme elle.

Dans le mois de mars 1740, j'eus le malheur de perdre mon reſpectable pere. Ma mere épouſa en ſecondes nôces le comte de Loſtange, Lieutenant-Colonel du régiment de Kiow, cuiraſſiers. Elle quitta la Pruſſe, & ſuivit ſon époux à Breſlau. Ma ſœur ſe maria au fils unique du Général de la cavalerie de Waldow, qui laiſſa le ſervice & alla s'établir dans ſes terres à Hamme dans le Brandebourg. Cette diſperſion me priva de tout ce qui m'était cher. Mon frere paſſa dans le régiment de Kiow; le plus jeune ſuivit ma mere en Siléſie; je me trouvai donc abandonné à moi-même. On me donna pour tuteur le Préſident au conſeil aulique du nom de Derſchau, qui était mon grand-pere. Il paſſait pour un des hommes les plus ſçavans & les plus reſpectables du pays. Comme il m'aimait avec paſſion, il trouvait du plaiſir à m'inſtruire. C'eſt à lui que je dois une grande partie des connoiſ-

ſances que j'ai acquiſes. Je faiſais honneur aux leçons que je recevais de lui, auſſi était-il fier de ſon petit-fils. Il me donnait toujours plus d'argent qu'il ne m'en fallait, & ſon indulgence a fait prendre beaucoup d'eſſor à l'impétuoſité de mon caractere.

Je ne négligeais pourtant aucune partie de mes études, parce que j'aſpirais toujours au premier rang. Dans les colléges je prenais des leçons de droit, de mathématique, de philoſophie : dans les heures privées je les répétais toutes avec mon profeſſeur, & par le ſecours de ma mémoire, je devins bientôt le favori & l'admiration de tous mes maîtres. J'avançai avec la même rapidité dans le deſſin, dans l'art militaire. J'étais d'avance très-familiariſé avec les langues françaiſe & italienne.

A la fin de l'année 1740 j'eus une premiere affaire d'honneur avec le comte de Wallenrodt, mon compagnon d'études. En homme fait, il mépriſa ma jeuneſſe, & me donna un ſoufflet; je l'appellai en duel, il dédaigna mon appel; je l'attaquai au milieu de la rue; nous nous battîmes dans les règles, & j'eus le bonheur de le bleſſer à la main.

Le docteur Kowalewsky m'accuſa devant l'univerſité ; on me punit par trois heures de priſon, & je me ſoumis à cette expiation avec une fierté que l'on remarqua. Mon grand-père, que ce feu de jeuneſſe charmait, & qui dans les principes de l'honneur tels qu'ils ſont reçus, approuvait tout haut ma conduite, me retira promptement des mains de Kowalewsky, pour me mettre entre celles du profeſſeur Chriſtiani au college de la famille des comtes de Graben. C'eſt-là que je commençai à jouir d'une entière liberté, & c'eſt à ce profeſſeur que je ſuis redevable de toutes mes connoiſſances littéraires & de bien d'autres encore. Il avait pour moi l'attachement d'un ami & d'un père ; il m'inſpira le vrai goût de la littérature ; il m'enſeigna l'art de connaître les hommes, la phyſiologie, l'anatomie. Sous ſa direction je fis en 1742 une diſſertation publique, & je ſoutins deux thèſes dans l'oratoire de l'univerſité avec l'approbation générale. Avant moi, perſonne encore à l'âge de 16 ans n'avait joui d'un tel honneur ou ſoutenu de pareils eſſais.

Trois jours après ce triomphe, je fus inſulté par un querelleur de profeſſion ; nous nous battîmes ; je lui portai un coup dans la hanche

aussi-tôt je reparus dans l'université tout bouillant d'orgueil, avec une épée énorme & des gants d'escrime.

On voit déjà quelles étaient les funestes suites de mon éducation. Certainement je serais devenu ce qu'on nomme un tapageur, si la nature ne m'avait pas donné un cœur bon & sensible, si dans le feu de mon impétueuse jeunesse, je n'avais pas éprouvé des maux affreux qui m'ont retenu ou plutôt replacé dans les sentiers de la vertu.

Quinze jours après cette aventure, un lieutenant de la garnison insulta mon ami. C'était un homme honnête mais timide; je me chargeai de sa cause, je cherchai l'occasion de le venger; je la trouvai, j'engageai le combat, & mon adversaire remporta deux blessures.

Je dois ici faire une remarque. Dans les temps dont je parle, l'université jouissait encore de quelques-uns de ces vieux privilèges qui tenaient à l'ancienne chevalerie dégénérée en abus. Le duel était permis & même en honneur; il était donc presqu'impossible de le proscrire entre cinq cens jeunes étudians de qualité, tant Livoniens que

Courlandois, Suédois, Danois, Polonois, tous dans la fougue de l'âge. Depuis ce temps on a remédié à ces désordres, & à mesure que les mœurs se sont épurées, les étudians se sont convaincus que le véritable but de l'émulation n'est point de se battre, de se rompre, de se mutiler les membres; qu'enfin on ne verse son sang avec honneur, qu'en le répandant pour la patrie.

En novembre 1742, le Roi envoya son général-adjudant le baron Willic de Lottum à Koënigsberg; c'était un parent de ma mère. J'avais diné avec lui chez mon grand-père. Il entra en conversation avec moi pour sonder mes dispositions, à la fin il me demanda en souriant si je voulais l'accompagner à Berlin & servir mon pays de mon épée, comme avaient fait mes ancêtres. Il me dit qu'à l'armée je rencontrerais de bien plus honorables occasions de me battre que dans une université. Le sang de mes aïeux faisait battre mes artères, j'acceptai la proposition sur le champ, & peu de jours après je partis avec lui pour Potsdam.

Je ne tardai pas à être présenté au Roi, qui

me connaiſſait déjà, parce qu'en l'année 1740, on m'avait conduit auprès de lui comme un des meilleurs écoliers de l'univerſité.

Il me fit un accueil plein de grace & de bonté. Je répondis d'une manière juſte & préciſe à chaque queſtion de Frédéric. Mon eſprit précoce & très-cultivé, ma contenance libre & dégagée, gagnèrent ſon approbation; auſſi-tôt il me plaça en qualité de cadet dans les gardes-du-corps à cheval, avec l'aſſurance de mon avancement prochain, & d'un ſort proportionné au mérite de ma conduite.

Les gardes-du-corps étaient alors l'école la plus diſtinguée de la cavalerie Pruſſienne. Ils étaient compoſés d'un ſeul eſcadron choiſi dans toute l'armée. L'uniforme était le plus riche de l'Europe, & l'équipage d'un officier coûtait deux mille rixdalers.

Huit officiers & cent quarante-quatre hommes compoſaient cet eſcadron. Nous avions encore ſoixante cavaliers ſurnuméraires ou environ, & autant de chevaux, car tous les beaux hommes que le Roi pouvait rencontrer, il les incorporait auſſi-tôt dans ſa garde.

Les officiers de ce corps sont choisis parmi ceux qui se sont le plus distingués. C'est le Roi qui les exerce lui-même, ensuite il les emploie à enseigner les manœuvres à toute la cavalerie, de sorte qu'en très-peu de temps ils font fortune; mais si leur conduite n'est pas à toute épreuve, ils ne tardent pas à être relégués dans d'obscurs regimens de garnison. Ils doivent posséder quelque bien en fonds pour soutenir leur dépense; il faut en outre qu'ils doivent à la nature les avantages nécessaires pour se présenter à la cour, & pour paraître avec distinction dans les troupes.

Le sort d'aucun soldat du monde, n'est comparable à celui d'un garde-du-corps du Roi de Prusse. En temps de paix, je n'avais pas quelquefois en quinze jours, autant d'heures à ma disposition. A quatre heures du matin on commençait l'exercice; on essayait toutes les manœuvres que le Roi se proposait d'introduire dans sa cavalerie; on franchissait des fossés que l'on élargissait toujours, jusqu'à ce que quelques-uns d'entre nous se fussent cassé les bras & les jambes.

Il fallait sauter par-dessus des haies, former

une carrière d'attaque d'un demi-mille, & souvent au retour de l'exercice on ramenait derrière soi des morts & des blessés. A midi, il fallait prendre des chevaux frais, & c'était une chose fort commune à Potsdam, que d'y entendre sonner le boutte-selle deux fois dans la même nuit. C'était dans les écuries du Roi que logeaient nos chevaux, & les arrêts pour quatorze jours étaient la peine de tout garde, qui en huit minutes ne se présentait pas sur la place tout armé & équipé.

On était à peine au lit que la trompette reprenait son train, pour exercer la vigilance des jeunes gens. En temps de paix, dans le cours d'une année, j'ai perdu trois chevaux qui se sont cassé les jambes ou qui sont devenus fourbus, tant par la fatigue des exercices qu'en franchissant les fossés. Pour tout dire, les gardes-du-corps de ce temps perdaient en pleine paix plus d'hommes & de chevaux, qu'ils n'en perdaient dans deux batailles en temps de guerre.

Nous avions alors trois différentes garnisons Dans l'hiver, notre service étoit aux fêtes de la cour & aux opéra à Berlin ; au printemps, c'étoit

à Charlottenbourg que nous faiſions les exercices, & dans l'été nous allions à Potſdam, ou bien nous ſuivions le Roi par-tout où il allait. Nos ſix officiers avoient leur table à la cour. Dans les jours de gala, ils mangeaient avec la Reine. Ainſi notre école était certainement la meilleure de l'Europe, pour former un ſoldat & un homme du monde.

J'étais cadet depuis trois ſemaines, quand après la parade, le Roi me prit à part, & pendant une demi-heure m'examina avec une attention toute particulière. Le lendemain je reçus ordre de me rendre auprès de lui.

Il avait déjà entendu parler de la vigueur & de l'étendue de ma mémoire, il voulut les eſſayer. Il me donna les noms de cinquante ſoldats; en cinq minutes je les ſçus par cœur. Il me fournit, après cela, la matière de deux lettres, que je compoſai ſur le champ en français & en latin. J'écrivais l'une, je dictais l'autre; je finis par tracer à la hâte avec un crayon, le plan d'une contrée voiſine.

Le même jour, je fus élevé au grade de cornette des gardes-du-corps, & chaque expreſſion

dont se servait le Roi pour me parler, était une étincelle qu'il ajoutait à mon feu naturel pour son service & pour celui de la patrie. Ses discours étaient ceux d'un roi, mais c'était aussi ceux d'un père, d'un homme qui chérissait & estimait les talens. Il prévoyait ce que j'aurais pu devenir, & dès cet instant, il fut mon souverain, mon instituteur tout ensemble & mon ami. Je l'ai dit, il y avait à peine vingt jours que j'étais cadet, & personne, sous le règne de Frédéric, ne peut se flatter d'avoir fait, dans le service, des pas aussi rapides que les miens.

Me voilà donc devenu tout-à-coup officier de la première garde. Le Roi me donna deux chevaux qu'il fit tirer de ses écuries, il y ajouta le présent d'une somme de mille écus. Ainsi, j'étais un courtisan, un savant, un officier du premier corps militaire, de la plus illustre & de la mieux disciplinée des écoles du monde. Rien ne pouvait arrêter mes études sur les différentes parties du service; j'étais infatigable. Au mois d'Août 1745, le Roi me charga d'enseigner les nouvelles manœuvres à deux régimens de la cavalerie Silésienne, distinction qui, avant moi, n'avait jamais été accordée à un jeune homme de 18 ans.

Notre garnifon d'hiver était à Berlin. Mon incomparable mémoire avait fait du bruit, & comme elle excitait la curiofité générale, je menais la vie la plus agréable du monde.

Le Roi avait auprès de lui une fociété compofée des hommes les plus célèbres de l'Europe, à laquelle il me recommanda. Poellnitz était mon ami particulier. Je travaillais le jour à l'école des armes, la nuit à perfectionner ou à étendre mes connaiffances. Mon bonheur était vraiment capable d'exciter l'envie.

La paffion de l'amour, aucun mouvement de fenfibilité amoureufe, n'avait jufqu'alors parlé à mon cœur. J'avais vu les hôpitaux de Potfdam, j'avais frémi, & la haine des inclinations vicieufes avait fuccédé au dégoût que j'avais naturellement pour elles.

Dans l'hiver de 1743, on célébra le mariage de la fœur du roi, qui avait époufé celui de Suède, dont elle eft aujourd'hui veuve. Un jour que je montais près d'elle la garde d'honneur, pour l'efcorter jufqu'à Stettin, au milieu du tumulte qui fuit ordinairement les nombreufes

aſſemblées, pendant que je veillais de tout mon pouvoir au maintien du bon ordre, on me vola ma montre, un morceau de ma ſoubreveſte qui était de velours rouge, & on coupa avec beaucoup d'adreſſe une riche crépine qui y était ſuſpendue. Cet accident fit rire les dames, qui me plaiſantèrent beaucoup. Alors une d'entre elles m'adreſſant la parole, me dit : » Trenck, c'eſt une » perte que vous ne regretterez pas long-tems. » Un coup-d'œil ſignificatif accompagna ces mots, qui me pénétrèrent de bonheur. Peu de jours après, je fus l'homme le plus fortuné de Berlin. Nous éprouvions tous deux les tranſports d'une première paſſion ; & comme la dame de mon cœur était faite pour inſpirer à tous les hommes de la terre le ſentiment du reſpect le plus profond, je n'ai jamais maudit mes infortunes, quoique notre attachement ait été la première ſource des malheurs qui ont accablé ma vie. Mon ſecret deſcendra avec moi dans la tombe. Ce ſilence laiſſera du vuide dans quelques évènemens de mon Hiſtoire. Il en réſultera de tems en tems des énigmes, dont les vieillards de la Pruſſe pourraient donner le mot ; mais il eſt un âge où l'on ne lit plus. On me reprochera quelquefois de ne pas parler avec toute la franchiſe d'un Germain, j'aime mieux encore ne

point paraître ingrat, que d'oublier ce que je dus, ce que je dois à la meilleure des amies, à la plus généreuse des bienfaitrices. Jusqu'à sa mort, cette femme respectable a conservé pour moi l'attachement que j'avais eu le bonheur de lui inspirer il y avait alors quarante-quatre ans. J'ai dû à son commerce aimable la connaissance des usages du monde, l'art de tirer parti de mes avantages personnels. Dans le cours de mes longues infortunes, elle ne m'a pas oublié, ni abandonné.

J'étais donc l'homme le plus heureux de Berlin. Mon souverain m'estimait. Dans toutes les circonstances, il me donnait des preuves de bonté qui me pénétraient l'ame. Mon excellente amie me fournissait plus d'argent qu'il ne m'en fallait, & en peu de tems j'eus l'équipage le plus complet & le plus riche de tout le corps. On remarqua ma dépense. Tout l'héritage que j'avais recueilli de mon père consistait en un revenu de mille écus que me rapportait la terre de Scharlack, & souvent, en un mois, ma dépense était bien plus considérable. On ne tarda point à former des conjectures; mais nous mettions tant de prudence dans notre commerce, que personne ne devait jamais s'assurer positivement de notre liaison.

Le monarque ſeul pouvait y parvenir ; auſſi, comme je l'ai appris, me faiſait-il eſpionner lorſque je quittais ſecrettement Potſdam ou Charlottenbourg, ſans congé, pour me rendre à Berlin. Je ne manquais pourtant jamais de me trouver à la parade. Deux fois mon abſence fut découverte. Je devais être puni par les arrêts. Le roi conſentit à recevoir mes excuſes. Je lui dis que j'avais été à la chaſſe, il ſourit, & m'accorda mon pardon.

Jamais mortel n'a fait dans le monde un début plus brillant ; jamais perſonne n'y a mené une vie plus agréable, plus heureuſe, embellie de plus grands avantages que ceux dont j'ai été entouré dans les premières années de ma bouillante jeuneſſe. Je m'en ſuis bien ſouvent occupé dans mon ſouterrain de Magdebourg : c'était ma conſolation. Heureux celui auquel le ſouvenir du bonheur paſſé peut ſervir de baume pour les afflictions préſentes ! Je l'ai trop éprouvé pour n'en être pas convaincu. Il me feroit facile d'étendre infiniment mes réflexions ſur ce ſujet.

Je pourrais remplir un volume du ſeul récit de toutes les affaires dans leſquelles j'ai été pour

quelque chose ; un observateur politique y trouverait de quoi satisfaire sa curiosité ; mais j'ai trop à dire sur mes aventures personnelles, pour m'occuper de celles qui me sont étrangères. Au milieu des tragiques évènemens dont ma vie est composée, des histoires amoureuses seraient fort déplacées. C'est sous une forme vraie, décente, que je veux m'offrir à l'Europe. Je veux que mon exemple touche, frappe, instruise. Je dirai pourquoi mes enfans, par une suite de mes malheurs, se sont vus dépouillés de richesses immenses. Avec cent mille hommes, j'aurais pu les reconquérir. Je n'ai pas pu : je laisserai du moins à mes héritiers des droits certains, des prétentions claires, le tout appuyé sur des preuves bien authentiques. J'ai tout retrouvé, hors mes biens, & ceux qui les retiennent encore joignent trop de pouvoir à trop d'insensibilité, pour que je puisse les contraindre à justifier leur usurpation aux yeux de l'univers qu'ils m'ont forcé à remplir de mon malheur.

Vers le commencement du mois de septembre, en 1744, la guerre fut déclarée entre la Prusse & l'Autriche. Nous marchâmes rapidement à Prague, en traversant la Saxe, sans rencontrer au-

cuns obſtacles. Je n'oſerais répéter ici ce que dit le grand Frédéric à tous ſes officiers réunis autour de ſa perſonne à Potſdam, au moment où nous allions partir. Il parlait d'un ton pénétré. Si quelqu'un veut écrire ſa vie, ou celle de Marie-Thérèſe avec toute la franchiſe d'un homme, ſans paſſion comme ſans timidité, qu'il s'adreſſe à moi; je lui donnerai des notes, que ſeul aujourd'hui je peux communiquer, & qui ne doivent point paraître ſous mon nom. Après ma mort, qu'on s'adreſſe à mes enfans, ou qu'on recherche mes œuvres poſthumes.

Quand une guerre commence, chaque parti prétend que le droit eſt de ſon côté. Chacun implore le ciel pour le ſuccès de ſa cauſe qu'il croit bonne. Il ne me convient pas de décider ſur l'affaire de la Siléſie. Il ſuffira que j'aſſure que, dans cette circonſtance, Frédéric prit les armes avec une répugnance viſible.

Des marches forcées conduiſirent bientôt le roi devant Prague. L'armée de Schwérin, venant de Siléſie, nous avait dévancée de quelques jours ſur les bords de la Moldaw. Nous aurions été obligés de perdre huit jours pour attendre nos pontons

qui étaient encore en chemin, si le gouverneur de la ville, M. le comte de Harsch n'avait eu la douce complaisance de nous laisser ceux que l'armée française avait abandonnés l'année précédente. Nous nous en emparâmes, & nous commençâmes le siège avec toutes nos aisances. La montagne de Zischka, poste important qui domine la ville, n'était défendue que par environ quarante Croates. Elle fut emportée presque sans coup-férir par quelques grenadiers. Le troisième jour, les batteries établies au pied de la colline commencèrent à jouer, & brûlèrent la ville à boulets rouges.

Le géneral Harsch trouva prudent de capituler, & il livra la ville avec dix huit mille soldats bien portans que nous fîmes prisonniers de guerre. Je puis assurer que durant ce siège, je n'ai trouvé aucune raison d'instruction, ni dans l'attaque, ni dans la défense. Des deux parts, on avait l'air de s'occuper d'un jeu d'enfans. Je n'en excepte que l'incendie.

Jusques-là nous n'avions pas rencontré la moindre opposition, & nous ruinions le pays. Le prince Charles était encore en route, pour arriver des bords du Rhin au secours de la Bohême.

Enfin il arriva, mais ſans ſe préſenter à notre portée. On ne fit que la petite guerre, & dans ce tems-là les Autrichiens la faiſaient mieux que nous. Leurs troupes légères qui étaient trois fois plus nombreuſes que les nôtres, & qui étaient arrivées, par eſſaims, du fond de la Hongrie, nous empêchaient de faire du fourrage. La diſette, la ſaiſon avancée, les beſoins de toute eſpèce, nous forcèrent à la retraite. Nous avions ſaccagé tout le pays ; nous réſolûmes donc d'aller chercher des vivres en Siléſie. Le mauvais tems déſolait le ſoldat ; il avait perdu l'occaſion de ſe battre en bataille rangée, où tout eſt ordinairement à ſon avantage : il ſe découragea, & dans l'eſpace de ſix ſemaines, les maladies & la déſertion nous enlevèrent quarante mille hommes. Le corps des Pandours de Trenck accompagna notre retraite, & nous cauſa beaucoup de dommages. A la fin Trenck paſſa l'Elbe, & brûla tous nos magaſins à Pardubitz. Nous précipitâmes donc notre retraite de la Bohême. Le roi ſe flattait toujours de forcer le prince Charles à une bataille entre Benneſchau & Kannupitz ; mais il fut obligé de ſe détromper. Pendant la nuit, les ſaxons avaient établi une batterie de vingt-trois pièces de canon ſur une digue qui ſéparait deux étangs ; & cette digue était

était précisément le chemin que le roi avait résolu de prendre pour aller presenrer le combat à l'ennemi. Il nous fallut donc abandonner absolument nos conquêtes. La rigueur du tems, les mauvais chemins, des marches continuelles, enfin le désordre que les troupes légeres nous causaient à chaque instant, rendirent le découragement absolu.

Certainement, si le prince Charles eut été assez bien avisé pour nous donner la chasse dans une position comme celle où nous nous trouvions, nous ne l'aurions pas battu près de Strigau, au mois de juin suivant; mais il se contenta de nous suivre à pas espagnols jusqu'aux frontieres; après quoi il établit paisiblement ses quartiers d'hiver. Ainsi le roi eut le tems de réparer ses pertes, & de voir revenir ses déserteurs, auxquels les impériaux auraient pu couper les chemins avec la plus grande facilité. Il en fut de ces déserteurs comme des prisonniers russes que Charles XII mit dédaigneusement en liberté, & qui, par la suite, aiderent à sa ruine au combat de Pultawa.

On abandonna Prague avec des pertes considérables. Trenck s'empara de Tabor, de Bud-

weis, de Fravenberg, & fit prisonniers les régimens Walrabe & de Kreutz.

Personne plus que moi ne peut parler de cette campagne avec exactitude. Je remplissais auprès du roi les fonctions d'aide-de-camp, & j'étais chargé de reconnaître les lieux. Pendant plus de six semaines, je fournis le fourrage au quartier général, conjointement avec M. de Studnitz. Je parcourais continuellement le pays, en partisan, avec des chasseurs & des hussards à cheval. Le roi ne m'avait pas permis de prendre dans sa garde plus de six hommes de bonne volonté. Pendant toute la campagne je ne dormis que peu de nuits sous la tente, & l'activité constante dont je donnai des preuves, me concilia les bonnes graces & la confiance du monarque. Mon enthousiasme s'enflammait encore par les éloges publics; & tandis que les fourrageurs, après s'être dispersés dans les campagnes, revenaient à vuide de tous les côtés, j'avais quelquefois le bonheur de rentrer au quartier général avec soixante ou quatrevingt chariots de fourrages. Quoique la disette fut extrême, personne n'osait presque plus sortir, parce que la campagne était couverte de pandoures & de hussards. Il y avait donc

un double mérite à être intrépide & heureux.

Aussi-tôt que l'armée fut entrée en Silésie, les gardes-du-corps partirent & allerent prendre leurs quartiers d'hiver à Berlin.

Je ne donnerai point ici l'histoire de toute la guerre de Bohême; mais comme j'écris la mienne, je dois faire mention de tout ce qui a pu influer sur mon sort.

Entre autres incidens remarquables, je montai à cheval près de grand-Beuneschau avec trente hussards & vingt chasseurs pour aller aux fourrages. Après avoir posté mes hussards dans un couvent, j'entrai dans un château seigneurial, & déja, dans la cour de la ferme on chargeait de la paille & du foin. D'un bois épais & très-couvert, un lieutenant de hussards autrichiens avec trente-six cavaliers, avait observé ma petite troupe. Mes hommes chargeaient les chariots sans aucune inquiétude. Tout-à-coup, on les surprend, on les enveloppe, & tous mes chasseurs sont faits prisonniers. J'étais alors dans l'intérieur du château, assis tranquillement à côté d'une

jeune dame, quand je m'apperçus de ce qui se passait, & que je me vis sans défense. Inquiet, honteux de mon extrême imprudence, la bonne dame me proposait de me cacher, lorsque j'entendis des coups de fusil. J'abrège. Mes hussards avaient appris par un paysan, qu'un officier autrichien était en embuscade dans le bois. De loin, ils nous avaient vus entrer dans la cour de la ferme du château. A l'instant ils étaient accourus sur mes pas, & ils nous avaient rejoints presqu'au moment où l'ennemi venait de nous surprendre.

Quelle rapidité ! quelle joie je mis à descendre ! Quelques hussards ennemis s'échappèrent par une porte de retraite ; mais nous fîmes 22 prisonniers, avec un lieutenant du régiment de Kalnocki. Nous en tuâmes deux, & nous en blessâmes cinq. Deux de mes chasseurs avaient été sabrés, pendant qu'ils avaient quitté leurs armes pour travailler dans l'étable au foin.

Nous nous occupâmes sans délai de rassembler notre fourrage avec plus de circonspection. Nous avions pris des chevaux que nous attelâmes en partie aux chariots. Je tirai ensuite du couvent

voiſin cent cinquante ducats, que je partageai entre mes hommes pour acheter leur ſilence. Je m'avançai vers notre armée qui était à deux milles de-là. Autour de nous nous entendions tirer de tous les côtés ; par-tout on attaquait les fourrageurs. Un lieutenant me rejoignit avec quarante chevaux ; ce qui couvrit ma marche & me fortifia beaucoup. Je ne pris pourtant point la route du camp. J'avais reçu avis que huit cents, tant huſſards que pandoures, cherchaient à me rencontrer, & s'étaient répandus ſur ma route. Je ſongeai donc à m'écarter. Je fis un grand détour, & j'arrivai enfin au quartier général, avec mes priſonniers, & mes vingt-cinq chariots bien chargés. Je puis dire que c'était un coup de bonheur ; le roi était à table. J'entrai dans ſa tente. Comme j'avais été abſent toute la nuit, on s'était imaginé que j'avais été fait priſonnier comme bien d'autres officiers qui en effet avaient été pris dans ce tems-là. Dès que le roi me vit, il me fit cette queſtion. — Venez-vous ſeul ? Non, ſire ; j'amène vingt-cinq chariots chargés, vingt-deux priſonniers avec leurs chevaux & leurs officiers. — Le roi me fit auſſi-tôt mettre à table à côté de lui, & ſe tournant vers mylord Hyndfordt, ambaſſadeur d'Angleterre, qui était de l'autre côté, il lui dit, en me frappant ſur

l'épaule : *C'eſt un des matadors de ma jeune nobleſſe.*

On avait préparé les chevaux pour aller reconnaître l'ennemi. Le roi me fit peu de queſtions. Chacune de celles qu'il me faiſait me cauſait un tremblement involontaire. Je le diſſimulai en exagérant la fatigue que j'avais eſſuyée. Il ſe leva de table quelques momens après, examina les priſonniers, m'ordonna de me repoſer & monta à cheval.

On ſe figure aiſément quelle était mon agitation intérieure. La lourde imprudence, dont je m'étais rendu coupable, m'avait fait mériter d'être caſſé ; néanmoins on me donnait des éloges & des récompenſes. Cet événement ne prouve-t-il pas combien le ſuccès des choſes humaines eſt arbitraire ? Que de généraux ont dû le gain d'une bataille à une faute grave, & dont on a fait honneur à leur habileté ! Ce n'était pas moi qu'on devait récompenſer ; c'était le bas officier, homme brave & honnête qui m'avait tiré du mauvais pas où m'avait conduit mon indiſcrète légéreté.

Je me ſuis trouvé ſouvent dans des circonſtances

où je devais m'attendre aux honneurs, à l'eſtime générale; des chaînes, des opprobres ont été mon ſalaire. Ce monarque, que mon cœur aimait à ſervir, s'eſt laiſſé abuſer par les apparences, par les intrigues de la calomnie; il m'a jugé à la hâte, en ſouverain prévenu, & il m'a traité comme un homme ſans foi. Quelle bizarrerie! à quoi tient la deſtinée des mortels!

A tout moment je redoutais que la vérité qui pouvait être atteſtée par un ſi grand nombre de témoins ne ſe fit enfin connaître. Je frémiſſais alors à l'idée d'un blâme public, & cette idée me tourmentait ſi fort qu'elle me privait de tout repos. J'avais beaucoup d'argent. Je fis préſent de vingt ducats à chacun des bas-officiers, d'un à chaque ſoldat, & je me flattai que je pourrais ainſi fixer un voile éternel ſur ce qui s'était paſſé. On m'aimait aſſez généralement; on me promit tout ce que je voulus: mais je ne m'en propoſai pas moins de profiter de la première occaſion favorable pour faire au roi l'aveu ſincère de mon étourderie. Je la ſaiſis deux jours après. Nous étions en marche. Le roi était à côté du timbalier, il me fit ſigne, & m'adreſſant la parole: » Actuellement, dit-il, » racontez-moi, Trenck, comment vous avez

fait votre dernier coup. » Ma première pensée fut qu'on m'avait déja trahi ; mais le ton avec lequel le roi me parlait était si plein de bonté, que je ne tardai point à me rassurer, & que je ne craignis pas de tout lui découvrir. Je ne déguisai pas la moindre circonstance. L'œil du monarque m'était devenu familier : j'y lus sa surprise, mais en même-tems je m'apperçus qu'il était enchanté de ma franchise. Je terminai mon récit d'une manière si bien sentie, si bien faite pour prouver combien j'avais rougi de ma faute, qu'il ne me fit pas le plus petit reproche.

Pendant une demi - heure entière il me parla, non comme un souverain, mais comme un bon maître ; que dis-je ! comme un père. Il donna de grands éloges à ma loyauté, & termina sa conversation par ces paroles, dont je conserverai un éternel souvenir. — » Suivez mes conseils, ayez » en moi une confiance entière ; je veux faire de » vous un homme. »

Quiconque est né sensible, jugera aisément de l'impression que faisaient sur mon cœur des manières si généreuses, si royales. Tous mes desirs, depuis cet instant, n'eurent d'autre but que l'hon-

neur de mon prince, & la gloire de verſer mon ſang pour ma patrie. Le monarque, dont l'ame était éclairée & pénétrante, m'accorda toute ſa confiance, & pendant le cours de l'hiver ſuivant j'en reçus à Berlin des preuves nombreuſes. Il m'admettait ſouvent dans la ſociété des ſavans qu'il s'était attachés, & mon ſort à venir me paraiſſait digne d'être envié par tout le monde. J'obtins dans le même-tems plus de cinq cents ducats en gratifications ; mais j'éveillai auſſi la jalouſie, & dès-lors elle commença à m'entourer de ſes pièges perfides. Il faut encore que je parle ici d'un autre évènement de cette campagne ; il eſt réellement digne de figurer dans l'hiſtoire de Frédéric.

Pendant notre retraite de la Bohême, le roi entra dans Kollin avec les gardes à cheval, les gardes à pied, les piquets de cavalerie, tout le quartier général, le ſecond & le troiſième bataillon des gardes, & tout le bagage. Nous n'avions amené que quatre petites pièces de campagne, & notre eſcadron était poſté dans le fauxbourg. Vers le ſoir, nos poſtes avancés furent repouſſés dans la ville ; les huſſards y entrèrent en déſordre. Tout le pays était couvert des troupes légères de l'ennemi, & mon commandant m'envoya prendre les ordres du roi.

Après l'avoir cherché long-tems, je le trouvai enfin ſur la tour de l'Egliſe avec une lorgnette à la main. Jamais je ne lui ai vu autant d'indéciſion, d'inquiétude que dans ce moment. Voici l'ordre qu'il me donna.

» Retirez-vous de ce mauvais pas comme vous pourrez. »

A peine étais-je de retour, que ſon adjudant général me ſuivit avec le nouvel ordre « de traverſer la ville, & de reſter à cheval dans le fauxbourg oppoſé. » A peine y étions-nous établis, qu'il tomba une groſſe pluie, & que nous nous trouvâmes dans une obſcurité profonde. Vers neuf heures du ſoir, Trenck nous approcha avec ſes troupes légères & ſa muſique turque, & mit le feu aux maiſons voiſines de l'endroit où nous étions poſtés. Il nous découvrit bientôt, & fit faire feu ſur nous par les fenêtres. L'embarras devint univerſel. La ville était ſi remplie, qu'il nous était impoſſible de nous y placer. La porte était barricadée, & du haut on tirait avec nos petits canons de campagne. Trenck avait détourné le cours du ruiſſeau. Vers minuit, nos chevaux avaient de l'eau juſqu'au ventre, &

nous étions réellement hors d'état de nous défendre. Nous perdîmes des hommes & des chevaux. Il eſt certain que ſi mon couſin n'avait pas été forcé de renoncer à ſon attaque, comme il me l'a dit depuis, il nous aurait indubitablement faits tous priſonniers, ſans en excepter le roi; mais un boulet de canon lui écraſa le pied, on l'emporta, & le feu de l'ennemi ceſſa.

Le lendemain le corps du Prince de Naſſau vint à notre ſecours. Nous abandonnâmes Kollin, & pendant notre marche le roi me dit: — Votre fier couſin aurait pu nous porter cette nuit un coup terrible; mais un déſerteur aſſure qu'il a été tué. — Il me queſtionna enſuite ſur le degré de notre parenté, & il en reſta-là.

Nous rentrâmes dans Berlin vers la mi-décembre. J'y retrouvai le bonheur; une amie divine m'y attendait avec impatience; elle me revit avec tranſport; mais je m'obſervai beaucoup moins que l'année précédente; peut-être auſſi fus-je obſervé de plus près. Un lieutenant de la garde à pied, un véritable Ganimède, que je haïſſais déjà comme par inſtinct, & comme j'ai toujours déteſté les gens de ſon eſpece, me tint quelques

discours indécens sur mes amours de Berlin. Je lui répliquai de manière à le contraindre à se battre ; je l'avais menacé de lui balafrer la figure, je lui tins parole. Il était beau, l'affront lui en fut d'autant plus sensible. Quelques jours après cet évènement, un dimanche, à la parade devant l'église, le roi passant à côté de moi me tint ce discours qui lui était ordinaire : » Soyez » sur vos gardes, monsieur, sans quoi l'orage » & la foudre s'abîmeront sur votre tête. » C'était ainsi qu'il avertissait le soldat ; il n'en fut pas davantage, & on étouffa mon aventure.

A quelque temps de-là, je me rendis à la parade plusieurs minutes après l'heure préfixe. Le roi m'avait déjà cherché, & avait vu que j'étais absent. Il m'envoya sur le champ aux arrêts à Potsdam, chez les gardes à pied. J'y étais déja quatorze jours quand le colonel de Wartensleben m'y rendit visite, & me conseilla de demander grace. Je connaissais très-peu les courtisans, je ne pouvais donc pas deviner les espions. Je témoignai mon étonnement sur la longueur de mes arrêts, pour une faute aussi légère que la mienne. On m'y retint pendant huit autres

ours.

Le roi ſe rendit à Potſdam. Le Général Borck, m'expédia pour Dreſde avec une lettre, & je partis ſans avoir vu le roi. A mon retour, je ſaiſis l'occaſion de la parade pour m'approcher de lui, & comme l'eſcadron était poſté à Berlin, je lui dis: — Ordonnez-vous, Sire, que je rejoigne l'eſcadron? — Sa réponſe fut, — D'où venez-vous? — De Dreſde. — Où étiez-vous avant d'aller à Dreſde? — Aux arrêts: — Retournez où vous étiez.... Me voilà donc une ſeconde fois aux arrêts; je n'en ſortis que trois jours avant l'ouverture de la campagne. Nous partîmes en toute diligence au commencement de mai, & nous nous rendîmes en Siléſie où était le théâtre de la guerre.

Je dois donner ici les détails les plus circonſtanciés d'un évènement capital qui eut lieu dans ce même hiver, parce qu'il a été la principale cauſe de tous les maux que j'ai ſupportés ſur cette vallée de douleurs & de larmes.

Je prie mes lecteurs de fixer la plus grande attention ſur ces détails. Ils peuvent me plaindre d'avance, puiſque c'eſt par une cauſe toute innocente que le plus loyal des hommes, le meil-

leur des citoyens, eſt devenu ſuſpect à ſon maître; & s'eſt trouvé enchaîné dans un tiſſu de calamités tellement compliquées les unes par les autres, que depuis ma dix-neuvième juſqu'à ma ſoixantième année, il m'a été impoſſible de m'en dégager entièrement. C'eſt un récit fidele que je vais faire; à Berlin même il peut être atteſté par des preuves authentiques, & il ne peut qu'honorer ma délicateſſe.

François Baron de Trenck, celui-là même que ſon titre de chef des pandoures au ſervice de l'Autriche a rendu ſi célèbre, était fils d'un frère de mon père. A la fin de ce Livre je ferai connaître ſa vie; elle eſt véritablement curieuſe, & perſonne ne la connaît mieux que moi. Je reprends le cours de mon récit.

Ce Trenck fut dangereuſement bleſſé en Bavière, en l'année 1743; il avait écrit à ma mère pour lui annoncer qu'il voulait laiſſer tous ſes biens à l'aîné de ſes fils. Ma mère me fit parvenir cette lettre à Potſdam; mais je n'y fis point de réponſe, parce qu'au moment où je la reçus j'étais ſi fort enchanté de mon ſort, j'aimais tant mon ſouverain, j'avais tant de raiſons

de l'aimer, que je n'aurais pas voulu changer ma position contre toutes les richesses du Mogol.

Le 12 février 1744, je me trouvai à Berlin avec le capitaine Jaschinsky, mon commandant des gardes-du-corps, (qui avait le grade de colonel dans l'armée) avec le lieutenant de Studnitz & mon camarade le cornette de Wagnitz. Ce dernier est encore existant. Il est commandant-général de la cavalerie de Hesse-Cassel.

On en vint à parler de l'autrichien Trenck. Jaschinsky me demanda si c'était mon parent; je répondis affirmativement, j'ajoutai même qu'il m'avait nommé son héritier universel. On me demanda si je l'avais remercié de ses bonnes intentions. Je répondis que non; sur quoi toutes les personnes qui se trouvaient là, me représentèrent que je me manquerais à moi-même, si je ne lui témoignais pas ma reconnaissance, & que je serais une dupe, si je ne cherchais pas à entretenir sa bonne volonté. Mon Commandant ne s'en tint pas-là, & il me dit : » Engagez-le à vous envoyer de bons chevaux » hongrois pour votre équipage. Confiez-moi

» la lettre, je la ferai parvenir par Boſſart, con-
» ſeiller de légation de Saxe, à condition que
» j'y gagnerai un cheval hongrois. Il ne s'agit
» pas ici d'une correſpondance d'état ; c'eſt une
» affaire de famille. Je me charge de tout. »
Il ajouta d'autres raiſons que j'omets. Je ne répliquai rien à ce conſeil, je le ſuivis ; c'était mon ſupérieur qui me le donnait. Sur ſa parole j'écrivis, & s'il m'était permis de prendre des témoins ſur ce fait, j'en pourrais produire quatre qui vivent encore aujourd'hui, & qui en atteſtant ce que contenait ma lettre qu'ils ont lue & relue, donneraient un grand jour à mon innocence. Jaſchinſky reçut de moi cette lettre toute ouverte ; il la cacheta lui-même & la fit partir.

Je n'oublierai rien de ce qui a du rapport à cette lettre fatale dont on a fait le prétexte des perſécutions qui m'ont accablé. Avant d'en parler plus au long, je raconterai ici un évènement que le hazard ſeul produiſit. C'eſt ici ſa place, puiſque c'eſt lui qui a élevé le premier ſoupçon contre moi.

Dans la campagne de 1744, les troupes légères

gères de Trenck enlevèrent mon palfrenier ; deux chevaux de main qui m'appartenaient & quelques autres encore. Le jour de cette prise je devais accompagner le Roi qui voulait aller reconnaître l'ennemi. Mon cheval tombait de fatigue. J'osai faire part de mon embarras au Roi, qui m'ordonna de monter sur le champ un cheval anglais de son écurie. Le lendemain, je ne fus pas peu surpris de voir mon palfrenier revenir avec deux chevaux & escorté d'un trompette ennemi, qui me remit un billet où je lus à-peu-près ce qui suit.

» Trenck l'Autrichien n'est point en guerre avec
» son cousin Trenck le Prussien ; il est charmé
» d'avoir pu retirer des mains de ses Hussards,
» deux chevaux qui ont été enlevés à son cousin,
» & il les lui renvoie. »

Le même jour je rendis compte au Roi de cet événement inattendu ; il me regarda d'un air sombre. » Puisque votre cousin, me dit-il, vous a renvoyé vos chevaux, le mien ne vous est plus nécessaire. » Ceux à qui mon bonheur faisoit envie triomphèrent de cette avanture. On cita l'anecdote, on me plaisanta tant, qu'à la

fin j'appellai en duel un certain Lieutenant P...s. Je le laiſſai bien marqué, & la manière dont je me comportai aurait du démontrer que j'avais le cœur tout Pruſſien.

Au fond, c'eſt tant à ma lettre qu'au renvoi de mes chevaux, que les ſoupçons qui s'élevèrent l'année ſuivante dans le cœur du monarque, doivent leur première exiſtence. Telles ſont les premières cauſes qui ont provoqué mes infortunes. Je me ſuis étendu avec une complaiſance un peu abondante ſur les circonſtances de cet événement; je le devais tant à moi, afin d'opérer ma juſtification par les aveux les plus francs, que pour excuſer autant qu'il eſt poſſible le grand Frédéric qui était généralement juſte autant qu'un prince guerrier peut l'être.

Il ne m'eſt pas néceſſaire de produire des preuves ou des atteſtations ſur tout ce que je viens de dire. Ma patrie m'a d'abord cru traître; aujourd'hui l'armée entière, c'eſt-à-dire tous les anciens généraux encore vivans, tous les jeunes officiers qui ont été éclairés par leurs anciens, le miniſtère, la cour enfin, tout parle de mes droits & de mon innocence. Qu'on

prononce mon nom à Berlin, dans tous les états de la Prusse, on s'entendra répondre que j'ai été le martyr de ma franchise, la victime la plus intéressante de la calomnie, le meilleur citoyen du pays, en un mot que j'ai été dans mon infortune un modele de constance & de fierté.

Je reviens à l'histoire dont j'ai rompu le fil.

Nous entrâmes en Silésie pour commencer la seconde campagne qui nous coûta autant de sang qu'elle nous donna de gloire. Le Roi avait placé son quartier-général auprès du couvent de Kamenz; nous y restâmes quatorze jours dans une inaction parfaite, & l'armée se cantonna. Le prince Charles fit tout-à-coup une action folle: au lieu de nous attendre en Bohême, il entra avec ses troupes dans la plaine de Strigau où tout devait lui faire craindre d'être battu. Pour peu qu'on ait d'idée de la grande manœuvre Prussienne, que l'on connaisse la tactique du pays & la bravoure nationale, on peut sans le secours d'autrui, sans calcul algébrique, deviner laquelle des deux armées devait battre l'autre en rase campagne, même avec une grande inégalité de

combattans. L'armée ne tarda point à quitter ſes quartiers, & dans l'eſpace de vingt-quatre heures, nous fûmes rangés en bataille. Le matin du 4 juin les campagnes de Strigau étaient déjà couvertes de 18,000 hommes tant morts que bleſſés, & les Impériaux réunis aux Saxons furent complétement battus.

Nos gardes-du-corps étaient placés à l'aîle droite. Avant la première attaque, le roi nous dit : « Mes enfans, faites voir aujourd'hui » que vous êtes mes gardes, & point de quar- » tier aux Saxons. » Trois fois nous donnâmes ſur la cavalerie & deux fois ſur l'infanterie. Rien ne pouvait arrêter une troupe, qui pour le choix des hommes, par les chevaux, par le courage, l'habileté & l'honneur, ne pouvait être comparée à rien. Nous prîmes cinq drapeaux, ſept étendards, & toute l'affaire ne dura pas plus d'une heure. Un coup de piſtolet me bleſſa au travers de la main droite, mon cheval reçut une forte bleſſure, & à la troiſième charge, mon valet d'équipage m'en amena un autre.

Le jour d'après la bataille tous les officiers reçurent l'ordre du mérite. Je reſtai un mois à Schweidnitz

avec les blessés. On y opéra environ 12,000 hommes, & quelques-uns ne virent bander leurs plaies pour la première fois que le soir du troisieme jour. Pendant trois mois, ma main ne put me rendre aucun service ; malgré cela je retournai promptement à l'armée, où je rejoignis mon escadron. Je ne négligeais aucun de mes devoirs. Tous les jours j'étais auprès du monarque ; je le suivois à toutes les découvertes ; tous les jours il me donnait des marques d'une bonté particulière & même de prédilection.

Pendant toute cette campagne, je fis encore le service d'adjudant ; ainsi personne ne peut en écrire l'histoire avec plus de fidélité que moi qui ai été témoin oculaire de toutes les révolutions. J'y appris les premiers principes de l'art de la guerre sous un des plus grands maîtres, qui ne me trouvait pas indigne d'être formé par lui.

Il faut encore que je rapporte un événement capable de faire connaître le caractère du grand Frédéric, & le génie singulier avec lequel il enchaînait à lui la jeunesse qu'il avait formée pour son service.

J'aimais la chasse avec fureur ; elle était très-expressément défendue ; néanmoins j'y allais sans permission. J'en revins un jour avec une charge de faisans. On peut se figurer ma surprise quand je vis que l'armée était décampée, & quand je reconnus qu'à peine en pourrais-je rejoindre l'arrière-garde. Mon embarras n'est point difficile à comprendre ; enfin un officier hussard voulut bien me prêter un cheval, par le secours duquel je regagnai mon escadron qui marchait toujours à l'avant-garde. Je montai sur mon cheval, & je pris mon poste ; mais le roi avait déjà remarqué que j'étais absent, ou plutôt mon commandant à qui mon bonheur faisait envie, le lui avait fait observer.

Dès que je parus, le roi me fit signe d'aller à lui : je m'avançai ; il vit ma contrainte, & prenant un air gracieux. » Vous avez donc encore été à la chasse, me dit-il ? — Oui, sire, » & j'ose supplier votre majesté. . . . » Il ne me laissa pas achever. » Passe pour cette fois, ajouta-» t-il, à cause de Potsdam, à l'avenir prenez » garde à vous & occupez-vous davantage de » votre devoir. » Ainsi lorsque j'avais mérité d'être cassé, il consentit à me faire grace. Mes lecteurs voudront bien se souvenir de mes arrêts

à Potſdam, alors ils ſentiront que le roi qui m'avait trop puni pour une légère faute, ne dédaignait pas de m'abſoudre d'une plus grande par forme de compenſation.

Non, il n'eſt pas poſſible qu'un roi, qui eſt pourtant homme malgré tout ſon pouvoir, agiſſe avec plus de généroſité. Eh! cette manière de reprendre les erreurs n'eſt-elle pas la plus ſage, comme la plus capable de gagner les cœurs, de corriger des défauts & de former des grands hommes? Frédéric me connaiſſait; la grace qu'il m'accorda dans une circonſtance ſi adroitement ſaiſie, fit plus d'impreſſion ſur moi, que n'en aurait pu faire toute la dureté de ces chefs barbares qui, pour une faute légère, enferment quelquefois cinquante jeunes officiers dans les cachots deſtinés aux criminels, qui les menacent honteuſement du prévôt, qui enfin les maltraitent ſans pudeur, en ſuivant à la lettre toute la ſévérité du code militaire & les droits d'une humiliante ſubordination. Le roi connaiſſait le cœur humain; s'il faiſait punir quelques hommes ſans énergie, ſelon le mécaniſme exact des règlemens militaires, il ſavait auſſi prendre des moyens adroits pour remettre dans leur chemin ceux auxquels

il connaiſſait un génie heureux. Voilà pourquoi ſes armées étaient une pépinière de grands généraux ; voilà pourquoi il y trouvait des ſujets également dignes de ſa confiance dans les grandes opérations, & de ſes diſtinctions dans les choſes particulières. Peut-être auſſi a-t-il été le ſeul ſouverain du monde qui ait pu ſe dire avec raiſon : » J'ai des ſujets qui ſont mes eſclaves, des amis » qui ſont des citoyens, des gens libres qui ſe » trouvent heureux de vivre ſous mon gouver- » nement ».

Depuis cette avanture, je ceſſai de remarquer dans Frédéric aucun mouvement équivoque qui fut relatif à moi. Cependant à table, quand il était de bonne humeur, il s'égayait quelquefois aux dépens des maniaques de la chaſſe, comme auſſi il laiſſait échapper quelques ſarcaſmes ſur les cerveaux bouillans qui, pour un mot, ſe laiſſaient exalter, & ne s'expliquaient qu'à la pointe de l'épée.

La campagne fut une ſuite continuelle de marches & de manœuvres, de façon que nous n'avions pas un moment de repos ; car les gardes qui campaient toujours près de la tente du roi au centre

de l'armée, formaient toujours l'avant-garde quand il fallait marcher, & devaient par conséquent se mettre en mouvement deux heures avant elle pour prendre les devans. D'ailleurs ils accompagnaient toujours le roi, lorsqu'il s'agissait d'aller à la découverte, de tracer un camp, de chercher de l'eau pour y conduire les chevaux de l'armée, d'inspecter le quartier-général : toutes ces fonctions dont tour-à-tour nous étions chargés, nous laissaient rarement quelques heures de tranquillité, car pour suffire à tant d'objets, nous étions en tout six officiers. Souvent on nous confiait le ministère des courriers, plus souvent encore on nous faisait porter des ordres verbaux aux détachemens de l'armée. Le roi qui voulait que ses gardes devinssent d'excellens tacticiens, les occupait de façon à n'en jamais faire des bonnets de nuit. A son école on ne pouvait beaucoup apprendre qu'en veillant beaucoup. Frédéric était en même temps le premier chef & le premier soldat de son armée, aussi était-ce lui qui échauffait l'amour du travail, la vigilance, l'activité, qui inspirait l'amour de l'honneur, de la gloire, de la patrie & une émulation générale. Tout s'y rapportait à lui, parce que tout s'y faisait par lui. Telle était l'école où je m'éclairais, & déja l'on me distin-

guait dans le nombre de ceux qui étaient destinés à en instruire d'autres. Cependant un grand capitaine me dit un jour à Vienne, comme je n'étais encore que dans ma trente-septième année : „ Mon » cher Trenck, à l'âge où vous êtes, il vous » sera très-difficile d'apprendre notre nouvel » exercice & les secrets de notre tactique mo» derne. » Cette opinion plus que ridicule, m'a en effet placé en Autriche au rang des invalides, où je suis resté jusqu'à ce moment que mes cheveux ont blanchi. A Berlin, on aurait beaucoup ri du sublime jugement du grand général dont je veux parler, & on en rit encore dans tous les endroits où l'invalide Trenck vient se présenter.

Le 14 septembre, fut, si je ne me trompe, le jour que se livra le combat mémorable de Sorau. Le roi avait tant fait partir de détachemens pour la Silésie, la Saxe & la Bohême, que la grande armée n'était pas composée de plus de vingt-six mille hommes. Le prince Charles, à qui une expérience amèrement acquise était constamment inutile, s'obstinait toujours à juger de son ennemi par le poids matériel, selon le nombre des combattans. Ce prince Charles qui

ne pouvait pas connaître les causes de la force Prussienne, avait entouré ce peloton de régimens Poméraniens & Brandebourgeois d'une armée de 86,000 hommes. Son projet était de tomber sur nous comme sur une poignée de mouches, de nous surprendre & de nous faire prisonniers. On va voir comment ce projet avait été combiné, & quelle discrétion présidait à son exécution.

Vers le milieu de la nuit, le roi entra dans nos tentes & réveilla les officiers. Il nous donna l'ordre d'équiper sur le champ nos chevaux dans le plus grand silence, de laisser tout le bagage derrière, & de nous tenir prêts à marcher au combat dès le premier signal. Les chevaux restèrent à leurs places sellés & bridés, & tous les hommes furent bientôt prêts à monter. Ceci prouve que le roi connaissait les intentions du prince, & qu'il voulait prévenir de surprise ceux qui avaient formé le projet de le surprendre.

Le lieutenant de Pannewitz & moi, nous devions suivre le roi avec ses galoppins. Il porta lui-même ses ordres à la plus grande partie de l'armée, & tout étant bien disposé, chacun attendit la pointe du jour avec impatience. En face d'un défilé où

le roi était informé que les ennemis devaient attaquer, on cacha derrière une petite eminence, le plus ſecrettement poſſible, quelques pièces de campagne deſtinées à foudroyer le paſſage. Ce qui peut encore prouver que Frédéric connaiſſait tout le plan d'attaqué des Autrichiens, c'eſt qu'il avait fait rabattre tous les poſtes avancés vers les défilés, afin d'affermir l'ennemi dans l'eſpoir de nous ſurprendre tout déſarmés au ſein du ſommeil, & de nous envelopper ſans réſiſtance. Les pauvres Autrichiens, vendus par leurs eſpions, tombaient donc, ſans pouvoir en échapper, dans les pièges que nous leur avions préparés.

A peine le jour commença-t-il à paraître que le feu de l'artillerie ennemie éclata horriblement de toutes les hauteurs, & canona notre camp où nous n'étions déja plus. La cavalerie accourut à toutes brides par le défilé, pour venir fondre ſur nous. C'était-là que le roi les attendait. En moins de dix minutes nous arrivâmes tête baiſſée contre l'ennemi avec notre petit eſcadron. Nous n'avions alors dans l'armée que cinq régimens de cavalerie en tout. Les Autrichiens qui s'étaient formés en ligne devant le défilé avec leur lenteur ordinaire, & fiers comme des eſpagnols, ne s'étaient at-

rendus à aucune résistance, bien moins encore à une attaque si soudaine : au premier choc nous les jettâmes pêle-mêle dans le défilé. Le roi alla aussitôt en personne faire démasquer les huit pièces de campagne, qui firent un carnage affreux de cette foule de misérables entassés avec l'impuissance de reculer. Il ne nous fallut pas tout-à-fait une demi-heure pour anéantir tout le plan des ennemis & pour remporter une victoire complette.

Nadasti & Trenck, qui avaient l'ordre de venir nous prendre en dos avec leurs troupes légères, s'amusaient à piller notre camp, & pendant qu'ils ne pouvaient arracher les Croates au bonheur de rapiner, nous occupions nous à battre l'ennemi. Le trait suivant est fait pour être remarqué.

Le général Rotenbourg vint avertir le roi que les Pandoures & les Croates pillaient le camp que nous avions abandonné. » Tant mieux, répondit-il d'un grand froid ; puisqu'ils ont de l'occupation, ils ne nous empêcheront pas de finir ici notre affaire principale. » Nous fûmes ainsi pleinement victorieux, & si nous perdîmes notre bagage,

l'ennemi perdit en revanche & la vie & l'honneur. Tout le quartier-général fut pris & pillé. Trenck eut pour ſa part la tente, le lit du roi avec ſa vaiſſelle d'argent : mais on a débité que le lit était encore chaud quand on entra dans le camp, & le fait eſt faux. Cette nuit, le roi n'avait pas dormi une minute, je puis le certifier, puiſque j'en ai été le témoin oculaire. J'ai rapporté cette anecdote, parce qu'en l'année 1746, ce Trenck, mon parent, fut perſécuté à Vienne par des ennemis puiſſans & implacables, & ſe trouva engagé dans une affaire ſoi-diſant criminelle. On l'accuſait d'avoir ſurpris Frédéric dans ſon lit à la bataille de Sorau, & de l'avoir relâché après s'être laiſſé corrompre.

Voici encore une atrocité plus forte & plus ridicule qu'imaginèrent les vils perſécuteurs de Trenck. Une fille proſtituée ſe donna pour la fille du Feld-maréchal comte de Schwérin. On la confronta avec mon couſin dans cette affaire, où on la préſentait comme témoin. Elle déclara que cette nuit même, elle était couchée avec le roi, lorſque Trenck entra dans ſa tente ; qu'il les fit d'abord tous deux priſonniers, & qu'il leur rendit enſuite la liberté.

Quant à la première imputation je puis parler affirmativement de la vigilance du roi. Il ne pouvait pas être surpris, puisque d'avance il savait les projets de l'ennemi. Depuis minuit jusqu'à trois heures, j'ai galoppé à sa suite dans tout le camp, pendant qu'il disposait tout pour attaquer le prince Charles. A cinq heures du matin, nous étions déja à l'attaque & même au fort du combat. Il a donc été impossible que Trenck trouvât le roi dans son lit. La bataille était déja décidée, lorsqu'il pénétra dans notre camp avec ses Pandoures & pilla nos équipages.

Quant au second fait, imaginé & produit par l'honnête demoiselle Schwérin; c'est un conte fait pour des enfans & pour des nourrices. Une pareille avanture ne peut trouver de foi qu'à Lisbonne, & c'est à Vienne seulement qu'on pouvait en faire un titre sérieux contre un honnête homme. Mais toute cette avanture mérite d'être connue séparément. J'en ajouterai à cet ouvrage un récit particulier. On ne lira point sans intérêt quel fut le sort effrayant de ce même Trenck, & l'histoire de l'infâme procès qu'on eut l'injustice de lui faire. Elle a tant d'analogie avec la mienne, que tout semble m'autoriser à la répandre. Je le ferai avec

d'autant plus de ſoin qu'il exiſte encore à Vienne ; des eſprits faibles & crédules, qui ſont perſuadés que Trenck a pris & relâché le roi de Pruſſe. Mais, graces au ciel, juſqu'à ce jour il n'y a point eu de lâche ou de traître parmi les Trenck. Je fournirai des preuves de ce dont j'ai depuis long-tems la conviction ; que mon couſin ſervait ſa ſouveraine avec la même fidélité que je ſervais mon roi. L'illuſtre Marie-Thérèſe fut trompée dans cette affaire. Elle m'a dit après que Trenck eut fini ſa malheureuſe carrière : » Votre couſin » a fait une mort plus belle que celle qui attend » ſes accuſateurs & ſes juges. »

Me voici enfin arrivé à la première ſcène de ma tragédie. Quelques jours après la bataille de Sorau, le courrier ordinaire de la poſte entra dans ma tente & me remit une lettre : elle était de mon couſin Trenck, chef des Pandoures. Elle était datée d'Eſſek, & écrite depuis quatre mois. Tel était en ſubſtance ſon contenu.

» Par votre lettre timbrée de Berlin & datée » du 12 février, je vois que vous deſireriez que » je vous procuraſſe des chevaux hongrois, pour » les dreſſer & les exercer contre mes huſſards & mes

» mes Pandoures. La campagne précédente m'a » déja donné la satisfaction d'apprendre que le » Trenck de Prusse est aussi un bon soldat. Je » vous ai renvoyé vos chevaux que mes gens » avaient pris, pour vous donner une marque de » mon estime ; mais si vous voulez monter des » chevaux hongrois, venez dans la plaine voisine » m'enlever le mien : à moins que vous n'aimiez » mieux venir trouver votre cousin qui vous re- » cevra à bras ouverts, & qui vous traitera du » mieux qu'il le pourra, puisqu'il voit en vous » son fils, son héritier & son ami. »

Cette lecture me surprit d'abord ; ensuite elle me fit rire. Le cornette Wagnitz & le lieutenant Grotthausen, qui tous deux vivent encore, étaient mes camarades de tente. Je leur fis lire cette lettre, dont ils rirent comme moi, & il fut aussi tôt résolu que nous la communiquerions en original à Jaschinsky, commandant de l'escadron. Il n'y avait pas encore une heure que je l'avais reçue.

Je prie les lecteurs de se rappeller, comme je l'ai dit ci-dessus, que le commandant Jaschinsky m'avait engagé à écrire la lettre du 12 février ; que je la lui avais remise ouverte ; que c'était lui

qui l'avait fait paſſer à Trenck ; que cette lettre demandait, ſur le ton plaiſant, des chevaux hongrois pour mon équipage, & que j'avais promis à ce Jaſchinsky de lui en donner un s'il m'en arrivait.

Il lut la lettre avec un certain air d'étonnement ; à la fin nous nous mîmes tous à rire ; & comme le bruit courait dans l'armée que la victoire de Sorau avait décidé le roi à fondre ſur la Hongrie avec un corps de troupes, Jaſchinsky me dit : » Soit ; nous irons nous-même tirer des chevaux » de la Hongrie. » La converſation n'alla pas plus loin, & je rentrai dans ma tente en toute tranquillité de conſcience.

Les obſervations qui ſuivent ne ſont pas indifférentes ; je les fais d'avance, parce qu'elles méritent une attention particulière.

1°. Je n'avais pas pris garde à la datte de ma lettre, mais mon ſupérieur l'avait bien remarquée ; il avait bien vu qu'elle était vieille de quatre mois.

2°. Le conſeil d'écrire à Trenck était proba-

blement un piège que ce méchant homme m'avait tendu.

Le renvoi de mes chevaux dans la campagne précédente, avait fait du bruit. Peut-être Jaſchinsky avait-il reçu l'ordre de me veiller de près. Peut-être ne m'avait-il conſeillé d'écrire, que pour me perdre, en ſuppoſant une réponſe propre à remplir ſes vues. Ce qu'il y a de bien ſûr, c'eſt que le Trenck de Vienne a proteſté juſqu'à la mort, avec la plus grande fermeté, que jamais il n'avait reçu de lettre de moi; que par conſéquent il n'avait jamais pu me répondre : je ſuis donc fondé à croire que cette lettre étoit fauſſe.

Jaſchinsky était alors le bien aimé de Frédéric, ſon eſpion, ſon délateur. C'était un homme plus que malin, qui ſavait profiter de la faibleſſe d'un prince naturellement ombrageux & méfiant, pour accréditer dans ſon eſprit les diſcours de la calomnie. Trois ans après cette avanture, il fut caſſé pour d'autres fautes, & renvoyé du régiment où il occupait la place de colonel.

Dans ce même tems il avait les faveurs de la belle Boſſart, réſidente de Saxe à Berlin, & c'eſt

ſans doute par cette voie que la fauſſe réponſe de mon couſin avait été remiſe à quelque poſte dans la Saxe ou dans l'Autriche. D'ailleurs Jaſchinsky avait tous les jours l'occaſion de me rendre ſuſpect au roi ; & il pouvait ſuivre d'autant plus sûrement le plan qu'il avait formé pour ma ruine, que mon innocence m'éloignait de l'idée de toute précaution. Ajoutons à cela que je lui avais prêté 400 ducats, dont il m'était encore redevable lorſque je fus arrêté & condamné, ſans qu'on eût daigné faire aucune forme pour me juger coupable ou pour m'abſoudre. Jaſchinsky qui avait tout préparé pour ne me laiſſer aucun recours, garda mes 400 ducats, & s'appropria en outre tout mon magnifique équipage. Nous avions auſſi eu un démêlé aſſez vif dans la première campagne, relativement à mon valet de bagage, qu'il avait maltraité & bâtonné. Déjà nos ſabres s'engageaient, lorſque le colonel Winterfeldt ſurvint par hazard, nous ſépara ſans effuſion de ſang, & nous réconcilia. Mais la tête opiniâtre d'un Lithuanien ne renonce pas ſi aiſément à des projets de vengeance, & c'eſt peut-être, depuis ce jour, que Jaſchinsky projetta de me précipiter dans l'infortune. Dieu ſait quelle nature de ſoupçons il aura élevée contre moi dans l'ame du monarque ! car il paraît incroyable qu'avec ſon amour pour la juſtice, dont

il a donné des témoignages réitérés, il ait pu me condamner ſans examen, ſans information, ſans m'avoir entendu, ſans avoir ſuivi les loix du code militaire. Ce myſtère m'a toujours paru impénétrable pour tout autre que pour le roi. Il était bien convaincu que je n'étais pas criminel; mais j'avais trop ſouffert, j'avais enduré des peines trop cruelles, pour qu'on pût me donner une ſatisfaction proportionnée à l'injuſtice dont j'avais été la victime.

Lorſqu'un ſouverain a été trompé par de fauſſes apparences, malheur au faible opprimé, ſi un grand royaume a pu ſe convaincre de l'erreur du maître, car il faudra que le ſujet continue de ſouffrir. Celui qui ne dépend point de la loi, devient orgueilleux & inſenſible : s'il a tort, il ne veut point reculer, parce qu'il aurait à rougir; & pour effrayer des milliers de ſujets, le ſacrifice ſanglant d'un citoyen reſpectable, lui ſemble de peu d'importance. J'ai été une preuve ſans réplique de cette triſte maxime de la politique des deſpotes.

Il eſt pourtant certain qu'avec un homme tel que moi, qui ſavais écrire & parler, dont toute la vie a été ſans reproches, il ne fallait pas balancer entre

la précaution de l'égorger ſecrettement dans ſa priſon, & les grands dédommagemens qui peuvent adoucir les grandes perſécutions; car à l'avenir, mon hiſtoire que rien ne pourra faire diſparaître, s'attachera à celle du grand Frédéric, & elle offrira à la poſtérité des traits de barbarie, j'oſerai dire atroces, qui ne feront point honneur à ſa mémoire.

Qu'on ne m'accuſe point de flatterie, ou de crainte politique, ſi je cherche par-tout à excuſer, à juſtifier le roi; mais je le répète, on ne comprendra jamais comment le plus prudent des rois, qui tous les jours me voyait à ſes côtés, qui me connoiſſait parfaitement, qui prenait toujours une idée très-juſte de ceux qui l'approchaient, qui ſavoit d'ailleurs qu'il ne me manquait ni honneur, ni argent, ni eſpoir pour l'avenir; comment, dis-je, ce monarque a pu adopter les ſoupçons qu'on lui avoit donnés ſur ma fidélité.

Il eſt sûr, & j'en prends encore aujourd'hui à témoin, Dieu, tous les hommes qui m'ont connu dans la proſpérité & dans la diſgrace, que je n'ai jamais conçu la moindre penſée de trahiſon contre mon pays. Mon cœur & mon eſprit étaient dévoués à

mon roi, comme mon parent le chef des Pandoures l'était à ſa Souveraine. Nous avons pourtant l'un & l'autre été accuſés d'infidélité : on nous a pourtant couverts d'ignominie, & nous ſommes peut-être de la jalouſie & de la calomnie les victimes les plus déplorables que l'hiſtoire ait à citer.

Comment enfin pourrait-on établir ſur moi des ſoupçons raiſonnables ? A l'âge de 18 ans, j'étais officier des gardes-du-corps. J'étais dans la plus haute faveur auprès du roi. J'avais à Berlin une amie pour qui je n'avais pas moins de reſpect que de paſſion, que je n'aurais pas quittée pour une couronne, bien moins encore pour les promeſſes d'un partiſan. Si les richeſſes m'avaient tenté, elle pouvoit me faire plus de bien que tous les Pandoures de la terre, que je déteſtais au fond du cœur. Pouvait-il donc m'entrer dans la tête de ſacrifier l'état le plus brillant, la perſpective la plus aſſurée d'un bonheur certain auprès du grand Frédéric, enfin l'honneur d'être un jour regardé comme un guide sûr pour les ſciences & pour la fortune ; à qui ? à un couſin Hongrois qui m'aurait envoyé quelques chevaux de ſon pays. J'en avais ſept des plus beaux de l'Angleterre, dans mon écurie à

Berlin : j'avais six valets portant livrée : j'étais aimé, honoré ; je jouissais dans l'Etat & dans l'armée, de toutes les distinctions que je pouvais ambitionner : mes parens possédaient les places les plus éminentes du pays. La pureté, la droiture, une plénitude de satisfaction étaient dans mon cœur : j'aimais jusqu'à l'enthousiasme ma patrie & mon roi : en un mot, il ne me manquait absolument rien de tout ce qu'un jeune homme peut desirer que le ciel lui accorde sur la terre. Comment, encore une fois, pouvais-je mériter des soupçons ? Je n'étais ni un fou, ni un sot ; cependant on m'a soupçonné, & mon exemple montre que tout est possible à la calomnie, qui veille pour profiter du sommeil tranquille de la vertu. Il prouve que le monarque le plus éclairé peut céder aux impulsions des méchans, aux séductions des jongleurs de cour, puisque du trône où il est assis, il lui est impossible d'embrasser d'un coup-d'œil la vaste étendue de ses Etats, & qu'en conséquence il faut qu'il croie aux rapports de quelques hommes qui quelquefois méritent sa confiance, mais qui en abusent le plus souvent. Au fait, ma destinée a été si bizarre, qu'après le premier pas fait avec un grand éclat, il était presque impossible que le roi pût se décider à revenir ouvertement de son erreur.

Il eſt plus commun de voir les monarques faire grace à un criminel, qu'il ne l'eſt de les voir dédommager l'innocence de l'oppreſſion qu'elle a ſoufferte. Pour moi, ma conſcience était trop irréprochable, mon ame étoit trop altière, pour que je puſſe conſentir à me placer ſur la ligne d'un coupable, en demandant ma grace. Je ne connoiſſais point encore aſſez le monde, la cour, l'orgueil d'un Prince accoutumé à exercer une autorité ſans bornes, pour me réſoudre à feindre par politique, afin de me conſerver mon bonheur. La méchanceté m'avait tendu un piège qui ajoutait à l'idée première que j'avais de mon mérite ; je voulois échapper par le ſecours de mes propres forces ; ma confiance m'aveugla. A l'Univerſité, j'avais étudié les Loix & le Droit ; mais je n'y avais point appris qu'un ſujet doit ſupplier pour être reconnu juſte, & qu'il doit regarder toute juſtice comme une grace dont il faut être bien reconnoiſſant. Mes concitoyens verront dans cette hiſtoire quelle conduite ils doivent tenir, ſi jamais ils éprouvent un ſort pareil au mien : je ne conſeille pourtant pas à tout le monde de ſuivre mon exemple. L'honneur d'être parvenu par une fermeté mâle & inébranlable à la gloire du martyre, les chimères d'un héroïſme couronné ne ſont plus que de triſtes

fantômes pour un vieillard accablé ſous le poids des maux qui l'ont aſſailli. La victoire arrive toujours trop tard pour celui qui n'eſt plus dans le cas d'en recueillir les fruits, ou qui eſt devenu trop philoſophe, pour s'occuper de bagatelles. Oui, mes chers concitoyens, je plaindrois de tout mon cœur celui qui ſe propoſerait Trenck ou Caton, pour modèle à ſuivre. Nos princes chrétiens ſont des hommes comme ces deſpotes orientaux, qui font tout gémir ſous leur puiſſance illimitée. Être jugé ſelon ſes œuvres dans la balance de la juſtice, pouvoir ſe roidir ſans péril contre les caprices & contre l'iniquité du pouvoir ! où cela eſt-il poſſible aujourd'hui ? Cela ne l'eſt pas même en Suiſſe, à Londres ni à Amſterdam. J'en puis répondre, puiſque je connais tous les vices de la conſtitution de ces pays.

Il vaut mieux ſe livrer ſans réſerve au pouvoir d'un monarque ; il vaut mieux demander grace ſans avoir été coupable, des récompenſes ſans les avoir méritées, que de vouloir en obtenir ce qu'on a droit d'en attendre, à moins que d'avoir une armée à lui oppoſer.

Je vous inſtruis à mon expérience, mes amis ;

& peut-être lorſque je conſacre ce récit à l'avantage de vous éclairer, quelque nouveau parvenu de cour machine-t-il déjà de nouvelles intrigues contre mon Ouvrage, dont la franchiſe lui ſemble trop redoutable. J'écris avec plaiſir pour les cœurs nobles & ſenſibles ; mais je ne ſaurais écrire pour ces ames abjectes, pour ces écumeurs auliques, dont l'épiderme eſt chatouilleux, & qui ne peuvent pas concevoir qu'il puiſſe exiſter un homme loyal, déſintéreſſé, délicat, en un mot, un brave & honnête Allemand.

La malheureuſe lettre dont j'ai parlé plus haut, n'aurait jamais pourtant dû être la cauſe de mon infortune. Il n'était pas vraiſemblable que ſi j'avais été en correſpondance ſuſpecte avec un parent au ſervice des Autrichiens, ce parent m'eût adreſſé ſes lettres par le courrier ordinaire des camps, où chacun ſait qu'on les ouvre toutes.

Il n'aurait fallu qu'un petit moment de réflexion pour ſe convaincre de mon innocence. Mon ennemi fit un coup de maître, en écartant de moi toutes les occaſions de me juſtifier. Il avait ſenti que c'était-là le ſeul moyen d'opérer ma ruine, & il a réuſſi.

Le même jour de la réception de cette lettre, je

fus arrêté : on me plaça ſous l'eſcorte de cinquante huſſards, on me conduiſit hors de l'armée, comme un traître reconnu, à la fortereſſe de Glatz, ſans motif, ſans information, au mépris des ordonnances militaires, & ſans m'avoir articulé aucun reproche. J'avais autour de moi trois chevaux & mes domeſtiques, mais tout mon équipage était reſté derrière : je ne l'ai jamais revu, parce que comme je l'ai dit, M. Jaſchinsky s'en empara. A l'inſtant mon grade fut donné à M. de Schaetzel, porte-enſeigne, depuis général de la cavalerie; ainſi un ſeul mot du roi me caſſa, ſans qu'on en ait jamais connu la raiſon.

Qu'ils ſont malheureux, les habitans des pays où les expreſſions du pouvoir abſolu paſſent comme une monnoie courante ! où elles écraſent comme le tonnerre ! Qu'ils ſont à plaindre, quand la gracieuſe réſolution d'un deſpote peut ordonner le ſilence à la voix de la juſtice, & décider ſans eſpoir de retour, de la vie, de la fortune, de l'honneur d'un citoyen ! Dans ces pays on peut faire un crime de la vertu, le vice & la corruption veillent & s'agitent à côté du prince, pour enchaîner ſa bonne volonté, pour mettre obſtacle à l'effet de ſes meilleures réſolutions.

L'hiſtoire du grand Frédéric préſente, il eſt vrai, peu d'exemples d'un traitement pareil à celui qu'il m'a fait ſubir. Il faut dire encore que ceci ſe paſſait au commencement de ſon règne, & qu'alors il était éloigné d'avoir acquis cette expérience que quarante années ont rendue ſi conſommée, ſi ſurprenante. Quelques évènemens très-fâcheux lui avaient donné un eſprit inquiet, méfiant & farouche. On peut appliquer aux princes qui ambitionnent le renom des héros, ce que je dis dans mon poëme intitulé *le Héros démaſqué*, ouvrage qui, à ma grande ſatisfaction, a fait beaucoup de bruit en Allemagne. Comme la langue françaiſe ne m'eſt point aſſez familière, je traduis quelques vers en proſe, le plus fidèlement qu'il m'eſt poſſible.

» A leurs yeux, les hommes ne ſont que des » abeilles, dont l'exiſtence n'a pour but que la » ſatisfaction du maître, ſa volonté, ſes ca- » prices. »

» L'eſprit d'héroïſme accoutume à l'effuſion du » ſang, au ſpectacle du carnage; il finit par ſe » complaire à être cruel.

» Celui qui ſe joue des droits & de la vie des

» hommes, ne mérite que le mépris, lorſqu'il eſt
» inſenſible à leurs ſoupirs.

» Quand un homme ne poſsède qu'une ruche
» d'abeilles, il ménage leur vie en leur prenant
« leur miel : lorſqu'il les pille par centaines, il
» dédaigne de ménager. »

Deux ſouverains m'avaient fait éprouver des traitemens inouis : un troiſième fut aſſez indifférent, dois-je dire aſſez généreux ? pour me permettre la légère ſatisfaction de parler le langage de la vérité.

Voilà trop de réflexions. On me conduiſit au château de Glatz comme un criminel : on ne m'enferma point dans une priſon, mais dans l'appartement des officiers de garde. Il m'était libre de prendre l'air autour des fortifications, & on m'avait laiſſé mes domeſtiques pour mon ſervice : ma bourſe était toujours bien fournie. Il n'y avait pour faire le ſervice dans la citadelle, qu'un ſeul détachement d'un régiment en garniſon. Tous les officiers étaient nobles, mais pauvres chevaliers. J'eus donc bientôt des amis, beaucoup de liberté,

& tous les jours le riche priſonnier tenait table ouverte.

Ce qui ſe paſſait dans mon ame, il faudrait, pour en juger, m'avoir connu dans les bouillantes années de ma jeuneſſe, m'avoir vu entrer dans le chemin de l'honneur, ſavoir combien j'avais été heureux à Berlin; il faudrait enfin ſentir tout ce que pouvait éprouver un cœur comme le mien, dans une ſituation ſi affligeante pour la délicateſſe.

Je m'adreſſai au roi. Je lui demandai par écrit, & d'un ton très-fier, qu'on examinât ma conduite aux termes des ordonnances militaires, déclarant que ſi j'étais reconnu coupable, je ne voulais ni grace, ni répit. Cette manière qui ne pouvait être propre qu'à un jeune homme impétueux & outragé, n'eut point l'approbation du monarque. Je ne reçus point de réponſe, & il n'en fallut pas davantage pour me faire prendre les réſolutions les plus extravagantes.

Un officier conſentit bientôt à entretenir & à diſſimuler un commerce épiſtolaire entre moi & la bien-aimée de mon cœur. J'écrivis; on me répon-

dit qu'on ne penſoit pas que j'euſſe jamais à cacher quelque projet honteux; qu'on étoit bien convaincu que j'étais incapable de jamais former aucune penſée de trahiſon contre ma patrie; on blâma les ſoupçons & la précipitation du ſouverain; enfin on m'envoya mille ducats, de ſorte qu'au ſein même de ma captivité, je me trouvai toujours fort riche.

Si j'avais été aſſez heureux pour rencontrer, dans des circonſtances auſſi délicates, un ami éclairé, raiſonnable qui eût calmé la vivacité de mon tempérament tout de feu, il eſt clair que j'aurois facilement convaincu le monarque de mon innocence, & que de ſages repréſentations auraient démaſqué toutes les manœuvres de mon ennemi; mais tous les officiers qui étaient alors à la garniſon de Glatz, ſe réuniſſaient pour échauffer ma colère. Chacun d'eux était fermement perſuadé que les ſommes que ma libéralité leur prodiguait ſi facilement venoient de la Hongrie; que c'étoit dans la caiſſe des Pandoures que je puiſois mes reſſources; en conſéquence, on me conſeilloit de ne pas reſter inactif dans mes arrêts, & d'uſer de tous les moyens qui étaient à ma diſpoſition, pour recouvrer ma liberté, malgré le roi lui-même.

On

On concevra que rien n'était plus facile que de faire adopter de semblables conseils par un jeune homme qui n'avait point encore connu le malheur, & qui considérait sa première infortune comme le plus insupportable de tous les maux. J'avais pourtant de la peine à me décider. Abandonner mon pays, & sur-tout Berlin, était une idée à laquelle je ne m'accoutumais pas.

La paix se fit enfin, environ cinq mois après ma détention. Le roi étant revenu à Berlin, & ma place dans les gardes étant remplie, un certain de Piasctzky, lieutenant du régiment de Fouquet, & l'enseigne de Reitz, qui tous deux avaient souvent monté la garde chez moi, me proposèrent de tout disposer de manière à m'évader de la forteresse & à partir avec eux. On fit ces dispositions, & nous nous préparâmes.

Il y avait alors à Glatz un autre prisonnier nommé Manget, capitaine au régiment de Natzmer hussards, & suisse de naissance. Il avait été cassé, condamné à une prison de dix ans, & on lui avait alloué, pour sa dépense de mois, la très-modique somme de quatre rixdalers. J'avais fort adouci le sort de ce prisonnier, je voulus encore

s'affranchir d'une infortune qu'il avait partagée avec moi. On lui proposa de fuir, il y consentit, & tout était prêt : mais le lâche nous trahit sur le champ, & le prix de sa perfidie fut sa grace avec la liberté.

Piasctzky fut averti à tems, que Reitz était déja arrêté ; il se sauva. Pour moi, je niai d'abord. On me confronta avec le capitaine Manget. Cent ducats m'ayant fait gagner l'auditeur, Reitz se tira d'affaire par un an de prison. Dès-lors, je fus étroitement resserré & gardé avec le plus grand soin, comme un suborneur des officiers du roi.

J'interromps un moment mon récit, pour rapporter une avanture qui arriva au capitaine Manget, trois ans après celle-ci. Ce fut à Warschau en 1749.

Le hasard me le fit rencontrer dans cette ville. On voit d'avance l'accueil que je lui fis. Je commençai l'explication par une volée de coups de canne. Il ne la reçut pas avec résignation, & il me proposa le pistolet. M. le capitaine Heicking, des gardes de la couronne de Pologne, me servit

de ſecond dans cette circonſtance. Mon premier coup lui fit paſſer une balle au travers du col. Il tomba mort ſur la place.

C'eſt le ſeul de mes ennemis qui ait reçu de ma propre main le châtiment qui lui étoit dû. Son infâme trahiſon envers deux officiers braves & honnêtes, ſon ingratitude envers moi qui l'avois comblé de bienfaits, l'avoient rendu digne de ſon malheureux ſort. Je n'ai jamais pu me reprocher d'avoir fait ſortir de ce monde un lâche tel que Manger. J'ai toujours regardé mon affaire avec lui comme le plus juſte des duels. Peut-être la conſidérerois-je aujourd'hui d'un autre œil, parce que l'âge & la raiſon ont calmé la chaleur de mes idées.

Je reprends ma narration. Ma poſition au château de Glatz devint infiniment plus fâcheuſe qu'auparavant. Mon deſir de m'évader avoit ajouté aux ſoupçons de Frédéric, & il étoit fort irrité contre moi. Seul avec mes idées, je ne pouvois enviſager ma deſtinée que ſous les couleurs les plus chagrinantes, & je ne ſoupirois que pour la fuite ou pour la mort.

La plus grande partie de la garniſon était dans

Staats-
Bibliothek
Bamberg

mes intérêts ; ainſi il étoit conſtamment impoſſible de me priver d'amis & de ſecours. On connoiſſoit ma bourſe, & auprès d'un régiment de garniſon compoſé de pauvres Pruſſiens, dont tous les officiers étaient mécontens, & qui, pour le plus grand nombre, avaient été placés dans ce corps pour y expier quelque faute, il m'était facile de tout tenter.

Voici quelle fut ma premiere entrepriſe.

J'étais cantonné dans une tour qui donnoit ſur la ville. Ma fenêtre qui dominoit le rempart, étoit élevée de quinze braſſes. En ſortant de la citadelle, il falloit donc que je traverſaſſe la ville, & que préalablement j'y euſſe découvert un refuge aſſuré. Un officier gagna pour cet objet un honnête ſavonnier, qui conſentit à me recevoir chez lui. Je dentelai un canif, je travaillai ſans relâche, & je parvins à couper trois barres de fer très-fortes. L'opération m'ennuyoit, elle était trop longue ; il falloit que je coupaſſe ainſi huit barreaux avant de pouvoir deſcendre par ma fenêtre. Un officier me procura une lime. Il fallait en uſer avec une extrême circonſpection, afin de n'être pas découvert par la ſentinelle. Dès que j'eus terminé heu-

reuſement mon ouvrage, je découpai mon porte-manteau de cuir en lanieres que je raſſemblai les unes au bout des autres, & j'en formai une longue treſſe. J'y ajoutai les draps de mon lit, & me laiſſant gliſſer de cette élévation preſque effrayante, je parvins en bas ſans accident. Il pleuvoit, la nuit étoit fort ſombre; tout me ſervoit. Mais il me falloit traverſer à gué un égoût, réceptacle dégoûtant de toutes les immondices, avant d'arriver à la ville. Je ne m'y étois point attendu. Je m'y enfonçai juſqu'aux genoux, mais je ne pus jamais parvenir à m'en retirer. J'étois tellement engagé dans ce cloaque, que mes forces me furent inutiles, & qu'il me fallut demander du ſecours à la ſentinelle du rempart. On alla auſſi-tôt avertir le commandant, que Trenck étoit embourbé dans l'égoût. Pour comble de diſgrace, le commandant de Glatz était le général Fouquer, homme dur, ennemi impitoyable de tous ceux qui ne ſavaient pas ramper lâchement ſous le joug de la ſubordination. Mon père l'avait bleſſé dans un combat ſingulier. De plus, Trenck l'Autrichien lui avait enlevé ſon bagage, lorſque le comté de Glatz fut mis à contribution. Ainſi le ſeul nom de Trenck lui était odieux, & il me le prouva dans trop de circonſtances. Il ordonna qu'on

me laissât dans le bourbier jusqu'à midi, pour servir de spectacle & de jouet à toute la garnison. Quand on m'en eut tiré, il me fit remettre dans ma prison, & pendant tout le jour on me refusa l'eau dont j'avais grand besoin pour me laver. On se peindra avec quelque peine combien ma personne était hideuse & dégoûtante. Les efforts que j'avais faits m'avoient couvert de fange, j'étais vraiment digne de pitié; enfin on m'envoya deux prisonniers qui m'aidèrent à me rendre propre.

Ce fut alors que je fus veillé & resserré avec toute la rigueur imaginable. J'avais sur moi encore quatre-vingt louis d'or, qu'on me laissa très-heureusement lorsqu'on m'introduisit dans ma nouvelle prison, dans la suite je sus en tirer un bon parti. Toutes les passions se réunirent alors pour bouleverser mon ame; mon sang bouillonna avec tant d'ardeur, que je n'écoutai plus la voix de ma raison. Je voyais toutes mes espérances détruites; je me considérai comme un être misérable, nul, isolé sur la terre. Je ne vis plus dans mon roi qu'un maître impitoyable, que mes projets d'évasion avaient rendu furieux, & qui tiendrait plus que jamais aux affreux soupçons

qui avaient causé mon infortune : le sommeil me fuyait la nuit, l'inquiétude me tourmentait le jour. La passion de la gloire déchirait mon ame, parce que je craignais d'avoir perdu l'occasion d'en recueillir, & mon innocence même dont le sentiment m'agitait sans cesse dans le séjour horrible que j'habitais, était un aiguillon qui ajoutait à mon désespoir.

Un jeune homme que son expérience n'a point encore familiarisé avec les évènemens de la vie, avec les retours du sort, double toujours les objets quand il veut les voir en face ; chaque contradiction porte la désolation dans son cœur, sur-tout s'il vient à échouer dans des tentatives qui ayent pour objet un bien aussi cher que la liberté. Mon éducation m'avait appris à mépriser la mort, & mon ami la Mettrie, célèbre auteur de *l'homme plante* & de *l'homme machine*, m'avait affermi dans ces principes.

On ne me refusait pourtant pas la satisfaction de me distraire par la lecture. Pendant mon séjour à Glatz, j'ai beaucoup lu, & ma détention m'a donné tout le loisir de classer & de perfectionner mes connaissances. Le tems même m'aurait paru

court ſi une pente plus que vive vers la liberté, une paſſion ardente & non moins tendre, ne m'avaient pas appellé à Berlin, ſi enfin cette ſoif d'honneur dont j'étais toujours altéré n'eut pas donné les couleurs les plus ſombres à la ſituation où je me trouvais réduit. Quand il m'arrivait de penſer que la patrie, qui m'était ſi chère, pouvait ſur les apparences ne voir en moi qu'un traître, un vil rebelle, j'étais diſpoſé à me précipiter ſur les ſabres, ſur les bayonnettes de mes gardes, que je regardais comme mes plus cruels ennemis, parce qu'ils me fermaient le chemin de la liberté.

En proie à cette foule de penſées déſeſpérantes, huit jours ne s'étaient pas encore écoulés depuis cette tentative ſi malencontreuſe, qu'il arriva un autre événement. Certes, il paraîtrait digne de figurer dans un roman, ſi je n'écrivais pas dans un moment où moi, auteur vivant, moi principal acteur de cette ſcène, puis prendre en témoignage tout Glatz, toute l'armée Pruſſienne, inſtruite de ce fait par des témoins oculaires. Ce qu'on va lire prouvera que la témérité, le courage du déſeſpoir, peuvent rendre poſſibles les entrepriſes les plus éloignées de la vraiſemblance, &

que le hazard peut mettre un homme de réſolution dans la route du bonheur, plus facilement qu'un projet médité & appuyé ſur toutes les précautions de la ſageſſe & de la prudence. J'ai peut-être fait tout ſimplement ce que fit à Conſtantinople cet inſenſé de Charles XII ; mais s'il ne cherchait que la renommée, moi je voulais le trépas ou la liberté. Voici le fait dont il eſt queſtion. Il faut pourtant que je faſſe connaître un perſonnage nouveau dont j'ai à parler.

Le major de place Doo, était commandant de Glatz pendant la guerre de ſept ans. Le général Laudon le ſurprit & le fit priſonnier, ce qui occaſionna la priſe de Glatz. Le roi le caſſa comme un infâme, & le chaſſa du pays comme un lâche. En 1764 il vint à Vienne ; je le vis, je lui donnai l'aumône. Il était Italien. Je n'ai point connu d'égoïſte plus décidé, par conſéquent de plus méchant homme. Pendant qu'il était major de place ſous le gouvernement de Fouquet, il a fait un grand nombre de malheureux. Fouquet l'avait avancé. Sa naiſſance était obſcure ; ſon mérite était nul ; mais parmi tous les flatteurs on n'en trouverait pas un plus vil, plus inſidieux. C'était d'ailleurs un drôle fort bien bâti. Il avait fait l'amour à la fille de F....

qui la lui fit épouser. Ce mariage qui causa sa fortune, fut aussi cause de ses malheurs. Il était dépourvu de tous les talens, de toutes les connaissances nécessaires à la défense d'une place forte; comme il était de la plus sordide avarice, rien de plus facile que de surprendre sa fidélité.

Ce major Doo, donc, vint me voir dans ma prison. Il était escorté de l'adjudant & d'un officier de garde. Après avoir visité tous les coins de mon réduit, il lia conversation avec moi. Il me dit que mon crime s'était beaucoup aggravé par les tentatives que j'avais faites pour briser mes fers; qu'il ne doutait pas que le ressentiment du roi ne fut devenu extrême. Ce mot de crime me fit entrer en fureur. Il m'exhorta à la patience, à la modération. Je le priai de me dire à quelle durée le roi avait fixé ma détention. Il me dit qu'un officier coupable de trahison, qui avait entretenu une correspondance avec les ennemis de l'Etat, ne pouvait attendre que de la grace du roi le terme de sa punition. Pendant qu'il avait commencé à me parler, j'avais considéré son épée du coin de l'œil; sur la dernière réponse je la lui arrachai, je m'élançai hors de ma chambre, je renversai la sentinelle avec le lieutenant de



Je sautai du haut du rempart qui étoit d'une élévation prodigieuse.

A. Borel del. Vin. Langlois jun. Sculp.

garde (1) que mon apparition avait étourdis. Je les fis rouler du haut en bas de l'escalier. Tout le corps-de-garde se trouva sur mon passage ; je m'élançai l'épée au poing, frappant de droite & de gauche. Mon action était si surprenante, qu'elle portait l'effroi avec l'étonnement. Les gardes se rompirent ; j'avais déja blessé quatre hommes, on me fit place. Je passai tout au travers de ces hommes frappés de surprise. Je sautai du haut du rempart qui était d'une élévation prodigieuse ; je me précipitai dans le fossé, où je tombai droit sans m'être fait aucun mal, & sans avoir quitté l'épée du major. Parvenu au second rempart, qui était beaucoup plus bas que le premier, je le franchis avec le même bonheur, & je tombai encore sur mes pieds. Personne n'avait eu le tems de charger ses armes ; personne non plus n'avait songé à me

(1) Une chose assez singulière, c'est que me trouvant l'année dernière à Berlin, un vieux général blanchi sous les armes, s'approcha de moi à la cour, & me dit d'un ton d'amitié : » Soyez le bien-venu dans votre patrie, mon » cher Trenck. » Je lui demandai son nom. « Je suis, me » dit-il, le général Kowalski. En 1746, j'étais lieutenant » de garde à Glatz. C'est moi que vous avez jetté tout au » travers de l'escalier, c'est moi sur le corps duquel vous » avez passé pour fuir. »

pourſuivre par le chemin que j'avais pris. On était obligé de prendre un long détour pour marcher ſur mes pas, & avant qu'on pût atteindre la porte de la ville, j'avais l'avance d'une demi-heure. Cependant comme j'allais traverſer le paſſage étroit d'un ouvrage intérieur, une ſentinelle courut ſur moi pour s'oppoſer à ma fuite. Quoiqu'elle eut la bayonnette au bout du fuſil, j'écartai cette arme & je lui portai un grand coup d'épée tout au travers de la figure. Une autre ſentinelle venait à moi par derrière; je voulus alors voltiger ſur les paliſſades, mais je reſtai attaché par un pied entre deux barreaux. Il me donna un coup de ſa bayonnette à la lèvre ſupérieure, & comme il ne m'était pas poſſible de me dégager, il ſaiſit mon pied & me força de reſter dans cette poſition douloureuſe juſqu'à ce qu'un autre ſoldat vînt à ſon ſecours. Je me défendais en homme animé par le déſeſpoir, on me frappa de coups de croſſe, & l'on me reconduiſit en priſon.

Il eſt pourtant sûr que ſi j'avais pu franchir les paliſſades, & que j'euſſe tué ſans miſéricorde le ſoldat qui venait ſur moi, j'aurais eu le tems de gagner les montagnes avant qu'on eut pu me rejoindre. Ainſi je ſerais arrivé en Bohême, après

avoir quitté en plein midi les remparts de Glatz, après avoir traversé tous les ouvrages de la forteresse, & la garde rangée pour s'opposer à ma fuite. Mon épée m'aurait suffi pour ne pas craindre seul à seul aucun de ceux qui auraient tenté de me poursuivre, & dans ce tems-là j'aurais défié à la course les hommes les plus agiles.

Jusqu'au moment où je tentai de franchir les palissades, le bonheur le plus merveilleux semblait seconder mes desseins; mais il me quitta au moment décisif, & il ne me fut utile à rien. Après une pareille témérité toutes mes espérances furent décidément anéanties. On me resserra encore plus rigoureusement; on plaça dans ma chambre un bas-officier & deux hommes qui ne me quittaient jamais. En dehors, j'étais surveillé par des sentinelles. L'état où je me trouvai réduit était affreux. Les coups de bourrade m'avaient horriblement maltraité : j'avais le pied droit foulé, je crachais le sang, & ma blessure était assez considérable pour qu'elle ait été plus d'un mois à guérir.

J'ai appris depuis, que le roi qui voulait m'éprouver & chercher à éclairer les soupçons qu'on lui avait donnés contre moi, avait résolu de ne me retenir à Glatz que pendant un an. Ma mère

lui avait écrit pour ſolliciter mon élargiſſement ; elle avait reçu cette réponſe. » Votre fils a eu une » correſpondance imprudente ; il doit être puni » & faire ſon année de priſon. » Je ne ſavais rien de cela. Tout le monde, au contraire, répétait dans Glatz que je devais y reſter juſqu'à la mort. Hélas ! je n'avais plus que trois ſemaines à faire, pour retrouver enſemble mon honneur & ma liberté, lorſque le déſeſpoir me fit tenter cette incroyable entrepriſe. Quelle dut être alors la penſée du monarque ? Ne le contraignis-je pas, pour-ainſi-dire, à continuer d'être rigoureux avec moi ? Sans doute, tout homme raiſonnable ſe dira que trois ſemaines de détention qui n'exigeaient qu'une courte patience, n'auraient pas pu me faire courir tant de haſards, ni livrer toute ma fortune à la confiſcation, ſi j'avais cru ma liberté ſi prochaine, & par une ſuite naturelle ma juſtification. Ma deſtinée enchaîna tout pour ma ruine, & toutes les probabilités, toutes les vraiſemblances s'accumulèrent ſi bien, qu'avec une droiture d'ame inflexible, je dus avoir toutes les apparences du crime. Je dois tout ce malheur à l'infâme Doo, qui me voulait eſcroquet un préſent, en me faiſant accroire que par ſon crédit auprès du gouverneur il pouvait me procurer la liberté.

Replongé dans toutes les horreurs de la captivité, je préméditais de me ſervir de toutes les occaſions pour former quelque nouvelle tentative. J'avais étudié le caractère des ſoldats qui me ſurveillaient. J'avais de l'argent ; avec ce ſecours & un peu de pitié, on peut beaucoup attendre des ſoldats pruſſiens, toujours portés au mécontentement & au dégoût. Trente-deux hommes ſe liguèrent bientôt pour me ſervir, & au premier ſignal, chacun d'eux était diſpoſé à tout faire. A l'exception de deux ou trois ; aucun des conjurés ne ſe connaiſſait ; ainſi il était hors de la poſſibilité qu'ils pûſſent me manquer tous enſemble. Le bas-officier Nicolaï devait commander cette expédition.

Cent vingt hommes qu'on avait détachés d'un régiment de garniſon, dont on avait répandu le reſte dans le comté de Glatz, compoſaient alors la garniſon de la citadelle. Des quatre officiers qui formaient la grande garde, trois étaient entrés dans mes intérêts. Tout était prêt. Nos munitions étaient déja cachées dans le creux de mon four. Notre deſſein était de briſer les chaînes de tous les priſonniers, & de gagner la Bohême tambour battant. Par malheur Nicolaï s'était confié à un

déserteur Autrichien, qui éventa le complot & brisa toutes nos mesures.

Le gouverneur envoya aussi-tôt son adjudant à la citadelle, avec un ordre à l'officier de garde de se saisir de Nicolaï au moment même, & de se réunir à ses camarades pour garder les casemattes. Nicolaï était aussi de garde. Le lieutenant qui m'aimait & qui était dans mon secret, lui fit en passant un signe pour lui apprendre que tout était découvert. Nicolaï était le seul qui connût bien tous les conjurés. Ce jour-là, plusieurs d'entre eux étaient de garde avec lui. Il prit à l'instant son parti en homme déterminé. En sautant dans les casemattes il cria : » Aux armes, camarades, nous » sommes trahis. » On le suivit au corps-de-garde, où on s'empara des fusils. Huit hommes, dont aucun n'avait d'armes chargées, étaient restés auprès de l'officier. Mon fidèle associé fait aussitôt charger à balles, menace de tirer, & vole à ma prison pour effectuer ma délivrance. La porte était de fer, elle était trop forte, & le tems manquait pour la pouvoir briser. Il me cria de les aider de mon côté. Tous les efforts furent inutiles. Quand il reconnut qu'il ne pouvait rien faire pour moi, il marcha avec dix-neuf hommes qui le suivaient

ſuivaient le fuſil ſur l'épaule vers la porte qui aboutiſſait ſur la campagne. Le bas-officier qui y était de garde & les ſix hommes qu'il commandait, ſe joignirent à lui. Il partit, & avant que le bruit de ſon évaſion fut arrivé au bas de la citadelle; avant qu'on en fût inſtruit dans la ville, & qu'on eût pu monter un détachement aſſez fort pour l'envoyer à ſa pourſuite, il était déja à moitié chemin de ſa deſtination. Son bonheur enfin le conduiſit rapidement juſqu'à Braunau en Bohême.

Deux ans après je retrouvai cet excellent homme à Ofen, où il faiſait le métier d'écrivain. Je ne dirai qu'avec peine combien j'eus de plaiſir à le revoir. Je le pris promptement chez moi, où je le traitai comme un bon ami. Mais à quelques mois de-là, il mourut d'une maladie inflammatoire en Hongrie, où j'étais alors. Sa perte m'a été douloureuſe, & ſa mémoire m'eſt encore chère.

Cet évènement attira ſur ma tête le plus terrible orage. Il n'était queſtion de rien moins que de me faire mon procès comme à un conſpirateur, à un ſuborneur des ſoldats & des officiers du Roi. On voulait que je fiſſe connaître ceux des complices qui étaient reſtés dans la citadelle. Je ré-

pondis avec une fermeté très-décidée que j'étais prisonnier sans crime, condamné sans avoir été entendu, jugé contre toutes les loix militaires; enfin un officier de qui l'on n'avait le droit d'attendre aucun service, aucune obéissance, puisqu'on l'avait cassé. J'ajoutai que la loi naturelle m'enhardissait à défendre mon honneur indignement outragé, comme à employer tous les moyens capables de me faire retrouver ma liberté; que c'était le vrai but, le but unique de tous les essais où me conduisait le désespoir, & que je voulais ou y parvenir, ou périr en cherchant à y arriver.

On n'alla pas plus loin. On redoubla les précautions & ma garde. On ne me mit pourtant pas aux fers, parce qu'en Prusse on ne peut enchaîner un cavalier ou un officier, que lorsqu'il est remis entre les mains du bourreau. On tira de ma chambre les gardiens qu'on m'avait donnés; mais mon plus grand mal était la dépense de mon argent, que de fréquentes largesses avaient mené très-vîte. J'écrivis à mon amie de Berlin. On n'avait jamais pû empêcher notre secrette correspondance. Elle me fit la réponse suivante en français.

» Je pleure avec vous. Votre mal est sans re-

» mède. Voici ma dernière, je n'ose plus risquer.
» Sauvez-vous si vous pouvez. Je serai pour vous
» la même en tout évènement, lorsqu'il sera pos-
» sible de vous être utile. Adieu, malheureux
» ami; vous méritez un autre sort. »

Je n'avais pas encore reçu de coup qui me parût aussi cruel. Je me consolais pourtant, parce que j'étais assuré qu'on n'avait aucun soupçon sur les officiers. Comme, aux termes de leurs ordres, ils devaient tous les jours me rendre plusieurs visites, afin de s'assurer de ma tranquillité, je conservai l'espoir de me sauver. Quand tout paraissait se réunir pour s'opposer au succès de mes vœux, il se passa un fait que l'on pourrait aussi placer au rang des fables, tant il est extraordinaire.

Le lieutenant Bach, Danois de nation, qui tous les quatre jours faisait la garde auprès de moi, était un insigne querelleur. Sans cesse il défiait ses camarades & les balaffrait; c'était en un mot la terreur de la garnison. Ses excès l'avaient déja fait sortir de deux régimens, & c'était par punition qu'on l'avait incorporé dans la garnison de Glatz.

Un jour que ce terrible lieutenant assis sur mon lit à côté de moi, me racontait que le jour précédent il avait blessé au bras le lieutenant Schell, je lui dis en souriant : » Si j'étais libre, vous ne me » blesseriez pas sans peine, car je sais aussi manier une épée. » Le voilà aussi-tôt échauffé. Des éclats d'une vieille porte qui me servait de table, nous fîmes aussi-tôt deux fleurets. Du premier coup, je le touchai à la poitrine; sa colère s'augmenta, & il sortit très brusquement, sans articuler un mot. Mon étonnement fut extrême, lorsque je le vis rentrer avec deux sabres de soldats, qu'il tenait sous son habit. En me présentant l'un d'eux, il me dit » : maintenant, mon fanfaron, voyons ce que tu sais faire ». Envain je lui représentai le danger qu'il courait, il ne voulut rien entendre. Il m'attaqua comme un forcené. Je le blessai au bras droit. Il jette à l'instant son sabre, me saute au col, m'embrasse, & verse des larmes dont je ne concevais pas la cause. Enfin, il semble éprouver un mouvement de joie convulsif, & il s'écrie : » Tu es mon maître, ami » Trenck. Tu auras, oui, tu l'auras ta liberté, il » le faut; tu l'auras par moi, comme je me » nomme Bach ». Je bandai sa blessure qui était assez profonde. Il se retira doucement, fit venir

un chirurgien qui lui mit un appareil, & le même soir il reparut auprès de moi.

Il en revint à sa proposition de liberté, & me dit qu'il me serait impossible de me sauver, si l'officier de garde ne consentait pas à fuir avec moi. Il m'assura qu'il était très - disposé à tout sacrifier pour moi, mais qu'il était incapable de faire une bassesse, & que c'en serait une que de déserter étant de garde. Tout de suite il m'engagea sa parole d'honneur de m'adresser sous peu de jours l'homme qui m'était nécessaire, & de ne rien négliger pour me servir. Le lendemain il reparut, & me présenta le lieutenant Schell. Son premier mot, en entrant, fut : » Voilà votre homme ». Schell m'embrassa, me donna sa parole d'honneur, & nous délibérâmes, sans délai, sur les moyens que nous devions mettre en œuvre.

Schell arrivait de la garnison d'Habelschwerdt à Glatz. Dans trois jours il devait être auprès de moi, de garde pour la première fois. Nous remîmes l'évènement à cette époque. Mais comme mon amie ne m'envoyait pas d'argent, que toute ma richesse consistait en six pistoles, on convint

que Bach irait à Schweidnitz, pour y demander de l'argent à un cousin que j'y avais.

Il faut dire ici aux lecteurs que je vivais dans la meilleure intelligence avec la plupart des officiers de la garnison. Le capitaine Roeder seul, était avec moi sévère & dur, & m'entourait de toutes les contrariétés qui pouvaient être en sa puissance. Dans le cours de cette histoire, je rapporterai sur cet officier une anecdote qui le concerne. Je crois qu'elle mérite de ne pas être oubliée.

Le major Quaadt était mon parent du côté de ma mère. C'était un homme aimable, humain; il faisait des vœux sincères pour ma fuite, persuadé que c'était la seule ressource qui me restât.

Bach, Schroeder, Lunitz & Schell, étaient les quatre lieutenans qui me gardaient tour-à-tour. Le premier faisait mes préparatifs & disposait les plans. Schell devait, à l'heure de la grande-garde, m'accompagner dans ma fuite. Au bout de trois jours, Schroeder & Lunitz devaient marcher sur nos pas.

Que l'on ne s'étonne point de voir des officiers de garnison si facilement disposés à la désertion. Ils sont, pour la plupart, de pauvres diables chargés de dettes, ou d'affaires plus mauvaises encore ; & il y en a peu qui soient en état de servir dans une grande campagne. Ce n'est jamais que pour cause de mécontentement qu'on envoye les jeunes gens dans les régimens de garnison. Chagrinés de leur état, ne jouissant que des plus petits appointemens, méprisés par l'armée, ils sont toujours, ou presque toujours, disposés à saisir les circonstances, dès qu'ils y voyent l'espoir de quelque avantage. Aucun d'eux ne peut d'ailleurs compter sur son congé, & presque tous vivent dans une grande indigence.

Comme j'avais toujours de l'argent, je faisais naître des espérances de fortune ; ainsi je trouvais facilement des amis dans un lieu où personne n'étant satisfait de sa destinée, ne soupirait qu'après le moment de quitter son esclavage.

Schell possédait de fort beaux talens. Il écrivait & parlait six langues avec une égale facilité, & il avait une idée des connaissances les plus importantes. Il avait servi dans le régiment de Fou-

quet, ſous lequel il ſe retrouvait. Fouquet, ainſi que je l'ai dit, ayant un éloignement invincible pour tout ce qui était éclairé, lui avait donné du chagrin, & l'avait incorporé dans la garniſon. Schell avait deux fois demandé ſa retraite ; deux fois le roi avait répliqué, par la menace de le mettre aux arrêts dans la citadelle. Il y avait-là plus de motifs qu'il n'en fallait pour l'engager tant à déſerter qu'à ſe venger, ſi, malgré le cruel Fouquet, il pouvait m'arracher à mes fers.

Il me ſemble qu'il convient de parler plus loin du caractère de cet homme ſingulier, afin de ne pas interrompre le fil d'une des plus mémorables avantures de ma vie. Nous étions convenus qu'à la prochaine garde le plan de notre entrepriſe ſerait fixé, afin de l'exécuter à ſa garde ſuivante. Schell montait tous les quatre jours. En conſéquence notre fuite devait être renvoyée à la huitaine.

Cependant on avait répandu que les officiers étaient beaucoup trop familiers avec moi. On donna ordre que ma porte demeurât toujours fermée, & pour qu'on me fît parvenir tout ce dont j'aurais beſoin, on avait pratiquée une ouverture

dans le milieu. Le major était chargé de la clef de la prison. Sous peine d'être cassé, il était défendu de manger avec moi. Pour obvier à cet ordre, les officiers avaient fait faire une double clef, & par ce moyen ils passaient près de moi une partie du jour & de la nuit.

En face de ma chambre était celle du capitaine Damnitz. Cet homme avait quitté le service de Prusse en enlevant la caisse de la compagnie. En Autriche, il avait été fait capitaine dans le régiment de son cousin. Dans la campagne de 1744, il était employé comme espion. On l'avait pris déguisé en maçon, on l'avait reconnu & condamné au gibet, dont certainement il était bien digne. Sur les instances des Volontaires de Suède qui se trouvaient dans l'armée, on avait commué sa sentence de mort en prison perpétuelle à Glatz. A force de protection, ce misérable obtint pourtant, après deux ans de prison, non-seulement sa liberté, mais la place de lieutenant-colonel dans le régiment de son cousin. Le major de la place en avait fait l'espion, le surveillant des prisonniers, & le coquin l'avait averti qu'au mépris des ordres donnés, les officiers de garde passaient avec moi la moitié du tems.

Le 24 Décembre, Schell monta la garde. Aussitôt il me vint trouver : nous dressâmes nos batteries, & nous disposâmes tout pour fuir à la garde prochaine.

Ce jour-là même, le lieutenant Schroeder dînait chez le commandant ; & il y apprit par hazard de l'adjudant, qu'il y rencontra, qu'on avait donné l'ordre d'arrêter sans délai le lieutenant Schell. Schroeder qui savait nos projets, crut que nous étions trahis. Il se trompait : j'ai su depuis que, sur le rapport de l'espion Damnitz, on avait appris que Schell ne me quittait presque point. Voilà pourquoi on avait ordonné de l'arrêter. Schroeder effrayé, vint trouver Schell à la citadelle. » Tout » est découvert, lui dit-il, sauve-toi bien vîte; » car tu dois être arrêté dans un instant. »

Schell pouvait échapper seul & très-facilement au danger. Schroeder lui avait proposé de prendre sur le champ des chevaux, & de l'accompagner jusqu'en Bohême; mais ce brave homme n'était point capable d'abandonner son ami à sa malheureuse destinée.

Il monta dans ma prison, portant sous son habit

le ſabre d'un bas officier. » Ami, me dit-il, on » nous a trahis : ſuis-moi, & ne permets pas que » je tombe vivant entre les mains de mes enne- » mis. » Je voulus parler, il me ſaiſit la main, en répétant : » Suis-moi, nous n'avons pas un inſtant » à perdre. » Je paſſai promptement mon habit, je mis mes bottes, & je ſortis avec tant de hâte, que j'oubliai de prendre quelque argent que j'avais caché.

En ſortant, Schell dit à la ſentinelle : » Je mene » votre priſonnier au poële des officiers, reſtez- » là. » Nous y fûmes effectivement; mais nous le quittâmes tout de ſuite, en prenant la porte oppoſée. Mon ami avait formé le projet d'avancer ſous l'arſénal juſqu'à l'ouvrage extérieur ; enſuite nous devions franchir les paliſſades, & faire après comme nous pourrions ; mais nous n'avions pas encore fait cent pas, que nous rencontrâmes le major Quaadt & l'adjudant.

Schell s'effraya. Il monta ſur le parapet, & comme en cet endroit la hauteur du rempart n'était pas conſidérable, il ſauta en bas. Je le ſuivis, j'arrivai heureuſement à terre, ſans m'être fait d'autre mal qu'une écorchure à l'épaule, contre la

partie ſaillante d'une muraille; mais Schell fut moins heureux, & il ſe déboîta le pied. Il tira auſſi-tôt ſon épée; il me preſſa de l'en percer, & de prendre après cela la fuite le plus ſûrement que je pourrais. Schell était petit, d'une conſtitution frêle; je le ſaiſis au travers du corps, je le ſoulevai par-deſſus les paliſſades; enſuite, le chargeant ſur mes épaules, je me mis à courir avec mon fardeau, ſans trop ſavoir où j'adreſſais mes pas.

Le ſoleil venait de ſe coucher, un brouillard épais couvrait toute l'atmoſphère, & il tombait du givre. On avait donné l'alarme derrière nous; tout le monde nous connaiſſait; mais avant que perſonne de la citadelle pût arriver à la ville & paſſer les portes pour ſe mettre à notre ſuite, il ſe paſſa une demi-heure.

Nous n'étions point éloignés de cent pas, quand nous entendîmes le canon d'alarme. Ce bruit effraya beaucoup Schell, parce qu'il ſavait que rien n'était ſi rare que l'heureuſe arrivée d'un déſerteur ſur les frontières, s'il n'avait pû marcher deux heures avant que le canon fût tiré; & que les huſſards & les payſans réunis, étaient très-alertes à

s'emparer des paſſages. Je vais expliquer cela plus clairement tout-à-l'heure.

Nous n'étions pas encore éloignés de cinq cents pas de la forteresse, que nous vîmes tout en mouvement derrière & devant nous. Il faiſait encore jour, cependant nous échappions avec un bonheur que je devais tant à ma préſence d'eſprit, qu'à la réputation que je m'étais faite. On ſavait fort bien que ce ne ſerait pas aſſez de deux ou trois hommes pour nous arrêter. On croyait d'ailleurs que nous ne pouvions pas avoir entrepris un projet comme le nôtre, ſans nous être munis de toutes les armes néceſſaires. On ne ſe doutait pas que, preſſés par le moment, nous n'aurions pour toute défenſe que l'épée de Schell & un mauvais ſabre de caporal (1).

(1) Du nombre des officiers que l'on fit marcher à notre pourſuite, étaient le lieutenant Bach, mon ami, & le capitaine Zerbſt, du régiment de Fouquet, qui toujours m'avait aimé en frère. Nous rencontrâmes celui-ci près des frontières de la Bohême. » Ami ! me cria-t-il, gagne plus » ſur la gauche, vers cette maiſon iſolée que tu apperçois » là-bas. C'eſt la frontière. Les huſſards ſont à la droite. » Il prit vîte une ligne détournée, comme s'il ne nous avait

Quand j'eus porté mon ami environ trois cens pas, je le mis à terre. Je regardai autour de moi ; je ne vis ni la ville ni la citadelle ; en revanche il était aussi impossible qu'on nous apperçût, parce que le brouillard était extrêmement épais. Je conservai

point apperçus. De la part des officiers, nous n'avions aucune inquiétude. On vivait alors au service prussien en bons camarades, en frères. La parole d'honneur suffisait pour engager irrévocablement, si bien que pendant ma prison à Glatz, j'allais chasser à Neurode chez le baron de Stilfried, où je restais jusqu'à trente-six heures. Le lieutenant de Lunitz prenait ma place aux arrrêts pendant mon absence, le major le savait sans en prendre d'inquiétude, l'honneur était sa caution. On connaissait si bien Trenck à Glatz, qu'on ne s'alarmait point de le savoir chassant sur les frontières. Le commandant était toujours trompé. Pauvre homme ! qui ignorait qu'avec de l'honneur, de la tête, de l'argent, on trouve toujours des amis sûrs & courageux. Ceci jette un grand jour sur le caractère national. Avec de pareils officiers, avec des gens unis par les liens d'une noble fraternité, le grand Frédéric pouvait être invincible chez nous. Aujourd'hui l'égoïsme, enfant de l'esclavage, une subordination trop gênée, éteignent les sentimens de l'honneur, de la paix & de l'amitié. La défiance & la crainte sont générales ; l'esprit militaire s'affaiblit insensiblement, & cette honteuse dégénération se fait du plus au moins sentir dans tous les Etats de l'Europe.

ma tête & toute ma présence d'esprit. J'étais résolu à mourir ou à retrouver ma liberté. Je dis à mon ami Schell : Où sommes-nous ? par où va-t-on en Bohême ? où coule la Neisse ? Le pauvre garçon était hors d'état de me répondre ; il ne pouvait pas retrouver ses sens, le désespoir l'égarait : il me priait de ne le pas abandonner vivant ; car il n'y avait pas d'apparence que notre fuite fût possible. Je lui promis alors, sur la foi du serment, que s'il ne nous restait plus aucune ressource, je lui donnerais la mort de ma propre main, plutôt que de le laisser tomber entre les mains de nos ennemis, & cette assurance réveilla son courage. Alors il regarda autour de lui, & à quelques arbres qu'il reconnut, il me dit que nous n'étions pas loin de la porte des champs. Je lui demandai tout de suite : Où passe la Neisse ? Il chercha, se rappella le lieu, & me l'indiqua. Tout le monde, lui dis-je, nous a vu marcher vers la Bohême : il n'y a pas d'espoir pour nous de ce côté-là. On y a formé un cordon, & tous les chemins doivent y être couverts de hussards & de paysans qui nous cherchent, ou qui nous attendent. Je le repris sur mes épaules, & j'allai droit à la Neisse. De-là nous ne tardâmes pas à entendre le mouvement qui se donnait dans tous les villages, celui

dès payſans qui s'empreſſaient de former le cordon de déſertion, & les cris de ceux qui donnaient l'alarme.

On ignore communément quelle eſt la marche que l'on ſuit en Pruſſe dans ces occaſions; j'ai promis plus haut d'en parler : je vais la faire connaître. Auſſi-tôt que l'on s'apperçoit qu'il manque un priſonnier ou un ſoldat, le canonnier quitte la grande-garde, & des trois côtés de la citadelle, met le feu à des canons qui ſont toujours chargés. Dans la ville, des officiers fixés chaque jour à cet effet, doivent être tout prêts à ſe mettre en campagne dès que ces canons ſe font entendre. Dans chaque village, on choiſit chaque jour des payſans pour occuper au premier ſignal, tous les environs de la ville : les officiers montent à cheval ſur le champ; ils vont viſiter tous les poſtes, & voir ſi les payſans ſont à leur devoir. Avec de telles précautions, il eſt preſque impoſſible qu'un ſoldat puiſſe réuſſir à déſerter, à moins qu'il n'ait pu gagner une heure avant les trois coups de canon. Je reviens.

Je me trouvai donc ſur les bords de la Neiſſe; il y avait un peu de glace; je pris mon ami ſur



Tant que je pus marcher à gué, Je le portai

A. Borel del. Patas Sculp.

mes épaules ; tant que je pus marcher à gué, je le portai ; mais lorſque le fond me manqua au milieu de la rivière, ce qui ne dura que l'eſpace de trois braſſes, il fut contraint de s'attacher à moi en me prenant par la queue, & de cette façon nous eûmes le bonheur d'arriver à l'autre bord.

Mon père avait fait exercer tous ſes enfans à la natation. C'eſt lui qui m'a fait exercer à cet art, auquel l'homme peut ſe faire facilement dans ſes premières années, qui a conſervé mes jours pluſieurs fois, & qui en différentes occaſions m'a fait braver les plus grands dangers avec intrépidité. Tout ſouverain qui a des troupes à ſes ordres devrait les familiariſer ſi bien avec l'habitude de nager, manière que ceux qui ne s'effraient point du feu ni des balles, ne fuſſent pas moins accoutumés à vaincre les obſtacles que les rivières peuvent offrir. Combien l'art de la natation ne peut-il pas être utile ? ici pour faire traverſer un fleuve à quelques bataillons, ou au moins à un certain nombre de gens de bonne volonté ; là, pour former des attaques imprévues ; enfin pour n'avoir pas beſoin de pont dans les déroutes ? On peut concevoir s'il était doux le 24 de

décembre de traverſer une rivière à la nage ; pour reſter enſuite expoſé à l'air pendant dix-huit heures. Vers les ſept heures du ſoir le brouillard & le givre étaient tombés ; le clair de lune ſuivit, & il ne tarda point à geler. Il eſt vrai qu'en portant mon ami, je m'étais fort échauffé, mais je n'en étais pas moins tout trempé. Il ſouffrait pour ſa part tout ce que peut ſouffrir un homme ; il mourait de froid ; ſon pied déboîté que j'avais tâché pluſieurs fois de remettre, mais inutilement, lui cauſait des douleurs affreuſes ; il n'avait devant les yeux que le ſpectacle des périls, & la crainte d'une mort imminente.

Dès que nous eûmes gagné l'autre bord de la Neiſſe, nous nous trouvâmes plus à notre aiſe, parce qu'en effet perſonne ne pouvait imaginer de nous pourſuivre ſur le chemin de la Siléſie. Je côtoyai la rivière pendant une demi-heure toujours en avançant ; après avoir outrepaſſé le village qui commençait la ligne de déſertion, & que Schell connaiſſait fort bien pour y avoir été pluſieurs fois ; le hazard nous fit trouver ſur le bord de la rivière un bateau de pêcheur ; nous détachâmes la corde, nous

passâmes de l'autre côté, & en peu de tems nous eûmes gagné les montagnes.

Arrivés là, nous nous reposâmes sur la neige : nous reprîmes courage, & nous consultâmes sur ce que nous avions à faire. Nous coupâmes un bâton pour Schell, afin que pour se délasser il pût aider sa marche. Il se portait en avant sur un pied ; mais la neige était si profonde sur la montagne, & nous rencontrions tant de croutes dures qui se brisaient sur nos pas, qu'il ne pouvait avancer qu'avec une extrême difficulté. Pendant toute la nuit nous marchâmes de cette manière, enfoncant quelques fois dans la neige jusqu'au ventre, & forcés de nous arrêter dans cette impraticable montagne, qui tant en avant qu'en arrière, nous présentait les mêmes obstacles. Quand le jour vint à paraître, nous nous croyions déjà bien près des frontières qui sont à quatre milles de Glatz. On peut se peindre notre effroi, quand nous entendîmes sonner l'heure à l'horloge de la ville. Le froid & la fatigue nous faisaient horriblement souffrir. La faim ne nous tourmentait guère moins, & il n'y avait pas d'apparence que nous pussions endurer tant de maux pendant tout le cours de la journée. Nous reprîmes pourtant courage ; pendant une de-

mi-heure nous multipliâmes les efforts, enfin nous arrivâmes à un village ſitué au bas de la montagne. A quelque diſtance de ce lieu nous vîmes deux maiſons iſolées, nous nous acheminâmes vers elles, & nous y arrivâmes heureuſement. En franchiſſant les murailles de Glatz, nous avions perdu nos chapeaux; mais Schell qui, à ſon titre d'officier de garde, avait conſervé ſon écharpe & ſon hauſſe-col, pouvait avoir aux yeux des payſans une apparence importante.

Je me fis une coupure au doigt, je couvris de ſang mon viſage, ma chemiſe & mon habit, afin de me donner l'air d'un homme bleſſé; & je me bandai la tête. Ainſi équipé, je portai Schell au bout des brouſſailles, dans un endroit peu éloigné des maiſons. Là il m'attacha les mains derrière le dos, de manière pourtant qu'au beſoin il me fût facile de les détacher, enſuite je marchai devant lui. Il me ſuivit en s'appuyant ſur ſon bâton & en criant au ſecours. Deux vieux payſans ſe préſentèrent, Schell leur cria auſſi-tôt: Allez vîte au village, dites au juge-maire d'atteler en toute diligence des chevaux à un chariot. J'ai arrêté ce coquin, il a tué mon cheval, il eſt cauſe que je me ſuis démis le pied; je l'ai

pourtant balaffré & garotté comme vous le voyez, qu'on m'amène vite un chariot, afin que j'aie le tems de le faire pendre avant qu'il meure. —

Je feignis une extrême foibleffe & je me laiffai entraîner dans une chambre. Un payfan fe rendit au village. Une femme déjà vieille, une fille jeune & fort jolie, à qui j'infpirai de la pitié, me donnèrent du pain & du lait; mais quel fut notre étonnement, quand le vieux payfan nomma Schell par fon nom! Nous l'interrogeâmes, il nous répondit qu'il n'ignorait pas que nous étions des déferteurs; que le foir précédent un officier de pourfuite était venu chez le fermier, lui avait donné nos noms, défigné nos vêtemens & raconté toutes les circonftances de notre fuite. Outre cela le vieillard connaiffait Schell, parce qu'il avait un fils qui fervait dans fa compagnie, & que plufieurs fois il lui avait parlé à Habelfchwerdt où il était en quartier.

Une prompte réfolution, une grande préfence d'efprit pouvaient feules nous tirer d'affaire. Je quittai auffi-tôt la chambre, & courus à l'écurie, pendant que Schell occupait le vieux payfan; mais nous avions affaire à un honnête homme qui

lui apprit même le chemin le plus propre à nous conduire promptement en Bohême. Nous n'étions encore qu'à un mille & demi de Glatz ; & tant en avançant qu'en reculant, nous avions perdu près de six milles de chemin sur la maudite montagne. Je trouvai dans l'écurie trois chevaux, mais point de bride. La jeune fille m'avait suivi. J'employai les manières les plus touchantes pour l'engager à nous secourir ; elle m'y parut si sensible que j'ai toujours cru qu'elle nous aurait suivis très-volontiers. Elle me remit deux brides, je les arrangeai à deux chevaux ; je montai Schell sur un, & je pris l'autre. Le vieux paysan se mit à crier, à supplier, à demander merci pour ses chevaux ; par bonheur il n'eut point le courage, peut-être même n'eut-il pas la volonté d'arrêter notre fuite ou de s'y opposer ; car désarmés & fatigués comme nous l'étions, une simple fourche aurait suffi pour nous retenir au moins jusqu'à ce qu'on fût venu à son secours. Nous partîmes ainsi à cheval sans selle ni chapeau. Schell avait son uniforme, son écharpe & son hausse-col ; moi j'avais mon uniforme écarlatte de garde-du-corps. Autre accident. Quand je fus monté, ma maudite bête ne voulut point marcher ; mais j'étais trop bon écuyer pour ne la pas faire avancer malgré elle. Schell

allait devant; nous étions à peine éloignés de quelques centaines de pas, que nous vîmes arriver les payſans du village. Il était fête ce jour-là; ce fut un bonheur pour nous. Nous étions à neuf heures du matin, & tout le monde était à l'égliſe; ſans ce hazard nous étions perdus. J'étais énervé de fatigue, Schell était eſtropié, ainſi point de fuite pour nous.

Il fallait abſolument paſſer par Wunſchelbourg, nous ne pouvions gueres préſumer que nous traverſerions la ville ſans être arrêtés. Un mois auparavant Schell y avait été, tout le monde le connaiſſait. Notre équipage, nos têtes nues, nos chevaux ſans ſelles, tout diſait que nous étions des déſerteurs; mais nos chevaux firent bonne route. Il y avait dans la ville quatre-vingts hommes d'infanterie & douze huſſards en garniſon, deſtinés à la pourſuite des déſerteurs. Schell tourna la ville dont il connaiſſait les détours; il ſçavait auſſi le chemin de Braunau, où nous nous rendîmes vers onze heures du matin, après avoir rencontré le capitaine Zerbſt, comme je l'ai déja dit.

Quelle joie n'éprouvâmes-nous point dans cette

circonſtance ! On peut en jouir, la goûter, quand on s'y trouve ; mais il eſt impoſſible d'en rendre compte. Quand un homme d'honneur, fatigué de ſouffrir une captivité qu'il ne méritait pas d'endurer, a ſu, en dépit de tous les monarques & de toute la puiſſance des hommes, ſe rendre la liberté par le ſecours de ſes propres moyens, l'autorité deſpotique lui inſpire alors une ſi grande horreur, que je ne conçois pas même aujourd'hui comment j'ai pu conſentir encore à vivre ſous un de ces gouvernemens où l'honneur, la liberté, la fortune, tout le bonheur d'un citoyen dépendent de la volonté capricieuſe d'un maître abſolu.

Dans tout ce que j'ai entrepris depuis que je ſuis né, je n'ai jamais été ſi glorieux ; jamais je n'ai rien trouvé qui ait ſatisfait mon cœur, comme le plaiſir d'avoir porté ſur mes épaules pendant douze heures au-moins, & ſauvé l'ami qui n'avait pas craint de s'expoſer pour moi à une mort ignominieuſe. Il eſt bien ſûr que nul homme n'aurait pu réuſſir à nous ramener vivans à Glatz ; mais je ne devais pas mourir. La providence m'avait pour-ainſi-dire deſtiné à des épreuves plus cruelles que celle-ci, qui fut pourtant la ſource féconde de bien d'autres. Si j'avais pu ſavoir quelle en

ſerait la ſuite : ſi l'enchaînement des nombreuſes années qui me préparaient le plus cruel avenir, s'était offert à mes regards, ma fuite de Glatz aurait perdu beaucoup de ſon prix dans mes réflexions. Encore une année de patience, & ſans doute le roi ſe ſerait adouci. Avec une tête plus mûre & un ſens plus raſſis, j'aurais prévu que pour l'aimable Schell & pour moi, il eût été à deſirer que nous ne nous fuſſions jamais connus. Notre liaiſon l'entraîna dans un dédale de périls & de malheurs ; & ce que j'ai ſouffert, ce que j'ai enduré de maux & de revers, mes lecteurs ne le verront point ſans compaſſion, ni ſans ſurpriſe.

Cependant je trouve de la conſolation à penſer que les loix de la nature autoriſaient mon entrepriſe. » Avant de ſe noyer (1), on cherche à gagner le bord. Quand un pilote voit que le péril eſt extrême, il s'empreſſe d'atteindre le port. Le lièvre fuit le chien, l'oiſeau quitte ſa cage. Sans doute un homme doit aimer auſſi ſa liberté : & quand la nature lui ordonne d'être libre, il n'a pas tort de vouloir l'être. »

(1) Vers allemands.

Au reſte, ma deſtinée voulait me donner plus d'expérience, me faire éprouver plus de ſentimens, me conduire plus loin que ces hommes qui n'ayant point connu le mal, vivent triſtement dans le ſein du bonheur, & dont la longue tranquillité fait le tourment. Mon exemple a bien prouvé ce que le malheur peut ajouter d'énergie à la conſtance naturelle, à la fermeté de l'ame; comment on peut apprendre à braver de ſang-froid les plus grands dangers : il a démontré enfin que l'ancienne Rome n'a pas ſeule produit des citoyens incapables de ſe courber ſervilement ſous le joug du deſpotiſme. La Pruſſe, même ſous le ſcèptre de Frédéric, a produit de tels phénomènes, je n'en ſuis pas le ſeul exemple.

Je conſacrerai déſormais peu d'eſpace aux moralités. Les évènemens de ma vie commencent à ſe preſſer les uns ſur les autres; & je crains qu'il ne me ſoit pas poſſible de les raſſembler tous dans le cadre de cette hiſtoire.

Enfin j'étais en liberté! Arrivé à Braunau ſur les frontières de la Bohême, je ne perdis pas de tems. Je renvoyai à Glatz les deux chevaux dont nous nous étions ſervis, ainſi que le ſabre du bas-

officier que nous avions emporté avec nous, & j'adressai le tout au général Fouquet. La lettre qui accompagnait le renvoi, lui causa une telle fureur, qu'il fit passer par les verges toutes les sentinelles de garde devant ma porte, tous les soldats qui étaient sous les armes, tous ceux enfin qui étaient sur le rempart par où nous avions pris la fuite. Cette action était d'une injustice barbare, parce que partout une sentinelle doit obéir à son officier de garde ; parce qu'il est impossible qu'elle devine quelles instructions l'officier a reçues de son supérieur : or en sortant, Schell avait ordonné à mes gardes de rester à leurs postes.

Vingt-quatre heures avant notre fuite, le clairvoyant Fouquet avait très-affirmativement déclaré que je ne pourrais pas même tenter la moindre entreprise pour m'évader, & cependant il avait le démenti : aussi en homme lâche & puissant se vengea-t-il sur des malheureux sans défense, & fit-il retomber sur des innocens la honte de ses jactancieuses bévues.

Pour la première fois, je me trouvais hors de ma patrie. J'errais d'endroits en endroits, comme Joseph échappé de la cîterne où ses freres l'avaient

fait descendre ; & dans le premier moment de ma pleine liberté, je regardais comme un avantage inestimable la perte de tout ce que je quittais. On confisqua aussi-tôt les biens que mes ancêtres avaient acquis avec honneur, & au prix de leur sang ; on ne rougit pas de traiter comme un traître, comme le plus lâche & le plus criminel des révoltés, un jeune homme noble, qui avait fait preuve de capacité, & dont le cœur était dévoré de la plus vive passion pour son pays & pour son roi.

J'écrivis à Frédéric ; je lui donnai les détails les plus exacts sur tout ce qui concernait l'imputation dont on m'avait flétri, je lui prouvai mon innocence de la façon la plus claire ; enfin je lui demandai justice. Il ne me fit point de réponse.

J'ai déjà dit que j'avais appris trop tard les premières résolutions du roi à mon égard : j'ai parlé ensuite du major de place d'Oo, de son caractère avide & intéressé : je dois ajouter ici une preuve de ce que j'ai avancé de son avarice, en disant que pour un cheval qui m'avait amené à Glatz, & dont je fis présent à ce major, il me permit de me promener dans l'en-

ceinte de la citadelle ; que pour un autre présent de cent ducats, je délivrai l'enseigne Reitz qu'on avait enfermé depuis qu'il avait voulu s'échapper avec moi. Je dirai encore qu'on m'a assuré qu'au moment où j'arrachai l'épée du major, cet officier ne s'était introduit dans ma prison, que pour m'annoncer après bien des détours, bien des propos sévères & menaçans, que, grâce à ses efforts & à l'intercession du général, je pouvais espérer de ne rester en prison qu'un an ; que par conséquent, je pouvais me flatter d'être libre dans quelques semaines. Et à quoi tout cela tendait-il ? à me soutirer quelques ducats. Quelle infâme cupidité ! A coup sûr, le roi n'a point été instruit de cette détestable menée du major d'Oo : il aura su seulement que je venais de prendre pour fuir, un expédient désespéré, & que je cherchais à me rendre chez les Impériaux. Le monarque ainsi trompé, aura cru ses soupçons fondés, & se sera imaginé que la désertion était mon but principal, que la trahison était dans mon ame un mal irrémédiable. Il en faut convenir, d'après de pareilles idées il n'aura pu que faire étroitement resserrer un homme qui le voulait quitter pour porter son service aux ennemis. C'est par une suite fatale d'intrigues à-peu-près semblables, que ma destinée est devenue

plus fâcheuſe, & qu'une prévention invincible a rendu le monarque inſenſible & barbare.

Je le répète encore. Pourra-t-on penſer, avec un peu de bon ſens, que ſi j'avais connu le ſort qui m'était préparé au bout de quelques ſemaines, j'aurais renoncé à l'honneur de recevoir ma liberté avec les témoignages de mon innocence, au plaiſir de conſerver mes biens, & au bonheur de revoir l'amie tendre & généreuſe qui attachait tout mon cœur à Berlin.

J'étais donc en Bohême comme un pauvre pélerin, dénué d'argent, d'amis, d'appui, livré, à l'âge de vingt ans, à toute mon inexpérience. J'avais été en 1744., en quartier à Braunau chez un tiſſerand, & j'avais pu lui rendre de petits ſervices. Je lui avais dicté ſa conduite, enfin j'avais ſauvé ſa maiſon du pillage. Ce bonhomme nous reçut chez lui avec autant de joie que de reconnoiſſance. Il y avait deux ans que je m'étais trouvé tout-puiſſant en ce lieu, entouré de neuf chevaux, de cinq valets, & ayant devant les yeux l'aſpect du ſort le plus brillant. Je m'y trouvais comme un fugitif qui demande un aſyle, & à qui on avait en-

levé tout ce qu'un homme peut posséder sur la terre.

Il ne me restait qu'un louis d'or. Schell ne possédait pas plus de quarante gros, & il fallait faire guérir son pied, après quoi aller chercher dans un pays étranger de l'appui, des ressources & de l'honneur. Ma situation n'était pas plus heureuse. J'étais décidé à ne point me rendre à Vienne auprès de Trenck : j'aurais mieux aimé aller tenter la fortune aux Indes orientales. Il m'importait de ne pas confirmer dans ma patrie les imputations de perfidie que j'avais essuyées, & dans l'état misérable où je me trouvais, mes sentimens d'honneur conservaient toute leur jeunesse, toute leur énergie.

J'écrivis à mon amie, & je n'en reçus point de réponse. Il est probable que j'avais oublié de lui indiquer une voie sûre pour me la faire tenir. Les discours publics avaient prévenu ma mère : elle n'aurait pas osé me faire passer le moindre secours. Mon frère était encore esclave d'un tuteur, & mon ami de Schweidnitz, qui était alors à Koenisberg, n'avait pu me répondre.

Nous reſtâmes trois ſemaines à Braunau, pour y ſoigner mon camarade. Son écharpe, ſon hauſſe-col, ma montre, avaient ſervi à remplir notre dépenſe, & il nous reſtait de tous nos ſacrifices un peu moins de quatre florins.

Ce fut alors que les papiers publics annoncèrent que le célèbre chef des pandoures, Trenck l'Autrichien, était dans les liens d'un procès très-criminel, & qu'on le gardait étroitement. Qu'on juge de l'effet que produiſit une ſemblable nouvelle ſur un homme de mon caractère !

Je n'avais pas encore éprouvé le beſoin. Dans ma patrie, j'avais toujours vécu avec les grands, aimé, eſtimé, & même généralement admiré. Tout-à-coup, me voilà ſur une terre étrangère, ſans amis, ſans reſſources, ſans argent, ſans eſpérances, ſans entrevoir un chemin où je pûſſe trouver du pain & de l'honneur.

Je prie mes lecteurs de recourir au premier volume de mes Œuvres morales, & d'y lire la fable de l'*Oiſeau de Canarie*. Je remercie les inſtituteurs de ma jeuneſſe de m'avoir élevé dans les principes indeſtructibles qui, au ſein du malheur même,

ſoutiennent

ſoutiennent le courage d'un jeune homme, & empêchent ſon ame de s'avilir.

Je pris la réſolution de gagner la Pruſſe à pied pour y trouver ma mère, de lui demander quelques ſecours, & de partir de ſuite pour aller chercher du ſervice en Ruſſie.

Schell avait attaché ſon ſort au mien, il voulut me ſuivre. Nous nous munîmes de paſſe-ports au titre de ſoldats pruſſiens déſerteurs, & nous renversâmes nos noms. Je m'appellai *Knert*, & mon ami, *Leſch*.

Le 21 janvier, nous partîmes le ſoir de Braunau, ſans être apperçus, & nous nous engageâmes dans la route de Bilitz en Pologne. Un ami m'avait donné à Neurode une paire de piſtolets de poche, un léger fuſil, & trois ducats, que nous avions laiſſés à Braunau. Il n'eſt pas inutile de dire que j'avais prêté à cet ami de Neurode cent ducats dans un beſoin très-preſſant, qu'il me les doit encore, & qu'au moment où je les lui redemandai, ce fut à titre d'aumône qu'il m'en fit remettre trois.

Les détails de notre voyage, les événemens que nous y rencontrâmes, pourraient former un volume; je ne parlerai que des principaux. Je placerai pourtant ici le journal de notre route. Schell l'avait conservé, & après vingt-trois ans, il me le remit à Aix-la-Chapelle où il vint me voir.

Ici commence l'exact journaliste. Ici pour la première fois, je parais comme un avanturier sur le théâtre du monde. Peut-être après tout ai-je encore plus à me louer de mon bonheur, que je n'ai à me plaindre de mon infortune. Mille autres seraient indubitablement demeurés dans l'enchaînement de conjonctures où je me suis trouvé. Plus de trois fois j'ai connu le danger de perdre la vie, & les extrémités étaient si pressantes, que l'espérance était au désespoir ce que trois peuvent être à cent mille. Enfin, j'ai entrepris pour adoucir mon sort des choses que d'autres ont tenté avec autant de courage que moi, pour n'y trouver que les tourmens & la mort.

Journal de mon voyage à pied, de Braunau *en* Bohême, *par* Bilitz *en* Pologne, *à* Meseritz, *de-là par* Thorn *à* Elbing, *sans mendier, ni mettre personne à contribution. Cete route est de 169 milles allemands, & le mille allemand fait deux lieues de France.*

Le 18 janvier 1747 nous partîmes de Braunau, & nous allâmes par Politz jusqu'à Nachod. — Trois milles. — Toute notre richesse consistait en trois florins, & quarante-cinq krentzers.

Le 19 à Neustadt. Schell échangea son uniforme contre un habit gris d'une assez grosse étoffe. Un juif lui donna en retour deux florins quinze kr. Nous gagnâmes ensuite Reichenau. — En tout trois milles.

Le 20 à Leutomischel. — Cinq milles. J'y mangeai avec avidité un pain qui sortait du four; je pensai en être étouffé. Il fallut rester là un jour, & le compte de notre hôte ne laissa pas beaucoup d'argent dans notre bourse.

Le 22 à Zwittau en Moravie, par Tribau. — Quatre milles.

Le 23 à Sternberg. — Six milles. Cette marche était au-deſſus des forces de Schell, dont le pied était encore faible & douloureux. Néanmoins le lendemain, c'eſt-à-dire le 24, il fallut encore gagner Leipnick, & faire quatre milles dans des neiges profondes avec des eſtomacs vuides.

Là je tirai quatre florins de ma boucle de col.

Le 25 juſqu'à Freiberg, par Weiskirch, à Drachotuſch. — Cinq milles. En faiſant cette route, nous trouvâmes le matin un violon dans ſon étui que quelqu'un avait laiſſé tomber. L'hôte de Weiſkirch nous en donna deux florins, en nous promettant de le rendre à celui qui le réclamerait. Il pouvait valoir vingt florins.

Le 26 à Frideck dans la haute-Siléſie. — Deux milles.

Le 27 à un village. — Quatre milles & demi.

Le 28 par Scotſcha à Bilitz. — Trois milles.

Cette ville eſt frontière entre la Pologne & les Etats d'Autriche ; en conſéquence le commandant Capi établi dans la garniſon du régiment de Marſchall, nous demanda nos paſſe-ports. Nous y avions pris d'autres noms que les nôtres, & nous nous faiſions paſſer pour de ſimples ſoldats pruſſiens en déſertion. Un tambour qui avait déſerté de Glatz nous reconnut, & en avertit le capitaine.

Ce brutal qui n'avait ni éducation, ni délicateſſe, ni humanité, nous fit arrêter ſur le champ, & d'un ton abſolu qui nous ferma la bouche, il nous renvoya à Teſchen, où il nous fit conduire à pied avec autant de rigueur que d'ignominie. — Il fallait faire quatre milles pour arriver.

Nous y trouvâmes le lieutenant-colonel baron de Schwarzer. C'était un homme ſenſible & droit. Il écouta notre juſtification, il la trouva claire, & blâma fort la conduite barbare du capitaine.

Je ne craignis pas de lui raconter mes avantures. Il employa une foule de raiſonnemens pour me détourner du voyage de la Pologne, & pour me faire prendre le chemin de Vienne. Son éloquence fut ſans effet. Mon bon ange m'éloignait

alors de cette capitale. Que ne m'en a-t-il toujours écarté ! A quels tourmens, à quels malheurs il m'aurait fait échapper ! Quel bonheur pour la suite de ma vie, si j'avais laissé sans réclamation tous les biens de ma famille aux mains de leurs farouches usurpateurs ! Combien de persécutions & de douleurs de moins pour le malheureux Trenck !

Je revins donc vers Bilitz. — Quatre milles. — Schwarzer nous prêta des chevaux pour y retourner. Il me remit quatre ducats pour faire ma route. Je les lui ai rendus par la suite avec bien de la reconnaissance ; mais mon cœur n'a point oublié, il n'oubliera jamais le service qu'il m'a rendu en me secourant & en favorisant ma fuite. Cet argent me fit encore avoir une paire de bottes neuves dont j'avais grand besoin.

L'action du commandant Capi m'avait pénétré d'indignation. De Bilitz, nous allâmes à Biala, sur les frontières de la Pologne. J'envoyai de-là un cartel à Capi, en lui laissant le choix de l'épée ou du pistolet. Il ne me répondit point, il ne parut pas, & je le regarderai comme un lâche pour toute l'éternité.

Cet événement me force encore à une réflexion. J'avais été quelque chose, & je n'étais plus qu'un misérable déserteur, contraint, sur l'ordre d'un lâche coquin tel que Capi, à se laisser conduire à pied comme prisonnier à Teschen, & je n'avais pas assez de pouvoir pour le forcer à venir devant la pointe de mon épée. A la vérité, j'étais libre en Pologne, mais mon indigence me donnait les apparences d'un mauvais sujet, d'un vagabond, d'un gueux. A quoi donc servent l'amour de la gloire, les études & le courage, si la pauvreté n'ose se présenter à front découvert dans la société des hommes ?

La pauvreté est le néant de la jeunesse ; elle l'éloigne de ceux qui auraient pu contribuer à son avancement, s'il lui eut été possible de faire connaître sa véritable situation. J'avais approché les rois, les philosophes, les grands hommes ; j'avais eu part aux faveurs du grand Frédéric, & maintenant il fallait que j'endurâsse le besoin, la faim, la fatigue, tous les évènemens de la vie, toutes les peines de l'ame, parce que ma bourse ne contenoit point quelques ducats !

J'étais trop fier pour faire part de ma peine à

qui que ce fût. A qui me confier d'ailleurs ? Dans un pays qui m'aurait été tout-à-fait étranger, mon nom m'aurait pu servir; mais je ne voulais point rester en Autriche, mon nom y était trop connu. Je n'y voulais point chercher d'avancement, & toute démarche capable d'autoriser les soupçons sur mon infidélité en Prusse, m'était devenue odieuse.

Dans un voyage si long & si pénible, au sein de tous les embarras & de tous les besoins, j'aurais pu écouter la chaleur de mon tempérament, & me précipiter dans quelques-unes de ces avantures, où un jeune homme aigri par les contradictions, ne court que trop les risques de s'égarer & de se perdre; heureusement, lorsque j'avais pris un parti, j'y restais inébranlable; heureusement encore, mon ami Schell, à qui tout était alors indifférent, qui voyait du même œil la faim ou l'abondance, la honte ou la gloire, m'observait avec la fidélité de l'attachement, & me tenait en bride, quand j'allais céder à mon ardeur naturelle.

Reprenons notre journal.

Le premier février nous fîmes quatre milles,

pour aller de Biala à Oſwinzin ; j'avais deſſein de demander un aſyle à ma ſœur, qui avait épouſé le ſeigneur de Waldow, & qui demeurait à Hammer dans le Brandebourg, entre Landsberg ſur la Waarte & Meſeritz, frontière de Pologne. Elle vivait-là ſur ſon bien dans une très-belle terre. Ce projet dirigeait notre chemin près des frontières de la Siléſie, juſqu'à Meſeritz.

Le 2, à Bobreck & à Elkuſch, — cinq milles. Dans ce chemin nous fûmes couverts de neige. Nos habits étaient fort minces, & pour dernier malheur, la négligence de Schell lui avait fait perdre notre bourſe qui contenait encore neuf florins, de ſorte que nous étions poſſeſſeurs de dix-neuf gros.

Le 3 à Grumelew, — trois milles. — Le 4 à Wladowitz, Joreck, — encore trois milles. Delà, le 5 à Czenſtochowa, où l'on voit un riche & célèbre monaſtère, dont je pourrais rapporter des particularités bien remarquables, bien honteuſes pour ceux qui l'habitent, ſi j'avais aſſez d'eſpace pour tout dire.

Du couvent, nous nous rendîmes à pied chez

un honnête homme qui tenait auberge & qui se nommait Lazare ; il avait servi comme lieutenant dans les troupes de l'Empire ; il avait éprouvé bien des malheurs & il était réduit à tenir une pauvre hôtellerie en Pologne. Il ne nous restait pas un sou ; nous demandâmes du gros pain. L'honnête hôtelier nous fit manger à sa table. Je lui parlai ingénument de notre position & du motif de mon voyage. Nous avions à peine mangé, quand il arriva une voiture & trois hommes qui ressemblaient à des marchands. Ils entrèrent dans la salle. Ils avaient leurs propres chevaux, un domestique & un cocher.

Cette avanture mérite d'être rapportée. J'abrégerai les détails sans en oublier les circonstances.

Nous avions déja trouvé cette voiture à Elkusch. Un des hommes qui y étaient avait demandé à Schell où nous allions. Nous n'avions aucune raison pour cacher la route que nous prenions, & Schell nomma Czenstochow : nous étions d'ailleurs bien éloignés de former aucun soupçon sur cette rencontre, qui nous menaça des plus étranges malheurs.

Ces trois hommes paſsèrent la nuit dans l'auberge. Ils ſemblaient nous regarder indifféremment & parlaient fort peu. Nous allâmes nous coucher. Vers le milieu de la nuit, le brave hôtelier nous réveilla, & nous frappa d'un étonnement ſtupide, quand il nous dit que les trois voyageurs étaient des Pruſſiens déguiſés, qu'on les avait envoyés à notre pourſuite, & qu'ils lui avaient offert depuis cinquante juſqu'à cent ducats, pour le faire conſentir à nous laiſſer prendre dans ſa maiſon, lier & conduire en Siléſie. Il avait le cœur trop bien placé pour ne pas rejetter une ſemblable propoſition, quand bien même elle lui aurait été encore plus avantageuſe ; mais on lui avait fait promettre de garder le ſecret avec nous, en lui gliſſant ſix ducats dans la main.

Nous reconnûmes dans l'inſtant que nous avions affaire à un officier & à deux bas-officiers envoyés ſur nos traces par le général Fouquet. Après avoir cherché quelque tems comment ils avaient pu deviner notre route, nous crûmes que notre ſecret avait été éventé par un certain Nimſchetsky, lieutenant de la garniſon d'Habelſwerdt, qui nous était venu voir à Braunau, comme ami de Schell, qui était reſté deux jours avec nous, &

qui ſur - tout, nous avait preſſés de queſtions ſur l'endroit où nous chercherions un aſyle. Lui ſeul connaiſſait notre route ; il y a donc toute apparence que ce fut lui qui nous occaſionna cette ſcène, dont nous nous tirâmes pourtant avec beaucoup de bonheur.

Cette indigne menée me cauſa de la fureur ; dans mon premier mouvement, je voulus entrer l'épée à la main dans la chambre de ces miſérables. Scheil & Lazare s'y oppoſèrent. Celui-ci me pria inſtamment de reſter quelque tems chez lui, d'y attendre que ma mère m'eut envoyé quelqu'argent, pour nous mettre à l'abri de certains périls & adoucir les rigueurs de la route.

Ses repréſentations furent inutiles ; je voulais partir & lui parler ; je doutais qu'une lettre pût produire l'effet que je deſirais. Lazare m'obſerva qu'il était impoſſible que nous ne fuſſions point attaqués par ces trois hommes au milieu du grand-chemin. » Plut au ciel ! dis - je avec » tranſport ; j'aurais l'avantage, en les expédiant » pour l'autre monde, de purger la route de ces » infâmes brigands. » Le lendemain à la pointe

du jour ces meſſieurs s'en allèrent & s'avancèrent ſur le chemin de Warſchau.

Lazare réuſſit pourtant à nous retenir preſque malgré nous pendant deux jours. Il nous pria de prendre les ſix ducats que les Pruſſiens lui avaient donnés. Nous nous en achetâmes chacun une chemiſe, une paire de piſtolets de poche, des bas & quelques autres objets de première utilité. Après quoi nous partîmes, mais non ſans donner les plus vifs témoignages de notre ſenſibilité à notre incomparable hôtelier, qui nous donna encore les inſtructions les plus ſages & les plus prudentes ſur la manière de faire notre route.

Le 6 février, de Czenſtochow à Dankow, — deux milles. — En partant nous avions concerté nos moyens de défenſe, dans le cas où nous ſerions attaqués dans la route. Lazare nous avait appris que nos pourſuivans n'avaient qu'un fuſil dans leur voiture. J'avais un ſabre & un fuſil. Chacun de nous avait une bonne paire de piſtolets ſous ſon habit. Ces meſſieurs ne nous ſoupçonnaient pas ces armes, & quand ils nous attaquèrent, ils ne virent pas ſans un très-vif étonne-

ment de quelle manière nous ſavions nous en ſervir.

Le 7, nous nous acheminâmes vers Parſemechi. Nous n'avions pas encore fait une lieue, quand nous apperçûmes de loin un carroſſe arrêté ſur le chemin. Nous nous en approchâmes & nous reconnûmes celui de nos pourſuivans. Il ſemblait être embourbé dans la neige, & nos hommes en étaient deſcendus. Dès que nous pûmes les entendre, ils nous invitèrent à venir à leur ſecours. Ils ſe promettaient à coup ſûr de nous attirer ainſi pour nous ſurprendre. Schell était petit & foible; on ſe ſerait attaché à moi de préférence, & on nous aurait enlevés de force avec beaucoup de facilité, car on voulait nous prendre vivans. Nous quittâmes auſſi-tôt la chauſſée, & à la portée de trente pas, je leur criai : » Nous n'avons pas le » tems de vous rendre ſervice. » Alors, ils ſautèrent tous quatre dans leur voiture, en tirèrent des piſtolets, & coururent ſur nous en criant : arrêtez, coquins ! arrêtez. Schell & moi nous prîmes la fuite comme nous en étions convenus. Tout-à-coup je fis volte-face, & tirant ſur celui qui était le plus près de moi, je lui paſſai une balle dans la poitrine; il tomba. Schell fit feu

à son tour ; nos poursuivans firent de même, & une balle blessa mon ami au cou. Je jettai alors mon fusil, je tirai mes deux pistolets ; un de nos hommes prit la fuite. La colère me tenait si fort, que je le poursuivis près de trois cens pas. Il s'arrêta, & comme il se retournait l'épée à la main, je m'apperçus qu'il était couvert de sang. J'en eus bon marché, & je l'étendis à mes pieds. En me retournant, je vis Schell dont les deux autres s'étaient saisis, & qu'ils entraînaient vers la voiture. Je courus à eux comme un furieux, & quand ils virent que j'étais près de les atteindre, ils lâchèrent leur prise pour s'enfuir dans la campagne. Le cocher qui avait vu l'évènement de ce combat, monta sur son siège bien vîte, & s'enfuit au galop.

Ainsi je délivrai Schell. Outre sa blessure au col, il avait reçu un coup de sabre à la main droite qui lui avait fait perdre son épée ; dont cependant il disait avoir percé le corps de son adversaire. Le premier de nos poursuivans que j'avais mis par terre, avait une montre d'argent, je m'en emparai. Je voulais voir s'il avait de l'argent, Schell vint à moi & me montra un carrosse traîné par six chevaux qui descendait la hauteur.

Si nous l'euſſions attendu, il eut été poſſible qu'on nous prît pour des voleurs de grand-chemin, & les deux hommes échappés à notre juſte colère, auraient certainement témoigné contre nous. Il fallait prendre un parti prompt, & nous nous déterminâmes à fuir. Je m'emparai avant, du fuſil du premier qui était tombé, je lui pris encore ſon chapeau, & nous gagnâmes la forêt à grands pas. Nous y entrâmes dans un ſentier détourné, nous ne la traverſâmes point ſans inquiétude, & le ſoir nous arrivâmes à Parſemechi.

Schell avait perdu beaucoup de ſang; je bandai ſa plaie avec toute l'adreſſe dont j'étais capable. Dans les villages de Pologne un chirurgien eſt une rareté inſigne, & le pauvre Schell gagna la ville avec bien de la peine. Nous y trouvâmes deux bas-officiers Saxons, qui recrutaient pour le régiment des gardes de Dreſde. Ma taille de ſix pieds (1) les frappa, & mon air d'intrépidité fixa leur attention. Nous eûmes bientôt fait connaiſſance. Dès que je fus ſûr que j'avais affaire

(1) Le pied de Pruſſe a environ dix pouces ſept lignes de France.

à deux hommes raiſonnables, je ne craignis pas de leur dire qui nous étions. Je leur racontai notre avanture avec les brigands Pruſſiens, & ma confiance les flatta beaucoup. On panſa la bleſſure de Schell, & pendant ſept jours nous vécûmes dans la plus grande intimité avec ces honnêtes Saxons. On m'a dit depuis, que des quatre hommes qui nous avaient pourſuivis, un ſeul était retourné à Glatz; que l'officier qui avait accepté l'infâme commiſſion de nous arrêter s'appellait Gersdorf, & qu'il devait avoir ſur lui cent cinquante ducats, quand je l'étendis ſur la grande route. Que cette riche dépouille ſerait venue à propos pour ſubvenir aux dépenſes de notre voyage, ſans le maudit carroſſe qui nous contraignit à décamper! Pour cette fois la fortune aurait dû nous être favorable, ſi elle doit ſes bonnes graces à la bonne cauſe & aux honnêtes gens. Quoique forcé de me défendre contre des ennemis perfides, je fus contraint à fuir comme un brigand. Nous vendîmes toute notre priſe à un juif; la montre pour quatre ducats, le chapeau pour trois florins & demi, & le fuſil pour un ducat, car Schell ne pouvait pas s'en charger. Une grande partie de cet argent fut dépenſée à Parſemechi. Le chirurgien qui

était juif, nous vendit son onguent bien cher; & nous partîmes.

Le 15 février, de Parsemechi par Vielun à Biala, — quatre milles.

Le 16, par Jerischow à Micorsen, — quatre milles & demi.

Le 17, à Osterkow & Schwarzwald, — trois milles.

Le 18, à Sdune, — quatre milles.

Le 19, à Goblin, — deux milles.

Quand nous arrivâmes dans cet endroit nous n'avions ni pain ni argent. Je vendis mon habit à un juif qui l'échangea contre un gros sarrau, avec quatre florins de retour. Nous avancions vers la résidence de ma sœur. Mon dessein étant d'aller la voir, je regrettais fort peu la vente de mon habit, puisque j'espérais de me voir bientôt équipé à neuf. Mais la faiblesse de Schell augmentait de jour en jour, ses blessures ne guérissaient que bien lentement, & l'argent s'en allait. Le froid

augmentait son mal, & comme il était peu accoutumé à la propreté; son corps rassemblait toutes les vermines de la Pologne. Souvent nous nous présentions dans des chaumières enfumées, aussi malades de l'humidité que de la fatigue. Pendant tout ce voyage, de la paille & plus souvent de mauvais bancs, nous servirent de lits de repos. On ne peut pas se figurer à quelle misère, à quelles privations, à quelle peine nous fûmes exposés. Marcher pendant tout l'hiver au travers de chemins affreux, dans un pays où le mot même d'humanité est étranger, où des juifs impitoyables vous refusent durement un asyle pendant la nuit, voilà de ces malheurs qu'on ne peut apprécier qu'après les avoir éprouvés.

De tems en tems mon fusil nous donnait un repas; c'était ici un canard domestique, là une poule, dans les endroits où l'on pouvait prendre en toute sûreté de conscience; car, par-tout ailleurs, nous nous serions reproché de faire le plus petit tort à qui que ce fût. Par fois nous étions apperçus par des recruteurs Saxons ou Prussiens, & tous s'empressaient autour de moi. J'étais dans la fleur de la jeunesse; je m'amusais de leurs propositions; je riais sous cape quand je

les entendais me donner la perſpective de me voir bientôt caporal ; quand ils ſe promettaient de nous enivrer, & qu'ils ſe mettaient en frais d'hydromel, de brandevin ou de bierre. Par-là cependant nous nous expoſions à bien des dangers en route, mais auſſi avions-nous de tems en tems à bien bon compte ; ce dont nous avions grand beſoin.

Le 21, nous marchâmes de Goblin à Pugnitz, — trois milles & demi.

Le 22, nous fîmes quatre milles, par Storchneſt à Schmiegel.

J'eus dans ce lieu une avanture aſſez remarquable. Les payſans danſaient au ſon d'un violon que le menétrier faiſait jurer horriblement. Je pris l'inſtrument des mains du racleur, & je jouai un air de danſe. Je leur fis plaiſir. Mais quand je voulus quitter, ils m'entourèrent & me contraignirent avec des menaces & de la violence, à les faire danſer juſqu'au lendemain qui était un jour de fête ; de ſorte que la fatigue me faiſait preſque tomber en défaillance. A la fin ils prirent diſpute entre eux & ils en vinrent aux coups. Schell était étendu ſur un banc où il dormait. On tomba ſur ſa

main blessée, ce qui le rendit furieux. Je pris nos armes, je tombai sur les mutins, & lorsque la confusion fut générale, nous nous éloignâmes sans autre accident.

Que cette nuit-là m'offrit d'occasions de reflêchir sur la bizarrerie de mon destin! Deux années auparavant j'avais le bonheur de danser à Berlin avec les princesses, sœurs de mon souverain; dans ce moment je me trouvais dans une chaumière Polonaise, jouant le rôle d'un menétrier réduit à la plus extrême indigence, faisant danser malgré moi, de misérables paysans, avec lesquels il fallait que je finisse par me battre. Au fait, j'avais bien mérité ma disgrace. Qui me forçait à montrer à ces gens là que je savois un peu de musique? Sans mon ridicule orgueil, j'aurais passé la nuit tranquillement. En général si je ne sais quelle vanité ne m'avait pas toujours porté à faire voir que j'en savais plus que les autres, j'aurais eu moins à souffrir des atteintes de l'envie & de la calomnie. Si la nature m'avait donné une taille moins remarquable, si elle avait contrefait ma tournure, on aurait fait moins d'attention à moi, on m'aurait accordé moins de préférences, j'aurais en conséquence été

en butte à moins d'avantures fâcheuses ; à moins d'événemens désastreux.

J'ai dit dans un de mes poëmes Allemands : » L'ours, parce qu'il sait danser, doit mourir » dans l'esclavage ; ainsi le mérite de l'homme » éclairé le conduit souvent à l'infortune ».

J'aurais pu m'épargner bien des chagrins, si l'ambition ou la curiosité ne m'avait pas contraint à me mêler de tout. Une fois mis en avant, il fallait bien que je cherchasse des moyens pour me tirer d'affaire. Il est vrai que l'expérience a fait de moi un autre Mentor ; mais j'ai reçu des blessures de tous les côtés, & elles ne sont pas tellement cicatrisées qu'elles ne puissent se rouvrir & saigner encore.

Le 23 février à Rakowitz & de-là à Karger-Holland, — quatre milles & demi.

Il fallut vendre là une chemise & la veste de Schell, pour ne pas mourir d'inanition. J'avais abattu la veille une gélinotte que nous mangeâmes toute crue & que nous trouvâmes très-bonne. J'abattis encore une corneille, mais Schell

n'en voulut pas manger. Quand on marche à grandes journées, on a grand appétit, sur-tout lorsqu'on est jeune; nos gros ne tardèrent donc pas à se dissiper.

Le 24 février, par Benzen à Lettel, — quatre milles.

Nous nous y arrêtâmes pour hasarder de nous rendre de-là chez ma sœur, à Hammer dans le Brandebourg. Nous y rencontrâmes la femme d'un soldat Prussien qui y demeurait. Elle était née à Koelschen, village appartenant à mon beau-frère. Je lui dis tout naturellement qui j'étais & elle nous servit de guide.

Le 27 février, par Kurschen à Falkenwalde.

Le 27 à Ost & à Neuendorf. Pour éviter la route publique, nous traversâmes une forêt, & à neuf heures du soir nous arrivâmes chez ma sœur à Hammer dans le Brandebourg.

Nous frappâmes à la porte. La servante qui vint nous ouvrir était de ma connaissance; elle s'appellait Marie, & avait été élevée chez mon

père. Quand elle apperçut un grand jeune homme, vêtu comme un mendiant, elle eut peur ; je lui dis bien vîte : » Manon, eſt-ce que tu ne me connais pas ? — Non répondit-elle. — Je me fis connaître & je lui demandai ſi mon beau-frère était chez lui. — Oui, mais il eſt dans ſon lit malade. — Dis tout bas à ma ſœur que je ſuis ici. — Elle nous fit entrer dans une chambre voiſine, où ma ſœur ne tarda point à ſe rendre.

Mes vêtemens lui causèrent de l'effroi. Elle ignorait encore ma fuite du château de Glatz. Elle retourna auprès de ſon mari & ne reparut pas. Un quart-d'heure après, je vis Marie qui revenait ſeule ; elle nous dit en pleurant que ſon maître nous enjoignait de quitter ſur le champ ſa maiſon, ſans quoi, il ſerait contraint de nous arrêter & de nous livrer. Je ne pus revoir ma ſœur, parce que ſon mari l'empêcha de ſortir.

Qu'on ſe figure ce que je dus éprouver dans un pareil moment! J'étais trop fier & trop irrité pour demander aucun ſecours d'argent. Je ſortis en fureur, & vomiſſant les plus terribles imprécations. Marie toujours en larmes, gémiſſait ſur mon ſort ; elle me gliſſa dans la main trois ducats ;

je ne les refusai point. Fatigués, désespérés, mourant de faim, nous nous enfonçâmes dans la forêt qui n'était pas à cent pas du château. Nous la traversâmes par un tems pluvieux, neigeux, & dans le sein des ténèbres. Comme nous nous trouvions dans le Brandebourg, nous ne risquâmes d'entrer dans aucune maison. A l'aide de la bonne femme qui nous gardait, nous revînmes à Lettel au point du jour. Notre état lui fit verser des pleurs; je ne lui donnai pourtant que deux ducats, tant pour la récompenser de ses peines, qu'en faveur des dangers qu'elle avait courus. Je lui fis la promesse de faire davantage par la suite; je lui ai tenu parole. En 1751, je l'ai fait venir à Vienne & j'en ai pris soin. Elle avait environ cinquante ans, & elle est morte en Hongrie quelques jours avant mon départ pour Dantzick; voyage maudit où j'ai été arrêté & conduit en prison à Magdebourg, pour y rester dix années entières.

Quand nous eûmes quitté le château de ma sœur, nous nous trouvâmes dans la forêt, & dans l'état le plus digne de pitié. Alors je dis à Schell: » Frère! parlons à cœur ouvert; une pa-
» reille sœur ne mérite-t-elle pas que je brûle sa

» maiſon ſur ſon dos? » Schell avait de grandes qualités; la modération, la générosité, la raiſon étaient les principales. Quand je me laiſſais aller à la fougue de mon tempérament, il me ſervait de Mentor, il ſavait me calmer. J'honore ſa mémoire; il méritait un autre ſort que celui qui a terminé ſes jours.

Il me dit dans cette circonſtance : « Mon ami, » ta ſœur eſt ſans doute innocente; c'eſt ſon » mari qui l'aura retenu. Réfléchis. Si le roi » venait à ſavoir que nous ſommes entrés chez » elle, & que ſon mari eut favoriſé notre fuite, » elle ſerait auſſi à plaindre que nous. Calme- » toi & rappelle ta raiſon. Si le cœur eſt pour » quelque choſe dans le traitement qui nous » afflige, tant pis pour tes parens. Un tems » viendra peut-être où leurs enfans auront be- » ſoin de toi, où tu pourras leur être utile; » alors tu feras le bien pour le mal, & tu feras » vengé ».

Ce ſage conſeil n'eſt jamais ſorti de ma mémoire. Ce que Schell avait prévu arriva. Mon opulent beau-frère mourut peu après. Dans la guerre de Ruſſie, ſes biens furent changés en un amas de

pierres, & quand je ſortis de ma priſon de Magdebourg, dix-neuf ans après l'époque dont je parle, je pus en effet rendre aux enfans de ma ſœur des ſervices très-importans. Elle ſe juſtifia elle-même, & je vis que Schell l'avait bien jugée. Pendant que j'étais détenu à Magdebourg, elle me donna les plus fortes preuves de ſon attachement pour moi. On la dénonça d'une manière infâme à Berlin. Weingarten, ſecrétaire de l'envoyé impérial, fit cette atroce dénonciation, qui ravit à ma ſœur une partie de ſes biens, & lui coûta la vie. Je puis dire qu'elle en fit le plus noble, le plus généreux ſacrifice à ſon frère, alors bien malheureux.

Dans le cours de ce livre, je parlerai de cette ſcène cruelle, à laquelle je ne puis jamais penſer ſans frémir de douleur & de colère. Dieu veuille acquitter ma dette envers cette ſœur reſpectable. J'ai fait trop de pertes pour pouvoir rendre à ſes enfans les biens que j'ai reçus d'elle. L'objet ſur lequel j'aurais pu la venger, n'exiſte plus. Certes, ſi j'avais pu le rencontrer, je lui aurais ſu faire expier ſon crime.

Cet évènement me fit déranger tout le plan de mon voyage ; & comme je n'avais pas rencontré

de ſecours chez ma ſœur, je rejettai mes eſpérances ſur ma mère, qui vivait alors en Pruſſe à neuf milles de Konigsberg.

Le 28. nous reſtâmes à Lettel. La fatigue & la conſternation nous y retinrent.

Le premier Mars, nous allâmes juſqu'à Pleeſe,— trois milles. Le 2. juſqu'à Meſeritz, — un mille & demi.

Le 3. Nous fîmes trois milles en allant par Verſebaum à Birbaum.

Le 4. nous traversâmes Zircke, Wruneck, Oſtbeſchow, pour aller à Stubnitze. Ainſi ce fut pour un jour ſept milles, dont trois dans une voiture.

Le 5. trois milles pour gagner Rogoſen, où nous arrivâmes dénués de tout. Nous n'avions pas de quoi payer notre gîte. On ne voulut pas nous le donner. Nous marchâmes toute la nuit ſans trop ſavoir notre route, & preſſés par la faim la plus cruelle : à la pointe du jour nous étions égarés à deux milles du chemin.

Nous nous déterminâmes à entrer chez un payſan. Nous y vîmes une vieille femme qui tirait le pain du four. Il nous était impoſſible d'en acheter. En ce moment, j'éprouvai qu'il ſe pouvait que la faim conduisît au meurtre. Cette idée me fit reculer d'horreur. J'en frémis encore aujourd'hui. Mais depuis cette terrible épreuve, je trouve le crime moins odieux dans de pareilles circonſtances, & c'eſt de tout mon cœur que je plains l'infortuné chez qui le pouvoir de ſa raiſon a moins d'empire que le beſoin. Nous ſortîmes comme des gens qui prennent la fuite; & nous fîmes deux lieues encore pour gagner Wongrofze.

Ma faibleſſe était extrême; je vendis mon fuſil pour un ducat. Nous avions enduré la faim pendant quarante heures; nous nous en dédommageâmes. Le 6. nous nous reposâmes, pour réparer nos forces, qu'une marche de dix milles faite dans la boue, dans la neige & ſans aucun repos, avait extrêmement altéré. Le 7. nous traversâmes Genin, pour aller à un village avancé de quatre milles dans la forêt.

Nous y rencontrâmes une bande de Bohémiens d'environ quatre cens hommes. On nous traîna

de force au camp-volant. C'était pour la plus grande partie, un aſſemblage de déſerteurs Français & Pruſſiens. On crut que j'étais de leur race, & on voulait m'enrôler ; mais je dis ingénuement au chef qui nous étions : il me donna un écu, de la viande & du pain pour notre proviſion ; & après nous avoir retenus vingt-quatre heures, il nous laiſſa continuer notre route.

Le 9. nous avançâmes juſqu'à Lapuſchin, — trois milles & demi. Le 10. juſqu'à Thoren, — quatre milles.

Un nouvel évènement m'attendait là. J'étais ſans doute deſtiné à être le jouet des avantures les plus bizarres, à rencontrer à chaque inſtant des obſtacles à vaincre, & des faits peu propres à figurer dans ma vie ſur le ton de la vraiſemblance.

Nous arrivâmes à Thoren un jour de foire. Qu'on ſe figure un grand garçon vêtu comme un mendiant, ayant au côté un ſabre énorme, à la ceinture des piſtolets. Qu'on y ajoute un compagnon dont le col & la main ſont entourés de chiffons, plus ſemblable à une ombre errante,

qu'à un habitant de ce bas-monde, & portant aussi des pistolets à la ceinture. Nous voilà tels que nous étions.

Nous nous présentâmes dans un cabaret, on refusa de nous y recevoir. Je demandai où était le collège des Jésuites; je m'y rendis, & demandai à voir le Père Recteur. On me regarda comme un brigand qui cherchait une retraite. Après avoir long-tems & ardemment sollicité, je fus enfin conduit devant sa majesté Jésuitique. Elle me reçut comme l'empereur du Mogol reçoit ses esclaves. Ma requête fut de nature à exciter la commisération. Je lui fis le récit de mes malheurs; je l'informai des causes de mon voyage; je le suppliai de vouloir bien prendre soin de mon libérateur, dont les blessures empiraient tous les jours, de le garder à Thoren, jusqu'à ce que j'eusse atteint la maison de ma mère, & que j'en eusse reçu des secours capables de me faire revenir à Thoren, pour lui apporter en même-tems le tribut de ma reconnaissance, & le remboursement de ses frais.

Il me semble que j'entends, que je vois encore ce prêtre orgueilleux & insensible, & je sens

mon indignation ſe réveiller. Il n'eut pas la patience de m'écouter jusqu'à la fin. » Sors, me dit-il, retire toi ; j'ai des affaires plus intéreſſantes que tes diſcours ». On me congédia ſans me propoſer le moindre ſecours, & mon expérience me fit connaître ce qu'étaient ces deſcendans d'Ignace pour leſquels on avait une ſi grande vénération. Dieu prenne pitié de tout homme ſenſible que le malheur pourrait réduire au beſoin de leur aſſiſtance ! Leurs cœurs ont une cuiraſſe d'égoïſme, qui les défend contre toutes les atteintes de la ſenſibilité, comme ceux de nos derviches, & l'ironie avec laquelle ils plaignent les miſérables, eſt peut-être la plus atroce des barbaries. Il m'eſt arrivé quatre fois en ma vie d'aller dans des monaſtères ſolliciter des ſecours & des conſeils ; j'y ai trouvé les mêmes hommes en Allemagne, en Pologne, comme en Italie.

Dans ces pays, les aſſaſſins, les brigands trouvent chez eux une protection qu'ils n'accordent que pour rendre leur autorité reſpectable aux yeux des peuples, au mépris de celle des ſouverains. Mais l'homme indigent, qui n'a d'autres recommandations que ſon malheur & ſa vertu, veut en vain parler à la compaſſion de ces vampires. Tels que des léopards affamés qui guettent leur proie, ils

ils trompent l'homme crédule, & ils oppriment l'homme éclairé. La pitié, la délicatesse sont des sentimens qui leur sont étrangers : il semblerait que les statuts fondamentaux du cloître les rendent les ennemis les plus irréconciliables de toutes les vertus sociales & de tous les devoirs du citoyen.

J'espère que mes lecteurs voudront bien me pardonner cette digression. Mon éloignement naturel pour tout ce qui est perfide, est fondé sur une pénétration que l'expérience m'a donnée. C'est aux Jésuites que je dois la perte de tous mes biens en Hongrie, & je ne dois pas omettre que lors de l'usurpation qui m'a ruiné, le pere Kampmuller, intime ami du comte de Grassalkowitz, était confesseur de la cour. Je devais à mon cœur & à ma plume justement animés contre cet essaim de méchans, la faible satisfaction de cette courte diatribe. (1) Retournons à mon aventure.

(1) J'ai retranché ici beaucoup de choses qui se trouvent dans mon original allemand imprimé à Vienne, où j'avais permission de tout dire. Les religieux sont réellement là tout ce qu'ils sont en Prusse. Je me persuade avec plaisir que les religieux français ont conservé leur caractère national, & qu'en France, un moine tient plus à la société que partout ailleurs.

En quittant le couvent des Jésuites, je retournai à mon cabaret, pénétré de tristesse & d'indignation. Un officier Prussien qui recrutait, y était à m'attendre. Il employa toutes les ruses imaginables pour m'engager à m'enrôler. Il porta le prix de mon engagement jusqu'à 500 écus. Il alla jusqu'à me promettre le bâton de caporal, si je savais écrire. Je lui répondis que j'étais né en Livonie, que j'avais déserté l'Autriche pour aller recueillir une succession dans ma patrie. Après un entretien assez long, il me dit tout bas, qu'il n'ignorait point que j'étais un voleur; qu'il savoit que j'allais être arrêté, mais que si je m'engageais, j'étais sûr d'échapper au châtiment.

Cette confidence me révolta. A l'instant je repris mon caractère, je lui donnai un soufflet, je tirai mon sabre. Mon homme au lieu de se défendre, s'élança dehors en disant au cabaretier de m'empêcher de sortir. J'étais informé qu'en conséquence d'une amnistie, la ville de Thoren livrait clandestinement les déserteurs au Roi de Prusse. Je fus effrayé, je me mis à la fenêtre, & je vis deux bas-officiers Prussiens entrer dans la maison avec quelques milices de la ville. Je m'armai sur le champ de mon sabre & de mes pistolets. Schell

fit de même, & nous les rencontrâmes à la porte de la chambre. Je leur criai place en leur présentant le pistolet armé : ils furent interdits, & reculèrent en tirant leurs sabres. La porte de la maison était occupée par l'officier accompagné de la garde de la ville. Je fis faire place, le pistolet d'une main & le sabre dans l'autre. On se rangea, mais on se mit à crier au voleur, & le peuple me poursuivit. J'arrivai heureusement au couvent des Jésuites. Schell fut arrêté seul, & conduit comme voleur dans les prisons de la ville.

Je ne le pouvais pas sauver, j'en étais inconsolable; & je le voyais déjà remis aux mains de nos ennemis. Les Jésuites me reçurent beaucoup mieux que la première fois, parce qu'ils me prirent pour un voleur qui cherchait un asyle. Le père, auquel je m'adressai, était un homme aimable. Je lui fis un récit rapide de tout ce qui pouvait me justifier, & je le priai de s'informer de la raison qui nous faisoit poursuivre. Après une demi-heure d'absence il revint & me dit : » qu'on ignorait qui nous étions; que la veille » on avait commis avec effraction un vol considérable chez des marchands de la foire ; qu'on

» avait résolu d'arrêter tous les gens suspects ;
» que notre accoûtrement nous avait fait considérer comme tels ; que nous avions été dénoncés par notre hôte, qui était un enrôleur Prussien ; que toutes ces circonstances réunies aux plaintes du lieutenant avaient déterminé la justice à s'assurer de nous ».

Cette découverte me fit grand plaisir. Nôtre passe-port de Moravie, & le journal de notre route suffisaient pour nous justifier. J'affirmai qu'on pouvait envoyer dans tous les endroits où nous avions passé. Enfin je parlai si bien au Jésuite, que je le persuadai. Il sortit encore, & reparut bientôt avec un syndic de la ville, à qui je donnai d'amples explications. On alla trouver Schell dans sa prison, on l'interrogea, & ses réponses furent conformes aux miennes. On s'était d'ailleurs saisi de nos papiers au cabaret, de sorte qu'on pouvait bien savoir qui nous étions. Je passai la nuit au couvent, je me livrai à mes réflexions sur ma malheureuse destinée, & je ne pus dormir un seul instant. Schell ignoroit ce que j'étais devenu ; il s'était persuadé qu'on nous ferait conduire à Berlin. Sa position ajoutait à mes inquiétudes. Il était lui-même fort tourmenté par

des idées lugubres, & il avoit pris le parti de s'étrangler plutôt que de se laisser conduire.

J'éprouvai un tressaillement de joie bien vif, lorsqu'à dix heures du matin le bon religieux vint me trouver, & me présenta mon ami Schell. Il me dit qu'on nous avait jugés innocens; que nous pouvions partir; mais qu'il fallait nous tenir sur nos gardes, parce que nous devions infailliblement être épiés par les recruteurs Prussiens. Il ajouta que leur lieutenant, en me faisant arrêter comme voleur, avait compté que je deviendrais sa proie; que c'était-là le mot de l'énigme de la veille.

J'embrassai le pauvre Schell. On l'avait meurtri de coups en l'arrêtant, parce qu'il avait voulu de la main gauche écarter le peuple pour me suivre. On lui avait jetté de la boue à la figure, & pendant qu'il était aux arrêts, chacun le traitait comme un fripon qui avait mérité la corde. Il était vraiment hors d'état d'aller plus loin. Sa blessure au col était cicatrisée, mais celle de la main allait fort mal. Le Père Recteur ne voulut pas se montrer, & il nous envoya un ducat. Le bourguemestre nous donna à chacun un écu par forme

de dédommagement. C'eſt ainſi que cette affaire ſe termina. Nous nous rendîmes au cabaret pour y prendre nos paquets, & abandonner Thoren ſur le champ. Je penſai qu'en allant à Elbing, nous devions trouver des villages Pruſſiens. Je demandai dans une boutique ſi je pourrais trouver quelque part une carte géographique. Sur une porte en face de la boutique était une vieille femme boſſue. Le marchand me dit de m'adreſſer à elle; qu'elle devait avoir de ces choſes-là, puiſque ſon fils étudiait, & qu'elle pourrait nous les faire voir. Je l'abordai, je lui dis que nous étions de pauvres voyageurs qui voulions prendre connaiſſance de la route de Ruſſie dans une carte géographique. Elle conſentit à nous aider. Elle nous conduiſit à une chambre, mit un Atlas ſur la table & ſe plaça devant moi. Tandis que je faiſais mes recherches, & que je tâchais de cacher un coin de mes manchettes, qui me faiſaient un peu de honte, elle me fixait avec une intention pénétrante. Enfin elle dit avec un ſoupir » Ah ! bon » Dieu ! Que fait actuellement dans le monde » mon pauvre fils unique ! Je m'apperçois bien » que vous êtes un enfant de famille. Mon fils » m'a quittée auſſi pour courir le pays ; il y a » huit ans que je n'ai reçu de ſes nouvelles, &

» il doit être cavalier dans les troupes Autrichien-
» nes. Dans quel régiment, lui dis-je ? Dans
» Hohenems. C'est étonnant, Monsieur, comme
» il vous ressemble. Je lui demandai s'il n'était
» pas à-peu-près de ma taille. — Oui, aussi
» grand au moins. — N'a-t-il pas des cheveux
» blonds ? — Tout comme les vôtres. — Comment
» s'appelle-t-il ? — Will. — Oh ! ma bonne mère,
« m'écriai-je, votre fils n'est pas mort ; Will se
» porte bien, c'était le meilleur de mes camara-
« des. » Cette bonne femme fut frappée d'étonnement, elle me sauta au col, dit que j'étais un ange du ciel qui lui apportait des nouvelles de son cher fils. Elle me fit cent questions auxquelles je n'eus pas de peine à répondre, parce que dans l'excès de sa joie, elle me coupait la parole à chaque mot : ainsi je me trouvai menteur par circonstance & par nécessité.

Je l'assurai que j'étais aussi cavalier dans Hohenems ; que j'avais un congé pour aller voir ma mère dans l'Ermland ; que sous un mois je repasserais ; que je me chargerais volontiers de ses commissions ; & que si elle voulait acheter le congé de son fils, je ferais tout pour accélérer son retour. Elle me conta avec beaucoup de chaleur que

son second mari avait chassé ce fils de la maison; qu'il ne soupirait qu'après sa mort, afin que celui qu'il avait d'elle recueillit toute la succession; qu'il se trouvait positivement à Marienbourg : elle ajouta beaucoup d'autres choses qu'il est inutile de rapporter.

Cet incident me présentait des avantages, dont je profitai aussi-tôt. Je la priai vivement de garder mon camarade, que des recruteurs Prussiens avaient blessé, qui était tombé malade en voyage, & de le garder chez elle, jusqu'à ce que je lui eusse envoyé de quoi me rejoindre, ou que je vinsse le chercher moi-même en acquittant sa dette. Elle accepta ma proposition avec plaisir. Sur le champ elle prit avec un voisin qui était son ami, des arrangemens pour qu'il se chargeât de Schell, sans que son mari en sçut rien. Elle nous fit donner à manger, me remit une chemise neuve, des bas, pour trois jours de provisions de bouche, & six florins de Luneboug. Après cela elle m'embrassa en me souhaitant mille bénédictions. Après dîner je quittai Thoren & mon ami Schell, bien certain qu'on aurait grand soin de lui. Il n'était pas moins sûr que mes secours & mon amitié ne lui manqueraient jamais. Notre séparation nous émut jus-

qu'aux larmes ; nous nous dîmes adieu avec une tendresse toute fraternelle. Le 13, je marchai encore deux milles jusqu'à Burglow.

Je ne saurais peindre ici la cruelle sensation qu'éprouva mon ame, lorsque je me trouvai seul en route sans mon ami. Je puis placer cet évènement au nombre des plus douloureux de ma vie. Ma sensibilité fut si vive, qu'elle éteignit mon courage. Elle s'empara si fort de toutes mes facultés, que je craignis d'y succomber. Déjà j'étais revenu sur mes pas pour aller reprendre mon ami Schell ; la raison modéra enfin les mouvemens de mon cœur, je voyais le but de bien près, l'espoir me fit avancer.

Le 14, j'allai à Schwezt.

Le 15, à Neubourg & Moéve. Ainsi en deux jours je fis treize milles. A Moéve je couchai sur la paille avec quelques rouliers. Quand je m'éveillai, je vis qu'on m'avait volé mes pistolets ainsi que tout mon argent. Mes compagnons de gîte étaient déjà partis. Que devenir ! il était possible que le voleur fût le cabaretier lui même. Ma dépense montait à dix-huit gros polonais. Il fallait

payer. L'hôte fit l'insolent, & feignit de croire que j'étais venu chez lui sans argent. Il me fallut lui donner ma chemise neuve, & un mouchoir de soie dont la vieille femme de Thoren m'avait fait présent. Je me remis donc en route sans avoir un denier.

Le 16, je m'avançai vers Marienbourg. Il n'était pas présumable que je pusse y arriver sans tomber dans les mains des Prussiens, à moins de traverser la Vistule. Mais je n'avais pas de quoi payer le passage, quoiqu'il ne coûte que deux escalins polonais. Pendant que je m'occupais à réfléchir sur ce que j'avais à faire, j'apperçus deux pêcheurs dans une nacelle; j'allai à eux, je tirai mon sabre, & je les contraignis à me passer pour rien. Dès que je fus à l'autre bord, j'ôtai la rame à ces hommes timides, je sautai à terre, je poussai la nacelle vers le courant, & je les laissai suivre le cours de l'eau. On observera que je manquais alors de deux escalins polonais, qui ne valent que cinq deniers de France, & que le défaut de deux liards, ou à-peu-près, m'exposait ici ou à perdre la vie ou à l'ôter à deux pauvres pêcheurs.

Que cet évènement qui n'eſt que trop véritable vous apprenne, lecteur,

1°. Que ce ne ſont pas des millions, mais quelquefois des deniers ſeulement, qui influent ſur le bonheur ou ſur le malheur d'un homme.

2°. Que ſi le défaut de deux deniers peut auſſi-bien que celui de mille ducats faire évanouir une entrepriſe néceſſaire, il faut s'accoutumer à apprécier l'argent ce qu'il vaut, & à ne pas mépriſer celui à qui il ne faudrait qu'un ſecours bien léger pour ſortir de l'indigence.

3°. Qu'au ſein de la richeſſe, on regarde 100 ducats avec indifférence; & que ſi l'on a beſoin d'en avoir mille, il n'y a guères de diſtance de ce beſoin à celui de deux deniers, parce que les conſéquences ſont les mêmes. Quand je vivais à Berlin dans l'opulence, j'étais loin de m'imaginer que je devais bientôt tomber dans une misère ſi profonde, que faute de cinq deniers je ſerais forcé de faire une action de déſeſpéré.

4°. Qu'il eſt cruel de ſe montrer inſenſible au ſort d'un malfaiteur, parce que ſouvent celui

qu'on punit le plus rigoureusement n'a que les apparences d'un coupable. C'est parce que je ne pouvais pas traverser les villages Prussiens, parce qu'il me fallait passer la Vistule, que je fis la loi à deux hommes, que j'aurais taillés en pièces s'ils avaient fait la moindre résistance. Si un tel malheur m'avait fait arrêter, condamner & mourir dans une terre étrangère, il est bien sûr qu'on n'aurait vu en moi qu'un meurtrier de profession.

A Marienbourg je trouvai des recruteurs Saxons & Prussiens. Comme je manquais de tout, je bus & je mangeai avec eux. J'eus l'air d'écouter leurs propositions, je leur laissai concevoir des espérances pour le lendemain, mais avant qu'il fut jour j'étais loin d'eux.

Le 17 Mars j'arrivai à Elbing — 4 milles.

Quand j'entrai dans la ville, je rencontrai mon ancien précepteur Brodowski. Il était devenu capitaine dans le régiment de Goltz, & auditeur de l'armée de la couronne de Pologne. Je le reconnus, il me reconnut de même. En le suivant chez lui, il me sembla que je marchais en triom-

phe. Ici ſe termina enfin mon long & douloureux voyage.

L'honnête Brodowski me garda chez lui, où il me procura tout ce dont j'avais beſoin. Nous écrivîmes tous deux à ma mère. Notre ſtyle la toucha de manière, qu'au bout de huit jours elle fut à Elbing, où, en mère tendre, elle m'apporta tous les ſecours & toutes les conſolations.

Notre entrevue fut touchante. Son eſprit était pénétrant. Mon ame était reconnaiſſante & ſenſible. Elle commença par me donner une voie sûre pour entretenir une nouvelle correſpondance avec mon amie de Berlin. Je reçus bientôt de celle-ci une lettre-de-change de quatre cens ducats ſur Dantzick. Ma mère me donna auſſi mille rixdalers & une croix enrichie de diamans. Elle reſta quinze jours avec moi, & voulut abſolument, malgré toutes mes repréſentations, que j'allaſſe chercher fortune à Vienne. Mes réſolutions s'étaient tournées vers Péterſbourg, & je me ſentais une répugnance preſque invincible pour Vienne, où je n'ai en effet trouvé que le malheur: mais ma mère penchait pour cette ville, elle ne me promettait des ſecours que ſous la condition de m'y rendre:

il fallut obéir. Nous nous quittâmes, & depuis ce moment je n'ai pas joui du bonheur de la revoir. Elle eſt morte en 1751. Mon reſpect & ma tendreſſe pour elle ſeront toujours gravés dans mon cœur. Peut-être ſa prompte mort fut-elle une faveur du ciel, puiſqu'elle ſut épargner à ſon ame compatiſſante & ſenſible, le ſpectacle du malheur qui m'écraſa en 1754.

A Elbing j'eus preſque un ſort pareil à celui du vertueux Joſeph dans l'Egypte. La femme de l'honnête Brodowski était véritablement charmante; elle ſe prit de belle paſſion pour moi. L'attrait était grand; cependant je ne voulus pas être ingrat envers mon bienfaiteur, & je rejettai les propoſitions qu'elle me fit de me ſuivre à Vienne. Madame Putiphar n'était ſûrement pas auſſi ſéduiſante que Madame Brodowski; car ſi Joſeph eût rencontré une amante qui réunît autant de charmes, je doute que ſon manteau eût ſervi à autre choſe qu'à voiler ſon bonheur & ſes plaiſirs. Je ſentis pour elle quelque velléité, mais mon reſpect les réprima. Il était aſſez naturel qu'elle me donnât la préférence ſur un époux ſexagénaire, mais quelques jours de jouiſſance lui auraient cauſé bien des regrets. Notre ſéparation fut

amère pour tous les deux; nous trouvâmes des consolations dans une estime mutuelle, & pour ma part j'en conserve encore pour la mémoire de cette femme intéressante.

Quand mon équipage fut fait, je fis un présent à mon hôte, & je partis bien vîte pour Thoren.

Schell & moi nous nous revîmes avec des transports d'allégresse. La bonne femme avait pris de mon pauvre ami un soin tout particulier. Elle éprouva une assez forte surprise, quand elle me vit entrer en habit d'officier & accompagné de deux valets. Je lui baisai la main en témoignage de reconnaissance. J'acquittai tout de suite la dépense de Schell. Je donnai aussi mon secret à la vieille : je lui avouai sans détour que je lui en avais imposé sur le compte de son fils, mais je m'engageai solemnellement à lui en donner des nouvelles, dès que je serais arrivé à Vienne.

Quand je fus en cette ville je m'occupai en effet de chercher M. Will. J'appris qu'en 1744 il avait déserté, qu'on l'avait attrapé & pendu. Moyennant deux ducats j'obtins l'attestation d'une mort naturelle; je l'envoyai à la vieille femme,

en y joignant toutes les consolations dont j'étais capable. Peut-être cet infortuné quittait-il son régiment dans l'unique dessein d'aller jouir de son bien à côté de sa mère : on l'a néanmoins puni comme un criminel.

Réfléchissez, lecteurs, & pleurez sur le sort des hommes.

En trois jours je fis un équipage à Schell : après quoi nous partîmes de Thoren, en faisant route pour Vienne par Varsovie & par Cracovie.

A Bilitz je m'informai du commandant Capi qui avait si indignement refusé de répondre à mon défi : il en était parti, je ne le rencontrai qu'à quelques années de-là, & il n'est pas d'excuses que cet Italien rusé n'ait employées pour faire sa paix.

Mon voyage de Dantzick n'a point eu d'événement qui soit digne de figurer dans cette histoire. En revanche j'aurais pu donner à mon voyage à pied le triple de son étendue, mais je n'ai pas voulu occuper mon lecteur par des misères.

Dans la détresse & dans le malheur un accident

dent en attire un autre. Quand on voyage à pied on eſt obligé de communiquer avec des gens de toute eſpèce ; ainſi on voit, on connaît mieux le monde & les hommes, que lorſqu'on parcourt des Royaumes dans une voiture bien ſuſpendue. Ma route de cent ſoixante-neuf milles m'a fourni, elle ſeule, plus d'événemens remarquables, que je n'en ai trouvé après ſur mille lieues, faites dans un excellent équipage. Mon journal a convaincu que ſi toute ma richeſſe, en commençant ma route, conſiſtait ſeulement en quatre florins, je l'ai néanmoins achevée ſans jouer le triſte rôle d'un mendiant ou d'un voleur : mais j'y ai eſſuyé plus d'accidens, & j'y ai plus ſouffert du beſoin que je ne l'ai dit à mes lecteurs. Je reſſemblais parfaitement à un avanturier de la dernière claſſe : il ſemblait que mon étoile voulût comme m'eſſayer dans les avantures qu'elle me préparait afin que je m'accoutumâſſe à me roidir contre des événemens, bien plus fâcheux encore que ceux que j'avais eu à ſupporter dans cette route. Aujourd'hui quand je regarde en arrière, je ſuis obligé quelquefois de fermer les yeux, l'éclat du jour qui brille autour de moi me conſole des ténèbres où je me ſuis vu plongé, & c'eſt encore une conſolation de

m'avouer que c'eſt là que j'ai exercé ma philoſophie & la fermeté de mon ame.

Ici mon rôle va changer pour quelques inſtans.

PREMIÈRE ARRIVÉE à Vienne au mois d'avril 1747.

Notre équipage & les frais de notre route acquittés, j'avais encore une bourſe d'environ trois cents ducats. Je la partageai avec mon ami Schell, qui après un mois de ſéjour à Vienne, partit pour l'Italie, où il entra avec le grade de premier lieutenant dans le régiment de Pallaviczini. Je ne m'écarterai pas toujours du ſouvenir de Schell : je me réſerve de le faire reparaître dans ce livre où il peut occuper une place intéreſſante, car ſa vie a été ſoumiſe à un grand nombre d'événemens curieux & dignes d'être remarqués.

Lorſque j'arrivai à Vienne, le baron de Trenck, mon couſin, ce fameux colonel des Pandoures, était détenu priſonnier à l'arſenal, & impliqué dans le plus injuſte des procès. Il était fils de mon oncle paternel. Son père avait été colonel & commandant de Leitſchau. Il était ſeigneur de Pleternitz, de Preſtowacz, Velika, & de Pakraz

en Esclavonie. Pendant le siège de Vienne, il quitta le service de Brandebourg pour l'Autriche, où il est resté soixante ans.

Pour ne pas suspendre le cours de mes avantures, je réserverai aussi pour un autre moment les faits les plus mémorables de la vie de ce Trenck, que la guerre de la succession a rendu fameux, & qui est mort victime de l'avarice sordide & de la haine orgueilleuse. Certes, ce n'était pas dans les prisons de Spielberg qu'il devait recevoir le prix de ses travaux.

L'honneur de ma famille exige une observation à son égard. Ce que j'avance dans cette histoire, est de notoriété publique : la censure de Vienne en a autorisé l'impression. Ceux qui ont sacrifié Trenck ne sont plus. En parlant de ce cousin, je ne dirai que ce qui a pu influer sur mon existence, ce qui peut prouver sans réplique, qu'il a servi avec autant de zèle que de distinction, & qu'il n'a jamais mérité le triste sort qu'il m'a laissé à Vienne pour héritage.

On revoyait alors le procès de Trenck. Dès

que je fus arrivé à Vienne, M. de Leber, son agent, me conduisit à la cour, où il me présenta à l'Empereur & au prince Charles. Ils connaissaient tous deux le mérite de mon cousin, & l'indigne fureur de ses ennemis. On me donna la permission de le voir dans sa prison, de le servir ouvertement. Dès ma deuxième audience, l'Empereur me dit tant de bien de mon cousin, qu'il redoubla le vif intérêt que m'inspirait déjà sa situation. Il m'autorisa à m'adresser à lui en toute circonstance, & traita de *méchant homme* le juge du conseil de guerre qui était l'ennemi particulier de Trenck: on l'appellait le comte de Loewenwalde. A peine me fus-je mis pour quelques heures dans ce procès, qu'il changea tout-à-coup de face. On avait surpris la meilleure des souveraines, je l'éclairai; enfin la revision du procès mit au grand jour l'innocence de Trenck. On reconnut que la commission du conseil de la guerre, qui occasionna une dépense de vingt-sept mille florins, suivait dans cette circonstance des impulsions particulieres, & que les principaux témoignages rendus contre lui, étaient articulés par seize officiers que, pour la plupart, des actions infamantes avaient obligé Trenck à chasser de son régiment.

Il ne faut pas oublier que l'on fit imprimer dans la gazette de Vienne :

» Que toutes les perſonnes qui avaient des ac-
» cuſations à intenter contre Trenck, pouvaient
» ſe préſenter, & que pendant tout le cours de
» l'inſtruction, il leur ſerait donné un ducat par
» jour. »

On s'imagine quel fut le nombre, & quel fut le genre des accuſateurs. Cette ſeule opération revint à dix-ſept mille florins.

Je travaillai promptement à la reviſion du procès avec le docteur Gerhauer, & la cauſe prit un autre train. Malheureuſement quand on eut prouvé que le conſeil de guerre, & notamment le conſeiller Weber, qui le faiſait mouvoir à ſon gré, méritaient d'être récuſés, la politique força le gouvernement de ſe mêler de l'affaire.

La ſouveraine fit dire à Trenck que s'il demandait grace, tout finirait, & qu'il obtiendrait ſa liberté. Le prince Charles connaiſſait l'eſprit de la cour de Vienne; il me conſeilla d'engager mon couſin à vaincre ſa répugnance ſur cette demande,

quoiqu'il reconnût qu'un honnête homme devait en être humilié. Je ſuivis l'avis du Prince ; Trenck ne le voulut pas ſuivre ; il était sûr de ſon innocence ; il demanda juſtice & rien de plus, & fit ainſi ſon malheur.

Je ne tardai point à m'appercevoir que mon couſin allait être ſacrifié. Il était riche : ſes ennemis avaient déjà fait pour le perdre, une dépenſe de quatre-vingt mille florins. Ses biens étaient déjà ſaiſis & ſéqueſtrés entre leurs mains. On l'avait trop cruellement traité, & ſon caractère était trop généralement connu, pour qu'on doutât de quelle maniere il ſe vengerait, s'il parvenait à recouvrer ſa liberté.

Je le plaignis au fond de l'ame, principalement lorſqu'en cédant aux accès de ſon impétuoſité indiſcrette, il fit éclater des menaces effrayantes à la veille du triomphe qu'il avait le droit d'eſpérer. Le confeſſeur de la cour était dans les intérêts de ſes ennemis. Ceux-ci remuaient tout ce qui pouvait leur ſervir, parce qu'ils avaient tout à craindre. J'invitai donc Trenck à fuir de ſa priſon, & à demander juſtice lorſqu'il ſerait en liberté. Les

moyens d'évaſion n'étaient pas difficiles ; je les lui fis connaître, & il feignit de les adopter.

Peu de tems après cette converſation, le Feld-Maréchal comte Kœnigſeck, gouverneur de Vienne, me fit prier de paſſer chez lui. Ce vieillard vénérable me parla & me traita dans cette occaſion, avec la bonté d'un père, & avec toute la délicateſſe d'un homme ſenſible. Il m'exhorta à ne me plus mêler des affaires de mon couſin, & me fit entendre que Trenck lui-même avait éventé mes projets ; qu'il voulait me ſacrifier à ſon orgueil, afin de donner un grand éclat à ſon innocence, & attendre enſuite ce qu'on ordonnerait de ſon ſort.

Cette action lâche de la part d'un homme à qui j'aurais immolé le ſoin de ma propre conſervation, & que je voulais ſervir, m'inſpira tant d'indignation, que je réſolus de l'abandonner ſur le champ. Je ſentis quel ſervice le bon Feld-Maréchal m'avait rendu en m'avertiſſant promptement des intentions de mon couſin.

Je fis part à S. A. R. le prince Charles de Lorraine de ce trait d'ingratitude & de déloyauté. S. A.

m'engagea à revoir Trenck, à dissimuler, & à continuer de le servir.

Il faut, avant de continuer ces détails, que je donne une idée du caractère de mon cousin.

Il avait de grands talens, mais plus d'ambition encore. Il portait jusqu'au fanatisme son zèle pour le service de Marie-Thérèse, & il était audacieux jusqu'à la témérité. Son esprit était faux, son cœur féroce, vindicatif & inflexible. Il portait l'avarice au-delà de tout ce que l'imagination peut concevoir. Quand il mourut, il n'était âgé que de trente-trois ans. Il ne voulait avoir d'obligations à personne, & il aurait plutôt contribué à la mort d'un ami, que de consentir à passer pour son redevable. S'il avait eu l'espoir de profiter de ses dépouilles, on doit pressentir tont ce qu'il aurait osé :

Il n'ignorait pas que je lui avais rendu des services signalés. Il regardait sa cause comme gagnée, parce qu'il s'était accordé avec les juges chargés de la revision du procès pour un contrat de trente mille florins. Le baron Lopresti, son ami, m'avait remis cette somme que j'avais portée moi même. Ainsi tous ses secrets m'étaient connus, & il en fal-

fut moins à son cœur méchant & soupconneux pour l'engager à jurer ma perte.

Quinze jours après cet horrible abus de confiance, il m'arriva un accident nouveau.

Je sortais de l'arsenal où je lui avais rendu visite. Je portais sous mon habit un paquet d'actes que j'avais dressés pour lui. Il y avait alors à Vienne vingt-cinq officiers plaignans contre Trenck. Ils me considéraient tous comme leur ennemi personnel, & je devais me tenir sur mes gardes. D'ailleurs on avait répandu dans Vienne, que le roi de Prusse m'avait secrettement député pour tâcher de procurer la liberté à Trenck. Celui-ci a, au contraire, soutenu jusqu'à la mort que jamais il ne m'a écrit à Berlin. Ainsi la lettre qui fut le prétexte de mes malheurs, a sans doute été forgée par Jaschinsky.

En sortant de l'arsenal, comme je traversais la grande place en me promenant, deux hommes en redingottes grises me suivirent, & vinrent me marcher sur les talons, en se permettant les discours les plus indécens sur Trenck, déserteur prussien. Je vis bien qu'on me cherchait querelle,

& l'on ſait que dans ces occaſions j'étais prompt à me décider. Quand on n'a rien & qu'on eſt mécontent de ſa deſtinée, on eſt facilement diſpoſé à ſe battre. Je me dis tout bas que ces meſſieurs étaient du nombre des officiers que Trenck avait caſſés, par conſéquent ſes accuſateurs; néanmoins je cherchai à les éviter en m'avançant vers la place des Juifs.

Ils me ſuivirent à pas preſſés; & comme je me retournais, je reçus un coup d'épée au côté gauche de la poitrine. Les papiers que je portais me ſauvèrent la vie, le coup les traverſa, mais ma peau ne fut qu'effleurée. Je fis un ſaut en arrière en mettant l'épée à la main, mais les lâches prirent la fuite. Je les pourſuivis; un d'eux fit un faux pas & tomba. Je le pris au collet, la garde vint, il ſe dit officier du régiment de Kollowrat, montra ſon uniforme, & je fus conduit ſeul aux arrêts.

Le lendemain le major de place vint me voir. Il me reprocha d'avoir cherché querelle à deux officiers, le lieutenant F.... g, & le lieutenant K.... n. Ces deux braves ne s'étaient pas vantés d'avoir voulu m'aſſaſſiner. Nous étions ſeuls; je

ne pouvais pas donner des témoins, & je restai six jours aux arrêts.

Je rentrais à peine chez moi, que les deux officiers se firent annoncer & me demandèrent raison. Je fus enchanté de la proposition, & je promis que sous une heure je me trouverais à la porte de Schotten, que nous avions fixée pour le lieu du combat. Quand on me les nomma, je me souvins qu'ils venaient souvent chez Trenck à l'arsenal, où l'on faisait presque tous les jours assaut, & qu'ils étaient deux vigoureux tireurs. J'allai voir mon cousin, je lui racontai l'avanture, & le priai de me remettre cent ducats afin que je pusse prendre aisément la fuite si j'en mettais un sur le carreau, ou me faire guérir si j'étais blessé.

J'avais jusqu'alors dépensé le mien pour lui, sans recevoir un gros du sien. On peut se figurer ma surprise quand le méchant cousin me répondit d'un air railleur : » Si vous vous faites des querelles sans moi, mon cher cousin, il faut les » terminer de même «.

Comme je le quittais, il ajouta : » Je paierai » encore votre enterrement «. Car il était con-

vaincu d'avance que je ſuccomberais dans cette avanture, ou j'avais affaire à des braves de métier.

J'étais furieux. J'allai chez le baron Lopreſti. Il me donna cinquante ducats & une paire de piſtolets. Alors je me rendis gaiment ſur le champ de bataille.

J'y rencontrai ſix officiers de la garniſon. J'avais peu de connaiſſances à Vienne, & je fus contraint à prendre pour ſecond un homme de quatre-vingts ans, un capitaine d'invalides nommé Pereira; il était eſpagnol, & je l'avais rencontré par haſard en allant au rendez-vous. Je lui avais conté la cauſe de ma querelle, il en avait été indigné. Le lieutenant K. . . . n ſe préſenta le premier; je lui fis une forte bleſſure au bras droit. Je priai les témoins de s'oppoſer à ce que l'affaire eut de plus fâcheuſes ſuites, & je déclarai que j'étais ſatisfait. Mais le lieutenant F. . . . g s'avança en jurant, & je lui portai un coup d'épée dans le bas-ventre. Le lieutenant M. . . . f, qui était le ſecond de K. . . . n, prit de l'humeur & me dit: » Si vous aviez affaire à moi, je ſais comment je » vous recevrais «. Mon brave octogénaire, avec ſon habit & ſes bas bruns, ſes ſourcils à l'eſpa-

gnol qui lui couvraient les yeux & une partie du nez, s'élança au milieu de nous la tête & les mains tremblantes, & dit avec un ton menaçant : » Arrêtez ; Trenck a donné assez de preu- » ves de son courage ; celui qui l'attaquera main- » tenant me trouvera pour lui répondre «. Tout le monde éclata de rire, en entendant s'expliquer ainsi un pauvre vieillard dont la main pouvait à peine soutenir l'épée. » Mon ami, lui dis-je, je » suis intact, & je puis me défendre : si on me » blesse, tu prendras ma place. Tant que je » pourrai tenir mon épée, j'aurai l'honneur de » servir ces messieurs l'un après l'autre, & de » mon mieux «. Je voulais respirer un instant : mais le présomptueux M....f irrité de ce que j'avais blessé son ami, m'attaqua avec fureur. Je lui portai aussi un coup dans le bas-ventre, & comme il se rua sur moi en désespéré, dans l'intention de m'enferrer avec lui, de mon épée je fis sauter la sienne, & d'un coup de poing je le jettai sur la terre.

Personne n'eût envie de continuer le combat. Mes trois adversaires furent reconduits à la ville couverts de sang. M....f semblait blessé mortellement ; je cherchai un asyle chez le Jésuites

& chez les Capucins ; ils me le refusèrent , & je me retirai dans le couvent de Kaltenberg.

J'écrivis ſans délai au colonel Lopreſti, qui me vint voir. Je lui rendis compte de ce qui s'était paſſé , & ſes démarches me rendirent au bout de huit jours la liberté de paraître dans les rues de Vienne. Le lieutenant F. . . . g avait le ſang mauvais , ſa bleſſure qui , n'était rien par elle-même, parut devenir dangereuſe. Il me pria de paſſer chez lui, me fit des excuſes , & s'expliqua de manière à me faire comprendre que je devais me défier de mon couſin. J'ai ſu depuis que ce barbare lui avait promis une compagnie & mille ducats, s'il parvenait à m'arracher la vie. Comme F. . . . g avait des dettes , il s'était aſſocié le lieutenant K. . . . n , & il eſt certain que ſans les actes de procédure qui m'ont ſauvé la vie , les vœux de Trenck étaient remplis.

Je pris alors la réſolution de ne point revoir cet indigne parent qui , ſe croyant sûr de ſon procès que j'avais ſeul conduit , & me ſachant inſtruit de ſes plus intimes ſecrets , répondait à mes bienfaits par des aſſaſſinats. L'avarice ſeule en était cauſe ; c'était à elle qu'il ſacrifiait. Il était riche

de deux millions de florins quand il eſt mort, & ſa dépenſe journalière était de trente gros.

Dès que l'on ſut dans Vienne que j'avais abandonné Trenck, le général comte de Loewenwalde ſon ennemi juré, & préſident de ſon premier interrogatoire, chercha à ſe rapprocher de moi. Il me promit faveur & protection, ſi je voulais lui faire connaître quels ſecrets reſſorts on avait fait mouvoir pour la reviſion de la procédure. Il voulut en un mot me gagner avec une ſomme de quatre mille florins, & me ranger de ſon bord contre mon couſin. Sa propoſition, ſon infâme procédé me révoltèrent.

Ce fut alors que j'appris combien on avait à redouter de ſcélérats dans le ſanctuaire même de la Juſtice. Je le regardai comme un gouffre empoiſonné, fait pour inſpirer l'horreur, & pour corrompre la vertu de preſque tous ceux qui s'en approchent; je plaignis la ſituation de la plus juſte des ſouveraines, puiſqu'il était poſſible qu'à côté d'elle on jouât impunément d'auſſi déteſtables rôles, que celui de l'infâme Loewenwalde.

Il eſt d'ailleurs très-certain, très-avéré, que

ce même Trenck méchant par caractère, & le plus injuste de mes ennemis, était le meilleur soldat, le patriote le plus enthousiaste de toute l'Autriche; qu'il aurait tout sacrifié à la gloire & au service de sa souveraine; qu'il lui a procuré les plus grands avantages; qu'il aurait pu la servir encore très-utilement, si ses richesses n'avaient pas excité l'envie des plus puissans seigneurs de la cour, & si le mépris qu'il affectait pour ceux-ci, ne l'avait pas précipité dans l'abîme où il périt, faute d'avoir dans l'ame ni dans la raison, les moyens de conduite propre à l'en retirer avec honneur. Ses accusateurs étaient pour la plupart des avanturiers. J'ai dirigé son procès. Les causes les plus honteuses & les plus cachées m'en sont connues. Par conséquent je puis assurer mes lecteurs que je leur parle ici la vérité toute nue. Je donnerai dans le cours de ce livre toute son histoire par détails; j'y prouverai que nous avons l'un & l'autre mérité des Etats que nous avons servis, un sort bien différent de celui que nous y avons trouvé, & j'insiste toujours pour qu'on se souvienne que c'est avec l'approbation de la censure publique que je parle à mes contemporains.

J'étais donc décidé à quitter Vienne ſans retour. Tous les amis de mon couſin s'éloignaient de lui. Sa conduite à mon égard inſpirait une méfiance générale ; tout le monde redoutait ſon ingratitude. Le prince Charles me propoſa une réconciliation ; je pardonnai ; mais j'avais réſolu de fuir un homme vicieux & méchant. S. A. me donna une lettre de recommandation pour le général Brown qui commandait l'armée devant Gènes ; mais c'était aux Indes que je voulais aller chercher fortune. Je ne voulus prendre aucun engagement à Vienne, & j'en partis pour la Hollande en 1748. Ma miſérable deſtinée m'y reconduiſit par un hazard que je ne pouvais pas prévoir. Il était décidé ſans doute que j'y deviendrais la victime de la colère, de l'injuſtice & de la perſécution. C'était en Europe & non en Aſie que mon ſort devait s'accomplir.

En traverſant Nuremberg, j'y rencontrai le corps des troupes Ruſſes qui paſſaient en Hollande pour donner la paix à l'Allemagne. Elles étaient commandées par le général Liewen, parent de ma mère. Le major Butſchkow que j'avais vu à Vienne tandis qu'il y était réſident de Ruſſie, m'engagea à lui rendre viſite, &

me présenta lui-même à ce général. J'en fus reçu avec de grands témoignages d'intérêt. De ce moment, il me servit d'ami & de père. Il me fit passer au service de la Russie, en me donnant le grade de capitaine dans les dragons de Tobolski. Je restai avec lui, & je travaillai dans son cabinet; son estime & sa confiance en moi étaient absolues.

On fit la paix; nous nous remîmes sur le chemin de la Russie sans avoir tiré l'épée, & nous établîmes notre quartier général à Prosnitz en Moravie. J'eus là une petite avanture que mon imprudence seule m'avait attirée. Elle m'a donné une leçon dont j'ai profité dans tout le cours de ma vie. Je souhaite bien sincèrement que la franchise de mes aveux produise le même effet sur mes lecteurs, notamment sur ceux qui n'ont point encore acquis d'expérience.

Le général Liewen donna une fête pour l'anniversaire du couronnement de l'impératrice Elisabeth, & le médecin de l'armée tint une banque de Pharaon.

Je possédais en tout vingt-deux ducats. Soit curiosité, soit effet de l'exemple, soit envie de grossir ma bourse, je voulus jouer; je formai pourtant le projet de ne risquer que deux ducats. Je les perdis; je les voulus regagner, & bientôt je fus mis à sec. Honteux de mon imprudence, je retournai tristement chez moi.

Il me restait encore la ressource d'une paire de pistolets, dont le général Voyekow m'avait offert vingt ducats. C'était le seul bien que j'eusse alors pour me tirer d'embarras.

On tira ce jour-là des coups de réjouissance dans presque toutes les maisons de la ville. Je me fis raison du passé, & je chargeai mes pistolets pour faire comme tout le monde. Après quelques décharges par la fenêtre, un de mes canons sauta en pièces. Un morceau me blessa légèrement à la main, & mon domestique à la joue. Il se passa en moi un mouvement qui m'avait été inconnu jusqu'alors, & peu s'en fallût que dans mon premier trouble je ne tournasse contre moi-même le second pistolet.

Je fus arrêté par mes réflexions, je repris mes ſens, & ma fermeté naturelle revint pour fortifier mon ame abattue. En me retournant vers mon domeſtique, je lui dis : „ Combien as-tu „ d'argent ſur toi ? „ Il me préſenta trois ducats, je les pris & je quittai la chambre avec ces ſentimens de légèreté & de préoccupation communes aux joueurs étourdis ou déſeſpérés. Je retournai à la ſalle du général Liewen; je recommençai à jouer, & je ne perdis pas une ſeule carte. Quand j'eus regagné mes vingt ducats, je les mis dans ma bourſe; & avec ce qui me reſtait d'excédent, je continuai de tenter la fortune avec tant de ſuccès, que je débanquai le médecin. On fit une autre banque qui tourna auſſi heureuſement pour moi, de ſorte que je revins à mon logement avec un gain d'environ ſix cent ducats.

Perſonne, ſans s'être trouvé dans une poſition ſemblable à la mienne, ne peut juger de la joie que j'éprouvai, après m'être vu dans un embarras auſſi preſſant que celui où je m'étais réduit.

C'eſt dans ce moment que j'ai pris la ferme réſolution de fuir avec ſoin tous les jeux de

hazard. Je me ſuis tenu parole juſqu'à l'inſtant où j'écris cette hiſtoire. Je puis donc donner quelques avis utiles aux jeunes gens qui ont le malheur d'être dominés par la funeſte paſſion du jeu.

Arrêtez-vous un moment avec moi, mes chers amis, ſur la lecture de ce paſſage, & cherchons-y quelques lumières, avec la même naïveté qui m'a conduit à m'accuſer moi-même.

Dans le tourbillon du monde, au ſein de tous les divers événemens qui ont éclairé mon expérience, j'ai fait une étude ſuivie des hommes, & j'ai vu que ceux-là même à qui l'exercice des vertus était le plus familier, étaient inſenſiblement entraînés vers des maux irrémédiables, dès qu'ils avaient contracté l'amour du jeu. J'en ai vu qui juſqu'à l'âge de la maturité étaient connus par une intégrité à toute épreuve, devenir des frippons; & après avoir perdu leur bien, s'aſſocier avec des eſcrocs, pour tâcher de retrouver une partie de ce qu'ils avaient perdu. J'ai vu des officiers recommandables par le courage, par leur amabilité, perdre dabord

tout ce qui leur appartenait, & ſacrifier enſuite à l'eſpoir d'une revanche la ſolde entière de leurs compagnies; je les ai vus contraints à déſerter, quelquefois bannis avec ignominie, & toujours perdus ſans reſſource pour l'honneur & pour la fortune. Si j'avais eu une caiſſe à ma diſpoſition, peut-être qu'à Profnitz j'aurois été coupable du même égarement. Il en eſt du jeu comme de l'amour; c'eſt le premier pas qui éclaire ou qui aveugle pour jamais. Peu, très-peu d'hommes peuvent ſe flatter de rencontrer à leur premier eſſai une avanture auſſi heureuſe que la mienne. Le jeune homme que la première tentative fait croire à ſon bonheur, devient joueur ou débauché. Il agit avec légèreté, il ſe livre avec inconſéquence, il abandonne tout au hazard, & s'il n'eſt pas un heureux filou, il devient un homme miſérable; il n'y a pas de milieu.

Mes chers enfans! vous qui connaiſſez mon cœur & toute l'étendue de mes affections paternelles, je vous en conjure les larmes aux yeux & le cœur ſerré; quand je ne ſerai plus votre guide, quand la voix du Mentor qui vous chérit ne pourra plus ſe faire entendre, liſez, liſez

ſouvent ce paſſage. Je vous invite, ainſi que tous mes autres lecteurs, à reſiſter au dangereux appât que préſente une paſſion auſſi terrible que celle du jeu, à fixer vos réflexions ſur les affreux inconvéniens qu'elle entraîne, à tout faire enfin pour ne pas tomber dans ce gouffre dont le hazard, ou plutôt la providence m'a tiré pour me faire jouer dans le monde un perſonnage honorable, malgré les perſécutions qui ont accablé ma vie.

Les ſouverains ne ſauraient élever des loix aſſez rigoureuſes contre les jeux de hazard. Rien ne produit dans les états des maux plus dangereux que cette horrible peſte qui les ravage, en abâtardiſſant les cœurs & les eſprits, en ruinant les fortunes, en accoutumant à l'infidélité, & en expoſant même ſouvent les deniers du fiſc public : des loix ſévères peuvent ſeules en prevenir ou en arrêter les fatals effets.

Il faudrait qu'un homme reconnu pour un joueur de paſſion ou de profeſſion, ne pût jamais aſpirer à la moindre des charges publiques ni au titre d'un bon citoyen; qu'il fût par-tout ſuivi du mépris univerſel, & que s'il était convaincu

d'avoir enfreint la loi, il fût puni comme un criminel. Il faudrait que dans les jeux de société même, le riche ne pût pas risquer de plus fortes chances que le pauvre. Avec des loix rigoureuses contre l'abus du jeu, & sur-tout en en maintenant l'exécution, on guérira un mal imminent qui altère la vertu, qui est la honte des habitans de Londres, de Paris, de Spa, de Pétersbourg, de Vienne ; & bien des talens peut-être qui auraient été étouffés par cette passion presque toujours lâche & furieuse, se trouveront regagnés pour l'avantage de la société & de la patrie.

Je reviens à mes avantures.

Le général Liewen, mon protecteur, m'envoya de Cracovie par la Vistule à Dantzik, avec cent quarante convalescens. De-là nous prîmes des bâtimens Russes & nous partîmes pour Riga. Comme je desirais voir ma mère, mes frères & mes sœurs, en Prusse, j'avais sollicité la préférence. Quand je fus à Elbing, je remis le commandement au lieutenant de Platen. Suivi de mon domestique j'allai à cheval dans l'évêché

d'Ermland. C'était le lieu que j'avais fixé pour l'entrevue.

J'eus encore là une avanture qui penſa me coûter la vie. Depuis peu les recruteurs Pruſſiens avaient enlevé le fils d'un payſan de ce village. Cette manière de recruter avait échauffé tous les eſprits. J'avais un uniforme bleu de dragons Ruſſes, & des culottes de peau ; on me prit pour un Pruſſien. Comme les payſans danſaient je ſortis de la maiſon ; tout-à-coup quelques-uns d'entre eux vinrent m'aſſailler avec de gros bâtons. Un chaſſeur qui ſe trouvait-là par hazard, accourut à mon ſecours avec l'aubergiſte. Mon domeſtique s'était caché dans un four, où il attendait l'irruption avec deux piſtolets aux poings. J'avois ſaiſi deux payſans par la tête, & je la leur coignais de toute ma force contre le pavé. Enfin le chaſſeur & l'aubergiſte m'aidèrent à diſſiper la foule. Je me ſaiſis d'une bûche, & le champ de bataille nous reſta. Mais j'avais reçu beaucoup de meurtriſſures, entre autres un coup terrible ſur la nuque, & un ſecond qui m'avoit briſé le nez. Mon laquais courageux ſortit de ſon retranchement, & quoique je fuſſe dans un état pitoyable, mon hôte me conſeilla de prendre la fuite bien prompte-

ment, ſi nous ne voulions pas être aſſommés par les payſans. Tout couvert de ſang que j'étois, nous prîmes donc nos chevaux en grande hâte, & nous partîmes.

J'avais la tête & les yeux enflés ; je me fis panſer au premier village, & dans cet état il me fallut faire deux milles pour gagner la petite ville de Reſſel. J'y trouvai heureuſement un chirurgien habile, qui en quinze jours me mit à même de continuer ma route pour Dantzick. Pendant ce tems mon frère me rendit viſite à Reſſel. Mais ma mère fit une chûte & ſe caſſa le bras, en traverſant un village peu éloigné de ſa demeure. Elle fut contrainte de s'en retourner avec ma ſœur, & j'eus le chagrin de ne pouvoir pas l'embraſſer. Hélas ! il était décidé que je ne la reverrais jamais.

Je n'entrepris rien avec ſuccès dans le cours de cette malheureuſe année 1749. Ma fortune y éprouva tant de variations ; j'y rencontrai un ſi grand nombre d'accidens, qu'il fournirait à un Romancier la matière ſuffiſante pour faire un ouvrage très-volumineux.

J'allai rejoindre à Dantzick mon tranſport de

convalescens. Il m'arriva dans cette ville un des évènemens le plus remarquables de ma vie, & auquel je ne puis penser sans en ressentir encore beaucoup de joie.

Je fis connaissance avec un officier Prussien né en Prusse, & que je ne dois pas nommer par respect pour sa famille. Tous les jours il venait me voir, & nous allions nous promener à cheval dans les fauxbourgs. Mon domestique s'était lié d'amitié avec le sien. Je ne fus pas peu surpris, lorsqu'un jour il me dit de prendre garde au piège qu'on me tendait; que le lieutenant N... voulait m'entraîner hors de la ville, afin de m'arrêter & de me livrer aux Prussiens. Je lui demandai qui lui avait appris cette nouvelle. Il me cita le domestique de l'officier, & me dit, que ce garçon ayant pris de l'affection pour moi, avoit voulu me prévenir du complot. Pour me mettre plus au fait du projet, je sacrifiai quelques ducats; j'appris que le résident de Prusse Reimer en était l'auteur, & que le lieutenant avec lequel j'agissois comme un bienfaiteur & un ami, en étoit le complice. Il était si facile de former pour cela un plan & de l'exécuter, que je ne puis attribuer qu'au hazard seul le bonheur qui me sauva.

Le jour & l'heure étaient fixés : on devait m'attirer dans le fauxbourg de Langfuhr. Là près du grand chemin se trouvoit un cabaret qui était sous la domination & dans la jurisdiction Prussiennes. Huit bas-officiers recruteurs devaient m'attendre dans la cour. Aussi-tôt mon entrée dans la maison, on devait se saisir de moi, me jetter dans un chariot, & me conduire à Lauenbourg en Poméranie. Ma voiture devait être escortée par deux bas-officiers à cheval jusqu'aux frontières ; tandis que d'autres m'auroient gardé en dedans, afin de m'empêcher de demander du secours, tant que nous serions dans le territoire de Dantzick.

Mon fidèle domestique m'instruisit encore de quelques autres particularités. Il me dit que les conjurés devoient se tenir derrière la porte du cabaret sans pistolets & sans fusils, armés seulement de leurs sabres, afin de me pouvoir saisir au corps & de me mettre hors d'état de défense. Deux bas-officiers étaient chargés de veiller sur mon domestique, de s'en assurer même, dans le cas où il voudrait prendre la fuite & donner l'alarme. Instruit comme je l'étois, rien ne m'était plus facile que de faire échouer cette entreprise, puisqu'il me suffisait de refuser la promenade quand on me

la proposerait ; mais mon amour-propre était révolté, & me suggéra de tirer une éclatante vengeance de l'indigne trahison qu'on avait préméditée : voici comme je m'en acquittai.

Le lieutenant N... arriva vers midi, & dîna avec moi comme à son ordinaire. Il était moins ouvert, plus pensif que de coutume. Sur les quatre heures il me quitta, & je lui promis, avant son départ, d'aller avec lui le lendemain matin faire à cheval un tour de promenade à Langfuhr. Cette assurance lui fit grand plaisir; je lisais dans ses yeux ce qui se passait dans son ame, & je fus bientôt déterminé sur le sort que méritait ce perfide.

Dès qu'il fut parti, j'allai chez M. de Scheerer, résident de Russie. C'était un honnête homme, né en Suisse. Je l'instruisis de ce qu'on projettait contre moi, & le priai de m'autoriser à prendre dans mon détachement six hommes capables de me porter un secours puissant ; je lui fis en même-tems le détail de mes projets de vengeance. Il essaya de me les faire abandonner ; mais quand il fut persuadé que j'y étais résolu, il me dit : » Fais

» ce que tu voudras ; mais comme je ne veux ré-
» pondre de rien, je ne dois rien savoir. »

J'allai à mon détachement ; j'y fis choix de six soldats, que je conduisis armés pendant la nuit en face du cabaret Prussien. Je les cachai dans les bleds, en leur donnant l'ordre de venir à moi dès qu'ils entendraient un coup de feu, de faire prisonniers tous les Prussiens qu'ils pourroient atteindre, & de ne faire feu que dans le cas où ils y seraient forcés pour leur conservation & pour la mienne.

Je ne négligeai d'ailleurs aucune précaution, afin de m'assurer des avis que j'avais reçus, & pour ne me pas compromettre dans le cas où ils se trouveraient faux. A quatre heures du matin, on vint me dire que le résident Reimer était déjà sorti avec des chevaux de poste. Les gens que j'avais apostés, l'avaient vu.

Je chargeai moi-même mes pistolets & ceux de mon domestique. J'en mis une autre paire dans mes poches ; je préparai mon sabre turc, & je promis au domestique du Lieutenant de le prendre

à mon ſervice ; ainſi je pouvais compter ſur ſa fidélité.

Il était ſix heures du matin, quand le Lieutenant entra dans ma chambre avec un air triomphant. Il me dit que nous aurions un tems magnifique, & que je ſerais enchanté de la charmante hôteſſe de Langfuhr.

J'étois prêt : nous montâmes à cheval & nous ſortîmes de la ville, ſuivis de nos domeſtiques. Nous étions encore éloignés du cabaret, d'environ trois cens pas, lorſque mon cher ami me propoſa de mettre pied à terre, afin de profiter de la promenade, en faiſant ſuivre nos chevaux & nos domeſtiques. C'était un moyen qui vraiſemblablement lui paraiſſait très-propre à l'aſſurer de ſa proie. Je deſcendis auſſi-tôt de cheval, & je vis la joie étinceler dans les traits du perfide.

Nous continuâmes notre route à pied. Le réſident Reimer était à la fenêtre du cabaret. » Bon » jour monſieur le capitaine, ſe mit-il à crier ; » entrez, entrez ici, le déjeûner eſt tout prêt. »

Je le regardai en ricanant ; je lui dis d'un ton

très-moqueur, que je n'avais pas le tems, & je continuai de marcher. Mon conducteur voulait me forcer à entrer, il me faisait violence, & m'entraînait par le bras. Je perdis patience. Je lui appliquai un si vigoureux soufflet, qu'il pensa en être renversé, & je courus à mes chevaux. A l'instant les Prussiens quittèrent leur embuscade, & s'avancèrent vers moi avec des cris. Je tirai sur le premier qui voulut me joindre. Mes Russes se présentèrent sur le champ avec leurs fusils armés, en criant : » *Stuy, stuy jebionnamat.* » La surprise & la terreur des Prussiens furent extrêmes, quand ils se virent entourés d'assaillans aussi redoutables, tandis qu'ils n'avaient d'autres défenses que leurs petits sabres. Ils prirent tous la fuite. Je commençai par m'assurer du perfide lieutenant; après quoi j'entrai dans la maison, pour m'emparer aussi du résident, mais il avait pris une porte de retraite en nous abandonnant sa perruque blanche. Mes Russes ne purent faire que quatre prisonniers. Je fis alors garder la chaussée par mon monde, & distribuer cinquante coups de bâton à chacun de mes Prussiens. Je fis pourtant grace à un porte-drapeaux, nommé Caffebourg, parce qu'il se fit reconnaître pour avoir étudié avec mon frère, & qu'il rejetta sa faute sur l'obéissance qu'il devait



Je tirai sur le premier qui voulut me joindre

A. Borel del. Borgnet Sculp.

à ſes ſupérieurs : en conſéquence, je me contentai de ſes excuſes, & je le laiſſai aller. Enſuite je mis l'épée à la main, en diſant au Lieutenant de ſe défendre. Le malheureux était ſi fort troublé, qu'après avoir tiré ſon épée machinalement, il me cria merci, & prétendit que le réſident ſeul était coupable de cette infamie. La défenſe lui était impoſſible : deux fois je le déſarmai. Enfin, comme je m'apperçus qu'il ne pouvait pas me faire raiſon, je pris la canne du caporal Ruſſe, & je l'en frappai tant que mes forces me le permirent, ſans qu'il fit ou s'occupât de faire la moindre réſiſtance. Quand les traîtres voyent leurs projets éventés, ils deviennent puſillanimes. Lorſque je fus las de le battre, je le laiſſai à genoux, & je lui dis : » Miſérable! vas conter à tes complices, comment » Trenck traite les brigands. »

Le peuple était accouru. Je racontai tout haut mon avanture & j'eus ſoin de déclarer que j'avais été attaqué ſur le territoire de Dantzick. Peu s'en fallut, après cette déclaration, que les Pruſſiens ne fuſſent lapidés. Je quittai le champ de bataille tout fier de mon expédition, & me rendis tout de ſuite au port où un vaiſſeau nous attendait. Trois ou quatre jours ſe paſſèrent, après quoi,

je partis pour Riga, ſuivi de mon détachement.

Cet évènement était aſſez remarquable pour devenir public. Cependant il n'en a été queſtion ni à Dantzick ni en Pruſſe; aucune gazette n'en a parlé; perſonne n'en a demandé raiſon. On peut croire que la honte d'une action, tout enſemble baſſe & inutile, a été la principale cauſe du ſilence univerſellement gardé.

La ſuite m'a fait connaître combien cette action avait rendu terrible la colère du grand Frédéric contre moi. Les faux rapports du Réſident Reimer n'y ont pas peu contribué ſans doute, & ce reſſentiment ſi bien fomenté n'a pas manqué de me pourſuivre par-tout où j'ai porté mes pas. Ce fut trois ans, après cet incident notable, qu'une abominable perfidie me remit en ſon pouvoir, dans la même ville. Si c'était un crime en moi qu'une défenſe loyale & courageuſe, je puis dire qu'il me l'a fait expier en martyre.

Le chancelier Beſtuchew reçut à cette occaſion les plaintes de M. de G***, envoyé de Pruſſe; mais il ne les écouta point. Mon procédé avait

eu le ſuffrage de la Ruſſie, & mon action y avait été conſidérée comme la noble inſurrection d'un capitaine Ruſſe contre des bandits.

Il ne ſera pas impoſſible que quelques lecteurs me blâment d'avoir pris un parti auſſi vif que celui dont je viens de faire le récit. On pourra me dire qu'il était aiſé d'échapper ſans éclat au piège que me tendait le Lieutenant N...., de lui demander ſatisfaction les armes à la main; mais tel eſt mon caractère, que dans toutes les circonſtances il me convient mieux de braver le péril que de m'y ſouſtraire.

Je pris à mon ſervice le domeſtique de ce Lieutenant ingrat & perfide : c'était un homme d'honneur. Je le mariai avantageuſement à Vienne en 1753. Après avoir été détenu dix ans dans la citadelle de Magdebourg, je le retrouvai; il était dans la miſère; je le repris à mon ſervice, où il eſt mort à Zwerback en 1779.

Je me trouvai donc en pleine mer faiſant voile pour Riga; avant de m'embarquer je mangeai beaucoup. Nous avions à peine quitté la rade de Dantzick, que le tems devint orageux;

la mer était grosse, & pendant une partie de la nuit j'aidai les matelots dans la manœuvre. Alors je me trouvai un peu indisposé, & je me jettai dans mon hamac. Je venais de m'assoupir quand le patron m'éveilla, pour me donner la nouvelle gracieuse que nous allions entrer dans le port de Pillau. Mon saisissement fut extrême; j'allai sur le pont; je me vis en face de la forteresse & j'apperçus les sentinelles qui déjà étaient à notre portée. Je n'avais pas beaucoup à choisir. Il fallait ou tenir la mer pendant une tempête affreuse, ou tomber dans les mains des Prussiens, puisque toute la garnison de Pillau me connaissait personnellement.

Je voulus engager le patron à ne point gagner le port, mais la haute-mer. Il refusa de m'écouter. Je ne tardai point à prendre une résolution. J'allai vîte à la chambre du patron; je pris mes pistolets & m'approchai du gouvernail en menaçant le timonier de lui brûler la cervelle, s'il ne me conduisait point en haute-mer.

On murmurait de toutes parts; le danger de l'orage effrayait tout le monde. Personne pour-

tant n'eut le courage de s'oppoſer à ma volonté. Mes piſtolets arrêtèrent toute mutinerie. Mes deux domeſtiques me ſecondèrent d'ailleurs avec autant de bravoure que de fidélité. Il fallut lutter avec effort contre le gros tems pendant une demi-heure, après laquelle l'orage ſe calma. Le jour ſuivant nous entrâmes dans le port de Riga.

Mon opiniâtreté n'avait point trouvé grace devant le patron, auſſi porta-t-il des plaintes contre moi au vieux & vénérable maréchal de Lary, qui était alors gouverneur de Riga. Je ne pus pas me diſpenſer de paraître devant lui, & je lui donnai l'exacte vérité pour excuſe. Il me répondit que j'étais coupable d'une témérité & d'une imprudence qui auraient pu coûter la vie à cent ſoixante Ruſſes. Je lui répliquai en ſouriant : » Votre » Excellence, je les ai ramenés à bon port. Il » valait mieux me confier aux ſoins de la providence divine, que de me jetter dans les » mains de mes ennemis. Ma conſervation per- » ſonnelle m'occupait en cet inſtant. D'ailleurs » je n'ignorais pas que j'étais entouré de braves » gens qui ſavaient braver la mort avec autant de » réſolution que moi. »

Il parut content de ma réponſe ; je fus abſous, & je reçus en outre de ce noble vieillard, une lettre de recommandation pour le chancelier à Moſcou.

A cette époque le général Liewen était retourné en Ruſſie avec ſon armée ; il ſe trouvait à Riga, & je lui préſentai mes devoirs. Son accueil me pénétra de reconnaiſſance ; il me conduiſit à ſa terre d'Annabourg, à quatre lieues de Riga, où je reſtai quelques jours avec lui. Il eut la bonté de me faire part de quelques idées propres à me faire avancer promptement. Il m'enſeigna comment je devais me conduire pour hâter ma fortune à Moſcou, où la cour était alors. Il me conſeilla de ſolliciter une compagnie dans un régiment de cuiraſſiers. A l'armée, les capitaines de ce corps jouiſſaient en ce tems-là du rang de major. Enfin il m'exhorta à quitter dès que je le pourrais le régiment des dragons Sibériens de Tobolsky, où il ne m'avait placé qu'en attendant.

Dieu veuille verſer ſur cet officier reſpectable, dont le nom & la mémoire me feront toujours chers, les récompenſes dont il eſt digne ! Qu'au ſein

des eſprits qui ont honoré l'humanité, auprès de ceux qui ont eu le courage d'être mes bienfaiteurs, il jouiſſe de cette paix tranquille & douce dont les charmes ſont faits pour être goûtés par la vertu !

Je retournai à Riga : de-là je continuai mon voyage pour Moſcou, accompagné du lieutenant-colonel du génie M. d'Oettinger, & du lieutenant de Weiſmann. Ce dernier eſt le même qui, dans la dernière guerre contre les Turcs, a ſervi avec tant de diſtinction en qualité d'officier général. Dès que je fus à Moſcou, je portai au chancelier Beſtuchew mes lettres de recommandation. Il me reçut très-bien. M. d'Oettinger était l'ami de la maiſon; il fit tout ce qui dépendait de lui pour m'y faire conſidérer, & je fus bientôt convaincu que non-ſeulement on m'y diſtinguait, mais qu'encore M. le chancelier m'honorait d'une bienveillance particulière.

Quelques jours après mon arrivée, je rencontrai le comte Hamilton. Il m'avait témoigné de l'amitié à Vienne, lorſqu'il y était capitaine dans le régiment de Bernes. Son général était alors envoyé Impérial à la cour de Ruſſie, où il jouiſ-

ſait d'une grande conſidération. En 1743, époque à laquelle j'étais en grande faveur à la cour de Frédéric, le comte Bernes avait été envoyé Impérial à Berlin, où il m'avait connu. Hamilton me préſenta à ce généreux & ſenſible protecteur de l'humanité. Quelques entretiens lui inſpirèrent pour moi des ſentimens ſi favorables, qu'il s'efforça de me faire abandonner le ſervice de Ruſſie, & me propoſa une compagnie dans ſon régiment. Il m'offrit en outre tout ce que j'aurais pu deſirer pour Vienne de recommandations utiles. Il aurait fallu que le ſort de mon couſin ne fut pas toujours préſent à ma penſée, pour que je puſſe céder à de pareilles propoſitions; mais j'en avais été frappé, & j'aurais préféré de paſſer aux grandes Indes au malheur de retourner en Autriche.

Le comte Bernes me retint à dîner, ce qui me fit trouver avec le lord Hindfort, ambaſſadeur d'Angleterre, qui était ſon ancien ami. Ce fut un bonheur pour moi, car ce grand négociateur m'avait connu particulièrement à Berlin, & c'était devant lui que le roi avait tenu, en plaçant la main ſur mon épaule, ce diſcours honorable: » *C'eſt un des matadors de ma jeune nobleſſe.* » Il connaiſſait ma capacité; il ſavait à quoi je

pouvais être propre, & il ne se rapprochait des hommes que par la connaissance qu'il en savait prendre, ou selon l'estime qu'il en faisait. Bientôt il fut mon ami, mon conseil, mon protecteur. Il me prit à l'écart.—Que faites-vous ici, Trenck, me dit-il en particulier?—Je répondis que je cherchais des ressources & de l'honneur, parce que sans être coupable du moindre crime, j'avois perdu l'un & l'autre dans ma patrie. — Avez-vous de l'argent ? — Pas beaucoup, car trente ducats font toute ma richesse. — En ce cas écoutez-moi & suivez mes avis. Vous possédez toutes les qualités capables de conduire en Russie à une grande fortune. Ici on méprise la pauvreté ; l'éclat extérieur y a seul de la considération. Talens, capacité, mérite, tout cela n'y est rien sans l'opulence. Il est donc nécessaire de paraître riche. Bernes & moi nous vous présenterons dans toutes les grandes sociétés de la ville ; & ce qu'il vous faudra, je vous l'avancerai. Vous devez avoir une livrée riche, des chevaux de main, des diamans aux doigts, il faut jouer gros jeu, être entreprenant avec le beau sexe, enfin mettre à profit tous les avantages que vous a prodigués la nature. C'est le seul moyen, pour un étranger, de voir ici réussir ses projets de fortune. Je fais bon du reste ».

Cette converſation fut longue, parce que le détail des inſtructions fut fort étendu. Le comte nous rejoignit, & mes deux bienfaiteurs combinèrent enſemble tout ce qu'ils pourraient conjointement faire pour me procurer un avancement rapide.

Il eſt rare que les jeunes gens qui vont tenter le hazard hors de leur pays rencontrent chez les étrangers des avantages auſſi conſidérables que ceux qui venaient au-devant de moi. Je trouvais une réunion preſque miraculeuſe de reſſources capables de me faire oublier mes infortunes, & de me reporter au degré dont il m'avait fallu deſcendre.

D'heureuſes circonſtances avaient amené à Moſcou deux hommes que j'avais connus à Berlin. Tous deux étaient ambaſſadeurs à cette cour, dans le tems que j'étais en crédit auprès de Frédéric, & que cette faveur me faiſait bien venir des miniſtres étrangers. Ces deux ſeigneurs étaient rapprochés l'un vers l'autre, par les ſentimens de nobleſſe & de bienfaiſance ; ils ſe connaiſſaient parfaitement en hommes, & ils jouiſſaient de la plus haute conſidération à la cour, où l'on ſe faiſait un honneur de les conſulter & de rechercher leur

approbation. Leurs cours étoient en alliance avec celle de Russie, & le comte de Bestuchew, chancelier de l'Empire de Russie, n'avait absolument rien de caché pour eux. Qu'on se peigne donc la joie que j'éprouvai en retrouvant à Moscou, & aussi à propos, deux hommes qui me voulaient tant de bien & qui sentaient également la plus vive inclination à me servir.

Dans toutes les maisons on m'annonça, non comme un étranger qui venait chercher du service, ni comme capitaine des dragons de Tobolski, mais en qualité d'héritier présomptif des richesses de l'autrichien Trenck; enfin comme un homme fort éclairé, jadis favori du roi de Prusse.

L'anniversaire du couronnement de l'impératrice Elisabeth m'inspira l'idée de faire un poëme sur ce sujet. Lord Hindfort le prôna, & d'accord avec le chancelier, j'eus l'honneur d'être présenté à sa majesté Impériale qui m'assura de sa protection, me recommanda elle-même à son chancelier, & me fit don d'une épée estimée mille roubles. Ce présent contribua beaucoup à me donner de la considération dans toutes les

maiſons qui tenaient au parti du comte de Beſ-tuchew.

Lorſqu'un envoyé étranger deſirait donner un bal ou un repas, il était encore d'uſage, en ce tems-là, de s'adreſſer au chancelier, pour l'engager à choiſir lui-même les convives. Les factions de famille décidaienr de tout; mais il était certain qu'aucun partiſan de Wonrozof n'oſait ſe montrer où ſe trouvait le comte de Beſtuchew. J'étais fort bien venu auprès des envoyés d'Autriche & d'Angleterre; en conſéquence, j'étais admis dans toutes leurs ſociétés. Bientôt l'épouſe du chancelier, comme j'aurai occaſion de le dire dans la ſuite, me prit en amitié; tout alors me devint facile, & je fus le maître d'étendre mes vues.

La maiſon du comte m'était ouverte; je travaillais même dans ſon cabinet, avec le colonel Oettinger, qui était le premier architecte en Ruſſie; je m'y perfectionnais dans la ſcience du deſſin, où j'étais déjà exercé. Le chancelier avait envie de faire bâtir un nouvel hôtel à Moſcou; je lui en deſſinai le plan avec tant de goût, qu'il m'obtint ſon ſuffrage, ce qui me mérita de nouveaux témoignages de bienveillance.

Je regardais lord Hindfort comme un père. Chaque jour à ce fidèle Mentor, j'allais rendre un compte exact de mes actions. Négociateur habile, il était consommé dans l'art souvent sublime, & quelquefois équivoque de la politique ; sans doute qu'il reconnut en moi des dispositions à y acquérir des lumières, puisqu'il voulut bien se donner la peine de m'en développer les principes : je lui dois mes connaissances en ce genre. Cet homme vraiment très-éclairé, possédait à fond les systêmes de toutes les cours de l'Europe ; il connaissait la faiblesse & la force des souverains, ainsi que les ressorts secrets sur lesquels leurs divers gouvernemens étaient appuyés. Il s'attacha principalement à me faire donner une idée vraie de la Russie : il m'ouvrit les yeux sur les véritables projets que le Czar Pierre-le-grand avait conçus pour l'avenir. Ami intime de Frédéric, dont il avait apprécié parfaitement le cœur & le génie, sources réelles de sa grandeur, ce fut lui qui en 1742, conclut la paix de Silésie. Lord Hindfort avait l'esprit pénétrant, l'ame élevée, & pleine de cette sorte de magnanimité particulière aux Anglais ; cependant il n'avait point de présomption nationale.

Il était si profond politique, qu'il semblait que

le livre de l'avenir fût ouvert devant lui. Moi-même, après un certain tems d'étude, j'aurais pu facilement annoncer quelques-unes des principales révolutions qui menaçaient les états de l'Europe. Bref, je lui ſuis redevable d'une partie des utiles connaiſſances que j'ai acquiſes, de ce que je puis valoir perſonnellement, & je lui dois de plus cette juſtice, qu'il ne ſe borna pas à former mon eſprit, mais qu'il s'occupa encore du ſoin plus noble de former mon cœur.

Je lui ai ſouvent entendu me dire que je m'attirerais un jour bien des diſgraces par mon caractère fougueux, par la haine invincible que je montrais pour le crime & pour tout ce qui annonçait une ſoumiſſion baſſe & rampante. Ce fut encore le lord Hindfort qui me prédit, que Frédéric une fois fixé dans ſa réſolution contre moi, ne me pardonnerait jamais, qu'il me perſécuterait en tous lieux, & que par ſon influence ſecrette ſur les eſprits de la plupart des cours & des puiſſances de l'Europe, il ſaurait étendre juſqu'à moi les effets de ſon reſſentiment. Déjà il entrevoyait mes maux, d'avance il me plaignait. Il m'aſſurait que le roi de Pruſſe, dans la crainte de me trouver quelques jours contraire à ſes

projets, jugeant bien des mes talens, mais non pas de mon cœur, s'opposerait par-tout à ma fortune.

Il est dans le système d'un despote d'être toujours méfiant, de vouer à la persécution celui qui, convaincu de son mérite personnel, ne peut se décider à fléchir humblement sous le joug d'un maître absolu. A ses regards la fermeté n'est que le résultat d'un esprit obstiné, la vertu même n'est pas tout-à-fait innocente. Le lord me rendit entièrement républicain. Ce fut de lui que j'appris à estimer les ames élevées, à mépriser les tyrans, à braver le sort, à ne pas craindre les plus grands périls, à respecter enfin ces hommes courageux qui, dans l'essor de leur mâle & respectable énergie, osent arrêter les efforts du despotisme, de l'ignorance & du pouvoir arbitraire.

Le comte Bernes avait de la philosophie & une pénétration Piémontoise; mais quoiqu'il fût plus réservé, il n'en était pas moins homme de bien que le Lord Hindfort. Tous deux me témoignaient beaucoup d'amitié, & je regardais comme bien employés les momens que je pouvais passer avec eux. Ils étaient fort satisfaits de ma vivacité,

du desir que je montrais de m'instruire, & des connaissances que la théorie m'avait déja données. Ils m'apprirent ensuite à les appliquer à la pratique. Nos entretiens ne finissaient pas, & je puis affirmer que mon esprit & ma raison trouvèrent plus de lumières à Moscou, qu'ils n'en avaient trouvé à Berlin dans l'école des Voltaire, des Maupertuis, des Jordan & des la Mettrie.

Il n'y avait pas encore six semaines que j'étais à Moscou lorsqu'il m'arriva un événement que je vais rapporter ici, parce que de tous les acteurs de cette scène je suis le seul qui soit encore vivant. Je sçais que les intrigues d'amour appartiennent de droit aux romans; aussi passerai-je sous silence tout ce qui, dans ce genre, sera étranger à mon sujet, parce que je me propose moins dans cette histoire d'amuser mes lecteurs, que de leur donner matière à réflexion. Mais personne, je dois le dire, ne m'accusera de n'avoir point aimé les femmes. Si jamais j'avais pu haïr cette belle moitié de l'humanité, je me serais cru indigne de vivre. Mon bonheur & mes infortunes, c'est presqu'uniquement l'amour qui en a été la source. Ennemi déclaré de tous plaisirs grossiers, de ces jouissances brutales qui dégradent l'homme honnête,

nête ; même dans le feu de ma jeunesse où je faisais ma cour aux belles, & où j'en recevais un assez doux accueil, on ne m'a jamais vu trompeur, perfide ou volage. Jamais je n'ai eu à me reprocher d'avoir séduit la tranquille innocence. Dans tous les Etats où le sort m'a conduit, j'ai toujours sçu éprouver ensemble les sentimens de l'amour & ceux de l'amitié ; la nature avait formé mon cœur pour en sentir la douceur & la nécessité. Pendant tout le tems que j'ai passé à Londres, à Paris, à Rome, à Venise & à Berlin, je ne me suis jamais exposé au reproche d'avoir été apperçu en mauvaise compagnie, ni dans ces maisons suspectes où l'imprudence achete bien cher de bien inutiles repentirs.

Les conquêtes les plus difficiles étaient précisément celles qui me tentaient le plus ; les sociétés que j'adoptais étaient toujours celles qui passaient pour les plus aimables & pour les plus distinguées. Adolescent encore, des femmes de considération voulurent bien prendre le soin de me former. Les femmes ! je les ai toujours aimées avec une sensibilité mêlée de respect. Cette vénération involontaire, preuve infaillible d'un amour pur & vrai, dont tous les cœurs ne sont pas susceptibles,

& qui n'eſt propre qu'à ceux qui ſavent jouir du bonheur d'aimer & d'être aimé, ne laiſſait dans mon ame aucun accès au libertinage. Je dois aux femmes cette juſtice, & je me plais encore à la leur rendre : dans mes adverſités, j'ai trouvé plus de reſſources chez elles que parmi les hommes.

L'idée d'une belle femme contribuait ſeule à égayer mes ſouvenirs dans le fond de mon cachot; l'eſpoir d'en revoir un jour, m'aidait à ſupporter les plus grands maux avec une fermeté courageuſe. C'eſt aux femmes enfin que je ſuis redevable des momens heureux, mais bien courts, qui ont adouci les tourmens de mon exiſtence. Auſſi recommandai-je bien à mes enfans de rechercher le commerce des femmes honnêtes & ſenſibles. Ce ſont elles qui épurent nos goûts, qui nous forment & qui nous dirigent même dans les affaires les plus importantes, par une ſuite de ce tact exquis qu'elles ont reçues de la nature. Maintenant que je ſuis accablé par l'âge & par les infirmités, l'aſpect d'une belle femme rejouit encore ma vue; & lorſque je ſerai prêt à deſcendre dans la tombe, mes yeux mourans chercheront plus volontiers à ſe fixer ſur un joli viſage que ſur celui d'un diſciple de St. François.

Mais c'eſt aſſez parler ici de mes inclinations : on en trouvera des traits épars dans preſque toutes les ſcènes de ma vie. Ce n'eſt point un roman, c'eſt mon hiſtoire que j'écris, & je me hâte d'en venir à l'épiſode de mon bonheur en Ruſſie, puiſqu'il devient néceſſaire à l'éclairciſſement comme à la ſuite de mes avantures.

Je me trouvai un jour à table chez Lord Hindſort, à côté d'une jolie perſonne de dix-ſept ans, & d'une des premières familles du pays. Ses parens l'avaient deſtinée à devenir la femme d'un miniſtre d'Etat déja ſexagénaire, & d'une corpulence du poids de 300 liv. Je lus dans ſes yeux qu'elle était diſpoſée à me donner la préférence ſur ſon futur ; cela m'enhardit à lui avouer que ſon ſort me paraiſſait fort à plaindre. « O Dieu ! ſeriez-vous homme, me répondit-elle, non ſans me cauſer beaucoup de ſurpriſe, à me ſauver de ce malheur? il n'y a rien à ce prix que vous ne ſoyez en droit d'exiger de moi ». Qu'on ſe figure l'effet que dût produire un pareil aveu ſur le cœur d'un homme de 24 ans ! La jeune perſonne était parfaitement belle, pleine d'ingénuité, de candeur ; elle avait de l'eſprit, un port majeſtueux, un œil languiſſant, & de plus elle était kneſſe, ou princeſſe d'une des

premières familles. C'était faire, sans doute, un acte d'humanité que de la sauver, mais ses fiançailles étaient déja faites à la cour ; ainsi pour l'arracher au malheur qui la menaçait, il ne restait d'autre parti à prendre que celui de la fuite ou de l'enlèvement. Nos cœurs furent bientôt d'intelligence, & comme le lieu n'était nullement propre à une conversation aussi intéressante que la nôtre, je lui demandai un rendez-vous où nous pûssions nous expliquer plus librement : elle m'en assigna un le lendemain au jardin de Troitz. Quelle agitation pendant cette longue nuit ! La charmante fiancée prit si bien ses mesures, qu'avec l'aide de sa femme-de-chambre, qui était une Géorgienne, nous passâmes ensemble trois heures tête-à-tête. Avec quelle rapidité elles s'écoulèrent !

Combien de milliers d'heures d'ennuis & de tristesse passées à la citadelle de Magdebourg ont été adoucies par le seul souvenir de ces trois heures de félicité ! Une jeune demoiselle, digne à tous égards de mes hommages, les yeux baignés de larmes, brillante de santé, entraînée par l'impulsion irrésistible d'un amour naissant, pleine de confiance en moi, & de haine pour celui qu'on lui

destinait, se livrait entièrement à ma délicatesse, sous la seule condition que je daignerais la sauver d'un hymen qu'elle redoutait! Quelle plume pourrait bien tracer ce tableau, & rendre cette énergie qui nous fit dans le sein d'un bonheur que nous partagions avec la même ivresse, parler, soupirer & résoudre tout-à-la-fois? Je tire le rideau sur cette scène, dont il ne reste plus d'autre témoin que moi. Il suffira de dire que tout fut conclu, & que nos ames se lièrent par un nœud éternel.

Depuis j'obtins souvent la permission d'aller chez elle passer des nuits entières. Je m'y introduisais, grace aux soins vigilans de la Géorgienne que j'avais mise dans nos intérêts, & grace encore à la petite porte du jardin.

On avait fixé la célébration de son mariage au premier août; mais le départ de la Cour de Moscou pour Pétersbourg ne devait avoir lieu que vers le printems suivant. Comme il était de toute impossibilité de fuir de Moscou, la raison & la nécessité nous forcèrent à prendre patience. Nous résolûmes seulement de partir de Pétersbourg, aussi-tôt que nous le pourrions, & de nous réfugier,

pour y reſter toujours, dans quelque coin de terre où nous fuſſions ignorés du monde entier.

Malgré nos ſoins & nos meſures, il ne nous fut pas poſſible d'éviter ce fatal premier jour d'août. Le mariage ſe fit donc avec une magnificence extraordinaire, mais je n'en demeurai pas moins le véritable époux : car d'un côté le vieux marié était d'une ſi énorme groſſeur, qu'il ne pouvait coucher que ſur une chaiſe; & de l'autre, ma jeune amie s'arrangea ſi bien, que je continuai de la voir avec autant de facilité que lorſqu'elle demeurait encore chez ſa mère ; excepté toutes fois qu'au lieu de paſſer par la porte, j'étais obligé d'entrer par la fenêtre.

Près de trois mois s'écoulèrent ainſi ſans trouble & ſans inquiétude, & ſans autre occupation que celle des préparatifs que nous faiſions pour notre fuite prochaine. Elle me fit ſucceſſivement dépoſitaire de tous ſes bijoux, de quelques milliers de roubles qu'elle poſſédait avant ſon mariage, & des préſens de nôce qu'elle avait reçus de ſon mari. Nos vœux impatiens appelloient le voyage de Pétersbourg. Infailliblement nos projets devoient réuſſir ; mais ma malheureuſe deſtinée en avait

décidé autrement, & sa barbarie me préparait un coup aussi douloureux qu'inattendu. Ma jeune amie avait un jour fait une partie d'hombre avec moi chez la comtesse de Bestuchew. Elle s'était plaint d'un mal de tête, & m'avait donné pour le jour suivant rendez-vous au jardin de Troitz. En montant dans sa voiture, elle m'avait serré la main un peu plus tendrement encore que de coutume; hélas! depuis cet instant je ne l'ai plus revue.

La nuit de ce même jour elle tomba dans le délire, & elle mourut six jours après, lorsque la petite-vérole commençait à se déclarer. Pendant sa maladie, dans son transport, elle dévoila toute notre intrigue, en invoquant sans cesse mon secours, en me suppliant de la délivrer d'un lien qui faisait son supplice. C'est ainsi que la plus belle, la plus intéressante des femmes, mourut à la fleur de son âge, & que je perdis avec elle tout ce qu'il m'était possible de perdre de plus cher.

Lord Hindfort était seul dans le secret. Je lui avais tout confié. Cet aimable vieillard, bien loin de me blâmer, m'affermissait dans mes desseins, en m'avouant que, pour une aussi charmante per-

ſonne, lui, lord Hindfort, ne balancerait peut-être pas à entreprendre ce que j'avais réſolu de faire.

Cet accident le toucha preſqu'auſſi vivement que moi-même, & ſans ſes repréſentations je me ſerais peut-être brûlé la cervelle ſur la tombe de ma jeune amie. Jamais ma tête ne fut ſi vivement affectée que dans cette fatale circonſtance. Jamais la fatalité du ſort qui me pourſuit ne me porta un coup auſſi cruel, auſſi ſenſible. Notre amour réciproque avait eu une ſource ſi pure, il était fondé ſur des ſentimens ſi délicats, qu'il ne peut être bien ſenti & bien apprécié que par des ames vraiment élevées. Sa mort changea pour moi le monde entier en un vaſte déſert. Je ne crois point qu'il ſoit d'exemple plus frappant de la bizarre viciſſitude de ma fortune ; elle ſemblait ſe faire un jeu de m'entourer des eſpérances les plus brillantes, pour rendre après ma chûte plus terrible. Je laiſſe à ceux qui liront cette hiſtoire le ſoin de juger, ſi, malgré tout ce que j'ai ſouffert, je n'ai pas été plus heureux en effet que malheureux. Il était ſans doute néceſſaire que je fuſſe éprouvé par tous ces eſſais, afin de pouvoir ſupporter avec plus de fermeté les maux auxquels j'étais deſtiné. Si, avant d'être précipité dans l'abîme du malheur, je n'a-

vais pas goûté de ces plaisirs vifs, dont le doux songe occupait ma pensée au milieu de mes cruelles souffrances; si le spectacle présent, le sentiment pénible de mes longues douleurs n'avait pas pu être atténué par le souvenir encore délicieux de l'ivresse où jadis s'était plongée mon ame; certes je n'aurais jamais pu avoir assez de fermeté pour habiter pendant dix ans les prisons de Magdebourg, avec une constance digne de Socrate.

En voilà, ce me semble, assez sur cette matière. En traçant ce tableau mobile d'une des innombrables scènes de ma vie, mon sang ému s'échauffe, il bouillonne encore; il ranime dans mes veines ce feu, dont peut jouir l'heureuse jeunesse, & qui est trop brûlant pour un vieillard.

» Reposez, cendres respectables du chef-d'œuvre de la nature! Repose en paix, belle & sensible amie! mon cœur ne demande au ciel que des plaisirs semblables à ceux que m'ont donné ces momens bienheureux & si-tôt écoulés, que j'ai dus à ta tendresse. C'est pour toi seule que l'Eternel, charmé de son ouvrage & propice à mes vœux, aurait dû joindre à tes charmes le don de l'immortalité. Puissent ces lignes, que je ne puis

tracer ſans éprouver les plus triſtes regrets, être aux yeux de l'Être ſuprême un hommage digne de ma reconnaiſſance pour le bonheur que je t'ai dû! Ton nom ſacré, ton nom toujours gravé en traits de feu dans mon ame brûlante ne s'en effacera jamais, &, par reſpect pour ta mémoire, je ne le placerai dans cette hiſtoire. Il n'eſt plus de femme en Ruſſie ; non, il n'en eſt plus au monde qui puiſſe égaler la belle N**. « Arrêtez-vous, ma plume. Le tems à la fin cicatriſe toutes les plaies, & la mienne ſe r'ouvre encore au moindre ſouvenir des charmes divins dont j'étais idolâtre. Oui, je l'ai dit dans mes ouvrages : *La douleur même a ſon plaiſir, ſa volupté ; mais celui-là ſeul peut les trouver, qui ſait les y chercher & les ſentir.*

Quoique notre intelligence ne fut pas abſolument ignorée à Moſcou, jamais pourtant le gros général ne m'en a témoigné aucun reſſentiment. Son eſprit ſans doute était trop borné, pour ſaiſir le vrai ſens des diſcours de ſa femme pendant ſon délire.

Le dépôt dont elle m'avait chargé avant ſa mort, montait à la valeur de plus de ſept mille ducats. Lord Hindfort & le comte Bernes m'en

adjugèrent la propriété. Je rends aſſez de juſtice au cœur de ma jeune amie, pour être convaincu qu'elle aurait été heureuſe de m'en abandonner davantage.

De cette dernière avanture il s'enſuivit une nouvelle. La comteſſe de Beſtuchew était alors la femme la plus aimable, la plus ſpirituelle & la plus puiſſante de la Cour. Douée d'un génie vaſte & hardi, elle ſeule, ſous le nom de ſon époux, gouvernait tout l'empire de Ruſſie, dont la trop faible Eliſabeth, qui ſe repoſait preſqu'entièrement ſur ſes miniſtres, s'embarraſſait fort peu. La comteſſe était la première perſonne de l'état. Le chancelier, homme dur & avare, mais faible & complaiſant, faiſait en tout ſes volontés, & c'était à elle que les miniſtres étrangers s'adreſſaient, toutes les fois qu'ils avaient à traiter de quelque affaire importante.

Cette femme était haute, impérieuſe; elle paſſait en outre pour être la ſeule qui fût fidèle à ſon mari; ſans doute, parce qu'étant née Allemande, elle avait appris à ſatisfaire ſes goûts avec plus de prudence & de réſerve que les dames Ruſſes: mais dans la ſuite j'ai eu la preuve que cette même

retenue n'était que l'effet de sa pénétration & de la connaissance qu'elle avait du caractère national. D'ailleurs son rang exigeait beaucoup de circonspection.

Le Russe est naturellement impérieux. Dès qu'il se croit aimé d'une femme, il la traite avec hauteur, il la considère comme une esclave dont les richesses lui appartiennent : quelquefois même il s'oublie jusqu'à la maltraiter de coups, jusqu'à la menacer de dévoiler sa honte à son époux.

Au tems où j'étais en Russie, aucun Allemand n'osait paraître à la Cour sans être présenté par le chancelier ; moi seul & le chambellan de Sievers, jouissions de cette prérogative distinguée ; &, comme l'on sait, l'oiseau le plus rare est toujours aussi le plus recherché.

Le comte de Bestuchew avait d'abord été Résident à Hambourg, où il avait épousé la belle Bôttger, Allemande, qui devint bientôt la première dame de Russie. Lorsque je la connus, elle n'était plus dans le printems de l'âge, mais elle était encore une femme belle, aimable, & d'un

esprit supérieur : ennemie née des Russes, elle protégeait ouvertement les Prussiens.

Sa conduite avec les Russes était précisément celle qui convenait à leur caractère & à leurs mœurs. Hautaine, réservée, elle les persifflait plutôt qu'elle ne leur parlait avec bonté. Quant à moi, elle me témoigna en tout tems une bienveillance particulière. Je mangeais chez elle toutes les fois qu'il m'en prenait envie, & j'avais souvent l'honneur distingué de prendre le café en comité avec elle & le lieutenant-colonel Oettinger. Dans ces circonstances la comtesse ne manquait jamais de me faire entendre qu'elle avait remarqué mon intelligence avec la jeune princesse ***. Elle me citait même certains faits qu'elle ne pouvait tenir que de la bouche de mon amie. Je niais tout d'un air froid & sérieux. Ma discrétion lui plut. Elle me distingua des jeunes Russes, qui ne se faisaient pas beaucoup prier pour faire l'aveu de leurs bonnes fortunes.

Madame de Bestuchew, que je cite, parce qu'il n'existe plus personne de ce nom dans toute la Russie, voulut me persuader qu'elle nous avait épiés dans la société, & que le langage de nos

yeux lui avait depuis long - tems découvert notre intelligence. J'ignorais alors qu'elle avait pris à ſon ſervice la Géorgienne, femme-de-chambre de mon irréparable amie, & que cette fille était une eſpionne à ſes gages.

Environ huit jours après la mort de la princeſſe ***, Son Excellence me fit dire de venir prendre le café tête-à-tête dans ſon appartement. Elle parut compatir beaucoup à la perte que je venais de faire, elle plaignit avec intérêt ma triſte ſituation, & ſe montra fort ſenſible à la douleur qui en ſe peignant ſur mon viſage, avait preſqu'éteint ma vivacité ordinaire. Elle prenait tant de part à mon ſort, ſouhaitait ſi ſincèrement de l'améliorer, & de me voir plus heureux, que je m'apperçus ſans peine de l'impreſſion que j'avais faite ſur ſon cœur. Bientôt je n'eus plus lieu d'en douter; j'appris de ſa propre bouche ce que je lui avais inſpiré, & notre traité ne tarda pas à ſe conclure. Précaution, fidélité & diſcrétion en furent les ſeuls articles. La comteſſe a été certainement une des femmes qui m'ont le mieux aimé; c'eſt même celle qui a pris ſur moi le plus d'empire.

Il fallait uſer de beaucoup de prudence; mais

elle ſavait trouver & choiſir les momens convenables. Pour que j'euſſe l'occaſion d'être toute la journée auprès d'elle, il fut arrêté que je travaillerais dans le cabinet du chancelier, & il ne fut plus queſtion de joindre mon régiment comme capitaine. On me deſtinait aux affaires d'Etat; je devais commencer par être gentilhomme de la chambre, place très-importante en Ruſſie.

L'avenir m'offrait encore une intéreſſante perſpective. Je ne diſſimulai rien à Hindfort, & ce fut lui qui dirigea mon plan de conduite. Heureux du bonheur que la fortune ſemblait me promettre, il en jouiſſait autant que moi, & ne voulut jamais rien recevoir pour toutes les avances qu'il m'avait juſques-là ſi généreuſement faites.

A peine s'apperçut-on de mon crédit dans la maiſon du chancelier, que chacun des miniſtres étrangers rechercha ma connaiſſance. M. de G***, miniſtre du roi de Pruſſe, ne fut pas un des derniers. Ce fut dans ce même tems que les Cours commencèrent à former le projet de détruire la monarchie Pruſſienne.

Quelques années après que j'eus quitté la Ruſſie,

mon amie la chancelière & ſon mari, devinrent les victimes d'une cabale, où le général Appraxin trouva auſſi ſa perte. Ce fut en l'année 1758; mais tout cela ne ferait qu'interrompre le fil de cette hiſtoire. Il ſuffira de dire que ma ſituation en Ruſſie était auſſi brillante que critique.

La comteſſe de Beſtuchew m'aimait juſqu'à l'excès. La liberté dont je jouiſſais dans une des premières maiſons de l'Etat me fit remarquer; elle attira ſur moi les yeux de toute une nation jalouſe, & l'envie s'attacha ſur nous avec un acharnement d'autant plus vif, que la chancelière était Allemande auſſi-bien que moi. Si le moindre intérêt m'eut dominé, ſans doute j'aurais pu amaſſer des tréſors avec une femme dont la générosité était extrême, & qui pouvait diſpoſer des graces de la cour; mais je ne connus jamais le vice honteux & bas de l'avarice; & plus la fortune m'a comblé de ſes faveurs, plus j'ai aimé à ſecourir les infortunés.

Il n'y avait pas long-tems que je jouiſſais de mon crédit en Ruſſie, lorſque le ſort me fit de nouveau ſentir ſa malignité. Mon bonheur déplut

à Frédéric qui me faisait observer dans tous les coins de la terre, & auquel ma faveur parut fâcheuse pour ses intérêts. Le trait que je vais rapporter a été connu de toute la Russie & de tous les ministres étrangers, parmi lesquels il a fait la plus vive sensation.

Lord Hindfordt me pria un jour de lui copier un plan de Kronstadt & de son port, & d'apporter à ma copie la plus grande exactitude. A cet effet il me remit le plan original gravé, & trois autres plans dessinés avec tous les vaisseaux de guerre qui s'y trouvaient.

Je satisfis le lord avec confiance, & sans en redouter aucun inconvénient, ce qui était d'autant plus simple, que le port de Kronstadt ne fut jamais un mystère, & que le plan gravé se vendait publiquement dans toutes les boutiques de Pétersbourg. D'ailleurs l'Angleterre était alors très-étroitement liée avec la Russie.

A l'instant même où lord Hindfordt examinait mon travail, au bas duquel j'avais mis mon nom, il reçut la visite de M. de Funk, envoyé de Saxe, avec lequel il était fort lié. Lord Hind-

fordt lui montra mon plan ; Funk le pria de lui permettre d'en tirer une copie, que, disait-il, il voulait faire lui-même. Milord le lui prêta.

Quelques jours après M. de G***, ministre de Prusse, qui résidait dans le voisinage, & qui vivait familièrement avec M. de Funk, entra chez lui & le trouva occupé à copier le plan. Funk lui montra mon ouvrage sans avoir la moindre idée de me nuire, & tous les deux avec des motifs très-différens, regrettèrent que le roi de Prusse perdit un homme dont les talens pouvaient lui être utiles. M. de G*** pria M. de Funk de lui permettre de prendre ce plan pour quelques jours, sous prétexte de faire au sien quelques corrections nécessaires.

M. de Funk, naturellement obligeant & honnête, & qui avait réellement pour moi de l'amitié, ne fit aucune difficulté de satisfaire l'ambassadeur.

A peine G*** s'en fut-il emparé qu'il courut chez le chancelier dont il connaissait la faiblesse, & lui dit qu'il venait lui parler d'une affaire importante. Il commença par lui observer qu'un

homme qui avait une fois trahi sa patrie & son roi, ne pouvait jamais être fidèle à aucun autre souverain. Ensuite se rapprochant davantage de son objet, il ajouta qu'il était étonné qu'en Russie on accorda tant de confiance à Trenck; qu'on eut donné à cet avanturier un libre accès dans les meilleures maisons de la cour, & jusques dans le cabinet du premier ministre.

Comme le chancelier ne répondait à toutes ces observations que pour me disculper, G*** imagina d'autres moyens. Il lui dit qu'on parlait ouvertement de mes rendez-vous secrets avec sa femme; que nous en prenions par-tout, même dans les jardins de la cour. Il m'avait fait épier exprès, car la haine rend actif. Il ajouta quelques discours sur M. de S***, secrétaire du chancelier, qu'il voulait chercher à compromettre dans mon intrigue avec madame de Bestuchew. On pense bien que ces insinuations ne trouvèrent pas le ministre insensible. L'obligeant M. de G*** prit alors dans sa poche mon plan de Kronstadt, en disant : » Votre excellence rechauffe un serpent dans son sein. » Voici un plan pris dans votre cabinet; Trenck » me l'a vendu pour deux cens ducats ». L'infâme n'ignorait point que je travaillais dans le cabinet

du miniſtre avec le lieutenant-colonel Oettinger; qui était chargé des réparations & de la conſtruction de toutes les forteresses de Ruſſie. Le chancelier examina le plan, & ſa colère augmenta. M. de G*** ne voulut point en reſter là ; il ajouta encore que ſi le comte Bernes, envoyé d'Autriche, m'accordait une protection toute particulière, ce n'était pas ſans avoir ſur moi des vues très-avantageuſes pour ſa cour. Le miniſtre échauffé de toutes les façons, ne parla plus alors que de me faire mon procès, de tourmens, de ſupplices ou de baſtonnades. G*** obſerva que j'avais de puiſſans amis, qu'il était à craindre que je ne parvinſſe à obtenir ma grace, & que j'en deviendrais plus redoutable. La réſolution fut donc priſe de me faire enlever & conduire ſecrettement en Sibérie. Tranquille, heureux, ſans inquiétudes, je jouiſſais ainſi du préſent & de mes eſpérances pour l'avenir, quand il s'élevait ſur ma tête un orage capable de me perdre; mais le ciel, ſans doute, veillait à ma conſervation.

G*** venait de ſortir triomphant de l'hôtel du chancelier, lorſque celui-ci entra dans l'appartement de ſa femme, lui fit les reproches les plus accablans, & l'inſtruiſit de ce que G*** venait

de lui apprendre. Elle avait l'esprit plus prompt que son mari, elle conçut tout de suite que cette avanture avait des raisons secrettes, & qu'on voulait me rendre la victime d'une ruse infernale. Elle connaissait ma façon de penser ; personne mieux qu'elle ne pouvait assurer que jamais l'appât de deux cens ducats n'aurait su m'engager à la plus petite lâcheté.

Ses représentations ne produisirent pourtant aucun effet sur le chancelier. Quand elle se fut convaincue que rien ne pourrait arrêter l'essor de son premier mouvement, elle me fit remettre un billet qui portait à-peu-près ce qu'on va lire.
» Vous êtes, mon ami, prêt à essuyer une fâ-
» cheuse disgrace ; ne couchez pas cette nuit chez
» vous, retirez-vous chez lord Hindfordt, où
» vous pouvez trouver un asyle sûr, jusqu'à ce
« que vous puissiez recevoir de moi d'autres nou-
» velles ».

Ce fut M. de S*** que madame de Beſtuchew chargea du soin de me trouver. Il était secrétaire & confident de la comtesse ; & outre cela mon ami, mon confident intime. Il vint l'après dîner chez l'Ambassadeur d'An-

gleterre où il me trouva ; il me pria de ſortir & me remit le billet de la chancelière. Je demeurai confus & je le portai ſur le champ à lord Hindfordt. Je n'avais aucun reproche à me faire, & tout ce que nous pûmes imaginer, ce fut que mon intrigue avec madame de Beſtuchew avait été découverte ; que nous avions commis quelque imprudence, ou que quelque jaloux cherchait à opérer ma ruine. Milord voulut que je reſtaſſe chez lui, juſqu'à ce que la mine fut éventée.

Pendant la nuit, nous apoſtâmes des émiſſaires près de chez moi, afin qu'on nous informât de ce qui s'y paſſerait. Après minuit on vint en effet m'y chercher, & toute la maiſon fut viſitée avec beaucoup d'exactitude par le chef de la police.

Le lendemain, vers dix heures du matin, lord Hindfordt ſe rendit chez le chancelier, dans le deſſein de faire quelque découverte. On l'avait à peine introduit que le miniſtre l'accabla de reproches, & ſe plaignit de ce qu'il l'avait conduit à admettre un traître dans ſa maiſon. » Quelle » eſt ſa faute, dit lord Hindfordt? » Il a abuſé

» de ma confiance pour copier en trahiſon le » plan de Kronſtadt, qui n'aurait jamais du » ſortir de mon cabinet, & moyennant deux cens » ducats, il l'a vendu au miniſtre de Pruſſe ».

Le lord éprouva une haute ſurpriſe. Il était inſtruit de mes ſentimens les plus ſecrets, il avait entre ſes mains la valeur de plus de 8,000 ducats, dont je pouvais diſpoſer, partie en bijoux & partie en argent; il ſavait quelle était mon indifférence pour les richeſſes, & il n'ignorait pas qu'il était une ſource féconde dans laquelle j'étais le maître de puiſer à chaque inſtant.

» Il eſt vraiſemblable, reprit-il, que votre ex» cellence a vu ce plan. — Sans doute, c'eſt M. de » G*** lui-même qui me l'a montré. — Je ſerais » curieux de le voir; la touche de Trenck m'eſt » parfaitement connue, & au beſoin, je ſerais » garant qu'il n'eſt pas un fripon. Sans doute il » y a là-deſſous quelque myſtère. Faites-moi le » plaiſir d'inviter M. de G*** à ſe rendre ici avec » le plan dont il eſt queſtion. Trenck eſt chez » moi, je le ferai mander; s'il eſt coupable, je » le mépriſe & je l'abandonne pour jamais ».

Le Chancelier y conſentit ; il écrivit à M. de G*** pour l'engager à venir chez lui, en lui recommandant de lui apporter le plan qu'il lui avait fait voir. Le Pruſſien ſavait déja que le chef de police avait fait une démarche inutile ; il ſentit que je m'étais mis en ſûreté, que j'employerais tout pour me diſculper ; en conſéquence il chercha des cauſes pour ſe diſpenſer de venir, & il ne vint point ; mais à l'inſtant même je me préſentai dans la chambre du Chancelier.

Quand lord Hindfordt me vit, il m'adreſſa ſur le champ la parole avec ce ton de fierté qui caractériſe les Anglais. » Trenck ! me dit-il, êtes-» vous un perfide ? Si vous l'êtes, je ne vous dois » pas ma protection, & de ce moment, vous » êtes priſonnier d'Etat. Avez-vous vendu à M. de » G*** le plan de Kronſtadt ? » On voit ma ſurpriſe, & on ſent qu'elle fut ma réponſe. On me fit paſſer dans une chambre voiſine pour y attendre ce que l'on ſtatuerait ſur mon ſort. Quand le Chancelier eut fait à lord Hindfordt le récit de tout ce qui lui avait été rapporté par M. de G***, on envoya chercher Funck. » Mon ami, lui dit » le lord, dès qu'il parut, qu'eſt devenu le plan de » Kronſtadt que Trenck m'a copié ? » Funck

ne s'attendait point à la queſtion ; il ſe troubla un peu , & dit : » Je vais le chercher. — Votre » parole d'honneur, reprit le lord ; eſt-il chez » vous ? — Non , Milord ; M. de G*** , qui » veut le copier , me l'a demandé pour quelques » jours , & je le lui ai prêté ».

Hindfordt brûlait d'impatience , & ce n'était qu'avec des tranſports de vivacité qu'il enviſageait la lenteur d'un dénouement qu'il avait à cœur. Il avait facilement conçu qu'on n'avait eu d'autre projet que celui de me perdre ; il avait raconté au Chancelier tout ce qui s'était paſſé au ſujet de ce plan qui lui appartenait, & que M. de Funck lui avait emprunté. Il demanda au Chancelier un homme dont il fût sûr ; on donna ordre au premier ſecrétaire de l'accompagner. Ils ſe rendirent chez M. de G*** avec MM. de Funck & de Schwardt, envoyé de Hollande. Funck en entrant, demanda tout de ſuite le plan de Kronſtadt ; M. de G*** l'alla chercher, le remit à Funck, qui du même tems le rendit à Lord Hindfordt. Après cela, le ſecrétaire d'Etat & le Lord ſommèrent M. de G*** de leur faire voir le plan qu'il diſait avoir acheté de Trenck. Sa décontenance à cette interpellation fut ſi viſible, que tout le monde en

fut frappé. L'indignation animait Hindfordt, qui, avec une impériosité britannique, exigeait qu'on justifiât tout haut, & par une explication précise, ce Trenck qu'on avait accusé, ce Trenck dont il ne craignait pas de garantir la probité devant & contre tout le monde. M. de G*** répondit enfin : » Mon souverain m'a donné l'ordre d'em-
» ployer toutes mes ressources pour arrêter en
» Russie l'essor de la fortune de Trenck, &
» comme ministre, j'ai dû obéir à mon maître ».

Hindfordt le traita avec le dernier mépris; il finit par lui cracher aux pieds, après quoi, les quatre témoins de ma justification revinrent chez le Chancelier. Ce fut alors qu'on m'appella pour recevoir les félicitations, les embrassemens, les caresses de toutes les personnes qui étaient présentes, & qu'on me donna enfin le mot de l'énigme, car je ne le savais pas encore. Le Chancelier me fit la promesse d'une récompense capable de me faire oublier ce désagrément; mais il m'enjoignit de la façon la plus expresse, de ne jamais rechercher l'ambassadeur de Prusse pour raison de cette affaire; & il fit fort bien; car dans le premier transport de ma colère, tout plein du desir de la vengeance, j'avais juré de faire payer à M. de G*** sa honteuse

perfidie dans quelque endroit que je le rencontrasse.

Le chancelier me retint à dîner. Mon sang bouillonnait dans mes veines ; néanmoins je fis tout ce que je pus pour paraître gai. La chancelière joua l'indifférence ; cependant elle me demanda malignement si le caractère de tous les Prussiens les conduisait à des principes pareils à ceux de M. de G***. Funck & Schwardt furent aussi retenus à dîner. On me complimenta sur le triomphe éclatant que je venais d'obtenir ; mais tout le monde ignorait par quelle heureuse ressource j'avais appaisé si promptement la fureur emportée du ministre. Ma libératrice était sous mes yeux, tout le monde la voyait, & elle n'osait pas se nommer.

Je reçus le lendemain un présent de deux mille roubles que le chancelier me fit parvenir. Il me donna en même-tems l'ordre d'en faire mes remercimens à la souveraine, qui, disait-il, me faisait parvenir ce morceau de baume, afin que mes blessures fussent plus promptement guéries, & comme une preuve nouvelle de sa protection & de sa bienveillance.

Cette hiſtoire ſe répandit très-rapidement dans toutes les parties de la ville, ſi bien que M. de G*** n'oſait preſque plus ſe montrer à la Cour ni dans les ſociétés. La chancelière lui fit perſonnellement une avanie, que, par modération, je veux bien ne point rapporter ici. Le comte Bernes, ruſé piémontais, comme je l'ai déja dit, connaiſſait le pays où nous étions, & il m'aſſura, que, ſans me donner le ſoin de me venger, je ne pouvais pas manquer de l'être. En effet, il n'y avait pas long-tems que j'avais quitté la Ruſſie, lorſque G*** tomba malade & mourut dans un état de conſomption.

C'eſt à la perfidie de cet homme que j'ai certainement dû le retour de la mauvaiſe fortune & tous les malheurs que j'ai éprouvés par la ſuite. Sans lui, je ſerais arrivé en Ruſſie aux places les plus importantes de l'Etat, & Beſtuchew lui-même n'aurait peut-être pas été la victime du malheur, qui, quelques années après cette avanture, occaſionna ſa perte & celle de ſa famille. Jamais je ne ſerais retourné à Vienne, jamais je n'aurais revu cette ville ſi fatale à la deſtinée des Trenck, & les biens conſidérables dont j'ai hérité dans l'Eſclavonie, je ne les aurais pas perdus par l'entremiſe

du cabinet de Pétersbourg. Je n'aurais point été perſécuté à Vienne, je n'y aurais pas connu le mépris; j'aurais paſſé des jours agréables, & atteint une grande célébrité. Pendant dix ans un horrible eſclavage ne m'aurait pas enchaîné dans les priſons de Magdebourg; enfin aujourd'hui, à Zwerback, ſeul aſyle de propriété que j'aye pu ſouſtraire à la cupidité des uſurpateurs, je ne ſerais pas contraint à gagner ma vie, en compoſant des vers & en écrivant mes avantures; je ne ſerais pas regardé comme un major invalide; je ne ſerais pas forcé de faire le métier d'un maître d'école, & je ne ſerais pas dans l'impoſſibilité de me faire aider dans l'éducation de mes huit enfans.

Le fil de mon récit jettera du jour ſur tout ce qui peut encore paraître obſcur. Je dois pourtant remarquer, que, juſqu'à cet évènement, je n'avais montré ni ſenti le moindre deſir de vengeance contre Frédéric, & que j'avais encore eu moins de diſpoſitions à nuire aux intérêts de ma patrie. Que le roi me connaiſſait mal! Il m'avait ravi tout ce que la force peut enlever à l'innocent dénué d'appui, & il n'était pas encore ſatisfait. Par-tout où je voulais me fixer & chercher de l'honneur, il ſuſcitait des ennemis à ma vertu, il faiſait bri-

guer, pour lui, l'avantage de causer ma ruine. Ce trait dont mon histoire sera, je l'espère, un long & durable monument, fera à la sienne une tache indélébile.

Ma destinée était si singulièrement combinée dans les décrets éternels, qu'on m'a toujours indignement maltraité dans les états où j'ai eu le plus de droits à l'estime, aux égards & aux récompenses. Ceux qui m'ont vu à vingt-quatre ans, brillant de jeunesse, de force, & nageant dans l'abondance, n'auraient pas soupçonné qu'à l'âge de soixante-trois ans, je ne serais qu'un misérable major en Autriche. Pourquoi ai-je éprouvé un sort aussi bizarre ? parce que dans le séjour de l'ignorance & de la superstition, un homme d'un caractère aussi fier que le mien ne doit pas, ne peut pas rencontrer la fortune. J'ai quitté la Russie ; c'est une grande faute ; je la regrette & je la regretterai toujours. En peu de tems, j'y ai plus joui de ma vie, de mes talens & de moi-même, que dans tout le reste de ma carrière.

Encore une fois, que Frédéric a peu connu mon cœur ! Jamais il n'avait senti pour lui ni ressentimens, ni haine. Il faut pourtant être vrai, & con-

venir que dans la colère qu'éveilla dans mon ame la ruse traîtresse de M. G***, j'aurais volontiers fait un désert de ma patrie, & que j'aurais voulu pouvoir en soumettre les occasions à ma volonté. Je dois dire encore, que, depuis cet instant, je fis tout à la Cour de Russie pour favoriser les vues de l'envoyé impérial, comte de Bernes, qui avait l'art de m'entretenir dans les mouvemens de colère que j'avais fait quelquefois éclater devant lui.

D'après les éclaircissemens qu'on m'avait donnés, je m'instruisis promptement de toutes les factions qui régnaient à la Cour de Russie, & je vis que la Cour de Berlin, dans l'intention de balancer le parti autrichien, tenait à sa solde le comte Apraxin & le chancelier Bestuchew. Voilà ce qui peut donner raison des démarches de la Russie en 1760, des ordres donnés & contredits coup-sur-coup, & des contradictions perpétuelles de l'armée auxiliaire des Russes pendant la guerre de sept ans.

Depuis la perfide manœuvre de M. de G***, la chancelière était devenue très-circonspecte avec moi. Elle avait l'esprit trop clairvoyant pour ne pas appercevoir toutes les combinaisons politiques

de son mari, & pour ne pas deviner tous ses projets. Mon avanture lui fit abandonner sans retour le parti prussien. Elle avait pour moi une tendresse vive & réelle ; aussi me mit-elle, sans aucune réserve, au fait de tous les secrets, & resta-t-elle mon amie, jusqu'à l'instant où elle trempa dans un projet imaginé par son époux, & qui fut la cause de sa perte. C'est en 1758 que s'opéra son malheur ; il y avoit déjà quatre ans que j'étais détenu à Magdebourg.

Tous ces détails ont pu faire connaître pourquoi tout ce qu'on a tramé contre la Prusse en 1754 & en 1756 m'était encore plus familier qu'à aucun des ministres des Cours intéressées. Dans le tems dont je parle, j'aurais pu prédire un grand nombre d'évènemens très-importans.

Il m'était possible & même facile de faire des progrès plus rapides que n'en font d'ordinaire les jeunes gens, parce que je ne dormais guères que quatre ou cinq heures par jour. Je m'en étais fait une habitude que je conserve encore aujourd'hui. Si une partie de ma journée était employée à mes plaisirs ou à fréquenter la cour, il me restait encore assez de tems pour étudier, pour m'instruire

dans

dans la converſation des ſavans. J'avais plus d'un maître en Ruſſie. Hindfordt m'apprenait à connaître les affaires d'Etat, le monde & les hommes. Le médecin Boerhaave, dont je m'étais fait un ami, m'enſeignait la phyſique & les hautes ſciences. Pour les talens, pour le mérite perſonnel, pour l'uſage du grand monde & pour la politique de la Cour, les femmes y étaient mes inſtitutrices. Je ne parle ici de cette politique que pour avoir l'occaſion de dire que je l'ai toujours haïe & mépriſée.

Je m'apperçus promptement que, depuis ma derniere avanture, le chancelier ne me faiſait plus le même accueil : il faiſait épier mes actions, il étudiait mes regards & même mes paroles. Sa femme le remarqua tout auſſi-bien que moi; il fallut donc nous déterminer à changer nos batteries. Mon rôle en effet commençait à devenir très-ſérieux, lorſque tout-à-coup une nouvelle ſcène vint à s'ouvrir pour moi.

Mon couſin, le commandant des Pandoures, mourut à Brunn le 4 octobre 1749. Comme il était aux arrêts au Spielberg, il m'avait nommé ſon légataire univerſel, ſous la condition que je

ne ſervirais point d'autre puiſſance que l'Autriche.

Ce fut le 4 mars 1750, que le comte de Bernes en reçut la nouvelle. Je ne voulais point abſolument entendre parler de Vienne ; l'exemple de mon couſin me faiſait frémir. Perſonne ne connaiſſait mieux que moi la cauſe de ſon procès, puiſque j'avais été le témoin du commencement de ſon infortune.

Le comte de Bernes crut devoir me repréſenter, » que les biens de mon donateur ſe montaient à plus de deux millions ; que la ſouveraine, tant à ſa recommandation qu'à celle de ſes amis, ne manquerait pas de me faire rendre juſtice ; que je n'avais perſonnellement aucun ennemi à Vienne ; qu'il était infiniment plus avantageux pour moi de poſſéder un million en Eſclavonie, que d'avoir les plus brillantes eſpérances en Ruſſie, où d'ailleurs je venais d'éprouver tant de diſgraces, & d'apprendre à mes dépens combien les cabales étaient dangereuſes. En un mot, il me dépeignit la Ruſſie comme un pays devenu formidable pour moi, & il me fit enviſager Vienne comme un port aſſuré. Il me promit de plus, parce que ſon ambaſſade ex-

pirait à la fin de cette année même, tous les secours de son appui & de sa bienveillance. Il ajouta encore, qu'une fois devenu riche, je serais toujours le maître de me retirer en Russie, en Egypte, ou en Suisse ; que le roi de Prusse serait moins à portée de me persécuter en Autriche que par-tout ailleurs ; enfin, que dans tout autre pays il lui serait facile de me tendre des pièges, ainsi que je venais d'en faire l'expérience. « Où en seriez-» vous, continuat-il, si la comtesse ne vous avait » pas averti du malheur qui vous menaçait ? mal-» gré tous nos soins, malgré votre innocence, » on vous aurait conduit en Sibérie. Une fois là, » vous n'auriez jamais pu vous justifier, & c'est » alors que tout Moscou vous aurait regardé » comme un perfide ; comme un traître. » Ces raisons étaient concluantes & elles m'avaient déjà fortement ébranlé, lorsque je vis l'ambassadeur d'Angleterre.

Lord Hindfordt fut du même avis. Il m'assura que je pouvais en toute occasion compter sur son amitié paternelle ; il me parla de l'Angleterre comme d'un asyle sûr dans le cas où j'essuyerais quelque disgrace à Vienne. A Londres, me dit-il, un honnête homme est sûr de n'avoir rien à re-

douter de l'oppreſſion. Il m'entretint enſuite, avec toute la chaleur d'un véritable Anglais, des ſuites funeſtes de l'eſclavage, des Münch, des Byron, des Oſtermann & des révolutions de la Ruſſie. Il conclut en me demandant qu'elles étaient en effet mes eſpérances, & ſi je pouvais dans le pays du plus abſurde deſpotiſme, me flatter d'arriver même au grade de miniſtre ou bien à la puiſſance d'un favori ?

J'avoue que ſon diſcours me décida. J'étais pour lors en argent, & je voulus profiter de cette occaſion pour voir, chemin faiſant, Stockolm, Copenhague & la Hollande. Pendant ce tems le comte de Bernes devait annoncer mon arrivée à Vienne, & m'y préparer un favorable accueil. Il me preſſa de me décider, afin que je puſſe promptement me mettre en état de recueillir mon héritage. La comteſſe fit l'impoſſible pour me retenir ; elle combattit mes raiſons avec ſon eſprit & ſa vivacité ordinaires. Il fallut, pour-ainſi-dire, m'arracher de ſes bras, en lui donnant ma parole d'honneur de revenir à Pétersbourg comme voyageur, dès que j'aurais terminé les affaires qui m'appellaient à Vienne. Elle avait déjà formé le projet de me faire donner le titre d'envoyé en Ruſſie ; en

cette qualité, j'aurais pu rendre à ma Cour des ſervices eſſentiels. Ce fut dans cette attente que nous nous ſéparâmes, le cœur ému & les yeux remplis de larmes. Elle me fit préſent d'une tabatière enrichie de diamans & de ſon portrait, qui me fut trois ans après, à Dantzick, arraché de la poitrine où je le gardais, par la trahiſon d'Abramſon, envoyé d'Autriche. Je fus prendre congé du chancelier, qui m'embraſſa comme un ami. Appraxin pleura en me quittant, il me ſerra contre ſon cœur & me dit, comme par inſpiration, qu'il craignait que je ne trouvaſſe nulle part autant de bonheur & de repos qu'en Ruſſie, où j'avais un ſi grand nombre de puiſſans amis.

Rien ne put me faire changer de réſolution : ce n'était cependant pas ſans quelque regret que je me déterminais à partir. Je quittai donc Moſcou pour me rendre à Pétersbourg. Le baron Wolf, banquier, m'y remit une lettre de la comteſſe, qui me fit une telle impreſſion, que je fus prêt un inſtant à retourner ſur mes pas... Elle contenait une traite de quatre mille roubles pour mon voyage, au cas que je vouluſſe perſiſter dans mes projets, & me brouiller avec la fortune.

J'emportais avec moi environ trente-ſix mille florins, tant en argent qu'en bijoux; en conſéquence je crus devoir lui renvoyer ſa lettre-de-change, en la priant de m'honorer de ſon ſouvenir, de ſa bienveillance & de ſon aſſiſtance, ſi par la ſuite je pouvais en avoir beſoin. Je ne fis pas un long ſéjour à Pétersbourg, & je me rendis par terre à Stockolm.

Tous les envoyés m'avaient chargé de lettres de recommandation. J'ai oublié de dire, que M. de Funck, l'envoyé de Saxe, qui avait réellement pour moi de l'amitié, était inconſolable de l'imprudence qu'il avait commiſe, en confiant mon plan à M. de G*** : parce que c'était en effet cette imprudence qui avait interrompu en Ruſſie le cours de mon bonheur.

En 1772, vingt-deux ans après cet évènement, je rencontrai ce galant homme à Dreſde. Il ſe reprochait encore d'avoir été, quoiqu'innocemment, la cauſe de toutes les infortunes que j'avais éprouvées depuis mon départ de Moſcou, & il m'aſſura que chaque avis qu'il avait reçu des malheurs que j'avais ſoufferts, avait été un coup de poignard pour lui. Nous ne pouvions ceſſer de nous entre-

tenir du passé ; & j'avoue que j'éprouvai une grande satisfaction à revoir cet excellent homme, lorsque j'eus recouvré ma liberté.

Arrivé à Stockolm, je n'y eus besoin d'aucune recommandation. La reine, sœur du grand Frédéric, me connaissait depuis Berlin. J'avais eu l'honneur, comme je l'ai déjà dit, de l'escorter, étant officier des gardes-du-corps, jusqu'à Stettin en 1743. Je lui exposai mes malheurs, tant en Prusse qu'en Russie, sans aucun déguisement. Elle me conseilla, pour des raisons politiques, de ne pas faire un long séjour à Stockolm. Je profitai de ses conseils, je partis aussi-tôt pour Copenhague, & de-là je m'embarquai pour Amsterdam sur un navire Hollandais.

J'eus le plaisir de rencontrer à Copenhague un de mes meilleurs amis, le lieutenant Bach, qui avait favorisé mon évasion de la prison de Glatz. Il était dans la misère & fort endetté ; je lui procurai des protections par le récit que je fis de son noble procédé envers moi ; enfin je lui donnai cinq cens ducats, qui l'aidèrent si heureusement à faire son chemin, qu'en 1776 il m'en adressait encore des lettres de remerciment. Il est mort en 1779,

colonel d'un régiment de Huſſards, au ſervice de Dannemarck.

A peine le navire qui devait me tranſporter en Hollande, était-il en mer, qu'il s'éleva un orage qui nous contraignit de jetter l'ancre entre des rochers près de Gothenbourg, après avoir perdu notre grand mât & le timon du gouvernail avec pluſieurs de nos voiles.

Nous fûmes obligés de reſter là neuf jours avant d'oſer nous riſquer en pleine mer. Pendant ce tems je paſſai fort agréablement ma vie. J'allais tous les jours avec deux de mes domeſtiques me promener d'un rocher à l'autre, avec la chaloupe du navire. Je prenais des houmards, je tuais des poiſſons avec l'aviron, je tirais des canards. Tous les ſoirs je portais à l'équipage du navire quelques proviſions, même du lait de chèvre que me donnaient les malheureux habitans de ces cantons abandonnés.

Ils ſouffraient eux-mêmes, en ce tems-là, de la famine. Le patron du navire avait chargé une certaine quantité de grains. J'en achetai de lui pour environ deux cens florins de Hollande, & je les

partageai entre un certain nombre de familles; je donnai, pour sa communauté qui était pauvre, cent florins à un curé qui n'avait pas de pain lui-même, & dont la cure ne rapportait pas cent cinquante florins de notre monnoie.

Je ne sçaurais le taire : dans cette circonstance, je jouis réellement du plus grand, du plus pur de tous les plaisirs de mon cœur, celui de faire du bien. J'y répandis beaucoup de cet argent que j'avais si facilement gagné en Russie, & si nous y eussions fait un plus long séjour, peut-être m'y serais-je ruiné. J'étais en revanche comblé de toutes sortes de bénédictions par les bonnes gens, dont je soulageais l'infortune. J'aime à croire que long-tems après, on aura encore parlé de Trenck à Gothenbourg, & qu'on ne s'y sera pas rappellé sans un mouvement de reconnaissance, le tems où il fut jetté par l'orage sur les côtes de Suède.

Je manquai pourtant un jour de perdre la vie, en faisant cette noble importation. J'avais porté du bled aux habitans d'un de ces rochers; comme je m'en retournais, il s'éleva un vent qui me jetta en pleine mer. J'étais fort peu versé dans l'art du pilotage, il m'était impossible de regagner

le vaiſſeau. Je voulus virer de bord. Mon domeſtique fut trop lent à abattre les voiles, & le vent fit chavirer la chaloupe. En cet inſtant je ſentis combien je devais remercier mon père, de m'avoir fait apprendre à nager dans ma jeuneſſe. J'atteignis à la fin un rocher, où mon fidèle domeſtique qui nageait ainſi que moi, était déja parvenu. Les vagues m'empêchaient de pouvoir y grimper, il me tira à lui par la main & je fus ſauvé. Mais un ſpectacle bien doux pour moi, dès que j'en pus jouir, ce fut de voir pluſieurs nacelles des habitans qui à force de rames étaient venus à mon ſecours, auſſi-tôt que ma chaloupe avait chaviré.

Un brave Calmouck que j'avais pris en Ruſſie & mon chaſſeur furent noyés. J'eus la douleur de le voir couler le premier à fond, au moment même que je gagnais le rivage.

Les bons habitans de ces rochers Suédois me reconduiſirent au navire, & tirèrent la chaloupe à bord. Enfin nous levâmes l'ancre & nous fîmes voile vers le Texel. Déja nous pouvions en voir l'embouchure ainſi que les chaloupes qui viennent au-devant des vaiſſeaux pour les introduire, lorſque nous fûmes aſſaillis d'un ſecond orage qui

nous rejetta jusques dans le port de Bahus en Norwege, où nous débarquâmes sans aucun accident. Le lendemain nous nous remîmes en mer par un vent favorable qui nous fit aborder heureusement à Amsterdam. J'y séjournai fort peu de tems. Cependant ma curiosité m'attira quelques jours après mon arrivée dans cette ville, une avanture assez singulière.

J'étais occupé a considérer les harponniers qui vont à la pêche de la baleine, comme ils s'exerçaient avec leurs lances : la plupart étaient ivres. L'un d'eux qui se nommait Herman Rogaar, querelleur insigne, & renommé dans l'art de manier le couteau hollandais, m'aborda en se moquant du sabre turc que j'avais à mon côté. Après quelques propos indécens, il fut assez audacieux pour vouloir me donner une croquignole. Je le repoussai ; il jetta son bonnet à mes pieds, & tirant son couteau, me demanda quelle marque je voulais qu'il me taillât dans la figure, soit un c. un i. ou bien un x. : il entendait dire par-là une taillade en demi-lune, droite où en croix.

J'étais entouré de trop de monde pour pouvoir me refuser à sa proposition. Point de milieu, il

fallait ou me battre ou m'enfuir. Le drôle était fort, robuste & grand comme un chêne. Je me tournai vers les spectateurs & demandai aussi un couteau. » Non, non, s'écria mon agresseur : prends » seulement le gros couteau que tu portes à ton » côté ; je parie douze ducats, que malgré tes » efforts & tes précautions, je te saurai blesser » à la joue. » Je tirai mon sabre ; il voulut m'approcher avec son couteau, mais dès le premier coup je lui coupai le poignet ; sa main tomba terre avec son couteau, & le sang en jaillit jusques sur moi.

Je me crus perdu, car j'avais à craindre que la populace ne m'attaquât, & ne me mît en pièces. Combien je fus étonné de voir qu'on se réjouissait au contraire, qu'on criait *vivat*, *vivat*, & qu'on me proclamait le héros, le vainqueur de l'invincible Rogaar! Ce vaillant Rodomont, qui s'était généralement rendu redoutable par sa force & par son adresse, devint seul l'objet de la risée universelle. Je sortis de la bagarre à l'aide d'un marchand juif qui en avait été spectateur, & le peuple me reconduisit jusqu'à mon auberge.

Chaque pays a ses usages : ce combat qui me

fit un honneur infini en Hollande, ne m'en eut point fait par-tout ailleurs, car il sera aisé de faire dans un jour cent Rogaar manchots, pour peu qu'on ait d'habileté à manier un sabre turc. Au reste, cet événement peut au besoin servir de leçon. Si j'eusse eu le malheur d'être lapidé par la populace, qui que ce soit assurément ne m'aurait plaint ni dû me plaindre, & l'on aurait été en droit de dire : » L'insensé ! qu'allait-il y faire ? » Mais je dois encore ici un aveu ; ma folle curiosité, jointe à mon extrême confiance en mon adresse, m'a souvent entraîné dans des démarches dont je n'ai vu le danger que long-tems après.

D'Amsterdam je passai à la Haye. Lord Hindfordt m'avait remis une lettre de recommandation pour lord Holderness, envoyé d'Angleterre ; Bernes une pour le baron de Reischach ; M. Schwart pour le greffier d'Etat Fagel, & le chancelier une pour le prince d'Orange lui-même ; en conséquence je ne pouvais manquer d'y être reçu avec distinction. Si j'avais eu l'esprit de profiter de tous mes avantages, & qu'avec l'argent que j'avais sur moi je fusse passé dans les Indes au lieu de me rendre à Vienne, que de chagrins cuisans je me

ſerais épargnés ! Mais en arrivant à la Haye, je trouvai déja des lettres du comte de Bernes, qui m'aſſuraient que Vienne ſerait effectivement pour moi un ſéjour enchanté. Par le même ordinaire il m'adreſſait la déciſion du conſeil de guerre qui me déclarait héritier de cette riche ſucceſſion, & il me marquait que la cour lui avait donné l'aſſurance qu'à ſa recommandation je trouverais juſtice & protection à Vienne : il me conſeillait en conſéquence de preſſer mon arrivée.

D'après ce qu'il me mandait, je n'eus rien de plus à cœur que de me rendre promptement à Vienne; j'y arrivai, & de ce moment je perdis tout mon bonheur. Je me trouvai engagé dans un dédale de procès; je tombai au pouvoir d'hommes pervers & méchants, j'éprouvai en un mot toutes les injures, toutes les perſécutions poſſibles. Le détail de ce que j'éprouvai dans ce gouffre de l'iniquité formerait ſeul un volume, & ne rendrait pas encore le tableau ſous les couleurs qui lui conviennent. L'événement ſuivant fut le prélude de mes diſgraces.

J'avais rencontré dans l'auberge où je logeais à la Haye, un certain M. de Schenk, qui avait

recherché mon amitié. Cet homme m'avait prié de le conduire jusqu'à Nuremberg d'où il voulait passer en Saxe ; je le conduisis à mes frais. Un matin, à Hanau, m'étant levé de bonne heure pour continuer ma route, je ne fus pas peu surpris de voir qu'on m'avait volé ma montre garnie de diamans, une bague qui pouvait valoir deux mille roubles, une tabatière avec le portrait de ma jeune amie de Moscou, ma bourse qui contenait environ quatre-vingt ducats, & d'apprendre que M. Schenk était parti. Je n'ai jamais été beaucoup sensible à la perte de l'argent; mais je regrettai beaucoup la tabatière. Quelques diligences que l'on ait faites, il n'a pas été possible de rattraper le coquin : heureusement pour moi, ma cassette était enfermée dans mon coffre avec tout le reste de mon trésor. Il consistait en une lettre-de-change du baron Wolf de Pétersbourg, & une certaine quantité d'argent comptant. Je continuai ma route seul, & j'arrivai à Vienne, je ne sais plus quel jour. J'en étais parti en 1748 & j'y retournai en 1750. Ainsi mon absence avait été d'environ deux ans & quelques mois. Mes lecteurs conviendront que dans un si court espace de tems, on ne saurait essuyer plus de revers, plus éprouver les vicissitudes de la fortune. J'ai

pourtant raconté mes avantures de cette époque le plus ſuccinctement qu'il m'a été poſſible. J'ai paſſé ſous ſilence les faits les moins importans, ainſi que ceux qui tiennent eſſentiellement à la dangereuſe politique d'Etat, & dont la publicité pourrait encore m'expoſer à de nouvelles perſécutions. En géneral je ne dis dans ces Mémoires que ce qui eſt indiſpenſable ; & ſi quelquefois la modération & la modeſtie retiennent ma plume, je laiſſe au lecteur raiſonnable, & fait pour ſuppléer par ſes réflexions les réflexions abſentes, le ſoin de remplir le vuide qu'il pourra trouver. Peu d'écrivains oſent, à la face des ſouverains & ſous les yeux de leurs miniſtres, parler comme moi le langage de la vérité. Si de tems en tems je me trouve forcé de marcher avec précaution au travers des feux qui m'environnent, perſonne ne pourra néanmoins m'accuſer ou d'une lâche complaiſance, ou de manquer de courage. Je ſuis père d'une nombreuſe famille, & j'avoue que ce titre l'emporte infiniment dans mon cœur ſur l'ambition que j'aurais d'être un auteur célèbre, en riſquant de m'attirer encore de nouveaux chagrins. Nous liſons dans l'ancien teſtament que l'éternel étend & prolonge les effets de ſon courroux ſur les fils d'Adam, juſqu'à la millième

génération

génération ; peut-être est-il à craindre que les ministres du nouveau testament ne veuillent prendre le premier pour modèle.

Je conviens cependant que rien n'est plus contrariant pour un honnête homme que de se voir contraint à masquer la vérité dans un récit de faits essentiels, ou d'en gêner la combinaison de manière à y laisser un vuide indéchiffrable ; mais ce n'est pas sans dessein que je n'ai parlé de mes malheurs de Vienne qu'avec beaucoup de précaution & de réserve. Il ne serait pas impossible que mon procédé généreux engageât quelque jour à rétablir ma famille dans les droits qu'on lui a ravis, droits que jusqu'ici je n'ai pu lui faire rendre par mes justes réclamations, par la fierté de mon caractère, par l'indomptable franchise qui a guidé ma plume contre les usurpateurs accrédités de mon patrimoine.

C'est aussi en raison de ce qu'à Vienne même où cette avanture s'est passée, il y a 36 ans, on se permet encore de parler de mon nom & de ma famille, d'une manière très-scandaleuse, que je me trouve forcé de produire dans ce livre imprimé avec la censure de l'état, un extrait de ce

qui ſe trouve enregiſtré dans les archives des cours de juſtice ; d'y articuler des faits que j'ai déjà prouvés authentiquement, & qu'enfin ſur ma parole d'honneur, je contracte l'engagement ſolemnel de les prouver encore aujourd'hui par forme légale, ſi quelqu'un de ceux qui m'ont dépouillé a jamais l'audace de m'en demander compte. Je n'oſe pourtant pas me flatter de cet eſpoir. Qu'importe, en effet, à ceux qui en jouiſſent, la ſource où ils ont puiſé leurs richeſſes ? Et quel ſouverain n'eſt pas toujours plus diſpoſé à accorder des graces à l'homme qui ſupplie avec baſſeſſe, que porté à rendre juſtice au malheureux qui réclame hautement ſes droits ?

Mes lecteurs auront trouvé cette digreſſion bien longue, & il ſe peut qu'elle ait déplu à plus d'un d'entre eux ; mais j'obſerverai qu'elle était indiſpenſable, puiſque réellement elle eſt néceſſaire au moins à ma juſtification.

François, Baron de Trenck, commandant des Pandoures, mourut donc, comme je l'ai dit, étant aux arrêts au Spielberg, au mois d'octobre 1749.

C'eſt bien à tort qu'à Vienne on croit que ſes biens furent confiſqués par le jugement qui le condamna à tenir les arrêts au Spielberg. Mon couſin ne fut jamais accuſé, encore moins convaincu d'avoir été criminel d'état. Il était dit par la ſentence que ſes biens & ſon patrimoine reſteraient ſous l'adminiſtration du conſeiller de Kempf, dont lui-même avait fait choix, ainſi que du baron Peyaczewitz, ſon parent ; & que chaque année ſes mandataires lui rendraient compte. En conſéquence il fut & reſta juſqu'à ſa mort le maître de diſpoſer de ſes biens. Il n'a donc jamais été queſtion de confiſcation aucune, ni d'inhabilité à pouvoir teſter. (1)

(1) Que ſur le point de quitter la vie, Trenck ait fait venir de Vienne à Brunn le Docteur Berger ſon avocat ; que ce Berger, ait en ſon nom, prié la ſouveraine de donner au commandant de Spielberg les ordres néceſſaires pour qu'on laiſſât entrer les témoins, & remplir les formalités néceſſaires à la validité de ſon teſtament, rien de cela n'annonce qu'il ait eu beſoin de ſolliciter la permiſſion de teſter. S. M. I. a expreſſément ordonné que Trenck pût rédiger ſon teſtament en toute liberté. Elle l'autoriſa même, pour ſe faire ſoigner plus commodément pendant ſa maladie, à ſe faire porter chez les Capucins, ſi cela lui convenait. Cette grace

Il me reſte préſentement à faire connaître comment cette importante ſucceſſion m'a été enlevée, de manière que, loin même d'avoir hérité un de-

ne ſemblait-elle pas lui annoncer le retour de ſa liberté? Il n'en profita pourtant point.

Il n'eſt donc pas queſtion d'examiner s'il a pu teſter. En acquérant les ſeigneuries de Velika & de Nuſtar, il avait négligé de remplir les formes ordonnées par les coutumes de Hongrie; il ne s'était point muni juſqu'alors du conſentement royal que l'uſage rendait néceſſaire, & il craignait que cette inobſervation de la loi ne fut oppoſée à ſon héritier quand il voudrait ſe mettre en poſſeſſion de ſes biens: en conſéquence, il avait prié ſon avocat de ſupplier la ſouveraine de vouloir bien ſuppléer à tout ce qui n'avait point été obſervé. Les ordres adreſſés au commandant de Spielberg prouvent que la requête avait été favorablement accueillie. Au reſte, il exiſte encore un billet écrit de la main de S. M. I. Il eſt joint aux actes du jugement rendu au ſujet de Trenck. S. M. y nomme le prince de Trautſon préſident; les conſeillers Hüttner, Schwandtner, de Koller & Nagy, le comte Hardick, pour commiſſaires à la chambre de Hongrie; les conſeillers de la Marck & Stadler pour le commiſſariat de la guerre & le conſeil militaire; enfin pour la chambre des comptes, le conſeiller de Kempf, qui conjointement avec le greffier de Frauenberg, était chargé de l'adminiſtration des biens-fonds.

nier de Trenck, j'ai été au contraire obligé de payer comptant, de mes propres fonds, plus de soixante mille florins de legs & de fondations (1).

Lorsque le père de mon cousin mourut en 1743 à Leitschau en Hongrie, avec le titre de colonel-commandant, il avait fait en sa qualité de noble Hongrois & de possesseur de biens, un testament solemnel, dans lequel il me substitua, comme fils de son frère, à son fils unique, dans le cas

Cette grande commission fut établie uniquement pour mettre la succession de Trenck en forme légale. Voici la teneur du billet de l'Impératrice. » On doit remplir les dernières volontés de Trenck avec la plus scrupuleuse exactitude, en presser l'exécution, & protéger les droits de l'héritier «. La confiscation, la validité du testament & des droits de l'héritier n'ont donc jamais pu être mis en question.

(1) Quand ces mémoires seront généralement répandus, on ne pourra donc plus dire à Vienne, que par la grace de Dieu, Trenck décédé à Spielberg, m'a laissé 76,000 florins pour héritage, ni assurer que Zwerbach, le seul bien que j'aie conservé de mon patrimoine, me soit parvenu en conséquence d'un fidéi-commis de Trenck.

où ce dernier viendrait à mourir ſans aucun héritier mâle (1).

A la mort du vieux Trenck, François ſon fils, était colonel des Pandoures pendant la guerre de Bavière. Pour en faire ordonner l'exécution, le chapitre de Zips envoya le teſtament au conſeil militaire à Vienne. Le père y donnait ſes biens ſimplement à ſon fils, ſans nommer un curateur néceſſaire à la ſûreté du ſubſtitué. Cette négligence ne pouvait pas, ce me ſemble, affaiblir en manière quelconque mon droit de ſubſtitution? Lorſque mon couſin entra dans la ſucceſſion de ſon père, il n'a jamais proteſté contre cette ſubſtitution formelle. Il mourut en effet ſans enfans dans l'année 1749. Donc il n'aurait pu aucunement diſpoſer de ſon bien paternel, ni par teſtament, ni par codicile, au préjudice du droit qui m'était acquis par une ſubſtitution faite en ma faveur. J'étais toujours héritier *ab inteſtat* : & même en cas de confiſcation je n'aurais jamais pu perdre

(1) Ce teſtament avait été reçu par le chapitre de la Cathédrale de Zips, il était ſigné de ſept capitulaires, ratifié par le comte Palatin Palfy; ainſi, il était valable.

les biens de ſon père. Aucun juge ne ſaurait annuller ni refuter ce principe de droit.

Mon teſtateur du Spielberg était parfaitement inſtruit de tout cela : mais, comme je l'ai déjà dit, il était mon ennemi juré, & même il avait attenté à ma vie. Maintenant je vais expliquer quel avait été ſon véritable but, en imaginant de faire ce teſtament captieux.

Ce méchant homme avait réſolu de ne pas vivre plus long-tems en priſon. Il ne voulait pas non plus demander grace ; car il eſt certain que la liberté lui eut été auſſi-tôt accordée. Comme il n'était point détenu au Spielberg au titre de coupable convaincu de ſon crime, ſes ennemis, quoique puiſſans, avaient tout lieu de craindre l'effet de ſon reſſentiment : pendant ſa détention à Vienne, il les en avait menacés; mais ils trouvèrent le moyen d'enchaîner ſa vengeance.

Il lui en avait déjà beaucoup coûté pour ſon procès. Son avarice, ſon peu d'eſpoir de pouvoir jamais ſe dédommager, & de s'enrichir encore davantage, anéantirent les facultés de ſon ame, naturellement avide de rapines. D'ailleurs comme

il était dévoré de l'amour de ſa renommée ; pouvait-il mieux ſatisfaire ſon ambition ſur cet objet, qu'en faiſant mourir le Pandoure Trenck en odeur de ſainteté, & en lui faiſant faire des miracles après ſa mort ? Il n'eut point réellement d'autre idée, car au fond du cœur c'était abſolument un athée.

Ainſi dans la double attente de me fruſtrer d'abord de mon héritage légitime, & de mourir enſuite comme un ſaint ; tout en me nommant ſon légataire univerſel, ſans dire un mot du teſtament de ſon père qui lui liait les mains, il gréva ſa ſucceſſion de quatre-vingt mille florins de legs & de fondations, & me laiſſa après ſa mort ſoixante-trois procès à terminer. Il était impoſſible qu'il ne prévît pas, que, tout cela une fois prélevé, il ne reſterait plus rien au légataire. Pour engager de plus l'impératrice à honorer le teſtament de ſa protection ſpéciale, l'hypocrite y inſéra les conditions ſuivantes, ſans l'exécution deſquelles il devait être conſidéré comme nul. Savoir :

1°. Que j'embraſſerais la religion catholique romaine.

2°. Que je ne servirais point d'autre couronne que celle d'Autriche.

3°. Il faisait un fidéi-commis de tous ses biens; sans en excepter ceux provenans de son père, quoique de droit ils me fussent dévolus.

Voilà la source de mon infortune en Autriche, & voilà aussi quel était son véritable dessein, puisque peu de tems même avant sa mort, il disait encore au Baron de Kottulinsky : » A présent que je puis » chicaner encore mon cousin, & lui nuire après » ma mort, je meurs content. »

On verra dans la suite de ces mémoires le récit des circonstances de sa dernière scène, & des miracles qu'il fit en mourant, comme aussi de ceux qui précédèrent & suivirent sa mort.

Je pris connaissance de ce bizarre testament, lorsque j'arrivai à Vienne. Il est faux, quoique quelques impudens l'ayent encore affirmé tout récemment, que j'y sois venu pour y mendier mon pain & du service. Il est certain, que j'apportai en Autriche environ vingt mille florins, tant en argent comptant qu'en bijoux, provenans de mes

épargnes en Russie (1). Mais il faut reprendre le fil de mon histoire.

A la première audience, sa majesté impériale me fit l'accueil le plus gracieux, & me parla de feu mon cousin, en termes qui annonçaient vraiment de l'estime pour lui. Elle me promit son appui, sa faveur; me dit que je lui avais été vivement recommandé par le comte Bernes, & que

(1) Pendant le cours du procès j'ai encore dépensé 15,000 florins qui m'étaient parvenus à Vienne, tant de Berlin que de Pétersbourg & de ma famille. Ainsi, non seulement je n'ai point hérité de Trenck, mais encore, tant de mon bien que de celui de son père qui m'était dévolu, j'ai perdu 120,000 florins. Il est certain que de son côté Trenck avait, en 1743, sacrifié quelques centaines de ducats, pour obtenir du conseil militaire, qu'on lui fit la remise pure & simple de la succession de son père, en passant la substitution sous silence. Voilà ce qui m'a rendu la victime de cette illégale procédure. L'ancien conseil de guerre avait fait une faute que le nouveau ne voulut pas redresser, & il m'a opprimé, parce que ses prédécesseurs m'avaient opprimé déja. En 1764, on m'a nié ce testament jusqu'au moment où on m'en envoya de Prusse une copie, qui y avait été collationnée par le conseil de guerre en 1751. On y joignit le certificat de réception, signé par le chapitre de Zips, qui en avait adressé l'original au conseil de guerre. A la fin on le trouva aussi

le jugement n'avait été délégué que pour ce qui concernait la succession de Trenck.

Mais dès que j'eus pris connaissance du président & des conseillers nommés à cet effet; que je sus qu'il y avait soixante-trois procès pendans, dont un seul pouvait occuper la vie entière d'un homme, je me déterminai bien vîte à abandonner tout l'héritage ainsi qu'à renoncer au testament fait au Spielberg, pour n'avoir plus de prétention que sur les biens provenans de mon oncle paternel.

A cette fin je demandai une copie collationnée

dans la procédure; mais tout cela fut inutile, car on ne voulait pas me rendre justice. Si j'étais mort à Magdebourg, il est certain que ma famille n'aurait rien retrouvé. C'est ainsi qu'on en agit à Vienne dans les cours de justice. Je plains de tout mon cœur l'homme qui, dans ce pays, ne sait pas s'accommoder au tems & aux circonstances. Pour une récompense de quelques ducats, le conseiller Zetto n'a pas rougi de falsifier un testament. Vienne a encore bien des Zetto; ils y marchent la tête levée, & ils ne paraissent pas craindre d'être renfermés dans la maison de force où leur iniquité devrait les conduire.

du teſtament, fait à Leitſchau par le vieux Trenck. Je l'obtins & je parus muni de ce titre devant mes juges. Alors je déclarai que je ne prétendais plus en rien aux biens de François Trenck, que je ne voulais pourſuivre aucun de ſes procès, ni accepter ſa donation; qu'avant toute choſe je demandais à être mis en poſſeſſion des biens de ſon père, conformément à la validité de ſon teſtament; leſquels biens conſiſtaient dans les trois ſeigneuries de Pakratz, Preſtowatz & Pléterniz, ſans faire mention ni des capitaux ni des meubles. Rien de plus juſte ni de plus clair que cette prétention; rien encore de mieux fondé.

Quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'on me répondit définitivement au conſeil que ſa majeſté impériale me faiſait dire en termes très-exprès: » que ſi » je me refuſais à remplir toutes les clauſes énon» cées au teſtament de François Trenck, je n'ob» tiendrais rien, & ſerais abſolument & ſans » appel forclus de la maſſe entière »! Que réſoudre? Je tentai de me préſenter à la Cour; on m'y tint le même langage. Il m'y manquait des reſſources & de la protection.

Comme il était dit, que, pour me voir ſou-

tenu & protégé dans mon droit, il fallait que je devinſſe catholique romain ; moyennant un préſent, j'obtins d'un prêtre un certificat qui atteſtait que je m'étais converti, & que j'avais abjuré les erreurs de Luther. Je n'en reſtai pourtant pas moins ce que j'étais.

Sur ces entrefaites le Général Bernes revint de Pétersbourg à Vienne. Je lui expoſai ma ſituation ; il en parla à l'impératrice, qui lui promit tout. Il m'exhorta à la patience, & me dit que je devais, en attendant, faire tout ce qu'on exigeait de moi, & ſuivre tous les procès.

Des affaires de famille obligèrent ce Général à partir ſubitement pour Turin. Il me promit qu'à ſon retour il ſe chargerait des miennes, & qu'infailliblement il me rendrait heureux en Autriche. Ce digne homme m'aimait comme ſon fils. J'avais même, d'après cette promeſſe, conçu l'eſpoir d'hériter auſſi de ſes biens, attendu qu'il n'avait ni enfans ni proches parens. Il m'embraſſa tendrement, les yeux mouillés de larmes, & partit. On apprit ſix ſemaines après ſon départ, qu'un de ſes couſins l'avait empoiſonné. C'eſt ainſi que la fortune ſe joua toujours de moi, c'eſt ainſi

qu'elle m'enleva toujours mon appui au moment qu'il me devenait le plus nécessaire. Dans tout le cours de ces mémoires, cette remarque sera facile à faire (1).

Le comte Bernes ne fut pas plutôt parti de Vienne, que le ministre de Frédéric eut l'adresse de m'attirer chez M. de Beckers, envoyé Palatin. Il m'y proposa de retourner en Prusse, ma patrie, en m'assurant que le roi avait oublié le passé, qu'étant justifié dans son esprit, il voulait me rendre son amitié, & qu'il me procurerait infaillible-

(1) Le Maréchal-de-camp Kœnigseck, gouverneur de Vienne, mon protecteur & mon ami, mourut aussi dans la même année, à l'instant où il allait employer son crédit en ma faveur. Il est bon d'observer que tous les grands hommes dont l'Autriche pouvait s'enorgueillir, depuis 1747, prenaient à moi l'intérêt le plus flatteur. Je n'ai jamais eu, & je n'ai encore pour ennemis que les receveurs, les pillards de la basse justice, les fanatiques, les ignorans, & quelques scélérats hypocrites. Eux seuls m'ont ravi mes espérances, m'ont privé de la justice & des bontés de ma souveraine, & sont ainsi parvenus tant à m'appauvrir qu'à m'empêcher d'être utile à l'Etat. Je n'ai jamais été traître, ni malfaiteur; je n'ai pas dû demander grace: je me croyais digne d'obtenir justice, on me l'a toujours refusée.

ment la jouissance de ma succession & des biens de Trenck. Il m'en donnait pour garant sa parole d'honneur.

Je répondis : » que cette grace m'arrivait un peu » trop tard, que j'avais éprouvé trop d'injustices » dans ma patrie pour avoir encore confiance en » tout prince, qui pourrait par le simple mouve- » ment de sa volonté avilir ses sujets, & leur enle- » ver les droits les plus sacrés. Qu'on avait abusé de » l'extrême confiance que j'avais eu pour le roi ; » que je pouvais par-tout me procurer le nécessaire » par mes travaux, & que je ne voulais point m'ex- » poser encore au danger d'un emprisonnement » injuste. »

Il employa toute son éloquence pour me persuader, & voyant qu'elle était inutile : » Mon cher » Trenck, me dit-il, je prends Dieu à témoin » que mes intentions pour vous étaient les meil- » leures du monde. Je vous suis aussi garant que » Frédéric vous rendra heureux ; mais vous ne con- » naissez pas Vienne : après de longs procès vous » y perdrez tout, & vous vous y verrez encore » méprisé & persécuté, parce que vous ne récitez » pas le chapelet. »

Tout ce qu'il me disait n'était que trop réel, & depuis, je me suis mille fois repenti de n'être pas retourné à Berlin. Sans doute, je n'aurais pas été pendant dix ans dans les prisons de Magdebourg; ma jeunesse ne se serait point passée en procès, ainsi qu'à faire des mémoires, & je me serais certainement placé au rang des hommes qui ont illustré ma patrie (1). J'espère prouver bientôt la vérité de cette assertion. Le terme, selon toute apparence

(1) La ville de Vienne a toujours été étrangère à mes vues, à mes talens & à mon inflexible droiture ; mais ma destinée voulait que j'y consumasse 38 ans, sans fruit, sans emplois, & qu'on m'y classât dans ma vieillesse parmi les majors invalides. Dès que l'envoyé de Prusse m'eut parlé, je n'eus plus rien à espérer de Vienne. Le roi était au fait des moyens qui pouvaient contribuer à l'élevation & à l'abaissement de ceux qu'il voulait persécuter ou servir, & il y employait habilement ses envoyés dans les différentes cours de l'Europe. Trenck ne pouvait plus avoir de confiance en lui, il ne le voulait plus servir, mais aussi était-il décidé qu'il n'aurait jamais l'occasion de servir contre lui. On me dépeignit donc à Marie-Thérèse comme un Protestant, comme un homme qui ne pouvait être animé d'aucun zèle pour le service d'Autriche, & qui n'était venu dans le royaume que pour y recueillir une riche succession, avec le projet de retourner ensuite chez le roi de Prusse.

apparence, n'eſt pas éloigné, où l'on rougira à Vienne d'avoir accuſé de baſſeſſe & de vengeance un homme qui n'a cherché publiquement qu'à ſe faire rendre juſtice. » Adverſaires puſillanimes, » vous m'avez jugé d'après votre cœur, mais » malgré vous j'oſe lever la tête, & ſans craindre » en rien votre impuiſſant courroux, dans la vue » ſeule de me juſtifier, je publierai ces mémoires » dictés par la vérité. Par-tout j'ai rempli les de- » voirs d'un bon citoyen, & je ne dois aucune » reconnaiſſance à ces vaſtes empires, où pen- » dant l'eſpace de trente-huit ans la Cour & le » miniſtère m'ont conſtamment refuſé la juſtice » & les diſtinctions qui m'étaient dues. Je ne » m'en ſuis cependant pas tenu à mon devoir ſeul. » J'ai ſervi juſqu'en l'année 1746 le roi de » Pruſſe, avec autant de zèle & de fidélité que » que j'en ai apporté depuis 1750 juſqu'en 1789 » au ſervice de la maiſon d'Autriche. Mon cœur » eſt ſans reproche, mes actions parlent pour » moi, & l'Europe entière ſe déclare en ma fa- » veur. Mes plaies, il eſt vrai, ſaignent encore : » perſonne au monde n'eſt parvenu à les guérir, » & elles ſe rouvrent ſouvent au ſouvenir des maux » que vous m'avez fait ſouffrir. Je n'en ai pas » moins perdu ſans reſſources mes terres, ſituées

» en Hongrie, & pour les revendiquer, désor-
» mais, je dédaignerais de faire un pas.

» Pardonnez-moi cette digression, lecteur hon-
» nête & sensible. Ah! si mes malheurs ont su
» vous émouvoir, vous permettrez bien, sans
» doute, que mon ame exhale une trop juste
» douleur. Je vous l'exprime avec le plus de mo-
» dération qu'il m'est possible, car le seul penser
» de mes revers fait encore bouillonner le sang
» dans mes veines. Ma sensibilité se révolte d'au-
» tant plus, qu'il semble en effet que tout espoir
» soit à jamais ôté à mes cheveux blancs, qu'il
» me soit défendu d'attendre une victoire com-
» plette, puisque je ne pourrais l'obtenir que par
» des démarches basses & rampantes, & la réa-
» liser que par quelque nouvelle témérité.

» Je n'ose me flatter non plus, que cette his-
» toire tombe entre les mains d'un souverain qui
» soit tenté de la méditer, pour rendre justice à la
» vérité; mais je permets aux critiques qui la
» liront, de blâmer, s'ils le veulent, mon style
» trop naturel, & un peu trop négligé peut-être;
» ils ne pourront exciter ma bile, ni porter au-
» cune atteinte à ma réputation. Vit-on jamais le

» lion s'indigner du bourdonnement de quelques
» insectes; la sangsue peut-elle s'attacher à sa
» peau défendue par son poil hérissé ; il secoue sa
» flottante crinière, le vil essaim est aussi-tôt dis-
» persé.

» Je sais fort bien aussi que très-peu des grands
» seigneurs qui président des Cours de justice à
» Vienne, se détermineront à me lire. Leur con-
» fesseur, à coup sûr, leur interdira la lecture de
» ce livre, comme venant d'un hérétique, d'un
» homme indigne d'exciter quelqu'intérêt dans
» une conscience timorée. Mais peu m'importe
» que ceux qui m'ont pillé, calomnié & rendu
» inutile à l'Etat, me ridiculisent ou me déchi-
» rent : ne sont-ils pas naturellement portés à em-
» pêcher que la vérité ne paraisse dans tout son
» jour, & à desirer ma ruine ? Qu'ils jouissent
» donc en paix, s'ils le peuvent, des biens qui
» m'appartiennent légitimement, je les féliciterai
» sans cesse sur l'acquisition qu'ils en ont faite, &
» sur la manière dont ils s'y sont pris. Tant qu'ils
» vivront, ces mémoires seront défendus par les
» prêtres & mon nom leur sera toujours en horreur,
» je dois m'y attendre. Mais, grace au ciel, le
» reste de l'Europe me lira, me jugera, & la

» poftérité, toujours équitable, me vengera de
» leurs injures & de leurs mépris. Envain les nom-
» breux panégyriftes de Frédéric & de Marie-
» Thérèfe auront affecté de ne jamais prononcer
» mon nom ; envain on traitera cette hiftoire de
» roman invraïfemblable, impoffible, la vérité a
» des droits sûrs, imprefcriptibles : tôt ou tard
» elle frappe tous les yeux. » Il eft bien tems de
revenir.

Je fus donc forcé de maintenir mon droit, & je pourfuivis les foixante-trois procès. On fait ce qu'il en coûte à Vienne pour un feul : qu'on juge de la pofition où je me trouvai, puifque dans l'efpace de trois années, je ne perçus que trois mille fix cens florins de la maffe entière de la fucceffion de mon coufin. Cette fomme fut à peine fuffifante pour les préfens de nouvelle année qu'on eft dans l'ufage de faire tant à la chancellerie qu'aux folliciteurs. L'argent que j'avais apporté de Ruffie fût bientôt diffipé. Je reçus des fecours de ma famille de Pruffe, & la comteffe de Beftuchew m'envoya les quatre mille roubles que je n'avais point voulu accepter à Pétersbourg. Mon ancienne amie de Berlin vint auffi à mon aide ; malgré tout cela il me fallut fouvent emprunter

des usuriers à soixante pour cent, suivant l'usage de Vienne. Egaré dans ce dédale d'avocats, de gens d'affaires, de fripons de tous les genres, mon honneur m'engageait à m'évertuer. Il fallait les travaux d'un nouvel Hercule, pour venir à bout de cette hydre toujours renaissante. Mon propre patrimoine y fut sacrifié, & pour prix de tant de peines, de tant de pertes, il ne m'est revenu à la fin qu'un malheureux fidéi-commis, dont je n'ai pas hérité, à proprement parler, mais que j'ai sauvé de la rapine. J'employai à suivre tous ces procès un tems précieux que j'aurais pu passer plus agréablement, plus glorieusement & plus utilement.

On ne saurait imaginer tout ce que je souffrais en moi même de mendier en quelque sorte la justice auprès de ces êtres méchans & stupides, qui se croyaient des hommes parce qu'ils étaient ministres, conseillers ou juges; sur-tout lorsqu'il me fallait, pour l'obtenir, recourir à la protection d'une autre espèce de gens qui ne se font aucune idée de vertu ni de probité, qui ne savent point distinguer l'honnête homme du fripon, qui enfin renvoyent tout à la suprême faveur de la Cour; de quelques femmes-de-chambres & d'autres subalternes protecteurs. Dieu! qu'il est difficile de

mettre en mouvement quelques-unes de ces machines à figure humaine, & de les faire agir d'accord avec les loix.

A Berlin & à Mofcou j'étais, en conféquence des liaifons que j'avais formées, eftimé, confidéré & recherché des premiers du pays, tandis qu'à Vienne, je ne trouvais que d'orgueilleufes Excellences qui fe bouffiffoient de vanité, & qui daignaient à peine accorder une audience dans leurs antichambres à l'étranger Trenck (1).

(1) Un certain référendaire qui devait fa fortune à quelques avocats fripons qu'il ne protégeait pas fans caufe, voulut un jour m'endoctriner dans le ftyle familier aux corps de juftice du pays. D'une autre part, le R. P. Barhammer voulait fe charger de m'initier dans les myftères de la religion, qui feule pouvait opérer mon falut à Vienne. Il eft vrai qu'il attendait auffi de Rome un brevet extraordinaire qui lui donnât le droit d'abfoudre mes juges & les adminiftrateurs de mes biens, *in articulo mortis*. Qu'on fe dife combien ma pofition devait être déplorable dans un pays où les hommes de mon caractère ne font ni connus, ni recherchés ! On juge des fuites qu'elle devait naturellement avoir. J'ai tout perdu, parce que, pour réclamer mes droits, je n'ai pas pu defcendre à des pratiques infâmes ; on m'a perfécuté fans pitié, parce que je ne portais point de

Cependant mes ſoixante-trois procès furent terminés en moins de trois ans, ce que tout autre que moi ſans doute n'aurait pu faire à Vienne dans l'eſpace au moins de cinquante ans : mais de dire par quel ſecret j'en vins à bout, c'eſt ce que je ne puis me permettre de révéler ici. Qu'il ſuffiſe de ſavoir qu'à mes dépens j'appris à connaîtres les hommes, & ſur-tout les juges. Je ſouhaiterais que tout particulier que ſon malheur force à les approcher ſouvent, pût les connaître auſſi-bien que je les connais à préſent.

Moyennant quelques ducats qu'il m'en coûtait, le valet-de-chambre du préſident m'ouvrait le cabinet du prince, d'où j'avais la liberté de tout

reliques & que je n'allais point à la meſſe. C'était pour les dévôts un doux ſacrifice à mettre aux pieds de l'Etre ſuprême, que de répondre également à toutes mes ſuppliques : — La requête du ſuppliant ne ſaurait être admiſe. — Telle fut & telle ſera toujours la réponſe à tout ce qui concernera ma famille & moi. Elle n'eſt pas plus ridicule que cette ſublime ordonnance, qui enjoint aux Capitaines des Cercles de publier dans chaque ſeigneurie, *qu'il faut que chacun ſoit bon citoyen, ſous peine de ſix écus d'amende, payables en ſix jours.*

voir, de tout entendre par le trou de la porte, aussi distinctement que si j'eusse été dans le conseil même.

Cela me fut d'un très-grand avantage, pour prévenir les mauvais desseins, pour connaître les personnes qui étaient bien intentionnés pour moi, & pour détruire bien des projets. Ce n'est pas sans beaucoup d'efforts que souvent je me suis retenu d'y entrer, comme aussi de leur crier : » Coquins, que » faites-vous ici ? »

On s'assemblait à neuf heures, & rarement on siégeait avant onze. Le Président récitait son chapelet à voix basse ; l'un d'eux parlait & proposait ; les autres parlaient deux à deux. On racontait les nouvelles du jour ou de la cour, & le conseil était fini. L'assemblée s'ajournait à trois semaines, & rien n'était décidé. On appellait cela : » Le jugement délégué pour le procès de » Trenck. »

On en vint enfin à la cause principale, à laquelle je ne saurais songer sans frémir. Je mets

ici en note, toute la partie honteuſe de cette affaire. (1)

(1) Les principaux biens de François de Trenck conſiſtaient dans les ſeigneuries de Pakratz, Preſtowatz & Pleternitz en Eſclavonie. Il en avait hérité de ſon père, & c'était proprement le bien des Trenck. Il avait acheté de ſes deniers Velika & Nuſtar, qui donnent enſemble aux poſſeſſeurs actuels un revenu de plus de 60,000 florins, & qui conſiſtent en deux cents, tant villages que fermes.

Aux termes des ordonnances, on ne peut poſſéder des biens en Hongrie, qu'en obſervant les formalités ſuivantes, ſavoir :

1°. Avant d'acheter, il faut ſe pourvoir de l'agrément du ſouverain.

2°. Le vendeur doit poſſéder & tranſmettre le droit *pérennal*, avec celui de donner, de céder & de vendre.

3°. L'acheteur doit être né ſujet du royaume, y avoir acheté ou obtenu le droit de régnicole.

Sans quoi, à ſa mort, le fiſc s'empare de ſes biens ; il rembourſe à l'héritier le prix de l'acquiſition, ainſi que les améliorations prouvées ; ou bien il lui paye la ſomme à laquelle les biens ou poſſeſſions ſont taxées dans la table dreſſée pour les impôts.

Sans autre forme de procès, le comte Graſſalkowitz, pré-

Accablé de chagrin & de dépit, je fis un voyage à Venise, à Rome & à Florence, ensuite

sident de la chambre de Hongrie, prit au nom du fisc, mais de sa propre autorité, possession des biens de Trenck. La capture était excellente, moins encore relativement aux biens, que par rapport au butin qu'on y pouvait faire. Mon cousin avait envoyé dans ses terres, de la Bavière, de l'Alsace & de la Silésie plusieurs bateaux chargés de marchandises, de toile, de lingots d'or & d'argent. En outre il avait un magnifique arsenal, un magasin de selles, le grand service d'argent de l'Empereur Charles VII qu'il avait enlevé à Munich, enfin le service aussi d'argent du roi de Prusse. Tout le monde dit à présent que le trésor de Trenck en Esclavonie était beaucoup plus considérable que ses biens-fonds.

Le général baron Tillier, un des hommes les plus respectables de l'armée, me disait, il n'y a pas long-tems, qu'on avait fait sortir de Mihalefze quelques chariots chargés tant d'or & d'argent, que de choses précieuses tirées du trésor de Trenck. Témoin oculaire, il peut en être cru; il connaissait les deux Pandoures auxquels mon cousin avait confié la garde de son trésor. Dans le pillage général, chacun d'eux prit une boëte remplie de perles, & tous deux allèrent s'établir en Turquie, où ils sont devenus de riches marchands. On enleva des fermes les harras, & les bestiaux même. L'arsenal renfermait une collection rare de plus de 3000 armures. Trenck a avoué qu'à Dannhausen & à Gersdorf, dans le comté de Glatz, il avait pris pour plus de 50,000 florins de

je revins à Vienne ; en route il m'arriva l'aventure suivante.

toile qu'il avait fait passer dans ses terres. Enfin, tout fut volé, pillé, saccagé ; & lorsque la cour donna l'ordre de remettre le mobilier de Trenck à son légataire universel, il ne se trouva plus que des misères que tout le monde avait dédaigné de prendre, & deux vieux fusils d'ordonnance de Prusse. En Hongrie, j'ai retrouvé dans un palais quelques armes très-rares qui m'avaient été volées, & j'en étais sûr. A Essek, j'ai acheté quelques assiettes d'argent aux armes de Prusse qui avaient été vendues par le conseiller Déjan, l'un des chargés de plein-pouvoir pour la prise de possession des biens de Trenck. Je m'armai des certificats qui donnaient une preuve invincible du vol, j'éclatai, je portai plainte à Vienne : je reçus la défense expresse de pousser plus loin cette affaire, sous peine d'encourir la disgrace de la souveraine, avec l'ordre de ne plus retourner en Esclavonie. La principale cause pour laquelle on a employé la violence dans l'usurpation de mes biens-fonds contre les loix de Hongrie, c'est que si j'étais rentré en possession, il aurait fallu m'apprendre où les meubles & les trésors de mon cousin avaient été transportés. On n'a rien envoyé à Vienne, puisque la recette du trésor ne fait mention d'aucuns deniers qui en soient provenus. Ainsi, il n'y a pas eu confiscation, mais vol ; & puisque j'ai tout perdu, c'est entre les mains des voleurs que mes biens ont passé.

Quelques honnêtes gens de la Hongrie m'avaient donné

J'étais chez un certain capitaine R.....d, qui avait une ferme dans la ſeigneurie de Lambach.

le conſeil d'intenter un procès en forme, dans la Hongrie même, relativement à mes biens-fonds. Je préſentai à S. M. I. une ſupplique reſpectueuſe pour lui demander juſtice. On me répondit par une défenſe d'aller en Hongrie, & ma cauſe fut renvoyée au conſeil nommé à Vienne pour connaître de la ſucceſſion de Trenck.

Là je prouvai de la manière la plus légale & la plus claire,

1°. Que les ſeigneuries de Pakratz, Preſtowatz & Pleternitz ne pouvaient, par aucun droit, être dévolus au fiſc, puiſqu'il n'était pas au pouvoir du dernier poſſeſſeur d'en diſpoſer.

2°. Je produiſis le droit *pérennal*, le conſentement du ſouverain donné pour l'acquiſition de ces trois ſeigneuries qui m'appartenaient par le droit de nature. On ne put rien m'objecter.

Etait-il rien de plus clair? Trenck acheta la ſeigneurie de Velika de la famille de Walſeck, à l'époque de la guerre contre les Turcs, quand l'Eſclavonie était réputée pays conquis. L'acquiſition fut faite avec le droit de poſſéder, & rien de plus poſitif que les termes de l'Empereur dans l'agrément qu'il y donna.

Ce n'eſt pas tout. Il exiſte encore une loi en Hongrie qui

La justice pendant la nuit vint investir la maison, arrêta & interrogea sa femme. Étonné de cet

ordonne que toute personne étrangère qui recueille par succession des biens situés en ce pays, pourra les posséder au nom des familles auxquelles appartenait la faculté de donner & de vendre, & les leur abandonner en vertu de ce même droit par lequel elles avaient possédé.

Les Comtes de Walseck, Imsen & le Comte Gossau étaient les vendeurs de Trenck, ils vivaient encore; ainsi à aucun titre le fisc ne pouvait s'emparer de ces biens; mais la voie de fait mène à tout.

Le conseil avait examiné mon droit, on en avait fait à la souveraine un rapport authentique & circonstancié; tout-à-coup sortit l'arrêt qu'on va lire. Il était écrit de la main de la souveraine.

« Le Comte Grassalkowitz, président de la chambre, affirme sur sa conscience que les biens d'Esclavonie ne sont point dus à Trenck en nature. Ainsi, il faut lui payer comptant le prix de l'achat, ou la taxe fixée, en lui bonifiant les améliorations prouvées, & les biens restent à la chambre ».

Par ce retour on mit fin au procès & à mes espérances. J'avais terminé à Vienne soixante-trois petits procès, en sacrifiant mon argent, & une sentence émanée du pouvoir arbitraire, la plus inique, peut-être, que l'on puisse citer,

évènement, je lui demandai après l'interrogatoire ce que tout cela voulait dire; elle me répondit qu'on

me fit perdre toute la succession. Heureux ceux qui l'ont envahie ! Puissent-ils en jouir sans remords !

Je veux bien envisager de sang-froid la perte des richesses de mon cousin; je ne puis pourtant me dispenser de dire que faire des emmagasinemens pour les troupes, augmenter les finances d'un souverain par un résultat semblable à celui qui m'a dépouillé, & voler sur le grand-chemin un homme sans défense, sont des actions qui doivent être mises sur la même ligne, puisqu'elles ont le même effet pour celui à qui on enlève sa propriété.

Mais les biens de mon oncle paternel, ceux que les Trenck ont possédé pendant soixante-huit ans, certes on n'a pu me les ravir que par le droit odieux de la force & de l'iniquité. — Patience ! en dépit de l'usurpation & de l'injustice, mes enfans ne seront pas contraints à devenir les valets-de-chambre ou les cochers de ceux qui jouissent insolemment de leur riche patrimoine. Je leur transporte mon droit dans toute sa vigueur, & tant qu'on ne m'aura pas rendu justice, personne ne saurait m'empêcher de faire éclater mes plaintes.

Je n'accuse pas M. le Président de la chambre parce qu'il s'est mis en possession de mes terres sans aucune procédure, je l'accuse de m'en avoir dépossédé par violence, contre tous les droits du pays, de les avoir jouées avec ses amis, de manière qu'à peine le trésor de l'Etat y a pu gagner 150,000

avait trouvé chez sa sœur à Vienne, quelques morceaux de ducats coupés du poids d'environ vingt

florins. Il est vrai que j'y ai perdu un million & demi au moins, sans compter les meubles, les richesses qui étaient accumulées, qu'on a volés & partagés sans que la cour fût du partage.

La somme que le ministre despote avait statuée pour mon partage ne consistait qu'en 149,000 florins. M. le Président trouva bon de diminuer 10,000 florins sur cette somme par un prétexte absolument ridicule. Outre cela pour me décompter encore 36,000 florins, il imagina une infamie que le lecteur ne connaîtra pas sans indignation.

Il porta la lâcheté jusqu'à fonder sa réclamation sur ce que » Trenck pour former son corps des Pandoures, avait dépeuplé ses terres; que, pendant la guerre, il avait sacrifié 3600 hommes qui n'avaient jamais revu leurs chaumières; & il jugea qu'en conséquence, moi, son héritier, devais être obligé, sur son propre bien, de payer à la caisse du pays 10 florins par tête d'homme «. Il n'en fallut pas davantage pour autoriser la soustraction de 36000 florins. J'ai donc, sans avoir hérité de mon cousin, payé de ma propre bourse 3600 hommes morts pour le service de l'Impératrice Marie-Thérèse. L'Europe aura peine à croire ce fait, aujourd'hui publiquement connu dans l'Etat où je ne crains point de publier ces mémoires? Il est cependant vrai, incontestable, & j'en

florins, que comme la première avait dit les tenir en dépôt de sa sœur, on était venu l'in-

atteste ici l'authenticité, à la honte de mes adversaires, sur la garantie de ma tête.

Ainsi fut terminé en 1753 l'examen de la succession de Trenck. Déduction faite de la quarte falcidienne, il ne me resta de ces immenses richesses que 76,000 florins qui, contre mon droit & par un abus atroce, étaient réduits à un fidéi-commis qui me liait les mains.

Quand on aura lu tout ceci, on ne croira donc plus que j'aie fait fortune en Autriche, que j'aie rien recueilli de la succession de Trenck, ni que la cour de Vienne m'ait jamais accordé grace ou justice. Que l'on fasse un total de l'argent comptant que j'ai porté à Vienne, de celui que j'ai reçu de mes amis, qu'on y joigne les 15,000 florins que j'ai payés aux ministres de la Reine pour travailler à ma liberté, lorsque j'étais détenu à Magdebourg; enfin 4,000 florins de gratification qu'on me força de donner à ces brigands qu'on appellait mes curateurs, & l'on se convaincra que la terre de Zwerbach, seul bien que je conserve en Autriche, n'est point un fidéi-commis du fait de Trenck, mais bien ma propriété acquise.

Pendant que j'étais à Magdebourg, sur les 76,000 florins dont je viens de parler, on paya encore 13,000 florins pour des procès qui n'avaient point été terminés; ainsi il me

terroger elle-même pour apprendre d'où lui venait cet or suspect. Dans son trouble elle avait répondu

me resta 63000 florins, dont, en 1779, j'ai acheté la seigneurie de Zwerback. Alors, il me fallut encore payer comptant 6000 florins, tant pour le droit indigénat autrichien que pour les patentes.

Je trace tous ces détails pour mes enfans, & je souhaite qu'après moi ils puissent rencontrer une occasion de revendiquer tout ce qui m'a été injustement enlevé.

Il faut encore que je rappelle ici quelques autres circonstances importantes.

Dans le cours du procès, soi-disant criminel du chef des Pandoures, il arriva une avanture qui prouve authentiquement avec quelle fureur on m'a opprimé.

Un nommé Schygrai, l'un des plus stupides Barons de l'Allemagne, qu'on invitait par-tout à manger, dans l'unique intention de se divertir à ses dépens, fut invité, en 1743, à dîner chez le Baron Péjaczewitz, où Trenck se trouvait aussi. On le regardait comme un insensé. On parla d'une liqueur appellée *schlibowiza*, ou eau-de-vie de prunes. Trenck qui voulait rire, dit que tous les ans il en faisait dans ses terres pour 30000 florins au moins, avec du fumier de vaches. Schygrai le crut, & le pria de lui donner le secret. Trenck l'assura qu'il le lui donnerait. — Je vous

qu'elle l'avait trouvé sur la route. Cette réponse me fit trembler pour elle. Comme je savais que

réserverai, dit Péjaczewitz 30,000 charretées de fumier dans mes terres. — Mais le bois, répondit Schygrai, où le prendrai-je ? — Je vous donnerai 30,000 cordes de bois, ajouta Trenck. Sur ce l'imbécille qui ne demandait pas mieux que de devenir riche, exigea une promesse par écrit, & on la lui donna. Celle de Trenck était ainsi conçue.

» Je soussigné, donne par ces présentes plein-pouvoir & liberté au Baron Schygrai de faire abattre 30,000 cordes de bois dans la forêt de *Tscherra-horra*, en représentant la présente & irrévocable cédule «.

TRENCK.

A peine mon cousin était-il mort, que Schygrai se présenta en justice avec ce billet pour demander son bois. Le célèbre agent Bussy occupa pour lui, & le conseiller de la guerre ordonna que la masse de Trenck paierait comptant un florin 30 kreutzers par corde, par conséquent 45,000 florins, avec les dépens & les frais de justice. L'administration reçut même l'ordre de délivrer cette somme.

Dans ces entrefaites, j'arrivai de Russie à Vienne. Le docteur Berger, avocat de Trenck, me fit sentir que cette affaire ne pouvait souffrir aucun retard. Je courus chez la souveraine ; j'obtins l'ordre de suspendre le paiement, & comme on établit une commission pour y renvoyer tous

ſon mari avait un laboratoire de chymie, je me décidai ſur le champ à la tirer de cet embarras. J'allai trouver le bailli de la juſtice. » Monſieur, » lui dis-je, ne faites point de recherches ulté-» rieures ; l'or m'appartient, je l'ai donné à » madame ; je ſuis homme à pouvoir le garan-» tir. » Il m'arrêta moi-même ; il avait fait garder la maiſon par plus de vingt perſonnes, tant ſergens que payſans. J'étais ſans armes, il me fallut prendre patience. Je reſtai aux arrêts, & le bailli alla en rendre compte à Vienne.

Après que j'eus fait réflexion à l'importance de mes affaires, je ſentis que ma préſence était néceſſaire à Vienne ; je ne voulais pas non plus

les procès, on accorda que celui-ci ne ſerait point conſidéré comme fini. L'affaire ayant été approfondie, on ſut que la forêt de *Tſcherra-horra* était ſituée en Turquie de l'autre côté de la Save, & l'on caſſa le jugement, dont l'injuſtice & le ridicule furent démaſqués. Je ne ſaurais dire exactement ce que le pauvre Schygrai avait promis à ſes nobles agens ſur les 45,000 florins ; mais ils reſtèrent tous impunis, & il n'y eut que la ſomme de ſauvée. Dans la vie de Trenck l'autrichien, on trouvera quelques traits du même genre.

rester sous une pareille garde. J'appellai mon domestique, je fis seller deux chevaux & charger mes pistolets que je gardai à la main pour sortir. Je les tins sous le nez des gardes qui tremblaient, je les menaçai de faire feu si un d'entr'eux se permettait le moindre mouvement, & je montai à cheval pour me rendre à Vienne.

A peu de distance de la ville, je rencontrai le bailli qui revenait accompagné de deux voitures pleines de gardes de la police. Je sentis que j'allais être exposé à un affront, & qu'on me regardait comme un criminel. En conséquence je fis le tour de Vienne pour me rendre chez un ami à Eisenstadt. De-là j'écrivis à Vienne, & j'appris en réponse que le bruit s'était répandu que j'étais un faux-monnoyeur, & que je m'étais échappé. Aussi-tôt je pris la poste, & pour avoir prompte satisfaction je fus droit à Vienne; mais en changeant de chevaux à Hochau, je rencontrai des commissaires qui m'arrêtèrent & qui me conduisirent aux arrêts à Vienne. J'y restai neuf jours sans être interrogé. Enfin le commissaire parut; je me justifiai pleinement, & vingt quatre heures après on me rendit la liberté.

Les gens de justice furent obligés de m'apporter l'or en question chez moi, & de me faire des excuses. Le lendemain on inséra dans la gazette de Vienne, que MM. les employés de la police s'étaient trop préssés, & qu'ils avaient mal jugé. Ce fut toute la satisfaction que j'obtins. J'en demandai une plus éclatante ; je menaçai le conseiller N.... qui m'avait traité comme un filou. La souveraine s'en mêla, & me nomma capitaine dans le régiment des cuirassiers de Cordua.

Ce poste était un léger appareil ; mais on le crut suffisant pour cicatriser toutes mes anciennes blessures. On avait oublié qui j'étais avant que de venir à Vienne. On ignorait aussi que j'avais refusé de servir dans l'état-major de deux monarchies, parce que j'avais eu l'espoir d'être riche & de vivre heureux en Autriche. Mécontent de ma position & du mauvais traitement que j'avais essuyé, je quittai Vienne pour joindre mon régiment en Hongrie.

Le comte Bettoni, mon colonel, était un honnête homme ; je gagnai bientôt sa confiance & son amitié ; je devins son principal coopérateur, &

il fut aſſez juſte pour avouer à la ſouveraine, en 1753 étant au camp de Peſt, que j'avais le plus contribué à la formation du régiment.

Un homme qui n'exiſte que pour agrandir la ſphère de ſes connaiſſances, a fort peu de reſſources, même lorſqu'il cherche des livres, dans un pays où ce ſont les moines qui cenſurent. Je ne témoignais pas grande ardeur pour le ſervice, parce que les mauvais traitemens que j'avais eſſuyés n'étaient guères faits pour échauffer mon zèle. J'étais donc mécontent avec raiſon; malgré tout cela, j'ai toujours fait au régiment plus que n'exigeait mon devoir.

Je fus l'hiver en ſemeſtre à Vienne; mais je ne trouvai par-tout qu'une extrême froideur: j'uſai de repréſailles. Jamais je ne fus aſſez lâche pour recourir au moindre détour, ou pour tenter d'arriver à mon but par le miniſtère d'un fripon. Le maréchal de Cordua, mon chef, avait bien de l'amitié pour moi, mais il manquait de crédit pour m'être utile. Mes ennemis ne cherchaient qu'à me diſcréditer par-tout pour m'éloigner & pour me tenir dans l'inaction. De mon côté je n'oppoſais pas le moindre effort pour balancer leurs

projets ou pour détruire leurs cabales. Je me reposais tranquillement sur ma vertu & sur la bonté de ma cause, tandis que ceux qui s'étaient emparés de mes biens employaient la ruse & ne laissaient perdre aucune occasion de me nuire, ou de se faire un rempart assuré contre la justice. Persuadé que sans posséder les richesses de mon cousin je pourrais toujours mériter de l'honneur & subsister par-tout noblement en faisant usage de mes talens, je restai sans activité dans des circonstances où j'aurais pu me rapprocher d'une souveraine qui, si j'eusse eu le bonheur de la convaincre, aurait fini par me rendre justice : mais pourquoi revenir sur le passé? J'avoue aujourd'hui que ma fierté était déplacée. Dans ce tems je n'avais rien qui m'attachât au desir d'être riche; père de famille je sens à présent que j'agirais tout différemment, & je n'écris ceci que pour engager ceux qui me liront, si par malheur ils se trouvaient en pareil embarras, s'ils cherchaient à s'avancer à la cour ou s'ils avaient besoin d'appuyer leur droit sur la faveur, à ne pas me prendre pour modèle.

Ce n'est point en menaçant que l'on obtient. On laisse dans l'obscurité l'homme le plus ins-

truit, l'homme le plus disposé à bien servir la patrie, s'il veut prouver qu'il mérite de l'emploi ou s'il refuse de suivre la route qu'on lui trace. Mon histoire à coup sûr peut au besoin servir d'exemple & de leçon.

Si quelqu'un a jamais été en quartier à Ketschkemet sur les bords du Tibisque ou dans les monts Karpates, il peut imaginer combien je devais m'y déplaire, après avoir passé la plus grande partie de ma vie à Berlin, ainsi qu'à Pétersbourg dans la société des premières maisons de l'Europe. Aussi ne trouvai-je là d'autres délassemens que la chasse où j'allais très-souvent avec le comte Bettoni.

Au mois de mars 1758, ma mère mourut en Prusse. Je demandai au conseil de guerre la permission d'aller pour six mois à Dantzick arranger avec mes frères & mes sœurs mes affaires de famille, attendu que mon bien était confisqué en Prusse. Elle me fut accordée & je partis au mois de mai pour Dantzick, où je tombai de nouveau entre les mains des Prussiens. C'est ici que commence le second acte de ma tragédie.

Je partis de Hongrie où j'étais en garnison, en qualité de capitaine de cavalerie, pour me rendre à Dantzick, où j'avais donné rendez-vous à mes deux frères & à ma sœur : mais mon dessein était de faire un voyage à Pétersbourg, pour y prendre les conseils & rechercher l'assistance de mes amis, attendu que les procès & les persécutions de Vienne allaient toujours leur train, & que la modicité de mon revenu ajouté à mes appointemens, pouvait à peine suffire pour satisfaire à l'avidité des gens de justice.

Il est cependant à propos de faire observer ici qu'avant que je partisse, le duc Ferdinand de Brunswick, gouverneur de Magdebourg, avait déjà reçu de la cour de Berlin des ordres pour me faire arrêter comme on me l'a assuré par la suite.

On avait de plus écrit de Vienne à Berlin, que le roi devait se tenir sur ses gardes, que Trenck séjournerait aux environs de Dantzick vers le tems ou Frédéric avait fixé son départ pour se rendre au camp en Prusse. Il fallait être le plus infâme & le plus méchant de tous les hommes, pour inventer une semblable atro-

cité (1). Elle réussit cependant au gré des vœux de son auteur.

Des hommes pervers qui avaient partagé mes dépouilles à Vienne, & qui avaient toujours lieu de craindre, ou que mon mérite personnel ne vînt à bout de triompher de tous les obstacles que l'on me suscitait à la cour, ou qu'en parvenant à me rendre nécessaire à mes souverains, je ne les contraignisse à me rendre un compte qu'avec raison ils jugeaient redoutable, ont trempé dans ce complot criminel avec un certain Weingarten qui, dans ce tems-là, était secrétaire du comte Puebla, ministre impérial à Berlin. Il était encore espion de la Prusse, comme il en a été

(1) Les témoins de ce fait sont S. A. le Landgrave de Hesse & le ministre de Berlin. C'est de leur propre bouche que j'ai reçu la confirmation de cette abominable perfidie, qui avait été machinée à Vienne. Il était d'autant plus nécessaire d'en offrir ici la preuve, que, sans cette infamie, on ne saurait jamais concevoir comment le grand, le noble Frédéric, a pu se permettre contre moi une barbarie capable de faire frémir tous les cœurs honnêtes & sensibles, & comment, jusqu'à la mort, il a pu me conserver une haine irréconciliable.

convaincu par la ſuite. Leur perfidie triompha à Dantzick.

C'eſt ce même Weingarten qui, à l'inſtigation de ſes amis de Vienne, m'a non-ſeulement joué ce tour infâme, mais qui encore en 1755, a cauſé le malheur de ma ſœur & celui de deux pauvres grenadiers, dans une circonſtance dont je ferai mention à ſa date, & où je lui adreſſai une fille juive avec tous mes ſecrets.

Ce dernier trait eſt de notoriété publique. Il eſt donc démontré que j'ai toujours été trahi, vendu & ſacrifié à Vienne, & que c'eſt de-là qu'eſt découlée la ſource de tous les maux que j'ai eſſuyés.

Auſſi-tôt après mon arrivée à Dantzick, mes deux frères m'y vinrent voir. Nous paſſâmes quinze jours enſemble, & nous prîmes des arrangemens pour ce qui me revenait de ma part à la ſucceſſion maternelle. Ma ſœur s'était pleinement juſtifiée de la réception qu'elle m'avait faite, lorſqu'en 1746 je venais lui demander des ſecours. Enfin nous nous ſéparâmes ſatisfaits les

uns des autres, & avec tous les témoignages d'une amitié vraiment fraternelle.

Nous n'avions point d'autre connaissance à Dantzick que M. Abramson, résident impérial. Je lui avais apporté des lettres de recommandation de Vienne ; il nous combla de politesses & même de bienfaits qui tenaient de la prodigalité. Ce M. Abramson était Prussien de naissance, & n'avait jamais été à Vienne ; il avait obtenu sa place à la recommandation du comte de B***, sans qu'on eut exigé de caution de sa probité, sans qu'on eut fait aucune enquête sur sa capacité ni sur ses talens.

Cet homme était d'intelligence avec Reimer, résident de Prusse ; je vais citer un trait de son intégrité. Lorsque mes frères & sœurs furent partis, je me décidai à m'embarquer pour aller revoir mes amis en Russie. Abramson eut la politique de me retenir pendant huit jours à Dantzick, tandis qu'il creusait l'abîme où il voulait me précipiter. (1).

(1) Lorsque le Roi de Prusse fit demander au magistrat de Dantzick qu'on me remît en sa puissance, il était impossible

Bien loin de ſoupçonner un procédé auſſi noir, je vivais dans la plus grande ſécurité, & je regardais M. Abramſon comme un ami ſincère. Ainſi il n'eut aucune peine à me retenir à Dantzick.

Cependant nous devions faire voile vers Riga ſur un navire ſuédois, & le jour de notre départ était fixé, mais Abramſon me trompa. Il m'avait promis d'envoyer un de ſes gens vers la rade, pour s'informer de l'heure du départ. A quatre heures après midi, il m'aſſura qu'il avait lui-même parlé au patron, qui ne devait partir que le lendemain. » Ainſi, ajouta-t-il, lorſque nous aurons déjeûné » enſemble, je vous accompagnerai à bord. » Je voulus faire porter mon bagage ſur le navire & y

de le ſatisfaire ſans offenſer la cour impériale, parce que non-ſeulement j'étais capitaine de ſon armée, mais encore parce que j'étais muni de paſſe-ports, tant du conſeil de guerre que de la chancellerie d'Etat. L'exécution du projet était retardée ſans doute par la correſpondance que le cas exigeait. Abramſon s'était donc chargé de mettre des obſtacles à mon départ, juſqu'à ce qu'on ſût la dernière réſolution de Berlin, ou juſqu'à ce que le magiſtrat de Dantzick ſe fût déterminé à violer publiquement en ma perſonne les droits des nations & de la ſécurité publique.

coucher, je ne pouvais me défendre d'un mouvement intérieur qui m'engageait à m'éloigner de Dantzick. Il s'y opposa & me conduisit chez lui, où il me fallut dîner & souper. A onze heures du soir, je retournai chez moi.

A peine m'étais-je mis au lit que j'entendis frapper à ma porte. Elle n'était point fermée aux verroux, & deux commissaires de la ville, accompagnés de plus de vingt grenadiers, entourèrent si promptement mon lit, que je n'eus pas le tems de me défendre, ni même de prendre des armes. On s'était déjà saisi de mes trois fidèles domestiques, qui n'avaient pu me donner aucun secours. On m'annonça » que le magistrat se voyait con» traint de me livrer au roi de Prusse comme un » de ses déserteurs. »

On se peint sans peine la surprise que j'éprouvai à cette déclaration. On me conduisit à bas-bruit à la prison de la ville, où je restai vingt-quatre heures.

Vers midi, je reçus la visite du résident impérial Abramson. Il joua la douleur, la consternation; il m'assura qu'il avait fait devant le magistrat une protestation très-vigoureuse contre ce pro-



Et deux commissaires de la ville accompagnés de plus de vingt grenadiers, entourerent si promptement mon lit, que je n'eus pas le tems de me défendre.

A. Borel del. J. Le Roy Sculp.

cédé, attendu que j'étais attaché au service de l'Empire, mais qu'on lui avait répondu qu'en 1752, on n'avait eu à Vienne aucun égard pour les deux fils d'un bourguemestre de Dantzick, appellé Ruttemberg (1); qu'en conséquence on avait cru pouvoir user de représailles dans la personne d'un Capitaine impérial, & que le roi de Prusse me demandant de la manière la plus sérieuse & la plus menaçante, on ne pouvait se dispenser de me livrer.

M. Abramson qui, dans le fait, n'avait point agi conformément aux devoirs de sa charge, qui n'avait rien fait pour moi, qui loin d'avoir protesté, s'était au contraire laissé corrompre, & qui

(1) Ma position n'avait aucun rapport avec celle des Ruttemberg. Ceux-ci avaient élevé à Vienne une association infâme qu'on nommait *les frères de la Figue*, & par des crimes réellement atroces ils avaient mérité toute la sévérité de l'administration. On arrêta à Nusdorf les deux fils du bourguemestre de Dantzick, & ils furent exposés au pilori, quoique leur père eut proposé une grosse somme pour les sauver de cette infamie. Ils avaient été repris de justice; & mon sort voulut qu'à Dantzick d'infâmes magistrats osassent porter l'effronterie & l'audace de l'iniquité jusqu'à couvrir du prétexte de représailles la violation des droits les plus sacrés & les plus respectables entre les nations policées.

avait servi le résident de Prusse, me conseilla de lui remettre mon porte-feuille & les objets précieux que je pouvais avoir, afin que cette précaution m'empêchât de me voir privé de tout. Il savait que mes parens m'avaient fait remettre pour environ sept mille florins de lettres-de-change. Je lui en remis une partie, mais je gardai mes bagues qui valaient seules quatre mille florins, & soixante louis-d'or ou environ que j'avais dans ma bourse. Il m'embrassa; me promit de ne rien négliger, & même de soulever le peuple pour qu'il m'empêchât d'être livré; ce qui, disait-il, ne pouvait avoir lieu que sous huitaine, puisque le magistrat était toujours irrésolu dans une position aussi délicate, & il me quitta, après avoir versé des larmes perfides pour tâcher de me convaincre qu'il m'était sincèrement attaché.

La nuit suivante, deux commissaires de la ville, le président de Prusse, & une compagnie d'archers entrèrent dans ma chambre avec un officier & quelques bas-officiers Prussiens, entre les mains desquels je fus formellement livré.

Aussi-tôt commença le pillage. On m'arracha les bagues que j'avais à mes doigts; on prit

ma montre, ma tabatière & tout ce que j'avais. On ne me laissa pas un habit, pas une chemise. On m'enleva dans une chaise fermée de tous les côtés, après y avoir fait monter trois Prussiens avec moi. La voiture fut conduite jusqu'aux portes par un détachement de la milice de Dantzick. On les ouvrit, & là une troupe de dragons de la ville s'empara de moi pour escorter la voiture jusqu'à Lauenbourg, sur les frontières de la Poméranie. Elle était traînée par quatre chevaux de poste qui allaient au galop.

Je ne me rappelle pas précisément la date de ce jour remarquable qui fut un des plus affreux de ma vie. On était dans le mois de Juin. Un détachement de trente chevaux, commandé par un Lieutenant me reçut à Lauenbourg, & de garnison en garnison, je fus conduit de-là jusqu'à Berlin.

Le rapport du magistrat de Dantzick & du traître Abramson qu'ils ont envoyé à Vienne, est donc de la plus insigne fausseté, puisqu'il porte que je me suis laissé prendre dans le fauxbourg par les Prussiens, & qu'ils m'ont enlevé.

Tout cela ſans doute eſt ſurprenant ; ce qui, certainement l'eſt davantage, c'eſt qu'après avoir obtenu ma liberté & démaſqué la trahiſon des Dantzickois, ainſi que l'outrage fait à l'uniforme impérial, la Cour ne ſe ſoit pas occupé un inſtant de ma ſatisfaction, de mon dédommagement, ni de ſon propre honneur. Au reſte, il aurait été impoſſible de punir Abramſon ; car, pendant ma captivité il avait quitté le ſervice de l'Empire pour le ſervice Pruſſien. Enſuite, de chûte en chûte, il arriva ſi bas, qu'au moment où je fus élargi, en 1764, il était condamné à Kœnigsberg à une priſon perpétuelle, & ſa femme était réduite à la plus extrême misère.

Tel a été, du plus au moins, le ſort qu'ont éprouvé les perfides qui ont concouru à combler mes maux. L'expérience m'a convaincu que l'honnête homme à qui l'on refuſe une juſte vengeance, peut tôt ou tard triompher des efforts de la calomnie, du pouvoir même des rois. Je ne conſerve de reſſentiment que contre les infâmes Dantzickois. J'avoue qu'avant de fermer les yeux, je ſerais heureux de leur porter un coup mortel, & mon deſir eſt d'autant mieux fondé, que ces brigands ſont les ſeuls qui juſqu'ici ſe ſoient refuſés à me faire ſatis-

faction. Si je ne puis me donner celle que je me dois, peut-être d'un jour à l'autre un de mes valeureux fils trouvera l'occasion de punir l'insolent magistrat qui soutient encore aujourd'hui les crimes de ses prédécesseurs. Tout, dans la politique de l'Europe, semble s'arranger selon mes vœux, & certes, si le moment de ma vengeance arrive, je saurai en faire un prompt usage.

Au reste il est bien glorieux pour moi de voir mes persécuteurs & mes ennemis, après avoir subi la honte de l'esclavage dans des maisons de force, après avoir été couverts d'ignominie, sans que j'y aye contribué en rien, rougir de honte, frémir de crainte en paraissant devant mes yeux. L'Europe est instruite de la vérité, ils le savent, & leurs indignes perfidies sont les vautours qui ne les quittent jamais pour me venger toujours.

Peut-être encore que, sous peu de tems, un souverain se souviendra de Dantzick pour moi; chargerai de foire entendre à ses habitans la musique, dont ils seront forcés de garder la mémoire.

Il est pourtant de toute évidence que la Cour au service de laquelle j'étais attaché, & pour la-

quelle j'ai été ſi ignominieuſement trahi à Dantzick, aurait dû depuis long-tems exiger une réparation éclatante ; qu'au moins on aurait dû demander le rembourſement de ce que le magiſtrat m'avait laiſſé voler, m'avait volé lui-même, ce qui pouvait monter à une ſomme de douze mille florins. Le droit d'en réclamer la reſtitution m'eſt toujours réſervé. Peut-être que la publication de ce livre cauſera des remords à ceux qui ont manqué, dans ma perſonne, à ce que demandait l'honneur de leur ſouverain, en négligeant de me venger. Au moins ſervira-t-elle d'aiguillon à ma poſtérité, & l'engagera-t-elle à ne point oublier que les Ariſtocrates de Dantzick ſe ſont comportés avec moi comme des voleurs de grand-chemin. Qu'on ait agi illégalement ou non avec les Ruttemberg, fils du bourguemeſtre, leur crime n'avait aucun rapport avec l'injuſte haine que me portait le roi de Pruſſe, & je n'avais commis aucune action qui pût autoriſer les Dantzickois à me maltraiter. Encore une fois, patience ! Un jour n'eſt pas loin peut-être, où je pourrai prouver qu'il eſt des reſſentimens qui ne s'affaibliſſent jamais.

Je m'avançais donc de garniſon en garniſon, faiſant deux, trois & tout au plus cinq milles par

jour. Dans toutes les villes où je paſſais, on daignait me témoigner le plus vif intérêt. Je ne fus accompagné que deux jours par les huſſards. Douze d'entre eux entouraient ma voiture, & leur officier commandant y était auprès de moi.

J'arrivai le quatrième jour à N... où commandait le duc de Wurtemberg, père de la Grande-Ducheſſe actuelle de Ruſſie. Là, commençaient les quartiers de ſon régiment. Ce prince eut la bonté de cauſer avec moi. Ce que je lui racontai émut ſa ſenſibilité; il m'invita à dîner, & me retint tout le jour. Loin de me traiter comme un priſonnier, il porta la bienveillance juſqu'à exiger qu'on me laisſât repoſer le lendemain. Je paſſai tout ce jour chez lui, où il y avait une grande aſſemblée. La ducheſſe ſa femme, qu'il avait épouſée depuis peu de tems, m'honora des marques de ſa bienveillance, de ſa compaſſion & de ſon eſtime. Le troiſième jour je dînai encore avec lui; après quoi je montai dans une voiture ouverte avec un lieutenant de ſon régiment, & je fus conduit plus loin, ſans autre eſcorte.

Il faut que je faſſe ici quelques réflexions, pour prouver qu'il eſt de certaines circonſtances où

l'homme le plus déterminé peut paraître faible ; le clairvoyant aveugle, & le ſage imbécille.

D'après le récit fidèle que je viens de faire, on pourrait penſer qu'en me vouant à la perfidie & aux tourmens d'une longue détention à Magdebourg, la providence avait ſur moi des vues ſecrettes. Dans le tems où l'on m'arrêta, j'étais capitaine au régiment de Cordua en Autriche. A la première bataille qui ſe donna à Lowoſitz, l'eſcadron que je commandais tomba ſur les gardes-du-corps Pruſſiens, & fut preſque généralement mis en pièces, parce qu'il fut pris en dos par un autre régiment. Le capitaine qui avait pris ma place & les deux lieutenans, furent du nombre des morts. Je demande ici à ceux qui me connaiſſent ſi j'aurais été homme ou à me rendre priſonnier, ou à ſurvivre à ce déſaſtre. C'eſt donc ma deſtinée qui, pour ma conſervation, m'a conduit dans les fers. J'offre ici de la matière aux raiſonnemens des philoſophes & des ſectateurs de la prédeſtination. Le ſouvenir de mes entrepriſes à Glatz pourra en effet ſe trouver en contradiction avec ma tranquillité dans l'avanture la plus déciſive, la plus importante de ma vie, & l'on pourra être ſur-

pris de me voir céder comme un agneau que l'on conduit à la boucherie.

Je ne m'apperçus pas assez tôt que le généreux duc de Wurtemberg avait voulu me donner les moyens de prendre la fuite ; & que probablement il avait donné à ce sujet des ordres particuliers aux officiers qui m'escortaient. Il aurait, sans doute, essuyé de grand cœur les premières boutades du roi, si j'avais saisi l'occasion de m'évader. Je mis cinq jours à traverser la province où son régiment était en garnison, & je passais toutes les nuits dans la chambre de l'officier qui était chargé de ma conduite, sans que celui-ci prît aucune précaution pour s'assurer de moi. Nulle part je ne fus gardé à vue. Je couchais dans le quartier des officiers, je voyageois dans leurs voitures, n'ayant avec moi qu'un seul homme pour me surveiller.

La route que nous suivions était, dans plusieurs endroits, éloignée des frontières de deux ou trois milles tout au plus. Il m'était très-facile de me sauver ; mais j'étais devenu aveugle, & ce même Trenck, qui, toujours incapable de frayeur, avait affronté trente hommes à Glatz pour reprendre sa

liberté, resta quatre jours entiers dans une morne irrésolution (1).

(1) Je dois publier à cette occasion une avanture singulière que j'ai eu, en 1787, à ma première présentation à la cour de Berlin.

Le général de Prittwitz, chef des gens d'armes du Roi, vint à moi d'un air amical, me prit la main & me dit: » Trenck! soyez le bien-venu dans la patrie «. Et puis s'adressant au public. » Voilà l'homme auquel j'ai l'obligation d'être ce que je suis actuellement «. Etonné de ce compliment, je lui en demandai l'explication. Il me répondit: —C'est moi qui vous ai transporté sur la route de Dantzick à votre prison. J'avais imprudemment laissé mon escorte en arrière. La voiture fut renversée. Dans ce moment, vous étiez le maître de ma vie. Au lieu de profiter de ma situation, vous aidâtes à me relever. — Monsieur, me dites-vous, d'un ton très-déterminé, si je n'étais pas un honnête homme, vous resteriez à la place où vous êtes, & je prendrais le chemin de la liberté. — Si donc vous aviez eu moins de noblesse dans l'ame, ou vous m'auriez donné la mort, ou vous m'auriez fait casser pour n'avoir pas rempli dans toute leur sévérité, les ordres rigoureux dont j'étais chargé contre vous «. Tout le monde applaudit, chacun voulut serrer dans ses bras un homme qui fut jugé digne d'être mis au rang des bons patriotes. Le Lieutenant, dont j'ai parlé dans mon histoire, est donc le général de Prittwitz, actuellement à Berlin.

J'arrivai à la garnison d'une petite ville. Un capitaine de cavalerie qui y commandait, me logea chez lui, sans me donner de sentinelles, & m'entoura des plus grands égards. L'après-midi, il sortit avec son escadron sans selles, & alla se promener hors de la ville, avec de simples couvertures, comme c'est l'usage en Prusse. Je restai seul à la maison. Je descendis à l'écurie, où je trouvai trois chevaux avec leurs selles & leurs brides. Il y avait dans la chambre des pistolets, des fusils & des épées. Je n'avais qu'à monter à cheval & à sortir par une autre porte. J'étais prêt à prendre ce parti; je ne sais quel mouvement intérieur m'arrêta tout court. Enfin quand le capitaine rentra chez lui, il parut très étonné de m'y trouver encore.

Le lendemain il partit seul avec moi dans sa voiture. Comme nous traversions une forêt, il apperçut des champignons, & fit arrêter, en me proposant de descendre pour en cueillir. Alors il s'éloigna de moi de plus de cent pas: c'était me donner toute liberté pour fuir; mais je revins à lui volontairement, sans avoir formé le moindre projet pour mon évasion.

On me traitait si bien, on m'escortait avec tant

de négligence, que, voyant qu'on me conduiſait droit à Berlin, j'eus la ſottiſe de croire que le roi voulait me parler, & prendre de moi des informations relatives à la guerre de ſept ans qui était tout près d'éclater.

Comme je connaiſſais toute la correſpondance ſecrette du comte de Beſtuchew à laquelle j'avais même travaillé, j'étais parfaitement inſtruit de ce plan. Je ſavais d'ailleurs qu'on me jugeait mieux à Berlin qu'à Vienne. Cette idée m'occupait ſi fort, que j'étais loin de ſonger à ce qui m'attendait, & que je reſtai dans mon aveuglement. Hélas ! mes eſpérances s'évanouirent bientôt ! Mes ſonges agréables firent place à la terreur, lorſque le quatrième jour les dragons de Wurtemberg me remirent à Boëſlin à la première garniſon d'infanterie. Le dernier officier de dragons qui me quitta, était évidemment triſte. Depuis ce moment je fus conduit à Berlin ſous une eſcorte ſûre, & les ordres qu'on avait donnés furent exécutés avec la dernière rigueur.

Je fus logé à Berlin dans une chambre au-deſſous de la grand'garde, ſur le marché-neuf. On avait placé en dedans deux ſentinelles, & une

autre devant ma porte. Le roi était à Potſdam. Je reſtai là trois jours ; le troiſième quelques officiers de l'état-major entrèrent, ſe placèrent autour d'une table, & me firent des queſtions, dont alors je ne compris pas les motifs. On me demanda : — ce que je faiſais à Dantzick, — ſi j'avais connu à Pétersbourg M. de G*** envoyé du roi, — qui était avec moi du complot de Dantzick ? — &c.

Je crus appercevoir ce que l'on eſpérait ; je ne répondis à aucune de ces queſtions, je dis ſeulement : » Qu'en 1745 on m'avait condamné » à la priſon de Glatz ſans m'entendre, ſans me » faire juger par un conſeil de guerre ; que je » m'étais procuré la liberté d'après le droit que » tous les hommes y devaient avoir. Qu'à préſent » j'étais au ſervice de Marie-Thérèſe en qualité » de capitaine de cavalerie ; que je demandais » à être entendu juridiquement ſur l'origine de » mes malheurs dans ma patrie ; que je répondrais alors à toutes les queſtions qu'il plairait » de me faire ; enfin que c'était agir contre les » loix que de m'attribuer de nouveaux crimes, » avant d'avoir écouté ma défenſe ſur ceux qu'on » m'avait précédemment imputés ».

On me répliqua qu'on n'avait point d'ordre à ce ſujet.

Dieu ſait ce qu'on écrivit pendant deux heures de ſuite. Une voiture s'arrêta devant la porte ; on me viſita de la tête aux pieds, pour voir ſi je n'avais point caché quelques armes. Il me reſtait encore 13 ou 14 ducats, on me les prit. Enfin ſous une formidable eſcorte on me conduiſit par Spandau à Magdebourg. L'officier me remit au capitaine de la grand'garde de la citadelle. Le major de place vint ſur le champ & me conduiſit à la priſon qu'on avait préparée exprès pour moi. On me prit encore ma montre, un portrait de mon amie de Pétersbourg, qui était enrichi de diamans, que je portais ſur la poitrine, & l'on ferma la porte. Mon cachot était dans une caſemate, dont la partie antérieure avait ſix pieds de large & dix de long : elle était diviſée par un mur. Le mur intérieur avait double porte ; celle qui ſervait d'entrée à la caſemate faiſait la troiſième. La muraille était épaiſſe de ſept pieds. A la naiſſance de la voûte, on avait pratiqué une fenêtre, conſtruite de manière à me donner du jour ſans me laiſſer voir ni ciel ni terre. Tout ce que je pouvais découvrir, c'était le toît du

magasin qui était en face. En dedans & en dehors de cette fenêtre, on avait placé des barres de fer entre lesquelles, dans l'épaisseur du mur, on avait appliqué un grillage en fil de fer, qui à cause du chassis, était d'un pied plus petit que la fenêtre, & dont les mailles étaient si serrées, qu'en dehors ou en dedans, il était impossible de rien distinguer. A six pieds de la muraille, était une palissade qui ne permettait pas que les sentinelles pûssent approcher de la fenêtre pour me donner le moindre secours. Un matelas, un bois de lit fixé sur le plancher par des barres de fer, afin que je ne pûsse pas monter dessus en l'approchant de la fenêtre, tel était mon ameublement. A côté de la porte on avait placé un petit poële de fonte, & auprès du poële une chaise percée qui était aussi attachée. On ne me mit pas de chaînes, mais on détermina ma nourriture à une livre & demie de pain de munition par jour, avec une cruche d'eau.

Dans ma jeunesse j'ai toujours eu un grand appétit, mais le pain qu'on me donnait était la plupart du tems si moisi, que je pouvais à peine en manger la moitié. Je devais ce traitement à l'avarice de Rieding, alors major de

place, qui avait formé le projet d'augmenter ſa fortune aux dépens de la ſanté des malheureux priſonniers. Pour cela, il vendait la farine, & faiſait préparer notre pain avec du ſon, ſans y joindre aucun ſuc nourricier. Je ne ſaurais peindre à mes lecteurs ce qu'une faim horrible qu'on entretint pendant onze mois ſans interruption, me fit éprouver de tourmens. Six livres de pain ne m'auraient pas ſuffi par jour. Toutes les 24 heures, on m'apportait ma petite portion; je la dévorais avec avidité; après quoi j'étais encore auſſi affamé qu'auparavant; & cependant il fallait que j'attendiſſe encore 24 heures. Si j'avais pu donner une lettre-de-change de 1000 ducats, ſur les biens que j'avais à Vienne, pour me raſſaſier ſeulement une fois de pain ſec, avec quelle ſatisfaction j'en aurais fait le ſacrifice! Quand la faim me permettait de m'aſſoupir il m'arrivait ſouvent de rêver que j'étais à une grande table, où l'on ſervait avec abondance les mets dont j'étais le plus friand. Je les dévorois en ſonge avec une avidité inexprimable, & il me ſemblait que tous ceux qui me voyaient manger étoient confondus de mon appétit; mais plus je mangeais en rêve, moins mon eſtomac ſe ſentait ſoulagé. Je m'éveillais, ou plutôt la

ſaim m'arrachait au ſommeil ; les plats diſparaiſſaient, & il ne me reſtait que des deſirs que je ne pouvais pas ſatisfaire. Chaque jour les beſoins devenaient plus inſupportables & la nature plus exigeante. Ce continuel ſupplice m'empêchait ſouvent de fermer les yeux, & l'incertitude du terme où mes ſouffrances devaient aboutir, les rendait encore plus terribles.

Dieu veuille préſerver tout honnête homme d'une ſituation auſſi déplorable; pour un ſcélérat, elle ſerait encore trop cruelle. On peut ſupporter le beſoin pendant huit jours, endurer pendant trois le ſupplice de la faim ; mais perſonne à coup ſûr, n'a jeûné pendant onze mois, au point de ne jamais être raſſaſié même à demi. On pourrait croire qu'on s'accoutume à manger peu, j'ai éprouvé le contraire. Tous les jours ma faim s'augmentait, & je regarderai ces onze mois comme les moments de ma vie où ma conſtance a été miſe à la plus rude épreuve.

Mes prières & mes repréſentations furent inutiles. On répondait : » C'eſt l'ordre du roi, il eſt » défendu de vous en donner davantage. » Le commandant général Bork, miſentrope attrabi-

laire, alla jusqu'à me dire, un jour que je le priais de me faire donner plus de pain : » Vous » avez assez long-tems mangé des pâtés dans le » service d'argent que Trenck à volé au roi à la » bataille de Sorau, il faut que vous vous accou- » tumiez à manger notre pain de munition sur » votre chaise percée. Votre impératrice ne vous a » point envoyé d'argent ; vous ne valez pas la » nourriture qu'on vous donne, ni les dépenses » qu'on fait ici pour vous ».

On peut juger de ce qu'éprouvait mon ame à cet odieux traitement. J'étais enfermé sous trois portes, sans consolation, seul avec mes idées lugubres, & toutes les vingt-quatre heures on m'apportait vers midi mon eau & mon pain. Le commandant gardait chez lui les clefs de toutes les portes. Dans celle du milieu on avait pratiqué un guichet qui était fermé par une serrure particulière ; c'était par-là qu'on me passait ma nourriture. On n'ouvrait les portes que le mercredi ; & après qu'un prisonnier avait nétoyé ma garde-robe, le commandant & le major de place entraient pour faire la visite.

J'observai cette conduite pendant deux mois.

Quand

Quand j'eus acquis la certitude que pendant toute une ſemaine on n'entrait pas dans ma priſon, je commençai un travail auquel j'avais réfléchi mûrement, & qui me parut praticable. Le poële & la garde-robe étoient ſur une place pavée en briques. Un mur ſeulement me ſéparait de la caſemate voiſine, qui n'était habitée par perſonne. On plaçait une ſentinelle devant ma fenêtre, & malgré les plus expreſſes défenſes, j'eus bientôt trouvé quelques honnêtes garçons qui ſe déterminèrent à me parler & à me décrire tout le local de ma priſon.

J'appris par ce moyen que ſi je pouvais pénétrer dans la caſemate voiſine, dont la porte n'était point fermée, il me ſerait facile de me ſauver. Il fallait alors me précautionner d'un ami qui me tînt une barque toute prête ſur l'Elbe, ou bien la traverſer à la nage, parce que la frontière de la Saxe n'en eſt éloignée que de deux lieues.

Je dreſſai là-deſſus mon plan. Si j'en donnais une deſcription circonſtanciée, elle contiendrait un volume. Il faut pourtant que j'entre dans quelques détails ſur cette entrepriſe : elle était véri-

tablement gigantesque & extrêmement compliquée.

A force de travail je commençai par détacher les fers qui attachaient ma garde-robe au plancher ; ils avoient dix-huit pouces de long. Je cassai les trois cloux qui les assujettissaient à la caisse ; & comme on ne faisait la visite qu'au-dehors, après avoir recueilli le fer pour m'en servir, je remis les têtes des cloux à leur place. Ce fut ainsi que je trouvai des instrumens pour lever les briques, sous lesquelles je rencontrai la terre.

Je perçai alors derrière la caisse un trou au travers de la voûte, qui était épaisse de sept pieds. Des briques formaient la première couche du mur, mais aussi-tôt après je rencontrai de grosses pierres de taille. Je numérotai les briques du plancher & celles de la muraille, afin de les pouvoir replacer exactement. Cet essai me réussit & je continuai ma besogne. J'avais déja percé à un pied de profondeur ou environ dans la muraille ; & la veille de la visite, je rétablis le tout avec le plus grand soin. Pour tromper plus sûrement les yeux, je remplis les interstices avec de la poussière de chaux.

J'avais gratté le mur pour me la procurer, & comme il avait peut-être été blanchi cent fois, il me fournit la matière dont j'avais besoin. Je pris de mes cheveux pour me faire un pinceau; je détrempai de la chaux dans ma main; je m'en servis pour peindre, & je restai le corps nud appuyé contre la muraille, jusqu'à ce que tout fût sec, & eût pris une teinte uniforme. Je rattachai ensuite les fers de ma garde-robe, de façon qu'il était impossible d'appercevoir le moindre dérangement.

Pendant que je travaillais, je plaçais les décombres sous mon lit. Si une seule fois on s'était avisé de me visiter un autre jour que le mercredi, tout aurait été découvert; mais cela n'arriva pas pendant l'espace de six mois, ce qui rendit possible une entreprise autrement impraticable.

Il fallait cependant que je trouvâsse le moyen de me débarrasser d'une partie des décombres, car il n'était pas possible de les replacer dans l'endroit d'où je les avais retirées. Je m'y pris comme on va voir. Comme je ne pouvais pas me défaire de la chaux & des pierres, je les semais dans ma chambre, je marchais dessus toute la journée jusqu'à ce qu'ils fussent réduits en une

poussière très-fine. J'étendais cette poussière sur le devant de ma fenêtre, à laquelle je pouvais parvenir à l'aide de ma garde-robe. Quelques éclats de bois arrachés de mon lit & réunis avec le fil d'un vieux bas, formaient un petit bâton, au bout duquel j'avais attaché une touffe de mes cheveux. J'avais aussi aggrandi un trou dans le grillage placé au bas de ma fenêtre, de façon pourtant qu'il était difficile de s'en appercevoir. Avec cette ressource je jettais la poussière sur le mur de la fenêtre, & en passant mon bâton à travers le grillage, je l'avançais sur le bord extérieur. J'attendais ensuite qu'il fît du vent : quand il s'en élevait pendant la nuit, je la poussais avec mon petit ballai, & dissipée ainsi dans les airs, elle ne laissait aucune trace au-dehors. Je suis sûr qu'avec ce travail, je me suis débarrassé de plus de trois cents livres de poussière; ce qui m'a donné beaucoup de facilité pour continuer mon ouvrage.

Tout cela néanmoins ne suffisait pas, & j'eus recours à un nouvel expédient. Avec de la terre pêtrie je formais des boudins qui ressemblaient à des excrémens; je les faisais sécher, & le mercredi, à l'instant où l'on ouvrait la serrure de la

dernière porte, je les jettais vîte dans ma garde-robe. Aussi-tôt un prisonnier l'enlevait, la vuidait, & de cette façon je me débarrassais encore toutes les semaines de quelques livres de terre. J'en formais aussi des boulettes, & tandis que la sentinelle se promenait, je les soufflais par la fenêtre les unes après les autres, à l'aide d'un tuyau de papier. Ce moyen me procura encore de la place; j'eus soin de remplir l'espace vuide avec des pierres & de la chaux, & j'avançai heureusement mon travail; mais il me serait difficile d'exprimer tout ce que j'éprouvai de peine, quand j'eus creusé deux pieds dans les moëlons. Les instrumens qui m'étaient le plus utiles étaient les ferremens que j'avais tirés de mon lit & de ma garde-robe: mais ceux qui me donnèrent les plus grands secours, furent une vieille baguette de fer que me passa un jour une honnête sentinelle, & un vieux couteau à manche de bois. On verra par la suite quels services celui-ci m'a rendus. C'est avec lui que je découpai des morceaux des planches de mon lit. Les copeaux que j'en tirais m'aidaient à faire sortir la chaux qui étoit entre les pierres. Les murailles de ma prison étaient fort anciennes, & dans quelques endroits la chaux était tellement pétrifiée, qu'il me fallait réduire

en poudre des pierres entières. Un travail non interrompu de plus de ſix mois me conduiſit à peine à la dernière couche qui touchait aux briques de l'autre caſemate.

Pendant ce tems-là j'avais eu occaſion de parler à quelques ſentinelles, & dans le nombre j'avais diſtingué un vieux grenadier nommé Gefhardt; je le nomme ici, parce qu'il figurera dans ces mémoires, comme un modèle de généroſité.

Il me donna les plus grands détails ſur la ſituation de mon cachot, & entra dans toutes les circonſtances qui pouvaient faciliter mon évaſion. Tout ce qui me manquait, c'était l'argent néceſſaire pour acheter un petit bateau dans lequel je puſſe traverſer l'Elbe & gagner la Saxe avec lui. Cet honnête homme mit dans mes intérêts une fille juive nommée Eſther Heymann, native de Deſſau, dont le père étoit priſonnier depuis dix ans. Je ne pouvais pas la voir, mais cette bonne créature réuſſit à gagner deux autres grenadiers qui, toutes les fois qu'ils montaient la garde auprès de moi, lui procuraient l'occaſion de me parler. De mes copeaux liés enſemble, je fis un bâton aſſez long pour aller juſqu'à l'enceinte des

paliſſades qui étaient devant ma fenêtre. Je me procurai ainſi du papier, un ſecond couteau & une lime (1).

J'écrivis à ma ſœur de Waldow, la même

(1) Le mois paſſé, faiſant route de Berlin à Paris, j'ai rencontré à Deſſau ma ſecourable Juive. Elle était courbée ſous le poids de l'âge & de la misère ; elle ne ſavait comment trouver un louis qu'elle avait promis pour doter ſon gendre. Elle m'a confirmé tout ce que j'ai dit ſur cette avanture, & j'ai joui du plaiſir de la récompenſer.

Je fais ſouvent, dans mes courſes actuelles, de ſemblables rencontres. Elles me font ſentir le prix de mes biens perdus en Hongrie, & font éprouver de vifs regrets à mon ame bienfaiſante. Je fais pourtant tout ce que je puis, & mes enfans n'y perdront rien, parce que je ne ſacrifie que les produits de mes travaux littéraires. C'eſt une ſatisfaction d'autant plus grande pour moi, que je n'ai eu aucune obligation aux ſouverains, ni à aucun de ceux qui ont été touchés du récit de mes infortunes. Dans ma vie, j'ai beaucoup donné, beaucoup perdu ; mais je n'ai jamais rencontré un ami qui m'ait aidé à ſecourir les malheureux. Je ne ſuis pourtant point réduit à réclamer les bienfaits de perſonne, ce que j'ai me ſuffit ; & je trouve encore de tems en tems dans mes propres reſſources, de quoi venir au ſecours de ceux qui m'ont donné des preuves d'intérêt ou des conſolations dans l'infortune.

dont j'ai parlé plus haut, & qui demeurait à vingt-huit lieues de Berlin. Je lui fis le tableau de ma situation ; je lui indiquai les ressources propres à faciliter ma fuite, & je la priai de me faire remettre trois cents rixdalers, parce qu'avec ce secours j'espérais pouvoir me sauver de ma prison. Je donnai aussi à Esther une lettre touchante pour le comte Puebla, ministre impérial à Berlin ; j'y joignis une lettre-de-change sur Vienne de mille florins. Le montant devait en être remis à cette obligeante personne, à qui j'en avais fait la promesse pour récompense de sa fidélité. Elle devait d'abord me rapporter les 300 rixdalers de ma sœur, ensuite travailler avec les deux grenadiers à faire réussir mes projets. On pouvait les exécuter de deux manières, d'abord en contribuant à mon passage par le trou que j'avais pratiqué dans la muraille, & qui était presque fini, ensuite en découpant les serrures de mes portes.

Comme je n'avais pû passer mes lettres qu'en les roulant autour d'un bâton, elles étaient toutes ouvertes. L'honnête juive alla droit à Berlin, & arriva heureusement chez le comte Puebla, qui l'accueillit favorablement, prit ma lettre & la lettre-de-

change, lui ordonna de parler à M. de Weingarten, son secrétaire d'ambassade, & de faire tout ce qu'il lui prescrirait. Elle se rendit donc chez M. de Weingarten qui la reçut avec plus de politesse encore, & l'accabla de questions. Elle lui confia tout le plan de ma fuite, lui apprit que deux grenadiers m'avaient promis leur secours : elle ne lui cacha même point qu'elle s'était chargée de remettre une lettre à ma sœur, qui demeurait à Hammer près Kustrin. Le secrétaire demanda cette lettre, la lut, fit de nouvelles questions & remit à la juive deux ducats pour faire son voyage, en lui recommandant de venir le trouver à son retour, en lui promettant de faire payer la lettre-de-change pendant son absence, & de lui donner ensuite d'autres instructions.

La fille Heymann partit avec joie pour Hammer. Ma sœur était veuve alors, elle ne craignait plus d'être contrariée par son époux, comme elle l'avoit été en 1746. Elle fut ravie d'apprendre que je vivais encore ; elle lui remit une lettre pour moi avec trois cens rixdalers ; & l'encouragea à faire tout ce qui pourrait dépendre d'elle pour opérer ma délivrance. La juive revint vîte à Berlin apporter ces nouvelles à M. de Weingarten. Celui-ci

lut la lettre de ma sœur, questionna encore ma messagère, lui demanda de nouveau les noms des deux grenadiers, l'assura que les mille florins n'avaient pas encore été touchés à Vienne; lui remit enfin douze ducats, en lui ordonnant de partir promptement pour Magdebourg, de m'y porter ces heureuses nouvelles, & de revenir sans délai à Berlin pour y toucher ses mille florins. La bonne fille courut à Magdebourg, monta promptement à la citadelle; mais elle rencontra heureusement à la porte la femme d'un des grenadiers, qui lui raconta en pleurant qu'on avait arrêté la veille son mari & son camarade, qu'on les avait chargés de fer & mis en prison sous bonne garde. La juive avait du jugement, elle devina ce qui s'était passé, & retourna promptement à Dessau.

J'interromps un moment le cours de mon récit, pour donner à mes lecteurs le mot de cette terrible & importante énigme. Je le tiens de la fille Heymann, qui me l'a donné après ma délivrance.

Le secrétaire d'ambassade de Weingarten était, comme on fut bientôt forcé de s'en convaincre, un perfide, à qui le comte Puebla avait accordé

une confiance dont il était indigne. Ce fut lui qui instruisit le ministère de Berlin de tous les secrets de l'ambassade impériale, & qui lui fit connoître le plan de guerre qu'on avait formé à Vienne. Aussi quand la guerre fut déclarée quelque tems après, se déclara-t-il ouvertement, & resta-t-il au service de Prusse. Le desir de mettre dans ses épargnes une lettre-de-change de mille florins, l'avait seul engagé à me trahir, car il est démontré que le comte Puebla a envoyé ma cédule à Vienne, qu'elle y a été acquittée de mes deniers le 24 mai 1755, & qu'on me l'a passée en compte après ma délivrance. D'ailleurs je ne saurais me persuader que le ministre ait gardé mes mille florins, quoiqu'il ait signé la quittance envoyée à Vienne ainsi qu'on le peut voir dans le compte qui m'a été rendu & qui est encore entre mes mains.

Ce fut donc pour l'appât de mille florins, qu'après s'être fait donner tous les renseignemens nécessaires, le perfide de Weingarten causa ma perte, les malheurs & la mort prématurée de ma sœur. Des deux grenadiers l'un fut pendu, l'autre passa pendant trois jours de suite par les verges; la juive seule se tira heureusement d'affaire.

On répandit dans Magdebourg ; qu'une juive avait été chercher de l'argent chez ma ſœur ; qu'elle avait ſéduit deux grenadiers pour m'exciter à prendre la fuite ; que l'un d'eux en avait fait confidence à un camarade, qui l'avait trahi. Magdebourg pouvait aiſément croire à cette fable, car perſonne n'aurait imaginé qu'un ſecrétaire d'ambaſſade de l'empereur, eût été capable de me trahir à Berlin : mais cette relation fidelle met la vérité dans tout ſon jour. Par le compte que m'a fourni l'adminiſtration de mes biens à Vienne, il eſt prouvé que le miniſtre Puebla en a fait venir les mille florins ; la juive qui vit encore, peut aſſurer qu'elle ne les a point reçus : il faut bien qu'ils ſoient devenus la proie de quelqu'un. Le père de cette infortunée était en priſon : on l'écraſa de coups de bâton pour le forcer à déclarer ce que ſa fille lui avait dit du complot & ce qu'elle était devenue ; il eſt mort enfin dans les fers, de la manière la plus miſérable.

Ce fut en 1766, onze ans après ce funeſte événement, que pour la première fois je reçus des nouvelles de cette honnête juive, à qui j'aurais dû néceſſairement mon évaſion, ſans la ſcélérateſſe de Weingarten. Alors elle me demanda les mille flo-

rins que je lui avais promis. J'habitais déjà Aix-la-Chapelle. J'écrivis à M. de Weyrauch, mon agent ; je le priai d'aller avec ma lettre chez Son Excellence le Général Puebla, qui était retourné à Vienne, de lui demander la restitution de mes mille florins, puisqu'il n'en avait rien remis à la juive, & qu'elle avait seulement reçu quatorze ducats de Weingarten. J'étais d'autant mieux fondé à lui faire cette demande, que Son Excellence elle-même en avait signé la quittance, mais il lui plut de fort mal recevoir mon agent, de ne point répondre à ma lettre, & de m'appauvrir *gratis* de mille florins. Je demande à tous les lecteurs justes si je ne devrais pas être autorisé à réclamer cette somme sur les héritiers du comte Puebla : car enfin la signature de Son Excellence donne une ouverture légale à mes réclamations. Tous ces détails, & d'autres qui suivront prouvent, que, comme Joseph en Egypte, j'ai été trois fois trahi à Vienne & vendu à Berlin ; ils donneront aussi la preuve que si j'ai été malheureux dans ces deux villes, c'est pour avoir accordé une confiance trop aveugle à des résidens, à des secrétaires d'ambassade, & même à des ambassadeurs. Je croyais que de pareilles personnages étaient des citoyens à toute épreuve. Mais, hélas ! c'est peu de chose que le refus de

me rendre l'argent dont ils m'ont dépouillé, le malheur perſonnel que m'ont cauſé leurs procédés infâmes ne peut être réparé ni même compenſé par aucun monarque du monde. Il ne me reſte de conſolation que de conſacrer le tableau de mes douleurs dans ces mémoires dont on ne peut empêcher la publication, puiſqu'ils ne contiennent que des faits vrais & authentiques. Je puis encore aujourd'hui prouver en juſtice, qu'à Dantzick Abramſon, & à Berlin Weingarten, étaient des ſcélérats & des traîtres. Je prie tous les lecteurs ſenſibles de s'arrêter un inſtant ſur ce récit, de juger de ce que je ſentis alors, & de ce que j'éprouve encore aujourd'hui en écrivant cet épiſode.

La trahiſon de Weingarten me fit donc reſter dans des fers odieux qui m'accablèrent pendant neuf ans; elle conduiſit à la potence un homme à qui l'on ne pouvait faire d'autre reproche que celui d'avoir eu un bon cœur. Ma reſpectable ſœur fut condamnée à me faire conſtruire de ſes propres deniers une nouvelle priſon dans le fort de l'Etoile; le fiſc la greva d'une amende, dont je n'entendis parler qu'après avoir quitté Magdebourg. Enfin bientôt après ſes poſſeſſions furent ſaccagées & dévaſtées. Les ſuites de cet événement

l'ont réduite, elle & sa famille, à la plus affreuse misère. Le malheur de son frère & la lâche perfidie d'un ambassadeur impérial, lui ont fait consumer dans la douleur des jours qu'elle a terminés à la fleur de son âge, dans sa trente-troisième année.

Ombre chérie de la plus tendre des sœurs! toi, que le destin a rendue victime de mes infortunes! jusqu'ici je n'ai pu venger tes douleurs! je n'ai pu tremper mes mains dans le sang de Weingarten! Par-tout j'ai cherché ce misérable; par-tout j'aurais voulu le punir, quand même je l'aurais rencontré aux pieds des autels. Mais le lâche était en sûreté, & la mort en le précipitant dans le tombeau, lui avait ouvert un asyle inaccessible à ma vengeance. Puebla est devenu coupable par ignorance: son ambassade à Berlin n'a été ni avantageuse ni profitable à celui qui l'avait choisi. Sœur trop infortunée! je ne puis donc t'offrir que le tribut stérile de ma reconnaissance, & les justes réclamations que je consigne dans ces mémoires. Si au-delà du tombeau il existe des récompenses pour l'être qui fut vertueux, Dieu veuille te combler de toutes celles dont tu es digne. Pouvons-nous d'ailleurs espérer, nous & nos enfans, quel-

que juſtice, quelque dédommagement de ces ſouverains indifférens qui ont enviſagé d'un œil ſec nos perſécutions & nos malheurs ? Âme ſenſible & ſublime, goûtes les douceurs du repos ! Tu es tombée ſous les coups des ennemis de ton frère ! Lorſque je penſe à toi, ma fureur ſe ranime au ſouvenir de la tendreſſe que tu m'as portée : je ne puis me diſſimuler que je fus la cauſe de tes cruelles ſouffrances, de ton trépas prématuré, & ces lignes où j'en trace un nouvel aveu, ſont preſqu'effacées par les larmes amères que cette penſée me fait répandre ! J'ai ignoré dans ma priſon la nouvelle de ton infortune. Quand j'eus obtenu ma liberté, mon premier deſir fut de porter à tes pieds l'hommage de ma reconnaiſſance, tu n'étais déjà plus, & le tombeau avait englouti ton exiſtence & tes vertus ! J'aurais voulu pouvoir répandre mes bienfaits ſur tes enfans ; mais les rois, ces maîtres inſenſibles des peuples, ont tellement altéré ma fortune, qu'ils ne m'ont pas laiſſé la faculté de remplir ce devoir.

Quelle affreuſe ſituation pour un homme d'honneur ! L'expérience m'a appris à me placer au-deſſus de tout ce qui me regarde ſeul, à tout ſupporter avec conſtance : le ſort de ma ſœur, celui

de

de sa famille que la perfidie de Weingarten a rendue si misérable, voilà le seul chagrin qu'il me soit impossible d'oublier; le seul pour lequel mon cœur ne puisse jamais trouver de consolation. Je ne puise de soulagement ni dans mes soupirs ni dans mes larmes. Oui, je pardonnerais avec plaisir toutes les offenses qui ne pourraient s'attacher qu'à moi; mais avec plus de plaisir encore je braverais mille épées élevées pour s'opposer à ma vengeance, si je pouvais attaquer Weingarten vivant, & plonger la mienne dans son infâme cœur.

Lorsque dans une audience qui me fut accordée je racontai cette épouvantable anecdote, avec toute l'énergie de la douleur profonde, au vertueux empereur François, il ne put retenir ses larmes; sa noble émotion me frappa: dans l'excès de ma sensibilité & de ma reconnaissance, je me précipitai à ses genoux. Le monarque attendri s'arracha de mes bras, & il me pénétra pour lui d'une affection respectueuse, hommage que je lui conserverai toujours, & qui peut-être n'est pas indigne de son cœur généreux. Peut-être aurait-il plus fait que de me plaindre, mais il mourut peu de tems après cette courte scène, que j'ai racontée dans l'unique intention de rendre à ses manes la

justice que je leur dois, & d'apprendre à la postérité que ce monarque possédait un cœur délicat, une ame grande & sublime. C'est le seul de ce caractère que j'aie rencontré dans le monde, où j'ai été à portée de l'étudier.

Les souverains dont je devais attendre des récompenses, sont morts sans me connaître & sans m'avoir rendu justice. Je suis à présent trop avancé en âge, trop indifférent sur-tout ce qui flatte la vanité, pour chercher ces récompenses auprès de leurs successeurs. Je crois les avoir méritées, & je ne veux pas les obtenir en descendant à la prière; les avocats & les juges m'ont trop appris à connaître la nature de leur conscience, pour que je les demande à la loi. Voilà encore une digression pour laquelle j'invoque l'indulgence des lecteurs; mais quel homme honnête, en se mettant à ma place, voudra blâmer mon ressentiment? C'est la vérité qui guide ma plume, & il est difficile que l'ame du philosophe le plus tranquille ne s'ébranle pas, au souvenir d'une avanture aussi affligeante que celle dont je viens de faire le récit. Je retourne à la suite des faits.

Pendant quelques jours, je n'appris rien de ce

qui s'était passé hors de mon cachot ; mais bientôt le brave Gefhardt vint monter la garde auprès de moi. Comme on avait doublé les postes, & que deux grenadiers gardaient ma porte, il nous était presque impossible de nous parler ; cependant, il trouva le moyen de me donner des nouvelles de ses deux infortunés camarades.

A cette époque, le roi vint à Magdebourg pour y faire la revue. Il vint en personne au fort de l'Etoile pour ordonner qu'on m'y construisît promptement une nouvelle prison, & donna lui-même le dessin des chaînes dont il voulait que je fusse chargé. Mon fidèle Gefhardt avait entendu dire à ses officiers, que la prison qu'on bâtissait m'était destinée. Il m'en informa, en m'assurant qu'elle ne pouvait pas être finie avant la fin du mois. Je me décidai sur le champ à continuer le trou que j'avais commencé dans la muraille, & à me sauver sans avoir besoin de secours du dehors. La chose n'était pas impossible, car avec des lambeaux tirés de mon lit, j'avais fait une corde que je me proposais d'attacher à un canon pour descendre du haut du rempart. J'aurais traversé l'Elbe à la nage, & la frontière de la Saxe

n'en étant éloignée que de deux lieues ; il est à-peu-près certain que je me serais sauvé.

Le 26 mai, je voulus achever de percer, & de parvenir dans la casemate voisine ; mais quand j'arrivai aux briques, je les trouvai si bien jointes, que je me vis contraint de remettre ma fuite au jour suivant. En effet le jour commençait à paraître, lorsque la fatigue & la faiblesse m'obligèrent d'abandonner mon travail, & si le hazard avait amené quelqu'un le lendemain, on aurait trouvé le trou presque achevé.

Destinée cruelle ! Pendant toute ma vie elle m'a persécuté avec un égal acharnement ; toujours à l'instant où je croyois avoir vaincu tous les obstacles, elle m'a ressaisi pour me replonger dans l'abîme.

Le 27 mai fut pour moi un nouveau jour de malheur. On avait achevé ma prison au fort de l'Etoile beaucoup plus vîte que je ne m'y étais attendu. La nuit approchait, je me disposais à la fuite, quand une voiture s'arrêta devant la porte. Grand Dieu ! tu peux seul savoir ce qui se passa

en moi dans cet inſtant ! On ouvrit les ſerrures & les portes, je cachai auſſi-tôt mon couteau ſur moi comme une dernière reſſource, & au même inſtant, je vis entrer le major de place, le major du jour & un capitaine avec deux lanternes.

On me dit d'un ton ſec, *habillez-vous*. Cela fut bientôt fait. J'avais encore mon uniforme du régiment impérial de Cordoue. On me préſenta des fers que je fus contraint d'attacher moi-même à mes pieds & à mes mains : le major de place me ferma les yeux avec une bande de toile, on me prit ſous les bras, & on me conduiſit à la voiture. Quand j'eus quitté la citadelle, je traverſai toute la ville pour entrer dans le fort de l'Etoile. D'abord je n'entendis que le mouvement de l'eſcorte qui entourait ma voiture : mais enſuite je diſtinguai le bruit que produiſait un grand concours de peuple. La curioſité avait attiré tout le monde, parce qu'on avait répandu que je n'étais conduit au fort de l'Etoile que pour y être décapité. Auſſi pluſieurs perſonnes qui m'avaient vu traverſer la ville, les yeux bandés, dirent & écrivirent même que le 27 mai, Trenck avait été conduit au fort de l'Etoile pour y avoir la tête tranchée. Comme on deſirait de faire ignorer ce que j'étais devenu,

les officiers de la garnison reçurent l'ordre de confirmer ce bruit.

J'étais au fait de tout ce qui devait se passer ; je feignis de l'ignorer, comme de croire que j'allais à la mort. On avait négligé de me mettre un baillon, ainsi j'eus la liberté de parler à mes conducteurs. Je m'élevai avec force, & d'un ton qui leur en imposa, contre un monarque qui était capable de condamner un sujet fidèle, de sa seule autorité, & sans avoir daigné l'entendre. Tout le monde était persuadé que j'attendais la mort : personne ne répondit, & l'on admira ma constance. Quelques soupirs qui s'échappèrent, me firent comprendre qu'on s'intéressait à ma destinée. Il est sûr que peu de Prussiens auraient consenti volontiers à exécuter de semblables ordres. Enfin s'arrêta la voiture. Je n'en descendis que pour entrer dans ma nouvelle prison. On me débanda les yeux. Juste ciel ! quel sentiment j'éprouvai lorsqu'à la lueur de quelques flambeaux j'apperçus deux forgerons, aussi farouches que des cyclopes, dont l'un tenait un réchaud, & l'autre un marteau ; quand je vis le plancher couvert de chaînes ! On commença sur le champ à travailler. Mes deux pieds furent attachés à un anneau scellé dans

la muraille par des fers d'une pesanteur effrayante. Cet anneau fixé à trois pieds de terre, me laissait la faculté de faire à droite & à gauche environ deux ou trois pas. Ensuite on me souda autour du corps à nud, un anneau large comme la main. On y attacha une chaîne, assujettie par une barre de fer de la grosseur du bras, qui avait deux pieds de long, & aux deux bouts de laquelle mes mains étaient garottées par deux menottes. J'ose croire que jamais torture semblable n'avait été imaginée pour le plus atroce des criminels. En 1756 on y ajouta encore un énorme carcan. Tout le monde se retira dans un silence effrayant : on ne m'adressa pas le plus petit mot de consolation, & quatre portes se fermèrent les unes sur les autres avec un bruit horrible.

C'est ainsi que des hommes en agissent avec leurs frères, même lorsqu'ils sont innocens, quand d'autres hommes qu'on appelle des princes leur ordonnent de devenir les bourreaux de leurs semblables ! Dieu sçait pourtant que dans cette horrible situation mon cœur était pur, & ma conscience exempte de tout reproche.

Je restai ainsi sans consolation, sans secours,

abandonné à moi-même, affis fur un plancher humide & dans les plus épaiffes ténèbres. Je fus long-tems à m'habituer à mes fers, & long-tems je les trouvai infupportables. Je rendis graces au ciel de cequ'on n'avait pas découvert mon couteau; parce que dans un inftant il pouvait m'aider à terminer mes fouffrances. C'eft encore une confolation pour l'homme honnête & malheureux que d'être fupérieur aux préjugés, que de fe fentir le courage propre à braver les rigueurs de la deftinée, & la barbare infenfibilité des maîtres de la terre.

Tous les combats que mes fentimens fe livrèrent dans mon cœur pendant le cours de ma première nuit, je ne faurais les bien exprimer à mes lecteurs. La guerre était prête à éclater entre la Pruffe & l'Autriche; ainfi ma détention devait être longue, & je ne me fentais point affez de force pour en attendre le terme. J'étais d'ailleurs fondé à douter qu'à l'époque de la paix on confervât encore à Vienne quelqu'intérêt pour moi; parce que je connaiffais cette ville par expérience, parce que je favais que les adminiftrateurs de mon bien ne manqueraient pas de faire tout ce qui pourrait dépendre d'eux pour empê-

cher mon retour. C'eſt au ſein de ces idées tu-multueuſes que je paſſai la nuit. Le jour ſe leva ; mais c'était à peine pour moi, puiſqu'à la lueur du plus ſombre crépuſcule je ne pus diſtinguer que faiblement le lieu où l'on m'avait englouti. Il avait dix pieds de long & huit de large. A côté de moi était une garde-robe. Dans l'angle du mur on avait formé un ſiège avec quatre briques poſées les unes ſur les autres : je pouvais m'y aſſeoir pour appuyer ma tête contre la muraille. En face de l'anneau qui m'enchaînait était une fenêtre pratiquée dans un mur de ſix pieds d'é-paiſſeur. Elle avait la forme d'un demi-cercle, & un pied de haut ſur deux de diamètre. L'ouver-ture montait au-dedans juſqu'au milieu où l'on avait attaché un grillage de fil de fer très-ſerré ; elle ſe continuait en-dehors en deſcendant vers la terre : des deux côtés elle était défendue par deux gros barreaux de fer. Ma priſon était conſtruite dans le foſſé du principal rempart, & elle y était adoſſée ; en-dedans elle avait huit pieds de lar-geur ; la muraille était épaiſſe de ſix pieds, la fenêtre touchait preſque au mur du ſecond rem-part : ainſi le jour n'y entrait point d'en-haut, il n'y venait que par réflexion & d'en-bas. On concevra donc qu'il devait être très-faible, étant

obligé de me parvenir par une aussi petite embouchure obscurcie encore par des grillages & par des barreaux. A la longue je m'accoutumai si bien à cette obscurité que j'y voyais marcher une souris. Pendant l'hiver le soleil n'éclairait point du tout le fossé, & je restais dans une nuit profonde. Tous les jours on vuidait ma garde-robe en m'apportant une cruche pleine d'eau.

On lisait sur la muraille le nom de TRENCK, formé avec des briques rouges. Sous mes pieds était la tombe qui m'était destinée ; on y avait gravé mon nom avec une tête de mort. Ma prison était fermée par de doubles portes de bois de chêne, de deux pouces d'épaisseur. Avant ces portes était un vestibule éclairé par une seule fenêtre, & fermé aussi par deux portes. L'ordre exprès du roi avait été qu'on me rendît toute communication impossible avec les sentinelles ; pour y parvenir, on avait fermé le fossé principal où ma demeure était établie, par une double palissade de douze pieds de hauteur, & l'officier de garde avait seul la clef de la cinquième porte. Je ne pus d'abord faire d'autres mouvemens que celui de sauter à l'endroit où j'étais attaché, ou d'agiter la partie supérieure de mon corps, pour me

procurer quelque chaleur. Lorſque le tems m'eut accoutumé au poids de mes fers dont les os de mes jambes étaient douloureuſement preſſés, je parvins à me mouvoir dans un eſpace de quatre pieds.

Onze jours avaient ſuffi pour conſtruire ma priſon avec de la chaux & du plâtre; on m'y avait conduit tout de ſuite. Perſonne n'imagina que je puſſe ſupporter ſeulement pendant quinze jours l'humidité d'un mur neuf, dans un caveau preſqu'hermétiquement fermé. Pendant environ ſix mois, je fus continuellement aſſis dans l'eau : elle dégouttait de la voûte préciſément à l'endroit où il m'était poſſible de m'aſſeoir. J'atteſte à mes lecteurs que durant les trois premiers mois, je ne ſuis jamais parvenu à me ſécher. Tant de maux cependant n'altérèrent point ma ſanté. Lorſqu'on venait faire la viſite, ce qui arrivait tous les jours à midi, après la garde deſcendue, il fallait néceſſairement laiſſer les portes ouvertes pendant quelques minutes, ſans quoi la vapeur du mur aurait éteint la lumière dans les lanternes.

C'eſt dans cet état déplorable, loin du monde, de l'amitié, de la pitié même, que je fus aban-

donné ſeul avec la ſombre horreur de mes idées.
Dans les premiers jours où mon ame était abattue, où mon cœur ſe révoltait contre mes chaînes, mon eſprit troublé par la douleur & par la rage ne me préſentait que des images ſiniſtres. Peut-il en effet exiſter une ſituation plus déſeſpérante! Aujourd'hui je ne conçois pas encore quel ſentiment intérieur à retenu mon bras, puiſque n'ayant jamais été eſclave des préjugés, jamais mon ame n'a pu éprouver la plus légère crainte ſur ce qui l'attendait au-delà du tombeau; puiſque je me ſuis toujours ſenti capable de prendre congé de ce monde, où je ne ſuis point arrrivé de mon conſentement, ſans interroger les lumières de perſonne. Mais il était dans mon caractère de combattre & de vaincre l'infortune; le deſir de pouvoir un jour m'enorgueillir de cette victoire a peut-être été la plus forte cauſe de cette invincible conſtance qui m'a fait ſupporter les plus cruelles épreuves, & qui m'a conduit enfin à un degré de fermeté héroïque dont je ne crois pas que les plus vertueux philoſophes de l'antiquité aient laiſſé un ſeul exemple.

Lorſque Socrate but la ciguë avec tant d'indifférence, Socrate était vieux; moi j'étais dans

la fleur & dans la force de la jeuneſſe ; & le terme de ma carrière était placé au bout d'un long avenir. Ma conſtitution combattait avec tant de moyens contre la nature des tourmens dont étaient accablé mon corps & mon ame, que raiſonnablement je ne pouvais pas eſpérer d'en voir bientôt arriver la fin.

Ma raiſon luttait contre ces idées lugubres ; lorſqu'à midi on ouvrit mon cachot pour la première fois. Le viſage de tous mes gardiens peignait la triſteſſe & la pitié. Tous gardèrent un morne ſilence. Le bruit des verroux, des ſerrures & des portes auquel ils n'étaient point encore habitués, & qui avait duré une demi-heure, les avait eux-mêmes frappé d'une terreur ſtupide. Après qu'on eut vuidé ma garde-robe, on apporta un bois-de-lit avec un matelas & une bonne couverture de laine. En même-tems on me donna un pain de munition qui peſait ſix livres. Le major de place me dit en me le remettant : » Pour que vous n'ayez plus à vous plaindre » de la faim, on vous donnera déſormais autant » de pain que vous en voudrez. » On m'apporta encore une cruche d'eau qui pouvait contenir

deux mesures, on referma la porte, & je restai seul.

On ne sçaurait se figurer la joie que je ressentis dans ce premier instant. Après avoir enduré pendant onze mois la faim la plus cruelle je me voyais libre de contenter mon appétit; nul bonheur au monde ne me sembla comparable à celui-ci. Jamais meule n'a broyé les grains avec plus de vîtesse que mes dents n'en mirent à broyer mon pain de munition. Jamais après une longue absence, amant passionné ne s'est élancé avec plus d'ardeur dans les bras d'une maîtresse; jamais un tigre endurci par la faim n'est tombé sur sa proie avec plus de voracité que moi sur mon dîner. Je dévorais quelques morceaux, je me reposais ensuite pour jouir plus délicieusement. Je recommençais à manger; je trouvais déjà mon sort adouci, je versais des larmes, je retournais à mon pain, & avant le soir je n'en avais plus. O nature! quels charmes puissans tu as attachés à la satisfaction de nos besoins! quelles jouissances l'homme opulent pourrait se procurer, s'il avait jeûné vingt-quatre ou quarante-huit heures avant de se mettre à table! On n'aurait certainement guère besoin d'un chef

de cuiſine, de morceaux choiſis & propres à réveiller le goût blâſé du palais, ſi la faim ſeule aſſaiſonnait le plaiſir de manger. Avec quelles délices j'ai ſouvent dévoré un morceau de pain moiſi! Celui qui ſerait capable d'en faire volontairement l'eſſai, me remercierait de ce conſeil, dont l'expérience ſeule peut démontrer l'utilité. Ce premier plaiſir ne fut pas d'une longue durée, & je me convainquis bientôt que le dégoût eſt une ſuite néceſſaire d'une jouiſſance déſordonnée.

Une longue diète avait affaibli mon eſtomac; j'eus une indigeſtion, tout mon corps enfla, & je vuidai ma cruche. Des tranchées, des criſpations, enfin une ſoif ardente accompagnée de douleurs aigues me tourmentèrent juſqu'au lendemain, & déjà j'accablais de malédictions ceux que j'avais bénis n'aguères pour m'avoir donné de quoi ſatisfaire mon appétit. Si j'avais été contraint à paſſer cette nuit ſans lit, à coup ſûr je ſerais tombé dans le déſeſpoir. J'étais accablé du poids de mes fers, je n'avais pas encore appris à me coucher avec eux comme je m'y ſuis accoutumé par la ſuite; je ne pouvais que me pencher ſur mon matelas. Cette nuit a été une des plus longues comme une des plus douloureuſes de ma

vie. Quand on ouvrit ma porte le lendemain ; on me trouva dans une poſition affreuſe ; on fut ſurpris de mon appétit ; on me propoſa un autre pain ; je le refuſai, parce que je croyais n'en avoir plus beſoin. On m'en laiſſa pourtant un & l'on me donna de l'eau. Mes gardiens hauſſèrent les épaules en me regardant ; ils me félicitèrent de ce que ſuivant les apparences je n'aurais plus long-tems à ſouffrir, & ils ſe retirèrent ſans me demander ſi je n'avais pas beſoin d'autres ſecours.

Il s'écoula trois jours, avant que je puſſe me réſoudre à manger. La faibleſſe abattit mon courage, & je réſolus de terminer mes maux avec mes jours. Je n'avais pas pu encore m'accoutumer à mes fers, je ne croyais pas que cela me fût jamais poſſible ; je ſavais que la guerre était prête à s'allumer, & la poſſibilité d'attendre la paix était hors de mes eſpérances. Le ſoin que le roi avait pris de faire conſtruire ma priſon de manière qu'elle n'eut jamais beſoin de ſentinelle, contribuait encore à me décourager. Tout ſe réuniſſait pour me convaincre qu'il était tems de mettre fin à mes ſouffrances, & comme perſonne, je l'ai déjà remarqué, n'avait pris mon avis pour me donner l'exiſtence, je me croyais

ſuffiſamment

ſuffiſamment autoriſé à quitter le monde ſans le conſeil de qui que ce fût, puiſque la vie était un fardeau devenu pour moi inſupportable.

Je ne veux point diſcuter ici une queſtion qui eſt du reſſort des théologiens. Si quelqu'un me blâme, & qu'il ſoit d'aſſez bonne foi pour vouloir porter un jugement ſain & fait pour les circonſtances, je l'invite à ſe mettre à ma place.

En but à toutes ces idées, je crus qu'une plus longue patience ſerait folie, & un plus long délai puſillanimité. Je ne voulus pourtant rien décider à la hâte, je conſultai très-ſérieuſement & peſai de ſang-froid toutes les raiſons pour & contre. Je m'impoſai donc le devoir d'attendre huit jours encore; mais je fixai irrévocablement au quatre de Juillet le jour de mon trépas. J'examinai enſuite s'il ne me reſtait pas quelques moyens de me ſauver, ou au moins de périr par les bayonnettes de mes gardes. Le lendemain quand on ouvrit mes quatre portes, je remarquai qu'elles étaient de bois. Il me vint ſur le champ dans l'idée d'en détacher les ſerrures, en découpant le bois tout à l'entour avec le couteau que j'avais heureuſement apporté de la citadelle. Je conce-

vais que ſi ce plan ne réuſſiſſait pas, & qu'il ne me reſtât point d'autre reſſource, j'aurais toujours celle de mourir.

Auſſi-tôt j'eſſayai à me délivrer de mes fers. Je parvins à ſortir la main droite de ſa menotte, quoique le ſang s'épaiſſît ſous mes ongles; mais il me fut impoſſible de retirer la gauche. Alors je caſſai quelques morceaux de la brique qui compoſait mon ſiège, & je limai le clou de la ſeconde menotte avec tant de ſuccès, que je parvins à le faire ſortir & à me donner encore la liberté de cette main. Le cercle qui me ceignait le corps n'était attaché à la chaîne que par un ſimple crochet, je le forçai en appuyant les pieds contre la muraille. Il me reſtait encore à vaincre les obſtacles que me cauſait la chaîne principale qui était attachée aux pieds. Comme la nature m'avait doué d'une grande vigueur, je vins à bout de la tordre, & j'en caſſai les anneaux, en multipliant les efforts.

Débarraſſé ainſi de mes chaînes, je retrouvai l'eſpérance, je courus à la porte, je cherchai dans l'obſcurité les pointes des cloux qui attachaient la ſerrure au-dehors, & je vis que je

n'avais pas beaucoup de fers à couper. Je pris aussi tôt mon couteau, & je perçai un petit trou au bas de la porte. Je m'apperçus qu'elle n'avait qu'un pouce d'épaisseur, & qu'en conséquence il me serait facile d'ouvrir les quatre portes dans un jour.

Ranimé par cette espérance, je courus reprendre mes fers, mais je ne fus pas peu embarrassé, lorsqu'après avoir tâtonné long-tems, je trouvai que le premier anneau de la chaîne s'était cassé; je le jettai dans ma garde-robe. Par bonheur on n'avait pas encore jusques-là visité mes fers, & je fus assez heureux pour qu'on ne les visitât pas même jusqu'au jour de l'entreprise, parce qu'il était hors de toute présomption que je pusse jamais les rompre. Je rattachai donc la chaîne avec un morceau de cordon de mes cheveux. Mais lorsque je voulus repasser la main droite dans la menotte, il me fut impossible d'y parvenir, parce qu'elle se trouva enflée par l'effort que j'avais été obligé de faire pour l'en tirer. Je passai la nuit entière à limer le clou, mais il était si bien rivé que j'y perdis mes peines.

Midi approchait; c'était l'heure de la visite;

le danger était preſſant. J'eſſayai de nouvelles tentatives, & après avoir ſouffert des douleurs incroyables, je réuſſis enfin à faire rentrer ma main dans la menotte : par ce moyen on retrouva tout dans le même état.

Je patientai donc juſqu'au 4 juillet. A peine ce jour-là les portes furent-elles fermées, que j'avais déjà retiré ma main de l'anneau, & mis bas toutes mes chaînes. Je pris ſur le champ mon couteau, & commençai à travailler ſur les portes. La première s'ouvrait en dedans, & la traverſe avec la ſerrure reſtait en dehors. En moins d'une heure elle fut forcée ; la ſeconde me donna des peines infinies. J'eus bientôt coupé le bois autour de la ſerrure ; mais comme la traverſe y était attachée, & qu'il fallait ouvrir la porte en dehors, il ne me reſta d'autre eſpoir que de couper au-deſſus de la traverſe.

Après un travail auſſi long que pénible, puiſque j'étais obligé de faire tout dans l'obſcurité & à tâtons, j'en vins pourtant à bout. Tous mes doigts étaient écorchés, & la ſueur ruiſſelait de mon corps ſur la terre.

Lorſqu'elle fut ouverte, j'apperçus le jour par la fenêtre du veſtibule, j'y grimpai, & je vis que ma priſon était bâtie dans le foſſé principal du premier rempart. Devant moi, je vis le chemin par lequel on y montait, la ſentinelle à environ cinquante pas, & les hautes paliſſades que j'avais encore à eſcalader, avant de pouvoir ſortir de ma priſon & parvenir au rempart.

Mon eſpoir s'accrut à meſure; je redoublai donc d'activité pour attaquer la troiſième porte qui s'ouvrait en dedans ainſi que la première, & pour laquelle il ſuffiſait auſſi par conſéquent de couper le bois autour de la ſerrure. Au ſoleil couchant, mon travail fut fini. Il fallait, comme la ſeconde, couper entièrement la quatrième porte: mais j'étais tellement affaibli, mes mains d'ailleurs étaient ſi endommagées, que je n'avais preſque plus de courage. Après m'être un peu repoſé, je l'attaquai enfin. J'en avais déjà coupé à-peu-près la longueur d'un pied, lorſque la lame de mon couteau ſe caſſa & tomba en dehors.

Que devins-je, ô ciel! dans cet affreux moment! Jamais homme s'eſt-il trouvé dans une ſituation plus capable de juſtifier ſon déſeſpoir!

Il faiſait clair de lune ; je regardai le ciel par la fenêtre d'un œil immobile & ſtupide. Je me laiſſai tomber ſur mes genoux, je cherchai dans la religion du courage & des conſolations, j'en cherchai dans la philoſophie ; je n'en trouvai point.

Conſidérant de ſang-froid l'idée de ma deſtruction, ſans être effrayé par celle d'un autre monde, ſans murmure contre la providence qui ne m'avait donné que des forces humaines pour ſupporter des malheurs plus qu'humains, je me recommandai au ſuprême moteur de nos deſtinées : puis ſaiſiſſant le morceau qui me reſtait de mon couteau briſé, je m'ouvris les veines au bras & au pied gauche. Je m'aſſis tranquillement dans un coin de ma priſon, & je laiſſai couler mon ſang. Je tombai peu après en défaillance. J'ignore combien j'ai paſſé de tems à ſommeiller dans une ſituation devenue douce & paiſible. Tout-à-coup je m'entendis appeller par mon nom ; je m'éveillai & j'entendis appeller une ſeconde fois en dehors, *Baron de Trenck*. Je répondis : » Qui m'appelle ? » Quel autre pouvait-ce être que mon honnête grenadier Gefhardt, qui m'avait promis tous ſes ſecours, tandis que j'étais à la citadelle. Cet honnête

homme s'était glissé sur le rempart qui dominait mon caveau, pour m'apporter des consolations.

Comment vous portez-vous? me dit-il. Après qu'il se fut fait connaître, je lui répondis : » Je nage dans mon sang ; demain on me trouvera mort. » Comment mort? répliqua-t-il ; vous pouvez vous sauver d'ici plus aisément que de la citadelle. Vous n'avez point à craindre de sentinelle, & je viendrai bien à bout de vous procurer des instrumens. Tâchez de parvenir à forcer la prison, je me charge du reste. Toutes les fois que je monterai ici la garde, je chercherai l'occasion de vous parler. Dans toute l'étendue du fort, il n'y a que deux sentinelles ; l'une devant le corps-de-garde, l'autre devant le pont-levis. Point de désespoir, Dieu vous enverra encore des secours, & comptez sur moi. » Ce court entretien ramena le courage dans mon cœur. J'entrevoyois encore la possibilité de prendre la fuite. Une joie secrette vint fortifier mon ame. Sur le champ, je déchirai ma chemise, je pansai mes plaies & j'attendis le jour, qui ne tarda point à paraître.

Que mes lecteurs décident si ce fut par un coup du hazard, où par des vues secrettes de la Provi-

dence qu'à l'inſtant où j'allais ceſſer de vivre, un homme ſenſible & généreux arriva pour me conſoler ; qu'ils diſent ce qui, dans cet inſtant fatal conduiſit, comme par miracle, le bon Gefhardt à ma priſon. Sans ſon apparition inattendue, revenu de mon aſſoupiſſement je me ſerais infailliblement ouvert toutes les veines pour exécuter mon deſſein.

Il me reſtait encore du tems pour faire juſqu'à midi des réflexions ſur le parti que je devais prendre. Que devais-je eſpérer, ſinon d'être plus maltraité, plus chargé de chaînes qu'auparavant, dès qu'on trouverait mes portes découpées & mes fers briſés ?

Après avoir mûrement réfléchi, je m'arrêtai à la réſolution ſuivante. Elle eût, très-heureuſement, un effet tout oppoſé à mes vues ; mais avant d'en rendre compte, il faut que je faſſe bien connaître la ſituation où je me trouvais.

Ma faibleſſe était extrême. Mon ſang ruiſſeloit dans ma priſon, & mes veines en avaient ſûrement très-peu conſervé. Je ſouffrais beaucoup de mes plaies ; mes mains étaient encore roidies & enflées de l'exceſſif travail que j'avais fait, & comme



Retirez-vous Monsieur le major, retirez-vous.

A. Borel del. f. Huot Sculp.

j'avais été obligé de déchirer mon linge pour panser mes blessures, je me trouvais sans chemise. Le sommeil maîtrisait mes sens, & à peine pouvais-je me tenir debout. Cependant, pour exécuter mon projet, il fallait que je me tinsse éveillé.

Il me fut facile de démolir, avec la barre de fer qui tenait à mes chaînes, le banc de briques qu'on m'avait assigné pour siège, parce qu'il étoit encore neuf. Je mis toutes les briques en un tas au milieu de ma prison.

La porte intérieure était absolument ouverte; & j'avais si bien barricadé avec mes fers la partie supérieure de la seconde, que personne ne pouvait monter par-dessus.

A midi, lorsqu'on eut ouvert la porte extérieure, on fut effrayé, en voyant que la seconde était ouverte. On entra dans le vestibule avec inquiétude. J'étais placé sur la porte intérieure; ma figure était effrayante. Mon air était celui d'un désespéré, j'étais couvert de sang; d'une main je tenais une pierre & de l'autre mon couteau brisé. Je m'écriai aussi-tôt d'une voix qui devait être effrayante. » Retirez-vous, Monsieur le major,

retirez - vous. Dites au commandant que je ſuis décidé à ne pas vivre plus long-tems dans les fers. Qu'il me faſſe caſſer la tête ici. Je ne laiſſerai entrer perſonne. Je tuerai cinquante ſoldats, avant d'en laiſſer paſſer un ſeul. J'ai mon couteau pour toute défenſe; mais je ſuis déterminé à mourir où je ſuis, & nulle puiſſance ne peut s'y oppoſer ». Le major fut épouvanté. Dans l'embarras de prendre un parti, il fit avertir le commandant de ce qui ſe paſſait. Je m'aſſis pendant ce tems - là ſur mon tas de pierres, où j'attendis qu'on eut décidé de mon ſort. Mon projet intérieur n'était plus de faire un coup de déſeſpoir, mais d'obtenir une capitulation.

Je vis bientôt paraître le commandant-général Borck avec le major de place & quelques officiers. Il entra dans le veſtibule, mais dès qu'il me vit prêt à lui lancer une pierre, il recula promptement. Je lui répétai ce que j'avais dit au major, & auſſi - tôt il donna aux grenadiers l'ordre de forcer la porte. A peine le veſtibule avait-il ſix pieds de large, & on ne pouvait faire entrer à la fois qu'un homme ou deux. Dès que je levai le bras pour commencer mon bombardement, les grenadiers ſautèrent en arrière. Il ſe fit un mo-

ment de ſilence, après quoi le major de place s'approcha de la porte avec l'officier du régiment, pour eſſayer de me calmer. Nous parlementâmes longtems. Le lecteur devinera de quelle part ſe donnoient les meilleurs raiſons. A la fin l'impatience emporta le commandant, & il ordonna l'attaque. J'étendis à mes pieds le premier grenadier qui ſe préſenta; les autres peu curieux du même ſort, ſe retirèrent en arrière. Le major de place revint une autre fois en s'écriant. « Mon cher Trenck! Au nom de Dieu! que vous ai-je fait pour vous engager à faire mon malheur? Mon imprudence me rend ſeul reſponſable de ce qui ſe paſſe, puiſque c'eſt elle qui m'a fait vous laiſſer le couteau que vous aviez à la citadelle. Calmez-vous, je vous en conjure, vous n'avez pas encore perdu toutes vos eſpérances & tous vos amis ». Je répondis. « Ne me chargera-t-on pas de chaînes plus peſantes que celles dont on m'a déja couvert? » Il ſortit, queſtionna le commandant, & vint m'affirmer, ſur ſa parole d'honneur, que cet événement n'aurait aucune ſuite, que tout reſterait au même état que par le paſſé.

La capitulation fut conclue, & on pût s'introduire en toute ſûreté dans mon retranchement.

La situation dans laquelle on me trouva, excita la commisération. On visita mes plaies, on me donna une autre chemise, & on ôta les pierres ensanglantées. Je m'étais étendu sur mon lit à demi mort, & je souffrais une soif cruelle. Le chirurgien voulut qu'on me donnât du vin. On plaça deux sentinelles dans mon vestibule, & on me laissa pendant quatre jours tranquille & dégagé de fers. Tous les jours on m'apportait une soupe grasse pour me fortifier; je ne puis dire tout l'avantage que j'en ressentis.

Je restai pendant deux jours dans un assoupissement presque continuel. Dès que je m'éveillais, j'étais forcé de boire sans pouvoir parvenir à étancher ma soif. Mes pieds & mes mains étaient enflés; le dos & tous les membres me faisaient des douleurs insupportables. Le cinquième jour, on plaça mes nouvelles portes. Celle de l'intérieur était garnie en fer. On me remit alors des chaînes comme celles que j'avais déja portées, sans doute, parce qu'on ne crut pas qu'il fût nécessaire de m'en donner de plus pesantes; on remplaça seulement par une plus forte, celle qui était attachée à la muraille. Dans tout le reste, on observa exactement ce qui avait été promis par la

capitulation. On regretta que les ordres du Roi ne permissent point d'adoucir ma situation; on me souhaita autant de fermeté que de constance, & l'on ferma les portes.

Il faut présentement que je fasse à mes lecteurs le tableau de mon ajustement. Comme mes bras étaient fixés à une barre de fer & mes pieds à la muraille, je ne pouvais pas mettre moi-même ma chemise ni ma culotte. La première était attachée avec des cordons, & il fallait qu'on me la changeât tous les quinze jours; mais la culotte se boutonnait par les deux côtés. Mon corps était couvert d'un sarrau bleu de drap très-grossier. J'avais aux jambes une paire de bas de laine de munition, & des pantouffles aux pieds. Mes chemises étaient également faites de toile de munition. Lorsqu'il m'arrivait de me considérer dans cette effroyable mise, qui est faite seulement pour les criminels; quand j'examinais les chaînes qui m'attachaient à la muraille, & sous lesquelles j'étais détenu sans espoir d'obtenir jamais ni justice, ni pitié; quand je descendais dans mon cœur pour interroger ma conscience, je ne trouvais pas la moindre faute qui pût autoriser un pareil traitement; quand ensuite je comparais à

l'ignominie, à la honte de mon état actuel, la fortune brillante dont j'avais joui à Berlin & à Moscou, je ressentais dans le fond de l'ame cette espèce de tristesse qui pourrait accabler toutes les facultés du héros même le plus déterminé. J'éprouvais alors tout ce que peut bien éprouver, mais jamais dépeindre, le mortel qui a le plus souvent lutté contre les orages d'une destinée malheureuse. Mais rien, par la suite, n'a plus contribué à me raffermir que la fierté, l'amour-propre, ma confiance dans la justice de ma cause, comme dans les ressources que me pouvait promettre l'activité de mon imagination. C'est sans doute aux travaux pénibles que j'ai entrepris, aux projets que je formais sans cesse pour parvenir à me procurer la liberté par le secours de mes propres forces, que je dois la conservation de ma santé. Qui pourrait croire, que, dans une gêne comme celle où je me trouvais, on pût se donner tous les jours un exercice suffisant ? Cependant j'en avais trouvé le moyen, en balançant, comme je l'ai dit, la partie supérieure de mon corps, jusqu'à ce que la sueur ruisselât sur mon visage. Il résultait un sommeil doux de cette fatigue. Souvent, il me passait par la tête, que plus d'un général exposé à toutes les intempéries de l'air,

que plusieurs même de ceux qui m'avaient précipité dans mon cachot, voudraient être à ma place, & jouir du repos avec une conscience aussi tranquille. Combien celui qui souffre de la pierre ou que la fièvre dévore ne souffre-t-il pas plus que moi ? Je suis, me disais-je, je suis, il est vrai, chargé de chaînes; mais ma vertu ne me fait aucun reproche. Suis-je malheureux comme celui que la justice envoie dans une prison pour y attendre le châtiment dû à ses crimes, qui en se plaçant devant le tribunal de sa conscience, ne trouve ni tranquillité, ni consolation, ni espoir, & qui est forcé par un sentiment intérieur & irrésistible, à s'avouer à lui-même qu'il est indigne de la compassion des hommes vertueux ?

La suite de mon récit fera voir qu'il m'est souvent arrivé de cacher de l'or, & même beaucoup d'or dans les murailles de ma prison, & que quelquefois j'aurais payé un petit morceau de pain de toute la valeur d'un ducat. J'avais de l'argent, & je ne pouvais en faire aucun usage. En cela, je ressemblais à l'avare qui languit auprès de son coffre-fort, sans vouloir essayer de jouir du bonheur inestimable d'être bienfaisant. Dans l'intérieur de mon obscure retraite, je pouvais sourire

auprès de mon argent, le contempler avec l'orgueil, la concupiſcence, avec l'air farouche & alarmé de l'homme avide de richeſſes, qui pâlit ſur ſes tréſors. Mais je jouiſſais d'un avantage que l'avare n'a jamais, celui de ne point redouter les voleurs. Ce qui donnait le plus de reſſemblance, dans ma deſtinée avec celle de l'avare, c'eſt que ſouvent j'avais juſqu'à quatre cents louis-d'or cachés dans les murailles, & que pourtant je ne pouvais pas m'acheter le moindre morceau de pain.

J'ai compoſé, par une ſuite de ces réflexions, un Poëme qui m'a fait honneur parmi les ſavans de l'Allemagne. J'y ai comparé toutes les actions, toutes les ſenſations de l'homme qui veille aux illuſions de celui qui rêve, & je prouve qu'à la fin, il en eſt de même des unes & des autres. Voici l'idée qui termine le Poëme :

« L'avenir, le paſſé (1) ne ſont rien dans le préſent, & demain le mal d'aujourd'hui ne ſera déja plus ».

(1) Vers allemands.

Il n'y a que quelques lignes qui regardent l'avare ou l'homme riche. Je les traduis ici pour donner une idée du poëme.

« L'avare qui jouit (1) du coup-d'œil de ses richesses quand il veille, rêve peut-être souvent qu'il mendie lorsqu'il dort. Le pauvre au contraire, que sa misère afflige pendant son réveil, peut devenir riche dans ses songes & rire en comptant ses trésors. Qui des deux est le plus opulent, le plus heureux sur la terre ? Ils sont également pauvres & riches en chimères ».

Quelquefois l'orgueil me donnait encore d'autres idées. Il me semblait que j'étais un vieux Maréchal-de-Camp, cloué dans son lit par la goutte, & à la porte duquel deux grenadiers en sentinelle criaient de tems à autre : « Qui va-là ? » On me faisait plus d'honneur encore ; car pendant la dernière année, on m'en donnait jusqu'à quatre pour veiller à ma conservation. D'autres fois, je cherchais à me persuader que j'étais un personnage très-important, & il me semblait

(1) Autres vers allemands.

que le ſoin avec lequel on me gardait, on me veillait de ſi près, était fait pour m'en convaincre.

Si le feu de l'amour & du deſir s'allumait dans mes veines, ſi quelquefois ma paſſion dégénérait en fureur, la raiſon finiſſait par me rendre victorieux. Je me retraçais les plaiſirs dont j'avais joui autrefois; mon imagination me reportait à ſon gré dans une des ſcènes les plus enchantereſſes de ma vie paſſée, & la nature était ſatisfaite. Je cédais au ſommeil, bercé par l'eſpérance de voir ſe réaliſer bientôt un plus heureux avenir, & ſouvent, dans mes ſonges, je trouvais autant de volupté au fond de mon cachot, que le Turc éveillé en peut trouver dans ſon ſérail au milieu de ſes odaliſques & de ſes hourris.

Accablé du poids de mes chaînes, je concevais des idées plus grandes & plus nobles, je ſentais mieux la vanité des biens de ce monde que les hommes cruels qui avaient attaché ſur moi leurs perſécutions & leur haine. Avec une conſcience irréprochable, je jouiſſais auſſi d'une plus grande liberté qu'un grand nombre de ces eſclaves de cour accoutumés à ramper honteuſe-

ment devant un despote, & toujours agités de la crainte de se voir enlever les honneurs qu'ils ont usurpés sans en être dignes. Peut-être ceux qui m'ont audacieusement dépouillé de mes biens en Esclavonie, & qui en jouissent contre les reproches de leur conscience, n'ont ils jamais mangé dans ma vaisselle d'argent avec autant de tranquillité que je me nourrissais de mon pain sec de munition.

C'est envain que le sort s'appesantit sur l'homme qui a appris à réfléchir & à penser; il sait, dans toutes les circonstances, trouver en lui-même des soulagemens & des consolations. Ce n'est pas pour lui une faible ressource que celle de reconnaître après un mûr examen, que ceux qui paraissent jouir du destin le plus digne d'envie sont souvent les moins heureux, puisque ne sachant point apprécier leur bonheur, ils sont réellement hors d'état d'en jouir. Il n'est point de mal qui soit aussi fâcheux, dans le fond, qu'il paraît l'être au premier aspect, & c'est par une suite des lumières que j'ai recueillies de ma propre expérience, que j'ai dit dans mes poésies. « Ah! le malheur même a son prix, il ne faut qu'apprendre à le connaître! Heureux l'homme qui, instruit

comme moi aux épreuves de l'adverſité, peut encore donner des leçons à la claſſe malheureuſe de ſes frères » !

Jeune homme, qui ne vois dans l'avenir que l'eſpoir du bonheur, lis ces Mémoires avec attention, apprends à te les rendre utiles, quand, peut-être, je ſerai deſcendu dans la tombe. Que ta ſenſibilité en ſoit émue, & toutes les fois que tu pourras puiſer des conſeils ſages, des leçons profitables dans mes écrits, donne des bénédictions à ma cendre.

Pères, qui liſez ceci, dites à vos enfans, qu'à la fleur de ma jeuneſſe, j'étais loin de prévoir une deſtinée auſſi barbare que celle qui m'a frappé. Je fus bon, vertueux, actif, entreprenant, mon éducation a été très-bien ſoignée. J'ai travaillé avec une ardeur opiniâtre, avec toute l'énergie qui naît de la jeuneſſe, à me rendre plus ſage & meilleur que les autres hommes. Jamais le crime n'a ſouillé mon cœur, & j'ai toujours chéri mes ſemblables. Dans tout le cours de ma vie je n'ai trompé perſonne, je n'ai jamais eu recours au menſonge, pas même avec la fille ſenſible & crédule. J'ai ſervi mon pays avec zèle. Lorſqu'il a fallu m'en éloigner,

J'ai conservé aux Etats qui m'ont ouvert un asyle la fidélité que je leur devais. Je n'ai jamais eu à me reprocher l'ivresse, le libertinage, ni la paresse : cependant l'envie & le despotisme m'ont fait gémir sous les plus durs tourmens, ils m'ont accablé des peines qui ne devraient être réservées qu'aux scélérats les moins dignes de pitié.

O mes frères ! éloignez-vous de ces contrées où le législateur est placé au-dessus des loix, où la vertu & la vérité peuvent être considérées comme de grands forfaits ; & s'il ne vous est pas libre de les quitter à votre gré, soyez au moins assez sages pour y vivre dans toute l'obscurité dont vous serez les maîtres de vous entourer. N'y recherchez ni les honneurs, ni la réputation ; car à peine aurez-vous fait remarquer vos talens & votre mérite, que la calomnie & la jalousie viendront s'attacher à vous avec autant d'acharnement qu'elles en ont mis à me persécuter. On ne cessera de vous rendre suspects, jusqu'à ce que l'autorité, toujours facile à inquiéter, vous ait anéantis. La plus pure innocence n'a point d'armes contre les attaques des méchans qui ont le dangereux pouvoir de nuire, & que des bassesses multi-

pliées, des actions viles & lâches ont conduits à la faveur du Prince.

Vieillards qui pouvez envisager ces Mémoires comme un roman, ma tête est comme les vôtres, couverte de cheveux blancs, à l'instant où je les écris. Croyez à la réalité de mes malheurs, mais sans exagérer le mépris que vous devez à ce monde où l'on m'a traité avec tant d'ingratitude. Dans le sein de l'infortune, j'ai trouvé des hommes vertueux qui m'ont prodigué leurs secours qui ont été mes amis ; j'ai rencontré moins dans les instans où j'avais mérité des récompenses. Puissent mes écrits apprendre à penser avec noblesse & à mourir avec tranquillité ! Je me présenterai avec un front serein devant le juge de mes persécuteurs. Regardez la mort comme le passage de l'agitation au repos. Pour celui qui a dû apprendre à le connaître comme moi, le monde a peu de charmes. Gardez - vous de murmurer contre la providence. Elle m'a conduit au port à travers les orages, à la connaissance de moi-même par les afflictions, enfin elle a élevé mon ame par l'oppression & lui a fait prendre un essor plus sublime. Pour s'avancer vers le néant avec indifférence, il faut pouvoir jetter sur tout le cours de sa vie un œil

qui n'y trouve rien à reprendre. Je n'ai point rampé dans les ténèbres qui enveloppent ce monde, je me suis élevé dans les régions de la pensée sur les aîles brillantes de l'imagination. Tout-à-coup, un nuage impénétrable est venu s'opposer à l'action de mon audacieuse curiosité. J'ai pénétré plus loin qu'il n'est donné à l'homme de connaître, & maintenant une épaisse cataracte retient mes regards dans l'obscurité. Je suis fatigué de voir ; mais je n'envie point pour cela le sort de ceux que la nature a fait aveugles, ou qui sont devenus myopes volontaires. Combien de fois ne m'a-t-on pas demandé ce que j'avais vu ! Quand je répondais par le langage de la vérité, les hommes sans expérience me regardaient comme un insensé, & ceux qui avaient tant d'intérêt à n'être point démasqués, me persécutaient comme un imposteur. Vieillards ! instruisez vos petits-enfans à garder en tout un juste milieu, & dites avec Gellert : « Fritz n'a besoin de rien, sa sottise assure ses succès dans le monde ».

Fixez vos regards sur nos opulens citoyens, sur ces courtisans qui sont parvenus aux premières dignités de l'Etat, & voyez à quel prix ils ont obtenu leurs grandeurs & leurs richesses. Pour

instruire la jeunesse à suivre le chemin qui conduit au vrai bonheur, il faut attendre qu'on ait appris soi-même à bien connaître le chemin. On l'apprendra, peut-être, en lisant ce cinquième volume des écrits que j'ai publiés en Allemagne : j'y renvoie tous ceux qui voudront approfondir ce que je dis ici.

Héros ! lisez dans mon sixième volume mon Héros Macédonien, & rougissez en voyant que je vous ai arraché votre masque. Souverains, dont le coup-d'œil ne peut pas embrasser l'étendue de vos vastes Etats, qui souvent êtes obligés d'emprunter l'œil d'autrui ! songez que le plus éclairé des Princes, le grand Frédéric, sur la foi des calomniateurs, sur les plus minces probabilités, a pu se permettre l'abus le plus cruel de son autorité. Il vaut mieux faire grace à mille coupables, que de condamner un seul innocent. Ainsi pensait Titus. Il vaut mieux être Titus pendant sa vie, avoir son caractère aux yeux de la postérité, que d'être un Alexandre souillé du sang de Clytus, & que de faire trembler toute l'Asie.

Critiques de l'Allemagne ! exercez maintenant sur ces Mémoires la mordacité de votre plume. De toutes parts la vérité s'y présente nue & sans

ornemens. Toujours la diſſimulation m'a été étrangère, mille témoins encore vivans peuvent atteſter ce que j'avance.

Tant dans les chaînes qu'en liberté, j'ai pris pour emblême un hibou au milieu de la nuit, entouré des autres oiſeaux plongés dans le ſommeil, avec cette inſcription : « Il me ſemblait hier que j'étais né pour ſervir de riſée à tous les oiſeaux, le ſommeil de mes ennemis m'apprend quelle était mon erreur. Homme ! voilà le tableau de la vie. Tout paſſe. Que les hiboux perſécutés t'apprennent à triompher par le mépris du deſir de la vengeance. Elle arrivera enfin cette nuit, qui doit impoſer ſilence à tes calomniateurs. Dans les jours de ta détreſſe, écoute le hibou, il te dira comment il faudra faire pour ſe mocquer de ſes envieux ».

J'ajouterai encore ici un de mes autres emblêmes, parce qu'il revient parfaitement à mon ſujet. « Le tigre (1) ne dechire jamais un autre

(1) Je ne ſuis point aſſez verſé dans la langue françaiſe pour traduire en vers les morceaux de poéſies qui ſe trouvent dans mon original allemand. Je les traduis en proſe, & ils perdent beaucoup.

animal, s'il n'y est forcé par la faim. Les chiens seuls sont insatiables, & mordent uniquement pour le plaisir de mordre. Dans les Etats qui sont soumis au pouvoir arbitraire, les hommes s'entre-déchirent comme des chiens ; l'esclave qui sait ramper acquiert de la puissance, & le serviteur fidèle ne reçoit aucune récompense. Le cerf est chassé, on le réduit aux abois comme tous ceux qui osent élever leur voix en faveur de la liberté. L'âne seul obtient la préférence, il n'a rien à craindre des chiens. Celui qui sait être le bourreau de ses frères, passe à la cour pour un grand homme. Malheur à celui qui se trouve exposé à la morsure des chiens de cette espèce, s'il ne sait point hurler comme eux ! »

Puisque cette longue digression morale a interrompu le cours de mon récit, j'en saisirai l'occasion pour citer encore quelques vers tirés du troisième volume de mes écrits. Ils feront connaître quels étaient les motifs de consolation qui soutenaient ma constance au fond de mon cachot.

« Ici dans une lugubre retraite, la raison m'offre sa douce lumière, & le sentiment de mon innocence entretient mon courage. Quand la ca-

ſomnie m'enveloppe de ſes poiſons, quand un penchant involontaire m'entraîne vers le monde, quand mon ame en regrettant la gloire après laquelle elle ſoupirait, devient triſte & mélancolique, mon cœur conſerve ſon intrépidité ; & puiſqu'il ne me reproche rien, le tems ſera mon juge. Le jugement du peuple ne peut condamner ni abſoudre. Le malheur n'eſt pas un crime : ce n'eſt pas le châtiment, mais le forfait qui déshonore. C'eſt aux gens vertueux à prononcer ſur ce que Trenck a mérité. Souvent la vertu la plus pure ſoupire dans les chaînes, tandis que le vice heureux habite de brillans palais. Celui qui, dans le ſein de ſa captivité, peut ſe porter à des idées grandes & ſublimes, qui ſait dédaigner le malheur, eſt dès-lors un grand homme, quelque injuſtice qu'on lui ait fait éprouver. Ce n'eſt pas des trônes que deſcendent les récompenſes qui ſont dues au vrai mérite ». Je reviens à mon récit.

Le mauvais ſuccès de mon entrepriſe & la conſervation miraculeuſe de ma vie, m'engagèrent donc à faire des réflexions plus ſolides. Je trouvai dans ma raiſon des cauſes de conſolation qui m'encouragèrent à la conſtance, & qui me firent

former des plans mieux médités pour me procurer mon évaſion. D'ailleurs, mon brave Gefhardt n'avait pas peu contribué à relever mon eſpoir.

On avait placé devant ma porte une ſentinelle, afin que je fuſſe obſervé de plus près, & on mettait toujours à ce poſte des gens mariés & du pays, parce qu'on croyait compter davantage ſur eux. Il me fut au contraire bien plus facile de les ſéduire que des étrangers, comme on s'en convaincra dans la ſuite. Le Poméranien eſt naturellement bon, ſenſible, par conſéquent ſuſceptible d'être ſéduit.

Cependant je commençais à m'accoutumer un peu au poids de mes chaînes. J'appris à peigner mes cheveux & même à les nouer d'une main. Comme j'avais été long-tems ſans être raſé, ma longue barbe me donnait un air effroyable, je commençai à l'arracher. Cette opération me fit beaucoup ſouffrir, ſur-tout autour de la bouche : mais par la ſuite, je m'en fis une habitude comme de tout le reſte, & toutes les ſix ſemaines ou tous les deux mois, je pris la peine de m'épiler, parce que le poil que j'arrachais avec la racine

avait au moins besoin d'un mois pour devenir assez long, & pour que je pusse le saisir avec mes ongles. Jamais je n'ai eu le chagrin d'être tourmenté par la vermine; il est vraisemblable que l'humidité de mon cachot lui était contraire. Jamais je n'ai éprouvé d'enflure, parce que, comme je l'ai dit, j'avais su me faire un exercice. La seule chose à laquelle je n'aie jamais pu m'accoutumer, a été l'obscurité ténébreuse où j'étais plongé. Au reste, j'avais beaucoup lu, vu, couru le monde, ainsi je ne manquais pas de matière à réflexions. Dès que le hazard m'offrait un sujet, je fixais sur lui mes idées, je le méditais dans tous ses rapports aussi profondément que si j'avais tenu un livre ouvert sous mes yeux, ou que j'eusse eu la faculté de peindre mes pensées sur le papier. Cette habitude de réfléchir devint si grande, que je composais des discours entiers, des fables, des poëmes, des satyres. Je les récitais tout haut, & je les gravais si bien dans ma mémoire, qu'après ma délivrance j'ai pu recueillir environ deux volumes. Accoutumé à travailler ainsi, quoique privé de plumes & de papier, je vis mes jours de douleur s'écouler comme des instans. On verra par la suite combien ce travail m'a procuré d'égards, d'intérêt, de conso-

lateurs dans ma priſon ; que ce fut à lui que je fus redevable de la permiſſion d'écrire, qu'il me fit fournir du papier & de la lumière, qu'enfin, il me fit obtenir la liberté.

J'ai dû toutes ces conſolations aux connaiſſances qu'un travail aſſidu m'avait fait acquérir dans ma jeuneſſe, j'en ai bien recueilli le fruit. Je conſeille donc à tous mes lecteurs de faire du tems un emploi auſſi utile que moi. Les ſouverains peuvent accorder des richeſſes, des dignités, des honneurs à l'homme que ſon ineptie en rend le plus indigne, ils peuvent ſe faire des favoris à leur gré, & les replonger dans le néant ; mais tout leur pouvoir ne ſaurait faire d'un ſot un ſavant ou un homme de génie, ni dépouiller de ſes connaiſſances l'homme laborieux qui a ſu ſe donner des lumières.

La providence a voulu dans ſa ſageſſe que tout ce que nous pourrions acquérir de nous-mêmes, vertu, ſciences, amour du travail, devînt une propriété inattaquable, à laquelle les hommes & la deſtinée ne pourraient jamais porter atteinte. Au contraire, tout ce qu'on peut recevoir d'autrui, tout ce qu'on peut ſurprendre à la faibleſſe,

eſt ſuſceptible de diſparaître comme un ſonge qui s'évanouit.

Le pouvoir & l'implacable colère de ce terrible Frédéric, qui diſperſa des légions entières & qui détruiſit des armées, ne purent atteindre mon honneur ni la quiétude de ma conſcience. Envain, il me plongea dans un cachot, envain il m'accabla de fers, toute ſa puiſſance fut inutile. La juſtice de ma cauſe était dans mon cœur, & j'y trouvais des forces ſans ceſſe renaiſſantes. A la fin j'ai triomphé, & placé aujourd'hui devant le tribunal du public équitable, je me préſente comme le martyr de la vertu, comme un modèle qu'il ſera glorieux d'imiter, comme un homme d'honneur injuſtement maltraité, & dont la noble aſſurance a fait rougir les calomniateurs qui l'ont perdu comme les princes qui l'ont ſacrifié.

Ceux qui m'ont opprimé ſont déja dans le tombeau; ils y ſont deſcendus avec ignominie. Ceux qui ont uſurpé mes biens à Vienne, ceux qui étaient mes juges, vivent retenus dans une maiſon de force, comme Krügel & Zetto, ou ſont réduits à mendier leur pain comme Doo & Graveniz. Ceux qui jouiſſent encore de mes ri-

cheſſes ſont plus malheureux que moi, & ils ſont contraints à baiſſer leurs humbles paupières par-tout où l'on accueille, où l'on eſtime mes enfans & moi, par-tout où la voix de la probité ſenſible s'élève pour plaindre notre infortune.

Ainſi, jeune homme, travaille avec opiniâtreté. Sans le travail, on ne peut pas faire un fonds de ces biens qui ne périſſent jamais. Travaille, dis-je; c'eſt dans tes peines même que tu trouveras ta récompenſe. Alors, ſi une deſtinée perſécutrice veut t'accabler de ſa rigueur, ſuis mon exemple, apprends de moi à ſourire au ſein du malheur, & que mon expérience ſerve, s'il ſe peut, à te rendre ſage, honnête & heureux, au moins dans les derniers jours de ta vie.

Je ne ſaurais trop redire que même au ſein de mon horrible priſon, l'action de ma penſée fit écouler mes années auſſi rapidement que des journées. Cependant lorſque je ſentais s'éveiller dans mon cœur le deſir des jouiſſances que l'on rencontre dans la ſociété, lorſqu'il ſe révoltait à l'aſpect de mes fers, quand je me figurais mes ennemis triomphans, ou bien quand je voyais s'évanouir un des projets que je concertais pour

ma fuite. Ma philoſophie avait des inſtans de faibleſſe, & je reſſentais, malgré moi, toute l'amertume de ma ſituation. Quand il m'arrivait de penſer que le même monarque pour lequel je m'étais ſacrifié m'abandonnait à des tourmens auxquels il continuait d'être inſenſible ; quand je me rappellais les jours de ma proſpérité ; quand je ſongeais que le cruel châtiment auquel on m'avait condamné ſuffiſait pour convaincre beaucoup d'honnêtes gens que j'étais en effet criminel, & que tout moyen de juſtification m'était impoſſible... grand Dieu ! que de troubles ! que de tourmens ! Que n'aurais-je pas entrepris dans de pareils momens ! La patience faiſait place à la fureur, au deſir de la vengeance. La raiſon ceſſait de ſe faire entendre. La coupe de Socrate aurait été pour moi le plus précieux de tous les bienfaits. Sans l'eſpérance, l'homme n'eſt qu'un être dévoué au malheur. Je pris donc des reſſources dans le dernier aiguillon de ce ſentiment conſolateur, & je me flattai que je briſerais mes fers.

Le principal motif qui s'oppoſait à ma deſtruction, c'était l'amour. J'avais laiſſé en Autriche un objet cher à mon cœur, & cet objet tendrement aimé m'attachait à l'exiſtence. Le Poëme

qui se trouve dans le second volume de mes écrits, & qui a pour titre : *Damon, prisonnier, à Doris*, prouve avec quelle véhémence cette passion agitait mon cœur. Je ne voulais abandonner ni affliger mon amie. Ma vie lui était encore nécessaire, ainsi qu'à ma sœur qui, pour moi, avait tout souffert, tout hazardé, tout perdu. Je voulais donc conserver mes jours pour deux personnes si chères, & je sentais que pour elles il n'y avait pas de malheurs que je ne pusse supporter, point de patience dont je ne fusse capable. Mais hélas ! lorsqu'après dix années d'un horrible esclavage, je retrouvai ma liberté, elles étaient toutes les deux descendues dans le tombeau, & je n'ai pas joui du bonheur dont l'espoir seul m'avait fait supporter mes longues souffrances.

Trois semaines, ou environ, après ma dernière tentative, le brave Gefhardt vint, pour la première fois, monter la garde auprès de moi. Ma première entreprise avait fait beaucoup de sensation, & cela devait être. On avait construit uniquement pour moi une prison élevée sur un plan particulier, & d'après les idées réunies de plusieurs ingénieurs : on la croyait impénétrable ;

& néanmoins, le neuvième jour que j'y étais enfermé, je l'avais détruite dans un travail de dix-huit heures.

On verra dans le volume ſuivant ſi j'ai montré moins de conſtance, de courage & d'imagination dans les tentatives qui ſuccédèrent à celle-ci.

Fin du premier Volume.

Staats-
Bibliothek
Bamberg

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux de France, un Manuſcrit intitulé, *Mémoires de Frédéric, Baron de Trenck, traduits par lui-même, &c.*

Les événemens que ces Mémoires préſentent feront mieux connaître qu'il ne l'a été juſqu'ici l'homme étonnant qui en eſt l'objet. A Paris, le 14 Mai 1789.

BRACK, Cenſeur Royal.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur TREUTTEL, Imprimeur-Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, *les Mémoires de Frédéric, Baron de Trenck, traduits par lui-même, ſur l'original Allemand*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, de le vendre & faire débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années conſécutives, à compter de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ſes hoirs ou ayans-cauſes, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amande, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois ; de pareille amende & de décheance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt de notre Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons.

A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation aura été donnée ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le sieur BARENTIN; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur BARENTIN; le tout à peine de nullité de ces Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-sixieme jour du mois de Mars l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-neuf, & de notre Regne le quinzieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Régistré sur le Registre XXIV de la chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1974, folio 159, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, le 3 Avril 1789.

KNAPEN, Syndic.

Bayerische StaatsBibliothek
Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Trenck, Friedrich

Mémoires de Frédéric, Baron de Trenck

Bd.: 1

Strasbourg (1789)

Bamberg, Staatsbibliothek -- Bip.Mem.o.29(1
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11434373-6
VD18 80083420-001